

LA MISSION FRANÇAISE

AU SUD DE L'AFRIQUE

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH

LA MISSION

FRANÇAISE ÉVANGÉLIQUE

AU SUD DE L'AFRIQUE

SON ORIGINE ET SON DÉVELOPPEMENT

JUSQU'A NOS JOURS

PAR

THÉOPHILE JOUSSE

ANCIEN MISSIONNAIRE

VOLUME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

1889

LA MISSION FRANÇAISE

AU SUD DE L'AFRIQUE

VIIe PÉRIODE

REPRISE DE L'ŒUVRE AU LESSOUTO

CHAPITRE PREMIER

Reprise de l'œuvre au Lessouto. — La famine au Lessouto ; la variole menace, la fièvre typhoïde fait de grands ravages. — Le consul de France fait des réclamations en faveur des missionnaires français. — La presse coloniale est indignée de la conduite des Boërs ; elle les somme de faire des réparations. — On promet tout, mais on ne fit rien. — Fondation de Mabôlela et de Léribé. — Départ pour l'Europe du missionnaire Arbousset ; départ pour l'Afrique de MM. P. Germond et A. Mabille. — Ce qu'a été M. Arbousset comme missionnaire. — Son naufrage. — Mort de Mme Arbousset.

La guerre est toujours suivie d'autres maux ; les privations qu'elle impose engendrent des maladies qui enlèvent parfois plus d'hommes que la guerre elle-même. La famine est presque toujours la conséquence de ce fléau destructeur dans un pays où l'imprévoyance des hommes les empêche de recueillir d'abondantes provisions pour le jour du besoin. Partout où les Boërs avaient passé, ils avaient pris ou détruit le blé, soit dans les champs, soit dans les silos. Les indigènes, sans doute, résistent mieux à la faim que

les Européens et on est étonné de voir combien peu leur suffit pour vivre; mais ils arrivent alors à un état de maigreur effrayant.

Après la cessation des hostilités un marchand de la colonie apporta dans des wagons de la farine avariée; il la vendait 100 fr. les 100 kilos. Grâee à la générosité de quelques amis nous en prîmes sept sacs; seulement pour les malades et les enfants; chaque jour les parents venaient en chercher une portion suffisante pour leur faire un peu de bouillie.

Cette année-là la pluie fut rare au pays et au commencement de déeembre rien encore n'avait eru dans les champs. Il y avait trois mois de retard. Ce fut un temps d'épreuve pour les chrétiens, mais d'épreuve salutaire. On attendait en se confiant en l'Éternel. Le 10 déeembre la pluie commença à tomber et Dieu nous en donna sueeessivement jusqu'à la moisson qui fut très abondante.

Une autre épreuve nous menaçait: la variole. Chaque jour nous avions un nombre considérable de personnes à vacciner. La fièvre typhoïde ne tarda pas à faire son apparition.

Dans des circonstances semblables la vie des missionnaires est bien partagée; c'est à lui qu'on regarde, c'est de lui qu'on attend des secours. Mais aussi que d'oeeasions lui sont fournies de répandre la vérité, même auprès de pauvres païens ignorants, qui jusque-là se sont tenus éloignés des enseignements chrétiens. Rarement de telles calamités ont fondu à la fois sur une mission, sans qu'un réveil religieux n'ait eu lieu ensuite.

Un moussouto chrétien appelé à dire son mot sur la guerre qui avait désolé son pays, prononça les paroles suivantes qui dénotent un jugement remarquable : « Ah! ce n'est pas de Dieu que viennent la haine, l'ambition, la rapine, cela vient des hommes. Il les châtie l'un par

l'autre, en père commun à tous, qui veut ramener ses enfants vers le bien par amour. Nous vivions dans une trop grande sécurité, sans veiller assez sur nos manquements. Le Seigneur a pris la verge, il a frappé, et chacun de nous doit se demander : « Quelle faute ai-je commise ? On nous a enlevé nos habits et jusqu'à nos livres, mais on ne nous a pas ravi le sang de Jésus-Christ et notre foi dans ses mérites. »

Il est beau sans doute de voir les enfants de Dieu sous l'épreuve s'humilier sous la puissante main du Seigneur ; il n'en demeure pas moins vrai que l'État libre de l'Orange avait assumé une responsabilité morale très grande, en traitant, comme il l'avait fait, missionnaires et indigènes. Aussi bien l'opinion publique s'en émut, et la presse coloniale se prononça d'une façon qui l'honore, sur les faits imputés aux troupes de l'État libre de l'Orange. Le consul français à la ville du Cap, M. le comte de Castelnau, prit en main la cause des missionnaires et fit entendre au président de l'État libre, M. Boshof, par l'intermédiaire du gouverneur du Cap, des paroles dont la portée parut avoir été comprise, mais en réalité ne produisirent rien. En tout cas elles eurent pour effet de faire comprendre, à qui de droit, que les missionnaires n'étaient pas des hommes sans aveu, et qu'on était tenu, envers eux, à se conduire d'une manière juste et légale.

Voici ce que le président de l'État libre dit aux membres de son conseil : « Son Excellence le gouverneur du Cap m'a envoyé une lettre du consul de France, relative aux mauvais traitements et aux pertes que nos concitoyens auraient infligés aux missionnaires français pendant la guerre contre les Bassoutos. Je n'ai pas encore pu constater, au moyen d'une enquête, ce qu'il y a de fondé dans ces plaintes, mais il faut que cette enquête se fasse sans délai et vous reconnaîtrez avec moi qu'une indemnité

devra être accordée dans tous les cas où elle paraîtra exigée par les règles de la justice et de l'équité. »

Écoutons maintenant ce que dit le *Moniteur du Cap*, le plus ancien et le plus accrédité des journaux de la colonie : « Cette promesse est pour le présent tout ce que les parties lésées peuvent demander du gouvernement sous les ordres duquel les forces hostiles sont censées avoir agi. La manière dont elle sera tenue nous donnera la mesure de la moralité de l'État libre. La justice et une saine politique demandent plus qu'une indemnité : il faut que les coupables soient punis et officiellement désavoués. La cause des missions parmi les païens est si fortement établie dans l'opinion publique, que toute atteinte, portée à cette œuvre, doit être certainement suivie d'une réprobation universelle. Que ceux qui se rendent coupables de telles indignités sachent qu'ils se mettent par là au ban des nations. Les éléments de civilisation que les missionnaires répandent sont, en définitive, la seule garantie de sûreté que nous ayons pour l'avenir. Le voisinage de communautés policées doit immanquablement accroître la puissance des peuples sauvages. Des fusils, des chevaux, des idées nouvelles s'introduisent dans leur pays et augmentent leur force matérielle. Aucune barrière ne saurait arrêter la diffusion de ces éléments de puissance qui s'avancent indéfiniment vers les parties centrales de l'Afrique. D'un autre côté, il n'est personne qui soit assez insensé pour s'imaginer que nos luttes avec les noirs puissent aboutir à leur extermination. »

« La civilisation, basée sur le christianisme, est donc la seule garantie de succès qu'aient des établissements européens tels que l'État libre. Aussi, loin de voir d'un mauvais œil les efforts des missionnaires, un véritable homme d'État travaillerait à gagner leur confiance et leur prêterait son secours..... »

« Nous nous souvenons du temps où ces indigènes étaient aussi sauvages et aussi dangereux qu'aucune des hordes les plus arriérées qui habitent cette partie du monde.

« Et cependant, nous le demandons à tout homme de bonne foi, y a-t-il eu quelque chose de barbare dans la conduite de ce peuple durant le cours de ces derniers événements? Nous ne nous prononçons pas sur les causes de querelles que nous déplorons, mais qui surgissent dans toutes les parties du monde. Nous sommes hélas! bien éloignés encore du règne de la raison et de la paix! mais qui ne serait frappé de voir les chefs qui gouvernent ces tribus suivre les principes de bon sens et d'équité que leur inculquent les missionnaires! Ces chefs ont donné au monde des exemples de support et de modération, dont des hommes bien plus éclairés pourraient tirer profit. »

« Quelqu'éloignés que nous soyons de la scène des débats, nous avons un devoir à remplir, car les torts, dont les missionnaires se plaignent, sont une insulte au monde civilisé. Avant que nous puissions reconnaître à l'État libre le droit de se considérer comme membre de la famille des peuples libres, il faut qu'il avoue sa faute et qu'il la répare.

« Nous prenons note de la promesse du président. »

L'enquête a été bientôt faite : On s'est lavé en portant les accusations les plus absurdes et les plus malhonnêtes sur le compte des missionnaires; on a dit qu'ils avaient pris une part active aux hostilités. Accuser est facile, prouver que les accusations sont fondées, voilà ce qui ne s'est jamais fait, ce qu'on n'a jamais entrepris de faire. Les missionnaires sont des serviteurs du prince de la paix, et ce qu'ils prêchent c'est la paix. Un jour M. Rolland écrivait à Néhémia Moshesh pour lui conseiller des mesures de conciliation. Ce jeune homme lui répondit en ces termes : « Je sais que la guerre est une vache qui au lieu

de lait donne du sang. » Qui donc avait appris à ce Mossouto à parler ainsi?

L'État libre est donc resté et demeure sous la réprobation si éloquemment exprimée par le *Moniteur du Cap.*

Ajoutons, pour en finir sur ce sujet, que la eolonie du Cap ne s'est pas bornée à une sympathie platonique à l'égard des Bassoutos; le Comité auxiliaire, fondé en 1848, recueillit plusieurs milliers de francs à l'aide desquels on a pu venir en aide aux plus néeessiteux d'entre nos Bassoutos.

En dépit des malheurs causés par la dernière guerre, l'année 1859 s'ouvrit sous un aspeet assez riant. On mit en exécution une déeision de la conférenee d'Hermon, tenue à la fin de l'année 1858, à savoir: la fondation de deux stations nouvelles pour les chefs Mopéli et Molapo; le premier, un frère; le second, un fils de Moshesh, le deuxième en puissanee par droit de naissance. Ces deux chefs avaient autrefois fait partie de l'Église; l'un à Morija, l'autre à Thaba-Bossiou. Ils étaient peut-être après Moshesh, les hommes les plus intelligents de la tribu et les plus versés dans la connaissanee de la vérité chrétienne. Mais l'un et l'autre s'étaient détournés de la foi, non qu'ils entretinssent le moindre doute au sujet de vérités dont ils avaient fait l'expérience; mais l'ambition, la politique peu honnête des blancs, sans parler d'autres causes moins avouables, les avaient éloignés de Celui qui pendant des années avait été la source de leur bonheur et leur unique appui.

Leur ehute avait entraîné celles de bien des chrétiens faibles ou mal éelairés; et cependant, ils n'avaient pas cessé de demander à la conférenee qu'on leur donnât dans leurs villes respectives un missionnaire. Cela ne voulait pas dire: Quand nous aurons un missionnaire, nous reviendrons à Dieu! On savait à quoi s'en tenir à ce sujet.

Mais quand on sait le pouvoir qu'exerce un chef sur ceux qui l'entourent, quand on voit soumises à leur autorité des populations nombreuses, on doit, sous peine de manquer à un devoir pressant, répondre à leur demande.

Mopéli habitait à peu près à égale distance entre la rivière Calédon et la station de Mékuatling. Molapo, lui, habitait sur la rive opposée, non loin de Bouta-Bouté. Entre ces deux stations se trouvait un vaste pays, autrefois habité par Sékonyela et son peuple, mais qui, depuis la défaite des Mantatis était retourné au pouvoir de Moshesh.

Quelques difficultés s'étant élevées au sujet du lieu où devait s'établir le missionnaire accordé à Mopeli, M. Keck, ce dernier continua à résider à Mékuatling pendant quelques mois d'où il venait chaque dimanche instruire le peuple confié à ses soins. Cet endroit s'appelait Mabôlela; on voulut lui substituer celui de Bethléhem, mais l'usage prévalut.

La station fondée chez Molapo avait nom : Léribé. C'est en vain qu'on a voulu échanger ce nom pour celui d'Ébénezer, le peuple ne s'y est pas prêté.

Lors de la fondation de Léribé, à laquelle assista Moshesh et plusieurs de ses fils, M. Coillard insista pour qu'on l'établit au milieu du village même de Molapo ; M. Arbousset fut aussi de cet avis-là ; mais les autres membres de la commission furent d'un avis contraire et tout ce qu'ils purent accorder ce fut de le placer à la dernière limite du village. C'était encore trop près et, environ deux ans plus tard, il fallut échanger ce site pour un autre. A deux pas de l'endroit où M. Coillard avait persisté à planter sa tente, se trouvait un village de Zoulous, ce qui l'exposait à toutes sortes de désagréments et l'un des moindres n'était pas les danses sauvages auxquelles prenaient part, le soir et souvent bien avant dans la nuit, les hommes, les femmes et les enfants. Rien d'af-

freux comme ce bruit répercuté par l'écho de la montagne.

M. Coillard, n'étant pas marié, eut à supporter seul le poids de sa lourde charge. Voilà ce qu'il écrivait au comité quelques mois après son installation à Léribé :

..... « Sorti hier des bancs de votre école, vous me trouveriez aujourd'hui le rabot, la truelle ou la hache à la main, et le dimanche, après de fatigantes prédications en plein air, sous l'ardeur d'un soleil d'Afrique sans ombre, vous me verriez quittant, pour ainsi dire, la chaire pour m'occuper de cuisine. »

C'est par là que tous les missionnaires ont passé, exceptés, pourtant, ceux à qui Dieu a donné de fidèles compagnes pour vaquer aux soins du ménage et s'occuper de l'école, tandis que le missionnaire s'occupe des travaux de fondation proprement dite.

M. Coillard s'efforça de faire marcher de front ses travaux manuels et la tenue de l'école, mais ce n'était pas sans difficulté qu'il arrivait à faire honneur à cette double tâche. Il y avait dix ans déjà, que Molapo avait quitté Cana ; grands et petits s'étaient déshabitués des choses religieuses, et la génération nouvelle avait tout à apprendre. Cependant, dans ce milieu où les ombres dominent, où les ténèbres sont épaisses, le Seigneur y avait placé un petit foyer de lumière, un petit cercle de chrétiens qui étaient pour le serviteur de Dieu, un encouragement et un appui.

« ... Mais au milieu de ces difficultés et de beaucoup d'autres dont je ne puis parler ici, dit-il, je trouve un grand sujet de reconnaissance envers le Seigneur. Ici, au milieu de ces païens, une petite église est venue m'entourer ; elle ne se compose que de quatre personnes, mais qu'importe !

« C'est une pauvre vieille femme que j'ai recueillie dans ma maison et qui me rappelle ma chère mère ; elle vient de Morija ; c'est un jeune homme, qui vient de Bérée

et qui s'est attaché à mon service ; c'est enfin un homme et sa femme que la guerre a chassés de Morija, et qui sont venus chercher un peu de sûreté et de repos dans ces parages. Chaque samedi, je réunis ce petit troupeau ; c'est notre réunion d'Église, et j'avoue que, souvent, elle a été pour moi une source de bénédictions. »

La station de Mabôlela, ainsi que nous l'avons déjà dit, était fondée pour répondre à des appels pressants de Mopéli et de son peuple. Il y avait certes encore beaucoup de païens et de paganisme dans le village, mais on peut dire que c'était une population habituée à entendre la prédication de l'Évangile ; en fait, le gros du village avait été longtemps sous les soins de M. Casalis à Thaba-Bossiou, et on y comptait un noyau de chrétiens, appoint précieux pour un serviteur de Dieu au commencement de son ministère en terre païenne. Aussi M. Keck pouvait-il écrire peu de temps après son établissement à Mabôlela, les paroles suivantes :

« L'œuvre spirituelle nous donne de l'encouragement. Les services du dimanche et les réunions de prières sont bien suivis. Plusieurs païens s'approchent de la vérité ; d'autres ont déjà été réveillés ; quelques relaps, après amendement, ont pu être réadmis à la communion ; les chrétiens continuent à servir fidèlement le Seigneur et à confesser son nom par leurs paroles et par leur conduite. Le culte et l'école du dimanche, spécialement tenus pour les enfants, comptent toujours une petite troupe d'assistants. Quelques jours après notre arrivée, ma compagne a pu réunir plus de 20 enfants à l'école sur semaine. » Ce qui n'empêchait pas que M. Keck pouvait dire avec tout autant de vérité : « Nous avons à cultiver un sol dur et couvert de ronces. »

M. Coillard était à peine établi à Léribé, que de nouveau les églises de France allaient donner une preuve de

leur zèle en faveur de leur chère mission du Lessouto. Deux jeunes gens, l'un et l'autre du canton de Vaud, furent consacrés au saint ministère dans le temple de l'Oratoire, le 3 du mois de juillet 1859, et mirent à la voile le 22 du même mois. Ce sont MM. Paul Germond et Adolphe Mabille ; l'un et l'autre étaient mariés ; le dernier avait épousé une fille de M. Casalis, née au pays des Bassoutos. Mme Adèle Mabille retournait donc dans son pays natal, qu'elle avait quitté depuis quatre ans.

Ces amis prirent passage à bord d'un misérable voilier portant le nom si peu mérité de *Héros*, qui les retint plus de cent jours sur les profondeurs de l'Océan ; l'eau était rare à bord, les aliments aussi, et le tout d'une malpropreté telle, que la faim et la soif seules, les contraignaient à boire et à manger. En arrivant au Cap, on dit qu'ils étaient d'une maigreur excessive.

Au moment où ces jeunes frères mettaient le pied sur le sol africain, l'un des pionniers de la mission française au sud de l'Afrique, M. Thomas Arbousset, s'apprêtait à retourner en Europe. Il y avait 27 ans que, pour la première fois, il avait quitté le sol de la patrie. Il avait travaillé à l'évangélisation des Bassoutos avec une ardeur qui ne s'était jamais démentie ; il s'y était usé, son cœur seul était demeuré le même. Au jour, où il quitta son champ de travail, on aurait pu dire de lui : Aujourd'hui un vaillant capitaine est perdu pour la mission ! Ce frère, à l'heure où j'écris ces lignes, est entré dans le repos préparé au peuple de Dieu ; je puis donc en parler à mon aise.

M. Arbousset joignait à une foi enfantine, une volonté de fer ; les difficultés émoussaient son ardeur, et sa persévérance ne s'avouait jamais vaincue. Ces qualités oblitéraient parfois son jugement et nuisaient à ses rapports avec ses frères. Habitué depuis tant d'années à vivre au milieu d'un peuple qu'il dominait par sa supériorité, il avait pris

envers eux et envers tous un ton protecteur qu'on n'aimait pas toujours. Mais cet homme était dévoré du zèle de la maison de son Dieu, et on peut dire de lui que, partout, toujours et en tout, il était occupé à l'œuvre de son Maître.

Il possédait bien la langue du pays, mais il la parlait avec une certaine affectation et un certain empesé qui lui nuisait. Quand il réussissait à se débarrasser de ce ton gommé, il était charmant de verve et d'entrain. Ses talents littéraires n'avaient rien que d'ordinaire. Son voyage d'exploration est cependant rempli d'une foule d'observations qui dénotent un esprit juste et investigateur.

En sessouto, il a passablement écrit, mais ce qui reste et sera longtemps encore en édification dans les églises du Lessouto, ce sont de beaux, d'admirables cantiques qu'il a traduits de l'anglais.

Les causes de son retour en Europe n'ont pas manqué : la santé de sa femme, celle de sa fille aînée, la sienne propre ; mais toutes ces raisons n'auraient pas suffi pour lui faire quitter un champ de travail qu'il aimait tant. Il était usé, il s'était usé au travail par un séjour constant de vingt-huit années sans retour en Europe. Dix fois il avait vu son œuvre près de périr, dix fois il s'était remis à l'œuvre avec un nouveau courage ; à la fin, la volonté s'est trouvée au-dessous de ses forces, et il a dû céder.

Ses adieux à son troupeau ont été poignants. Moshesh, son vieux, son fidèle ami, l'accompagna jusqu'à Hermon. Comme ils chevauchaient l'un à côté de l'autre, aussi triste l'un que l'autre, Moshesh lui dit, en lui désignant quelques jeunes gens de sa suite qui folâtraient : « Les voyez-vous ? Ils sont gais, le chagrin n'oppresse point leur poitrine. Heureux état ! » M. Arbousset : « Cela est très vrai, fils de Mokhatchane. Mais les peines viendront assez tôt pour eux. Ce monde en est plein. Je verse les miennes dans le

sein de mon Dieu, sans quoi elles m'accableraient. Apprenez à vous confier en Lui ; il vous secourra certainement, car il est d'une bonté infinie... Et quelques jours après il écrivait : « Je suis sorti du champ de la Mission lundi matin 21 février 1860. Dès le 24 disparaissaient à mes yeux les rives amies du fleuve Orange, et le lendemain je perdais la vue des belles montagnes des Maloutis, mais non pas leur souvenir ! »

Pour comprendre toute la douleur d'un missionnaire, forcé par les circonstances de quitter son champ de travail, il faut y avoir passé soi-même.

Des trois pionniers de la Mission au Lessouto, un seul restait : c'était le brave, le vaillant Gossellin, déjà appesanti par l'âge, mais toujours jeune par le cœur.

Il nous reste à parler de la mort de Mme Arbousset, qui a péri dans un naufrage, en vue même des côtes de l'Angleterre. Laissons la parole à M. Casalis, qui fut pendant longtemps le compagnon d'œuvre et l'intime ami de ce frère si cruellement éprouvé.

« ...Après vingt-huit années consacrées tout entières au service de son Maître, M. Arbousset revenait en Europe avec la compagne de sa vie et les six filles qui leur sont nées sur la terre étrangère. Le voyage s'était effectué heureusement, on touchait au port, lorsque, par une nuit obscure et orageuse, le navire qui portait nos amis est allé heurter contre un roc sous-marin et n'a pas tardé à sombrer.

« Malgré tous les efforts que l'on a pu faire pour la sauver, Mme Arbousset a été engloutie par les flots, sous les yeux mêmes de ses enfants.

« ...Mme Arboussset avait consacré vingt-trois années de sa vie à l'évangélisation des Bassoutos. Qui pourrait dire tout le bien qu'elle a fait par son dévouement et sa douceur chrétienne. Timide, lorsqu'il s'agissait d'elle-même, aucune

barrière ne pouvait l'arrêter quand il fallait porter secours à d'autres. Son activité a su tout embrasser; labeurs incessants et minutieux d'un ménage africain, éducation de nombreux enfants, écoles du dimanche et de couture, leçons de chant, visites de malades, réceptions hospitalières et toujours affectueuses des indigènes qui venaient de loin recevoir les instructions de son mari... »

Nous donnons ici la copie d'une lettre écrite par M. Arbousset aux parents de sa femme au Cap, M. et Mme Syme; elle porte la date du 16 septembre 1860.

« La main paternelle du Seigneur nous a conduits en sûreté de Port-Élizabeth jusqu'à l'entrée de la Manche. Le 13 septembre, nous doublâmes la pointe du pays de Cornouailles, Le vent était fort, il devint plus violent encore dans la nuit du 13 au 14. La mer était mauvaise; nous avions de fréquentes bourrasques; le capitaine se tenait constamment sur le pont. Pour moi et ma famille, nous nous retirâmes tranquillement dans nos cabines, après avoir fait, comme d'habitude, notre culte domestique.

« Ma femme avait beaucoup joui de la vue de deux ou trois villages entourés de verdure. Fatiguée, elle se coucha de bonne heure et s'endormit immédiatement. Vers deux heures du matin, l'entendant remuer, je la félicitai de ce qu'elle avait joui d'un si parfait repos. — « J'ai dormi profondément, dit-elle, et cela m'a fait le plus grand bien; mais j'ai fait un rêve fort étrange. J'ai vu plusieurs de mes amies qui sont mortes depuis longtemps; il me semblait que nous étions de nouveau ensemble. » — Elle nomma d'abord Mme Casalis et trois ou quatre autres... Nous continuâmes à converser pendant quelque temps, puis nous nous nous rendormîmes.

« A trois heures un quart j'entendis le navire heurter trois fois contre quelque chose avec un grand fracas. Je m'habillai à la hâte, je montai sur le pont et j'appris que

nous faisions naufrage sur les rochers qui sont entre les îles Sorlingues et le cap Land's-End, à douze ou quatorze milles de la terre ferme.

« Le capitaine nous dit de nous apprêter à quitter le navire. Ma chère femme était très calme; elle se mit à préparer une malle. De mon côté, je m'occupai à placer dans une boîte en fer-blanc mes papiers les plus importants, l'argent que j'avais sur moi, etc. Après ces préparatifs, nous montâmes sur le pont, en nous recommandant à Dieu.

« Comme nous passions près de quelques matelots, ma femme me cria : « Dis à ces pauvres gens de se préparer, nous pourrions mourir ici. » Elle s'assit près de l'écoutille et me dit : « N'adresseras-tu pas une prière au Seigneur pendant que nous sommes encore tous ensemble?...

« La petite chaloupe du bord était prête; les matelots avaient essayé de mettre la grande à flot, mais sans y réussir. Comme je m'occupais de la boîte renfermant mes papiers, je vis le capitaine saisir notre plus jeune enfant et la jeter dans la chaloupe. Il voulait ensuite y faire descendre la mère, mais il n'y réussit pas. Je m'approchais du plat-bord et je vis la petite qui roulait dans l'eau au fond de la chaloupe. Incontinent je saisis deux cordages et je m'élance. Les vagues avaient déjà entraîné l'embarcation à quelque distance ; je restai suspendu sur l'abîme ; le bateau se rapprocha, je le touchai d'un pied, mais les flots l'éloignèrent une seconde fois. Alors ma femme poussa quelques cris, pensant que j'allais lâcher prise. Le bateau revint encore et je me laissai tomber dedans. Au même instant ma fille Rosa y poussa sa sœur Hélène. Je retirai l'enfant de dessous les pieds des matelots.

« La mère se disposait alors à sauter dans la barque, mais on dit qu'alors le cordage qui nous reliait au navire fut coupé. On ordonna aux rameurs de se rapprocher, mais la force des vagues les en empêcha.

« Dans ce moment, la mer, en passant sur le pont, dégagea la grande chaloupe. On y poussa mes autres filles et les matelots s'efforcèrent à trois reprises de tirer ma femme à eux. Il faut que ses bras se fussent embarrassés dans des cordages ; lorsqu'elle se laissa choir, le navire s'enfonçait et le bouillonnement de l'eau éloigna la chaloupe. Ma pauvre amie tomba dans la mer,... on était trop loin pour la saisir avec la main... On essaya de la repêcher avec les rames, mais ce fut en vain !...

« Je ne pouvais voir ce qui se passait; mais dès que la grande chaloupe se fut approchée de celle ou j'étais, je demandai si tout le monde était sauvé. On fut longtemps à me répondre... A la fin l'une de mes filles me cria : « Elle s'en est allée au Ciel ».

« Nous fûmes recueillis pendant la journée par un navire américain, et le soir on nous déposa sur le quai de Falmouth. »

Un mois environ après le naufrage du Punjaub, le corps de Mme Arbousset a été rejeté par l'océan sur le rivage de Posth, près Truro. On a retrouvé sur elle sa montre et d'autres objets qui ont servi à constater son identité. Quelques amis chrétiens se sont empressés de rendre à la dépouille mortelle de la défunte tous les honneurs dûs à son rang, à son caractère et à ses vertus.

CHAPITRE II

M. P. Germond est placé à Bèthesda. — M. Mabille à Morija en remplacement de M. Arbousset. — Arrivée au Cap de M. Ellenberger et de Mlle Mackintosch la fiancée de M. Coillard — Accident surveuu à Mme Ellenberger. — Effet produit sur les Bassoutos par la mort de Mme Arbousset. — A Thaba-Bossiou l'œuvre se développe. — Retour de M. Daumas à Mékuatling. — La station d'Hébron est transférée dans un autre endroit. — Un réveil religieux. Hermon n'a pas souffert de la guerre; une conversion remarquable. — M. et Mme Dyke perdent deux enfants. — Deux morts chrétiennes à Béthesda. — Appréciation de l'œuvre missionnaire par M. Lemue. — Persécution à Léribé. — M. P. Germond cède Béthesda à M. Ellenberger et fonde Thabana-Morèna. — Fondation de Siloé par M. Maeder. — Arrivée en Afrique de MM. Duvoisin et E. Rolland. — Rentrée à Thaba-Bossiou du Dr J. P. Lautré. — Mort de Mme Schrumpf. — La station de Beerséba transférée au Lessouto. — Béthulie converti en annexe.

Le départ pour l'Europe de MM. Schrumpf et Arbousset laissait deux places vaeantes 'pour les missionnaires, P. Germond et A. Mabille, réeemment arrivés en Afrique; le premier fut destiné à Béthesda où avait travaillé pendant longtemps son fondateur, M. Schrumpf; depuis le départ de ee dernier, l'œuvre y était eontinuée par son eollègue, M. Gossellin. M. Mabille fut désigné pour remplaeer M. Arbousset à Morija. Cette dernière station jouissait depuis longtemps déjà de l'utile eoopération de M. Mæder, aide-missionnaire.

M. Germond eut la bonne fortune de trouver à Béthesda, à peu près tous les bâtiments requis pour une œuvre missionnaire en Afrique. Il n'en fut pas de même pour M. Mabille, le sueeesseur de M. Arbousset. La maison de ce dernier avait

été réduite en cendres lors de la dernière guerre. Cependant, on trouva moyen de l'installer dans deux immenses salles attenant au temple neuf. On y fit une cheminée dans un angle de l'une des chambres ; en dehors on bâtit une cuisine temporaire et tant bien que mal, on s'installa dans ces deux chambres dont le plafond était d'une hauteur prodigieuse.

MM. Mabille et Paul Germond étaient à peine installés dans leur station respective, qu'un nouvel ouvrier recevait l'imposition des mains en vue de la mission du Lessouto ; c'était M. F. Ellenberger. Il s'embarqua en Angleterre avec sa compagne et Mlle Makintosch, la fiancée du missionnaire Coillard, le 23 novembre 1860. Ils eurent le grand privilège de faire la traversée à bord du John Williams, vaisseau missionnaire au service de la Société des Missions de Londres. Ils eurent pour compagnons de voyage jusqu'au Cap, cinq jeunes missionnaires et leurs épouses, quatre fils et filles de missionnaires qui, après leur instruction achevée, retournaient en Afrique auprès de leurs parents. Le capitaine, les officiers et l'équipage étaient des chrétiens ; chaque matin et chaque soir, on se réunissait pour rendre à Dieu un culte en commun. Le premier dimanche de janvier, au culte du soir, on prit la Sainte-Cène. Il y avait à bord deux chrétiens nègres originaires des îles de la mer du Sud.

Tant de privilèges étaient hautement appréciés par nos compatriotes et l'enthousiasme avec lequel M. Ellenberger en parle, fait du bien. « C'est, dit-il, au milieu de tant de bénédictions et de joies, qui demeureront à jamais gravées dans nos cœurs, que le John Williams s'avançait rapidement vers le Cap de Bonne-Espérance et vint, après un voyage de 62 jours, jeter l'ancre dans la baie de la Table, le jeudi, 24 janvier 1861, à 10 heures du matin. »

Le voyage sur terre ne fut pas aussi heureux. Outre les

difficultés inhérentes à tout voyage au sud de l'Afrique, nos amis eurent un accident qui faillit coûter la vie à Mme Ellenberger. On descendait un soir, à la clarté douteuse de la nouvelle lune, une colline où le chemin ne manquait ni de grosses pierres ni de grands trous. En voulant faire éviter un de ces trous au wagon, il fut poussé hors de la voie et l'une des roues se trouvant dans le vide, la voiture versa dans un ravin. M. Ellenberger, qui était en avant, entendit un cri de détresse poussé par le conducteur et en toute hâte, il s'efforça de dégager sa chère femme qui se trouvait sous une énorme caisse de livres. Quel moment! Elle n'avait pas perdu connaissance ; pensant qu'elle allait mourir, elle recommandait son âme à Dieu.

Dès que le conducteur fut un peu remis de sa chute, il courut en avant, prévenir M. et Mme Coillard de l'accident qui leur était arrivé. Le lendemain nos deux frères, aidés d'un fermier des environs, remirent la voiture sur ses roues et l'on put continuer le voyage.

La caisse de livres qui tomba sur Mme Ellenberger l'eût infailliblement écrasée, sans une petite caisse longue, qui renfermait un sceptre destiné à Moshesh et qui se trouva entre le fond du wagon et la caisse de livres.

A la conférence qui eut lieu après la dernière guerre, nous avons vu que la reprise de l'œuvre de Beerséba avait été décidée par les frères ; nous avons exprimé notre opinion sur la valeur de cette décision, mais elle nous était imposée par la population elle-même, qui avait repris le chemin de cette station, qui représentait pour elle une si grande somme de paix et de prospérité. La reprise de nos travaux à Beerséba était, pour le moment, un moyen puissant de rallier la population dispersée, mais la quotité de terrain laissée à la station était insuffisante pour répondre aux besoins de l'agriculture, et les pâturages faisaient défaut. La population elle-même, la jeunesse surtout, ne

tarda pas à eomprendre ee que eette position pouvait avoir d'anxieux pour son avenir, et elle alla s'établir d'une façon d'abord temporaire à Bothéta, immense montagne isolée sur la rive opposée du Calédon. Là étaient les pares aux bestiaux, les champs; de là, on se rendait au temple à Beerséba quand le temps le permettait et que la rivière était guéable. Dans la station même, il ne restait plus, pour ainsi dire, que les vieillards et les enfants. On se trouvait par là appartenir à l'État libre, tout en restant des sujets de Moshesh.

Dans un rapport fait à la eonférence, M. Rolland reconnaissait la néeessité de mettre un terme à la position fausse dans laquelle il se trouvait.

La diffieulté était de trouver un endroit au Lessouto qui répondit à tous égards aux besoins de eette population intelligente et laborieuse.

La bénédietion de Dieu eontinuait à reposer sur ce troupeau pourtant si éprouvé. Dans le cours de l'année 19 personnes avaient été admises dans l'Église par le baptême ou la ratifieation des vœux du baptême. Un réveil religieux s'était manifesté parmi la jeunesse et avait fourni un appoint de 70 personnes à la elasse des catéehumènes. Dans ee nombre il y avait un jeune garçon de 12 ans doué d'une mémoire extraordinaire; il écoutait avec avidité la prédication et en faisait des analyses assez étendues ehaque semaine. Son père avait été tué le jour de l'attaque de Beerséba.

La fête de Pâques dernière avait été un beau jour pour eux tous; le nombre eonsidérable des auditeurs et des communiants avait rappelé au pasteur et aux fidèles les jours de leur ancienne prospérité. Mais hélas! le lundi matin la plus grande partie de eet auditoire était déjà dispersée!

A Morija l'œuvre avait continué à bien marcher depuis

le départ de son missionnaire, M. Arbousset. Là, comme ailleurs, le bien se trouvait mêlé au mal ; nous dirons cependant qu'un réveil intéressant s'était aussi produit parmi la jeunesse et promettait bien pour l'avenir.

Le départ de M. Arbousset et la mort de sa compagne, dans des circonstances aussi tragiques, avaient profondément remué tout le monde, les gens de l'Église surtout. Cette épreuve donna lieu à des manifestations touchantes de l'amour chrétien ; nous citerons comme exemple la lettre d'un nommé Sema Molibetsane à son missionnaire éprouvé. « Je suis Mossouto, fils de Mossouto ; mon grand-père aussi était Mossouto ; et cependant je suis frère de Français et ton enfant. Mes père et mère m'ont enfanté dans les ténèbres, mais ta femme, qui est entrée maintenant dans la gloire et se repose dans le sein du Seigneur, m'a communiqué de la part de Dieu la vie et le salut.

« Lorsque tu arrivas pour la première fois sur la montagne où habite Moshesh, je venais d'échapper à la dent du cannibale, et j'étais bien malheureux ; mais le Seigneur t'avait envoyé pour m'apporter la joie. C'est toi qui après cela m'as donné une compagne, qui, à son tour, m'a donné des enfants. Tu es mon père et, parce que tu pleures notre mère qui t'a quitté, je pleure aussi et je dis : Je n'ai plus qu'un désir, c'est de la retrouver auprès du Seigneur où elle nous a devancés. »

Depuis l'époque où la station de Thaba-Bossiou avait été fondée, l'œuvre de l'évangélisation y avait été presque essentiellement locale ; l'Évangile avait sans doute été porté ici et là dans les environs, et par le missionnaire et par les nouveaux convertis ; mais à peu d'exceptions près l'Église s'était recrutée parmi les habitants de Thaba-Bossiou même.

Par la bénédiction du Seigneur cet état de choses tendait à changer ; des conversions nombreuses avaient eu

lieu dans des villages qui environnent la station et dans quelques autres situés à plusieurs lieues de distance.

Les conquêtes faites par l'Évangile parmi des personnes qui, auparavant, ne vivaient que pour ce monde, n'ont pas manqué de soulever une vive opposition de la part des païens. L'ennemi les a frappés d'aveuglement pour leur faire commettre des choses honteuses et qu'on croyait ensevelies pour toujours. Tout a été mis en œuvre pour détourner de la foi des âmes encore peu affermies dans la piété. Une tempête aussi violente a fait tomber plus d'une fleur, brisé plus d'un jeune arbrisseau. Une dizaine de personnes environ ont cédé aux menaces; mais la plupart des nouveaux convertis ont été plutôt affermis qu'ébranlés par les violents efforts tentés par l'ennemi pour les détourner de la foi.

Letsuabo était le fils de Job, un frère de Moshesh, qui habitait Thaba-Bossiou; frappé de la fièvre typhoïde qui régnait alors, la maladie fit chez lui de rapides progrès. Candidat au baptême depuis longtemps déjà, son père ne voulut pas qu'il quittât ce monde sans avoir reçu le sceau des chrétiens. C'était le soir à 9 heures; quelques personnes seulement étaient réunies auprès du mourant qui était d'une maigreur effrayante; le père et la mère étaient aussi là, recueillis et abîmés dans une douleur profonde. Letsuabo recevait avec l'avidité d'une âme qui sait qu'elle n'a plus que quelques instants à vivre les exhortations de son pasteur; nous n'avions pour nous éclairer dans cette cabane indigène qu'un charbon ardent déposé dans un vase qui contenait de la graisse. Rien pour les yeux, rien pour les sens, et pourtant nous nous sentions comme sur un Thabor. Après avoir prié et versé l'eau du baptême sur la tête du mourant, le missionnaire lui prit une main qu'il tint dans la sienne et de l'autre il lui montra le ciel en disant: «Adieu, au revoir là-haut!»

A Thaba-Bossiou même les services religieux étaient bien suivis, mieux que par le passé, et le missionnaire se demandait ce qu'il pourrait faire pour agrandir son temple devenu trop petit.

Il avait établi une école du dimanche soir suivie par de jeunes bergers et de jeunes enfants des deux sexes; le nombre s'en était élevé jusqu'à 140. Que de fois des femmes païennes ont trouvé le moyen de se faufiler parmi les enfants pour prendre part à ce culte !

Le retour de M. Daumas à Mekuatling fut salué avec joie par la tribu des Bataungs. La santé du missionnaire s'était fortifiée en France et ce fut avec un nouveau courage qu'il reprit l'œuvre bénie de son ministère. Laissons-le nous dépeindre lui-même la manière dont il fut reçu à Mékuatling :

«Nous nous étions fait précéder par un messager chargé d'informer M. Keck de notre arrivée. Une journée de marche nous séparait encore de la station, lorsque nous vîmes paraître un attelage frais destiné à hâter notre arrivée. Bientôt ce furent des gens qui accouraient à notre rencontre, les uns à pied, les autres à cheval avec toutes les démonstrations de joie imaginables.

«Comme j'avançais en causant avec M. Keck qui venait d'arriver, je vis approcher toute la population en habits de fête. Lorsque ces braves gens m'aperçurent, ils se mirent à courir, et je me vis entouré de centaines de mains levées toutes à la fois pour me saluer. Je ne pus contenir mon émotion. Je voyais aussi bien des yeux baignés de larmes. C'est à peine si je pouvais croire que je me trouvais de nouveau au milieu d'un troupeau qui m'a toujours été si cher.....

«.....Moletsane et ses fils étaient pleins de joie; le premier resta trois jours avec moi.

«Malgré les bouleversements causés dans tout le pays

par une guerre désastreuse, la station était dans un état prospère et réjouissant. Les services et les écoles étaient bien suivis. Cent soixante personnes réveillées se préparent au baptême; plus de cent jeunes gens baptisés dans leur enfance sont régulièrement catéchisés. »

Tel était l'état dans lequel M. Daumas retrouva sa station à son retour de France.

Jusqu'ici notre frère et sa famille avaient vécu dans une maison étroite et décidément trop petite pour une famille; le moment était venu de se bâtir une maison plus convenable. Les indigènes et leur chef Moletsane y ont contribué chacun pour leur part, les uns en faisant des briques, les autres en coupant du bois. La situation de cette nouvelle habitation était charmante; placée sur le penchant de la montagne, elle dominait tous les autres bâtiments, et de sa terrasse on avait une vue splendide.

Hébron, par le fait de la division des partis politiques, se trouvait entouré des rebelles, qui, sous la conduite de Letele et de son fils Koané, s'étaient livrés aux Boërs au commencement de la dernière guerre. La conférence crut donc devoir chercher un autre emplacement propre à la fondation d'une station dans ce quartier. On fut assez heureux pour trouver, à quelques kilomètres de là, un endroit charmant, adossé à une montagne où l'eau et les pâturages étaient suffisants pour une population considérable.

La translation eut lieu; on se servit des matériaux de l'ancienne station, et le missionnaire eut la joie de se voir installé un peu convenablement avec sa nombreuse famille.

La sécurité, il est vrai, laissait quelque peu à désirer, surtout dans les premiers temps; toutefois, l'œuvre pour laquelle le missionnaire Cochet avait quitté sa patrie progressait. Un mouvement religieux très prononcé s'était manifesté au sein de la population se rattachant à Hébron, mais chez un grand nombre les impressions avaient été pas-

sagères; dix-sept jeunes gens cependant avaient persévéré. Il y eut aussi, à la même époque, un réveil parmi les enfants. Chaque jour on les voyait aller auprès de chrétiens expérimentés pour y chercher des exhortations et réclamer une place dans leurs prières. Quinze de ces chers petits furent admis à un catéchuménat particulier, en rapport avec leur âge.

Hermon, par sa position géographique, avait échappé aux horreurs de la dernière guerre, et plus d'une famille chrétienne y avait joui d'une grande sécurité, quand ailleurs on était en proie à de grandes douleurs. Voici ce que M. Dyke écrivait dans son rapport à la conférence : « Durant le cours de l'année, de grandes bénédictions ont été répandues sur nos travaux. La classe des catéchumènes présente l'aspect le plus intéressant ; on y voit des hommes et des femmes de tout âge, des parents avec leurs enfants. Dans le nombre se trouve un membre de la race avilie des Bushmen, qui passe généralement pour inaccessible à l'Évangile. Le pauvre sauvage donne depuis assez longtemps des preuves d'une foi ferme et vivante. Mentionnons encore, comme preuve de la puissance du Saint-Esprit, la conversion d'un nommé Yase, dont l'endurcissement était devenu proverbial, tellement qu'on disait communément dans le pays : « Si Yase se convertit, il ne faut désespérer de personne. » Il y avait à Hermon, à l'époque dont nous parlons (1860), 80 candidats au baptême.

Une chapelle nouvelle en pierres de taille était en voie de construction.

La fièvre typhoïde, qui avait déjà fait de nombreuses victimes parmi les Bassoutos, fit son apparition au presbytère d'Hermon. M. et Mme Dyke ont dû, pendant plusieurs semaines, veiller auprès de la couche de leurs enfants, successivement attaqués par cette fièvre terrible. Leur fils aîné, un jeune garçon qui leur donnait les plus

belles espérances et qui les réjouissait par sa piété, succomba; peu de temps après, leur troisième fils leur était enlevé d'une manière subite. Le troupeau d'Hermon, par sa touchante sympathie, n'a pas peu contribué à leur alléger le poids de cette épreuve.

La station de Béthulie, la première qu'on rencontrait sur le chemin de la colonie au Lessouto, avait pu être donnée comme une station modèle. L'Évangile et la civilisation y avaient fait des progrès considérables, et l'impression qu'en emportaient les missionnaires fraîchement arrivés d'Europe était ineffaçable.

A l'époque de son histoire où nous sommes arrivés, sa prospérité est grande encore; ses auditeurs au culte du dimanche varient entre 400 et 500. Le nombre des communiants s'élève à 222 et celui des candidats au baptême à 25.

Et, cependant, il y avait là un ver rongeur qui menaçait l'avenir de cette station. Depuis sa fondation, le flot montant de l'émigration des Boërs avait amené dans les environs des hommes qui convoitaient le pays, si riche pour l'élevage des moutons mérinos. Le contact avec les blancs, l'introduction des boissons enivrantes, tout cela avait agi sur le chef Lepui, homme faible, peu intelligent et qui, au lieu de s'entourer d'hommes sérieux dans son conseil, les en avait tous éloignés. Déjà les Griquois, ses voisins de Philippolis, avaient vendu leur pays aux Boërs et l'argent en avait été dépensé en futilités et pis encore, en boissons enivrantes. La station de Béthulie appartenant en droit à la Société des Missions de Paris, qui la tenait de la Société de Londres, à une époque où le pays était encore inoccupé, M. Pellissier fit des efforts pour amener l'autorité de l'État libre de l'Orange à nous reconnaître comme les ayants-droit sur le territoire de Béthulie; mais l'occasion était unique pour les Boërs d'ouvrir une voie qui devait les conduire à la possession de ce riche pays: Lepui fut reconnu

le maître du territoire de Béthulie, avec pleine liberté d'en disposer comme il l'entendait, à l'exception de 10,000 arpents, qui demeureront à la Société des Missions aussi longtemps qu'elle y continuera son œuvre. Après avoir assisté pendant des années aux progrès croissants de cette belle station de Béthulie, nous assisterons désormais à son déclin, qui la conduira d'une manière lente à sa ruine comme station missionnaire. Mais n'anticipons pas.

Il est rare qu'un réveil religieux ne soit pas suivi de démonstrations hostiles à la religion. A Bérée, on eut dit que Satan avait la charge de veiller à ce que les païens restassent éloignés du temple. Dès que l'un d'eux s'en approchait, il ameutait tout le monde contre lui. La mort du plus jeune fils de Moshesh fut quant même le point de départ d'un beau réveil à Bérée.

D'après la coutume du pays, les grands privilèges de la naissance appartiennent au fils aîné et au plus jeune. Le fils aîné prend la place du père, même avant sa mort, et finit par l'effacer complètement ; le plus jeune reste avec le père et continue d'habiter avec lui, tandis que les autres vont s'établir ailleurs à l'époque de leur mariage. Il en résulte qu'à la mort du père, c'est le Benjamin qui hérite de ce qui reste à la maison, et dans les parcs de bestiaux. C'est là la règle, mais comme toute règle, elle a ses exceptions. C'est ainsi que Mayara, le quatrième fils de Moshesh par sa première femme, Mamohato, au lieu de rester à Thaba-Bossiou, est allé s'établir non loin de la station de Bérée.

Ce jeune homme avait un caractère doux, il était intelligent; pendant qu'il était encore à Thaba-Bossiou, il fréquentait assez régulièrement le culte du dimanche; il savait bien lire et écrire. Il épousa une jeune fille chrétienne de Morija, et on pouvait espérer qu'elle exercerait une bonne influence sur lui.

Mais comme cela arrive en Afrique... et ailleurs, ce n'est pas le bon qui l'emporta, mais le mauvais. Quand donc Mayara se fut établi à Bérée, il ne songea plus qu'à attirer à lui ses sujets dispersés, et, un moyen généralement employé et qui ne réussit que trop bien, c'est la multiplication de fêtes païennes, où l'on boit et l'on danse jusqu'à la folie.

Mayara fut pris de la fièvre typhoïde, et dès lors on vit au temple des gens en grand nombre qui ne le fréquentaient pas ordinairement, ce qui fit croire que le chef y mettait obstacle. Mayara succomba à sa maladie. On a dit qu'on l'avait vu, déjà bien affaibli se traîner derrière les rochers, et là, implorer la miséricorde de Dieu. Puisse-t-il en avoir été ainsi !

La mort de ce malheureux jeune homme fut donc le point de départ d'un mouvement religieux bien accentué. Chaque soir, on entendait dans les rochers qui avoisinent la montagne de Bérée, et pendant des heures entières et dans des directions différentes, des Bassoutos qui s'y étaient retirés pour prier Dieu. M. Maïtin parle d'un jeune garçon et de sa sœur qui l'un et l'autre furent convertis à l'Évangile. La jeune fille tomba malade et sa mort devint pour son père et pour sa mère un appel efficace.

Qu'elle est touchante, la prière que cette enfant prononça avant de déloger de ce monde et après avoir exhorté ses parents à se donner à Dieu ! « Jésus, fils de Dieu, disait-elle, agneau de Dieu qui ôtes les péchés du monde, reçois maintenant mon âme, que je parte en paix, car moi aussi, je suis de tes agneaux, tu m'as sauvée, tu « ..... on entendit encore quelques sons, mais on ne put en saisir le sens ».

« Pendant un temps, dit le missionnaire Maitin dans un rapport à la conférence, les habitants du village de Mayara ont fait concevoir les plus belles espérances ; la presque totalité de ses habitants assistaient au culte divin et, une

vingtaine de personnes paraissaient vouloir chercher le salut qui est en Jésus-Christ.

« Mais ces dispositions favorables se sont changées en une opposition qui a porté un coup fâcheux à la marche de l'œuvre. Flatteries, menaces, fêtes mondaines, tout fut mis en jeu par la veuve de Mayara qui avait apostasié pour détourner du chemin de la vérité, les personnes sérieusement impressionnées. Plusieurs femmes furent liées de courroies pour les empêcher de se rendre à l'église ; l'une d'elles fut pressée par son mari de nier qu'il y eut un Dieu. Elle s'y refusa et à chaque nouveau refus, son mari la frappait avec une lanière de cuir. « Il y a un Dieu qui nous voit et qui nous jugera tous deux », telle fut sa réponse.

« Moshesh lui-même a contribué pour sa part à ralentir dans sa marche, l'œuvre si belle, qui semblait promettre une abondante moisson dans le village de Mayara ; mais malgré tous les efforts tentés dans ce but, la bonne semence y a produit plus d'un fruit et les nouveaux convertis sont là comme des lumières qui condamnent les œuvres de ténèbres ».

Depuis le départ de M. Schrumpf pour l'Europe, la station de Béthesda était restée entre les mains de M. Gossellin ; M. Germond, nous l'avons vu, y avait été placé, mais c'est M. Gossellin qui a présenté à la conférence le rapport de l'année 1860.

Quand on assiste aux derniers moments de Bassoutos convertis, on serait tenté de croire, tant leur langage est simple, solennel et chrétien, qu'on est en présence d'enfants de Dieu qui ont toute leur vie expérimenté les vérités du salut. C'est ce que prouve une fois de plus le fait suivant, raconté par M. Gossellin.

« Un nommé Nathanel tomba malade d'une maladie qui devait le conduire au tombeau. Il a vu la mort venir de loin ; le jour même où il s'alita, il dit à M. Gossellin : « Je

n'en relèverai point ». Il a tremblé un moment au souvenir de ses péchés, mais en regardant à Jésus, il a pu dire : « Tout est bien, j'ai la paix du Seigneur ». La veille de son décès, il pria beaucoup pour sa femme et pour les six orphelins qu'il allait laisser, et qu'il supplia de se donner au Seigneur. Il priait encore quand la mort le frappa ».

Une autre mort vint affliger le cœur de M. Gossellin, celle de sa vieille servante qui lui était fort attachée. « Le vendredi 6 avril, dit-il, Madeleine ma vieille servante se sentit indisposée, et le lendemain elle n'était déjà plus. Elle a quitté ce monde dans la paix du Seigneur, à l'âge d'environ 72 ans. Sa mort a été une véritable épreuve pour moi ; elle soignait bien la maison ; elle parlait du Seigneur Jésus et de la nécessité de se convertir à tous ceux qui s'approchaient de ma demeure. Elle a amené plusieurs païens au culte et du culte au Seigneur ». Ici, comme dans toutes les stations que nous avons déjà passées en revue, l'œuvre du Seigneur continuait à prospérer en dépit de tous les efforts de l'ennemi.

M. P. Lemue, missionnaire à Carmel, commence son rapport annuel par ces mots : « Il y a eu 30 ans l'année dernière que nous avons mis le pied sur le sol africain. Trente ans ! C'est le terme assigné à toute une génération et cependant, nous sommes encore debout, comme on voit ici et là quelques arbres dans la forêt que la hache du bûcheron a épargnés. Nos premières années en Afrique se sont passées au contact d'une société repoussante par son matérialisme, son ignorance et ses instincts charnels. Que de fois, le laisser aller des indigènes nous a permis de lire dans leur cœur, assez du moins pour y découvrir un abîme de misère et d'antipathie pour les choses saintes ! Mais aujourd'hui il en est, et non pas peu, grâce au Seigneur, que nous n'avons pas honte d'appeler nos frères ; et, quand nous nous réunissons avec eux autour de la table

sainte, c'est dans la conviction que Jésus-Christ est notre commun Sauveur et qu'eux aussi ont été lavés de leurs péchés dans son sang ».

En Afrique comme partout, la jeunesse est un âge critique et bien des enfants animés de sentiments pieux n'ont pas su résister aux pièges tendus par l'ennemi pour les faire tomber. M. Lemue nous parle d'un jeune homme qu'il venait de recevoir dans l'Église et qui se nommait Petrus Makatlana. Il avait été baptisé dans son enfance et l'objet des prières de sa pieuse mère. Plus tard, lorsqu'il gardait les troupeaux, il contracta la bonne habitude de prendre avec lui son Nouveau Testament et d'y lire dans les champs. Après ses lectures, il rentrait souvent à la maison, triste et mécontent de lui-même, sentant bien qu'il n'était pas ce qu'il devait être.

Vint ensuite le temps critique de la jeunesse, pendant lequel il se montra très turbulent. Mais sous l'influence d'impressions sérieuses, il parvint à dompter son caractère. Le changement qui s'est opéré en lui, a paru si satisfaisant à son pasteur qu'il n'a pas hésité à lui confier la direction de l'école pendant une année, tâche dont il s'est acquitté avec fidélité.

En Afrique, les femmes ne possèdent rien, on dit bien que le sorgho est à elles, mais on sent que c'est à la condition de ne pas y toucher. A la mort de son mari, sa personne, ses enfants et tout ce que le mourant a laissé, passe entre les mains du frère aîné du défunt. Un vieillard, en mourant à Carmel, fit un testament en faveur de sa veuve. En d'autres lieux, ces dispositions n'eussent pas été respectées ; mais à Carmel, la veuve est protégée par les lois.

On est frappé de voir la somme de liberté qui existe en pays païen. La femme même dans son état de servage sait parfois montrer les dents et résister aux tyrannies de son maître. Toutefois, quand il s'agit de liberté religieuse, la

chose change : la femme peut à son gré résister à l'Évangile, mais dès qu'elle fait mine d'y prêter l'oreille, elle soulève des tempêtes. La femme n'est-elle pas la *chose* de son mari, et comment pourrait-elle disposer de sa personne ? Cette femme, devenue chrétienne, sera meilleure travailleuse, plus douce dans ses rapports avec son mari, plus attentive à ses devoirs domestiques, on pourrait donc croire que les maris ont tout lieu d'être satisfaits en voyant leurs femmes devenir chrétiennes. Mais en devenant chrétienne, la femme renonce aux fêtes païennes, aux orgies païennes, aux superstitions païennes et voilà ce que les maris païens ne veulent pas, ce qu'ils cherchent à empêcher.

A Léribé où M. Coillard est installé depuis 14 mois, quelques femmes pleuraient sur leurs péehés et cherchaient la voie du salut. Irrités du changement qui s'opérait cn ellcs, leurs maris ont commencé à les persécuter de mille manières, et eomme ils ne réussissaient pas au gré de leurs désirs, ils prirent le parti de les attacher, le dimanche, pour les empêcher d'aller au culte. L'une d'elle en perdit la raison. Dans sa folie, on la voyait se frapper la poitrine et répandre d'abondantes larmes ; on l'entendait prier et chanter ee cantique si simple : Bonang séfapanong etc. : Voyez sur la croix lc Sauveur des hommes. » L'autre jeune femme est tombée dangereusement malade et a expiré pleine d'espérance, répétant qu'elle s'en allait auprès du Seigneur Jésus !

A Léribé, un petit noyau de fidèles se composant de sept personnes commençait à se rendre utile. Un jour de communion, les églises de Mékuatling, de Thaba-Bossiou et de Bérée envoyèrent en députation quelques chrétiens dont la présence fut appréciée ct bénie. Deux néophytes étaient en voie de préparation pour le baptême.

A Mabôlela, de fondation récente aussi, rien de bien saillant depuis que nous en avons parlé. Cependant, nous

devons constater que le chef Mopéli et ses gens ont prêté un utile concours à M. Keck dans les travaux de première installation, en lui procurant du bois de construction et des briques. Le chef même s'est engagé à payer deux maçons indigènes qui bâtissent une école. En attendant, les services religieux et l'école se tenaient en plein air.

Ainsi donc, depuis que la paix règnait de nouveau au Lessouto, nos frères, les missionnaires, avaient repris leur travail avec courage, et le Seigneur ne se laissait pas sans témoignage à leur égard, en leur faisant du bien.

1862. Nous avons eu maintes fois, occasion de parler de la grande activité missionnaire de M. Arbousset ; aussi à dix lieues à la ronde de Morija, trouvait-on de petits groupes de chrétiens qui, pour jouir du privilège d'entendre la parole de Dieu, avaient à franchir de grandes distances pour se rendre dans la station. De temps à autres, ils étaient visités par des évangélistes itinérants, ou bien, s'il y avait là, un chrétien capable de faire le culte le dimanche et la prière sur semaine, il en était chargé. On avait bâti de petites huttes au bas de la station qui servaient de refuge à ces chrétiens quand ils venaient à Morija. Le samedi, on les voyait de loin dans la plaine, portant dans une corbeille, sur leur tête, et leur nourriture pour les deux ou trois jours qu'ils allaient passer dans la station, et leurs vêtements du dimanche.

L'arrivée de nouveaux missionnaires devait mettre fin à un état de choses qui laissait bien à désirer ; les chrétiens isolés, perdus au milieu de païens, avaient besoin, pour résister à leur entourage, de plus de surveillance et de plus d'instruction.

A la conférence d'Hébron, il fut décidé que M. Ellenberger irait à Béthesda et que M. Germond établirait une station dans l'annexe de Thabana-Morèna. Celle-ci se trouvait à mi-chemin entre Béthesda et Morija.

D'un autre côté, la conférence offrit à M. Mæder, aide-missionnaire à Morija, d'aller fonder une annexe aux Likholè, où se trouvaient dispersés dans la montagne des chrétiens se rattachant à Morija.

Cette dernière station aurait eu assez de travail pour deux ouvriers, et M. Mæder déjà dans le pays, depuis longtemps, aurait pu rester et travailler côte à côte avec M. Mabille, comme il l'avait fait avec M. Arbousset. Mais la position du jeune missionnaire eut été gênée ; pour embrasser dans son ensemble et dans ses parties, une œuvre déjà considérable, il avait besoin de toute l'autorité nécessaire à un missionnaire dans son champ de travail, et, les natifs sont ainsi faits, qu'ils accordent assez difficilement leur confiance à un jeune homme, quels que soient d'ailleurs sa piété, son zèle et son savoir. Tant que celui auquel ils ont eu à faire, est encore là ; c'est à lui qu'on va, ce qui peut sembler naturel, mais fait naître des froissements pénibles.

L'annexe de Likholé, qui prit le nom de Siloé, devait se rattacher à Thabana-Moréna, qui conserva son nom indigène qu'il tient d'une petite montagne de forme conique et qui signifie : « La petite montagne du Seigneur. » Le site choisi pour la station, habité seulement par un indigène, devait devenir entre les mains de M. Germond un lieu charmant. Naturellement, tout était à créer et pour quiconque n'est pas trop ennemi de la truelle et du rabot, il y avait là un certain charme, à exécuter ou à faire exécuter des plans qu'on a faits soi-même.

A Siloé, l'endroit n'avait rien de pittoresque ; l'eau n'y était ni abondante, ni très bonne. Mais M. Mæder, habile architecte et maçon d'une grande expérience, non moins que bon menuisier, sut faire de ce désert, sinon un bel endroit, du moins un endroit habitable. La distance entre Thabana-Moréna et Siloé était environ de deux heures, à cheval.

Nous devons mentionner ici l'arrivée en Afrique de MM. L. Duvoisin et Émile Rolland. Ce dernier, le fils de l'un des pionniers de la Mission, venait au secours de son père qu'un ministère actif et incessant de 33 années, avait bien fatigué. M. Duvoisin se rendit auprès de son ami d'enfance, M. P. Germond, pour y apprendre la langue des indigènes et s'initier aux spécialités de la charge pastorale en pays païen.

M. Ellenberger, tout en acceptant de devenir le missionnaire de Béthesda, s'était en même temps chargé de remettre en ordre la presse de la mission. Après l'attaque de Beerséba, l'imprimerie et tous ses accessoires avaient été transportés à Smithfield dans un désordre complet. Ce fut à la fois un travail long et fort ennuyeux pour remettre en ordre des types différents, qui avaient été jetés pêle-mêle dans des sacs. Le plus facile n'avait pas été de transporter le tout à Béthesda par des chemins affreux. M. Ellenberger, aussi entendu dans l'art du relieur que dans celui d'imprimeur, avait consenti à relier des Nouveaux Testaments sessoutos, dont le besoin se faisait sentir.

Nous aurions dû mentionner en son temps que le Dr Lautré, après un ministère de plus de quinze ans en Afrique, ministère utile et béni auprès des malades, avait demandé et obtenu l'autorisation de rentrer en France, où il resta un peu plus de deux ans ; il revint au Lessouto non plus seul comme il en était parti, mais avec une compagne qui devait être pour lui, dans toute la force du terme, une aide active, humble et dévouée. Ils s'établirent à Thaba-Bossiou, la résidence habituelle de M. Lautré quand il n'était pas en course.

Nous ne saurions passer sous silence la mort de Mme Schrumpf, la femme de l'ancien missionnaire de Béthesda. Elle était rentrée en France depuis quatre ans environ, chargée d'une nombreuse famille et épuisée par

le travail et les émotions. Elle expira à Schiltigheim, près de Strasbourg, le 29 mars 1862. Elle mourut comme elle avait vécu, pleine de confiance dans son Sauveur et de soumission à sa sainte volonté.

Un changement important mais prévu était sur le point d'avoir lieu à Beerséba : sa translation de la rive droite à la rive gauche du Calédon. D'après les arrangements pris par les autorités de l'état libre de l'Orange en 1858, nous ne pouvions plus garder ce poste qu'en attendant des jours plus calmes, où il nous serait possible de nous établir ailleurs avec des garanties de sécurité et de stabilité. Nous avons vu déjà qu'une partie des habitants s'étaient transportés avec leur bétail à Bothéta ; le moment était arrivé où M. Rolland et les membres de son troupeau demeurés avec lui, allaient, pour toujours, quitter ces lieux qui leur étaient si chers.

Nos droits sur la station même et les jardins nous ayant été reconnus, des acquéreurs se sont présentés, et c'est à l'aide des indemnités déjà reçues que les travaux du nouveau Beerséba ont été entrepris à Bothéta.

Transcrivons ici la récapitulation faite par M. Rolland lui-même de ses travaux à Beerséba :

« Le temps que j'ai passé à Beerséba est juste de vingt-huit années, durant lesquelles le Seigneur m'a fait la grâce de travailler sans relâche à son service. Je ne me rappelle d'avoir été empêché de *prêcher, qu'une seule fois*, encore n'était-ce point pour cause de maladie, mais par le fait d'une blessure accidentelle.

« J'ai baptisé, reçu à la Sainte-Cène et admis dans l'Église 808 adultes.

« De ce nombre 290 ont passé dans d'autres stations missionnaires, 99 sont retournés au monde et 70 sont morts au Seigneur. Environ 70 ont émigré dans la station de Thaba-Ntshou et ont été confiés à un missionnaire wesleyen. Il est

probable qu'ils reviendront dès que nous serons installés dans notre nouvelle station.

« J'ai baptisé 1075 enfants.

« Nous avons encore 80 catéchumènes, et il s'en présente d'autres tous les jours.

« Il nous reste comme noyau de l'Église du nouveau Beerséba 343 membres effectifs participant à la Sainte-Cène.

« Il serait prématuré d'évaluer le nombre total des habitants sur lesquels nous pouvons compter. Tous ceux qui ont vécu auprès de nous et que les troubles politiques ont dispersés, parlent de revenir si la paix se consolide. »

Ce n'est pas sans un profond déchirement de cœur que M. Rolland a pu quitter un endroit où tant de bénédictions lui avaient été accordées. Lorsqu'il y arriva pour la première fois, c'était un véritable coupe-gorge. Des bandes de Korannas en hostilité constante avec les Bassoutos infestaient les environs. Aux courses vagabondes de ces brigands, pendant le jour, succédaient pendant la nuit celles des lions, des panthères et des hyènes. Par la bénédiction de Dieu ce repaire dangereux avait été converti en un asile de paix et un centre de piété. Les écoles, les services religieux, tout y prospérait. L'attachement du troupeau pour le pasteur était immense. Je ne dis rien de ce verger où abondaient des fruits d'une grande variété. Beerséba était la création de cet homme, connu de tous jusqu'aux extrémités du pays. Si le respect et la considération, pour ceux qui ont fait de grandes choses, eussent eu quelque valeur dans les régions gouvernementales de l'État libre, on eut laissé cet homme de Dieu achever son œuvre entouré d'un petit peuple qu'il avait arraché au paganisme et qui ne demandait qu'à progresser dans la voie de la piété et de la civilisation.

Toutes nos prévisions se sont réalisées au sujet de Bé-

thulie. Après que le chef Lepui et ses fils eurent vendu les fontaines à des fermiers hollandais, la population en masse émigra. Trois cents personnes se trouvaient encore à Béthulie en 1863; mais la station elle-même allait être convertie en un village de blancs. A partir de ce jour Béthulie, cette station autrefois si florissante, doit donc être rayée de la liste de nos stations au sud de l'Afrique. Rappelons que les habitants de cette localité étaient des Batlapis et non des Bassoutos; que la grande distance qui la séparait du Lessouto empêcherait que sa ruine eut une influence quelconque sur nos autres établissements missionnaires et qu'enfin le gros de la tribu, sous la conduite du chef Koro, demanda et obtint de s'établir dans le pays de Moshesh.

L'œuvre spirituelle, fruit d'un si long et si pénible ministère, ne fut donc pas anéantie et, à la fin de sa laborieuse carrière, le cœur ulcéré, mais confiant de M. Pellissier, a pu se consoler dans la pensée qu'il n'avait pas travaillé en vain. Béthulie fut convertie en une annexe qui n'a pas cessé de prospérer jusqu'à ce jour.

CHAPITRE III

Arrivée des prêtres romains au Lessouto. — Ils s'établissent dans le district de Thaba-Bossiou. — L'Église romaine n'évangélise pas, de là la stérilité de ses missions. — Tactique romaine. — Moyens employés pour faire des prosélytes. — Voyage de M. Jousse en Europe. — Grande sécheresse au Lessouto. — Les faiseurs de pluie. — M. Mabille fonde des annexes permanentes ; Béthesda en avait déjà deux. — Molokoli. — Un serviteur de M. Germond. — Lekhala, sa rencontre avec le missionnaire et sa conversion. — M. L. Duvoisin. Détails intéressants sur Béthesda. — La nouvelle Beerséba. — Déménagement de M. S. Rolland.

Avant d'aller plus loin nous devons mentionner un nouvel élément de lutte qui fait son apparition dans un champ de travail qui, jusqu'ici, n'avait eu pour ouvriers que des missionnaires protestants français. Je ne parle pas des frères wesleyens, peu nombreux d'ailleurs, qui s'étaient établis dans le pays de Moshesh, au delà du Calédon et dont les travaux ont eu surtout en vue les Mantatis et les Bastards. Les excellents rapports que nous avons toujours eus avec eux, nous les faisaient considérer comme membres de notre propre famille missionnaire. En 1862 nous voyons paraître et s'implanter au Lessouto le catholicisme. La mission a pour effet, en terre étrangère, d'émousser les principes ecclésiastiques trop accentués et à quiconque prêche l'Évangile aux gentils on lui tend une main fraternelle, sans s'inquiéter à quelle Église on appartient. On eut aimé pouvoir en faire autant à ces nouveaux venus, mais Rome est toujours la même, elle ne change pas, elle n'oublie rien, elle n'apprend rien, elle reste elle-même.

En revenant d'un voyage à Léribé, accompagné de M. Ellenberger, j'appris en route qu'un évêque catholique, M. Allard, et un prêtre, le père Girard, l'un et l'autre français, étaient arrivés dans un des villages de Thaba-Bossiou, composé en grande partie de chrétiens, et qu'en réponse à leur demande on leur avait accordé l'hospitalité la plus généreuse. On leur céda pour leur usage, pendant leur séjour à Thaba-Bossiou, une cabane assez proprette.

Ami de la liberté, comme je l'étais, je ne crus pourtant pas devoir ignorer leur présence dans ma paroisse et ne pas chercher à connaître leurs desseins. Dans ce but je me rendis le lendemain auprès de ces messieurs et, après les salutations d'usage, je leur demandai carrément si leur but était de s'établir au milieu de nos Bassoutos. L'évêque Allard me répondit que oui, mais qu'il avait trop le sentiment des convenances pour venir s'établir au milieu d'un troupeau déjà formé. Rassuré sur ce point, la conversation prit un caractère plus général et j'eus le plaisir de lui entendre dire qu'il trouvait que nos Bassoutos «étaient ferrés dans les Écritures».

Il paraît en effet que ces messieurs avaient fourni aux chrétiens de Thaba-Bossiou l'occasion d'en faire la preuve. L'un d'eux ayant dit que les missionnaires leur annonçaient la vérité, mais pas toute la vérité, un chrétien lui tendit son Nouveau-Testament les priant de leur montrer la portion des Écritures que les missionnaires leur cachaient. Aux mêmes insinuations Moshesh avait répondu : «Je trouve dans la résistance que mon cœur oppose à ces enseignements une preuve qu'ils sont la vérité même.»

Ces messieurs me rendirent ma visite et dans le cours de la conversation ils m'apprirent qu'ils abandonnaient leur champ de travail parmi les Zoulous de Natal où ils avaient travaillé pendant plus de dix ans, sans obtenir le

moindre sueeès; pour eux l'heure de l'évangélisation des Zoulous *n'avait pas encore sonné.*

Moshesh, semble-t-il, résista longtemps aux instanees de l'évêque et du père Gérard; il sentait ee qu'il devait à ses vieux missionnaires qui, depuis trente ans, luttaient avee eourage pour le salut de sa tribu; il eomprenait que ces ouvriers nouveaux, dont les enseignements différaient de ceux des ouvriers de la première heure, apportaient par cela même un élément de disputes dans son pays.

Mais d'un autre eôté son aménité et l'amour qu'il professait en général pour les hommes, surtout les étrangers, lui faisaient considérer comme une dureté de refuser à eeux-ei le droit de s'établir dans son pays. Et puis, qui sait? Moshesh était un politique eonsommé; il aura vu peut-être dans l'arrivée de ees missionnaires, appartenant à une autre Église, un moyen d'aecroître son pouvoir au détriment de ses vieux amis qui, tout en étant pour lui ce qu'ils devaient être, faisaient parfois auprès de lui l'offiee de eenseur, ee qu'il n'aimait pas toujours. Ce culte nouveau lui fournira plus d'une fois l'oeeasion de manifester ses sentiments approbateurs ou désapprobateurs de tel acte qu'il réprouve ou approuve. Jusqu'ici la vérité était apparu à Moshesh revêtue d'une certaine forme; l'arrivée des prêtres de Rome dans son pays lui apprenait qu'il y avait des manières différentes de eoncevoir la vérité et qui sait si les missionnaires n'ont pas exagéré la sévérité des enseignements contenus dans la Bible? Moshesh n'était pas dépourvu d'ambition, et l'idée de jouer le rôle d'arbitre entre les deux partis qui vont se trouver en présenee, a pu hanter son esprit. Quoi qu'il en soit, Moshesh aceorda aux prêtres de Rome la permission de s'établir dans un endroit fertile et bien arrosé qui se trouve entre Thaba-Bossiou et la ehaîne des Maloutis; on y arrivait par la route qui eonduit à Morija.

Au point de vue de la liberté des cultes, l'arrivée des catholiques ne soulève aucune objection ; mais au point de vue missionnaire on peut se demander s'il est juste, s'il est convenable qu'une société religieuse quelconque vienne s'implanter dans un champ cultivé depuis si longtemps par une autre société. Elle y apporte des éléments de discorde qui ne peuvent que nuire aux intérêts religieux et civilisateurs des indigènes, témoins étonnés de conflits qu'ils ne comprennent pas et qui leur serviront de prétexte pour ne pas aller entendre ni les uns ni les autres.

Les sociétés de missions protestantes convaincues du mal que peut faire l'intrusion d'agents d'une société dans le champ de travail d'une autre société, se sont engagées à respecter des droits acquis antérieurement ; mais ni les catholiques, ni les ritualistes de l'Église anglicane n'ont souscrit à de tels engagements.

Les esprits impartiaux, qui ont eu l'occasion de voir à l'œuvre les catholiques et les protestants, ont accordé la supériorité à ces derniers, pour deux raisons. La première, c'est qu'au lieu de chercher à parler aux sens par des cérémonies tirées, ou du Judaïsme ou des religions païennes de l'antiquité, le missionnaire protestant s'adresse tout à la fois à l'esprit qu'il éclaire, à la conscience qu'il réveille, et au cœur dont il tourne les affections et les désirs vers un monde où règne le Dieu de la création et le père des miséricordes. Quand les catholiques parlent *d'évangéliser le monde*, ils disent ce qu'ils devraient faire, bien plus que ce qu'ils font. Nous savons la place qu'occupe la Parole de Dieu dans l'Église catholique en Europe ; c'est par fragments choisis qu'elle est présentée au peuple, mais la Bible elle-même dans son intégrité est un livre défendu aux communs des fidèles et nous savons que les Sociétés qui ont pour mission de distribuer ce livre divin, sont mises à l'index par l'Eglise romaine ; il en est de

même en pays païen. Après vingt ans de séjour au Lessouto, ils n'ont encore que l'Évangile selon saint Luc, espèce de plagiat dont on a dissimulé l'origine en changeant l'orthographe, et nous savons que, la lecture n'en est aucunement recommandée.

La seconde cause de la supériorité de la mission protestante, c'est la famille. La notion de la famille au Lessouto, n'est pas celle que nous donne l'Écriture sainte; néanmoins le foyer autour duquel se groupe la société païenne, est le foyer domestique. Le bien-être terrestre, pour ne pas dire le bonheur, est attaché, pour l'homme, à la possession d'une ou de plusieurs femmes et de beaucoup d'enfants. La présence d'un homme seul éloigne, la présence d'une femme et d'enfants attire. La présence d'une femme sous le toit du missionnaire, est un symbole de paix et de confiance. Les païens eux-mêmes qui ont fait une place si inférieure à leurs compagnes, professent pour elles le plus grand respect et comme nous avons eu occasion de le dire déjà, elle jouit d'une espèce d'irresponsabilité qui fait, que, même en temps de guerre, on est tenu à ne pas la maltraîter. Mosali ga a na molatou, c'est-à-dire : la femme est un être innocent.

Les catholiques cherchent à remplir le foyer vide de la famille, par la présence de sœurs de charité. Loin de nous, la pensée de déprécier le bien que ces femmes dévouées peuvent faire au milieu des païens, soit en instruisant les enfants, soit en visitant les malades, et c'est peut-être en cela qu'elles excellent. Mais le célibat auquel elles sont soumises, la place en dehors de la loi commune; elles le considèrent comme un état supérieur, tandis que la femme Mossouto y trouve une contradiction flagrante à la loi de la nature qui lui impose la maternité. La sœur de charité peut donner de bons conseils, de sages directions, la femme seule du missionnaire peut dire à tous : « Soyez

mes imitatrices, comme je m'efforce de l'être moi-même, du Sauveur qui m'a rachetée ».

La tactique des missionnaires romains au Lessouto pour gagner des adeptes, n'est pas toujours de la plus stricte honnêteté. Nous, nous avons déploré leur venue dans le pays de Moshesh, mais notre enseignement n'a pas changé. Nous prêchons l'Évangile, rien que l'Évangile, sans nous livrer à une controverse dont les résultats seraient de peu de valeur. Eux, nous le savons, en chaire, comme dans leurs conversations avec les indigènes nous attaquent, nous insultent, nous calomnient. Le seul petit livre que je leur connaisse en dehors de l'Évangile selon saint Luc est un méchant petit catéchisme rempli de calomnies sur le compte de nos grands réformateurs. Nous, protestants réformés qui les avons précédés de 30 années, nous sommes désignés sous le nom peu honorable de : Bathobi, les transfuges !

Depuis leur arrivée, on peut dire que le niveau de la moralité a baissé ; ils ont ouvert aussi large que possible, les portes de leur Église, de sorte que bien de leurs adeptes sont entrés avec armes et bagages dans leur bercail.

Les catholiques romains ont une station principale, celle dont j'ai parlé en commençant et qu'ils nomment : Motsi va Ma Yésou — La ville de la mère de Jésus. — Ordinairement il y a un personnel assez considérable, cinq ou six hommes et une dizaine de sœurs. Ils appartiennent à la Société des Oblats de Lyon. Il y a là aussi une école de jeunes filles auxquelles on apprend des travaux manuels. Ils possèdent un moulin à eau pour l'usage de l'établissement. On a essayé de tisser de la laine du pays, mais le travail était si ordinaire et coûtait si cher qu'on y a renoncé. J'y ai vu aussi une jolie petite presse à imprimer, mais je dois ajouter qu'elle était pure et sans tache.

En dehors de la station dont j'ai parlé, ils en ont une autre dans le district de Léribé et deux annexes non loin de la station principale. Il y a là quelques sœurs qui tiennent de petites écoles et des chapelles où les prêtres vont dire la messe. Ils cherchent à s'établir dans le district de Cana et ailleurs, au sein même de nos troupeaux[1].

L'ignorance dans laquelle les catholiques romains tiennent leurs adeptes crée pour eux une position d'infériorité dont ils se sentent peu flattés. On ne leur permet pas d'avoir des rapports avec les chrétiens de nos églises; ce sont de véritables étrangers au milieu de leurs compatriotes. Somme toute, l'influence du catholicisme est de peu de valeur au Lessouto. Cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas de partisans sur lesquels ils exercent leur influence; ce que nous voulons dire, c'est que son enseignement est privé de cette vitalité qui est le propre du christianisme. L'Évangile seul est la puissance de Dieu en salut pour tout croyant. Si l'homme, le païen, doit cesser de mal faire et apprendre à bien faire, il ne le peut qu'en vertu d'un changement du cœur, et ce changement du cœur ne s'opère que par la prédication de l'Évangile, qui est la bonne nouvelle du salut: or l'Évangile n'est pas à la base de l'enseignement catholique, en pays païen moins qu'ailleurs. Qu'on me cite une seule mission catholique dans le monde entier qui ait fait imprimer la Bible! Sa richesse en hommes dévoués ne suffit pas à cacher la pauvreté de son enseignement. Ici et là on trouve dans le champ missionnaire de l'Église catholique des institutions destinées à la jeunesse, qui semblent avoir de bons résultats au point de vue social; mais qu'on ne se laisse pas éblouir. Elle n'a pas, elle n'a plus dans ses mains le flambeau

[1] Nous apprenons qu'ils viennent de s'établir à Thaba-Bossiou même en vue de la station.

de la vérité, seul capable d'éclairer le monde : l'Évangile éternel !

1863. M. et Mme Jousse, établis à Thaba-Bossiou depuis huit ans, en Afrique depuis treize ans, éprouvèrent le besoin de revenir en Europe pour s'y retremper. Un séjour de quatre ans à Motito, pays excessivement chaud, avait éprouvé Mme Jousse; puis, huit années de travail non interrompu auprès de Moshesh, avaient achevé de les épuiser. Le repos dans une station missionnaire est impossible ; qui en a un indispensable besoin, doit fuir, s'il le peut.

La station de Thaba-Bossiou fut confiée pendant son absence aux soins de M. Maitin, le missionnaire de Bérée, à qui on avait adjoint M. L. Duvoisin, récemment arrivé d'Europe. De plus, le Dr Lautré et sa compagne, fixés à Thaba-Bossiou même, ne pouvaient pas manquer d'apporter le concours de leur activité missionnaire à une œuvre d'une si grande importance.

Au moment de partir, le missionnaire fut témoin d'une petite scène bien émouvante et dont il a conservé et conservera toujours le souvenir. En visitant, comme pour leur dire adieu, ces lieux déjà chers à son cœur par de grandes luttes, de grandes tristesses, mais aussi de grandes joies, il trouva derrière le temple une jeune enfant, déjà depuis plusieurs années à son service, qui sanglotait. Il dut, pour cacher son émotion, fuir au plus vite. Maoni, tes larmes m'ont été d'un prix infiniment précieux !

A mon retour, elle a repris sa place au foyer du missionnaire, qu'elle a soigné comme un père ; devenue la femme de l'instituteur Salomon, chacun de ses enfants est venu tour à tour manger la soupe du Nkonou (la grand'mère).

L'année 1863 fut une année de rude épreuve pour les Bassoutos et pour les missionnaires; une sécheresse exceptionnelle changea toute la face du pays. M. Daumas écrivait que depuis vingt-sept ans qu'il était au Lessouto il

n'avait pas été témoin d'une telle calamité. Dans des circonstances semblables, les païens ont recours à leurs magiciens pour obtenir la pluie tant désirée. Il y avait alors au Lessouto une visionnaire, une femme, qui plusieurs fois avait prédit des événements dont l'accomplissement avait rempli les Bassoutos d'une profonde admiration pour celle qui les avait révélés. Elle s'appelait Manshoupa. Plus tard, à Thaba-Bossiou, nous la verrons subjuguée par l'amour divin et devenir une humble servante de Jésus-Christ; aujourd'hui elle est encore la grande Diane des Bassoutos. Les chefs ordonnèrent qu'on lui apportât, comme un hommage, qui du blé, qui un mouton, etc.

Du reste, en temps de sécheresse les magiciens pullulent. Chaque chef veut avoir le sien. Comme la pluie n'est pas toujours docile à la voix de ces exploiteurs de la crédulité humaine, ils ne manquent jamais de raisons pour expliquer leur insuccès. Quand j'étais à Motito, un vénérable chef, privé de la vue, vint un jour supplier mon collègue, M. Fredoux, d'obtenir de moi de ne plus faire de briques; la peur de voir mes briques détruites par la pluie devait, disait-il, me porter à prier pour qu'il ne plût pas.

Les chrétiens, dans ces circonstances, ne sont pas inactifs; il s'agit de la conservation de leurs troupeaux, de la réussite de leur moisson, et à leur manière ce sont de vrais faiseurs de pluie: ils prient! M. Daumas nous a conservé la prière que fit dans le temple un membre de son Église. « Seigneur, disait-il, tu les vois, ils courent à leurs prophètes qui sautent devant l'autel, en se faisant des incisions et criant de toutes leurs forces, comme on faisait devant Bahal. C'est en vain qu'ils demandent la pluie, ils ne seront pas exaucés; mais toi, Seigneur, tu nous entends, tu nous vois, c'est toi qui couvres les cieux de nuages, aie pitié de tes créatures, exauce-nous, arrose nos champs. »

Un jour, M. Daumas disait à un chrétien: « Les nuages

ont de nouveau disparu. » Il lui répondit : « Cela ne fait rien, ayons patience ; lorsqu'on cessera d'avoir recours au mensonge, qu'on en aura reconnu l'impuissance, le Seigneur nous enverra ses bonnes pluies. »

Ce chrétien, simple dans sa foi à la toute-puissance divine, n'a pas été confus dans son attente ; les pluies sont venues avec abondance et ont rendu la fertilité au pays.

Nous n'avons pas ménagé nos éloges au caractère éminemment missionnaire de M. Arbousset ; nous devons reconnaître que son successeur à Morija était, sous ce rapport, digne de lui. M. Mabille a poursuivi avec ardeur l'œuvre si habilement commencée par son prédécesseur, seulement, au lieu de continuer à évangéliser d'une façon itinérante, il a cru que le moment était venu de placer à poste fixe des ouvriers dignes de confiance.

La première tentative eut lieu à Kolo, localité située à quelques lieues de Morija, non loin du Calédon. Il y avait là un certain nombre de chrétiens, avantage précieux pour un évangéliste au début de son œuvre. Ce fut Ésaïa Lééti qui fut placé là pour y annoncer la bonne nouvelle et paître le troupeau du Seigneur. C'était un homme qui avait passé la cinquantaine, mais qui ne manquait pas d'entrain. Il était d'ailleurs aimé et soutenu par ses compatriotes déjà gagnés à la foi chrétienne. Son placement eut lieu à Kolo, en 1863.

1864. L'année suivante, M. Mabille, encouragé par ce qu'il pouvait considérer comme un succès à Kolo, procéda à l'installation d'un autre évangéliste, nommé Selelo Ricare, dans le village du chef Molomo, neveu de Moshesh. Comme le poste était assez important, on adjoignit à Ricare un jeune homme nommé Lévi, chargé de faire l'école.

Quinze jours plus tard, M. Mabille traversait le Calédon et fondait une autre annexe au pied d'une montagne disposée en amphithéâtre et connue sous le nom de Maboula, à

douze lieues environ de Morija. Tsita, le chef de ce village, était le petit-fils de ce Libé, converti dans un âge très avancé et baptisé par nos missionnaires. Tsita était jeune encore, il avait quelque instruction et s'était fait maître d'école pour instruire son peuple. Les gens de son village étaient originaires du district de Morija et avaient été plus ou moins instruits par M. Arbousset. Pendant assez longtemps ils avaient conservé la bonne habitude de se réunir soir et matin pour faire la prière. Le dimanche avait été assez bien observé par une partie de cette population intéressante sous plus d'un rapport. Tsita avait opéré quelques réformes dans son village; ayant perdu deux enfants, il les fit enterrer d'après la coutume des chrétiens.

Le soir même où M. Mabille se trouvait chez Tsita, un païen fit dire à ce dernier qu'un de ses enfants venait de mourir; il lui demandait en même temps l'autorisation de le faire enterrer immédiatement d'après la manière du pays. Tsita, en homme intelligent, lui fit répondre qu'il ne voulait pas imposer à personne sa manière de faire, mais que, quant à lui, il désirait qu'on ensevelît les morts d'une manière raisonnable et respectable. Il ajouta qu'il ne comprenait pas qu'un Mossouto pût encore croire mal faire en dérogeant sur ce point aux coutumes des ancêtres; que la mort était un sommeil, et qu'on ne dort pas assis; que c'est mal honorer un mort que de l'ensevelir dans un parc et de faire fouler la tombe par les bestiaux.

Le père affligé se rendit aux raisons de Tsita, et son enfant fut enterré le lendemain, par M. Mabille.

M. Mabille installa ensuite deux chrétiens de Kolo, l'un, comme catéchiste, l'autre comme instituteur. Nommons-les: Éliakime et Éléasar. Nous les retrouverons plus tard chez les Banyaï et au Zambèse; M. Mabille ne s'était pas trompé dans le choix qu'il avait fait.

Les églises du Lessouto entraient donc dans une voie

nouvelle, celle de l'évangélisation des Bassoutos par des Bassoutos, non plus comme en passant, mais d'une manière continue et permanente. Béthesda avait déjà fondé deux annexes de ce genre, l'une à Thabaneng, l'autre chez Photsane.

Mankopane, un chef de Bapeli, vivant dans le Transwaal, avait demandé à Moshesh de lui envoyer un évangéliste ; ce fut l'église de Bérée qui eut le privilège de répondre à cet appel, par l'envoi d'un des chrétiens de cette station dont nous avons déjà parlé : Ésaïa Séélé.

Nous pouvons croire à l'entier désintéressement de ces ouvriers de la première heure, cependant on ne pouvait pas faire à leur endroit une exception à la règle qui dit que l'ouvrier est digne de son salaire. Appelés à parler en public, ils devaient être mis d'une manière convenable, de même que leurs femmes et leurs enfants. C'est donc en nature qu'on leur vint en aide au commencement ; on donnait au catéchiste et à sa femme les vêtements nécessaires pour la semaine et pour le dimanche, c'est-à-dire des objets représentant une valeur de 125 fr. par an.

Nous avons dit que Béthesda avait précédé Morija dans la fondation de deux annexes où l'Évangile était prêché en permanence ; nous pouvons ajouter que la première de ces annexes, celle de Thabaneng est due à l'initiative spontanée d'un chrétien indigène, nommé Molokoli. Dans le village où il habitait, il bâtit une petite chapelle dans laquelle il réunissait une soixantaine d'enfants le dimanche, et autant de grandes personnes. Chaque jour, de bon matin, il réunissait chez lui des personnes de bonne volonté pour un culte matinal, avant de se rendre aux champs.

Molokoli semblait être bien apprécié par ses compatriotes qui venaient l'entendre avec plaisir. Son ministère reçut comme une sanction d'en haut, par la conversion de quatre

personnes, au nombre desquelles se trouvait sa mère, un frère et deux autres personnes dont un polygame.

On admire la patience de ces missionnaires qui ont été appelés à travailler de longues années sans voir aucun résultat de leur travail ; leur foi, pour ne pas faiblir, doit se retremper chaque jour à la source des divines promesses, autrement on les verrait secouer la poussière de leurs pieds et se diriger ailleurs.

Au Lessouto, nos ouvriers qui ont eu tant d'épreuves de tous genres, n'ont pour ainsi dire pas connu celle-là et on pourrait presque dire d'eux qu'avant d'avoir crié, ils étaient déjà exaucés. Donnons-en une preuve nouvelle :

« Il y avait environ deux ans et demi, nous dit M. Germond, qu'il s'occupait de Thabana-Moréna, comme d'une annexe qu'il visitait d'abord et ensuite à demeure. L'an dernier, je pris à mon service un jeune homme habitant Thabana-Moréna même. Ses frères, grands buveurs, étaient naturellement très opposés à l'Évangile, de même que son père, lequel pratique la polygamie sur une grande échelle, si bien qu'il a pu peupler deux villages exclusivement de ses femmes et de ses enfants. Pii, c'était le nom du jeune homme en question, ne cachait pas ses préventions contre l'Évangile, et s'il était opposé, il l'était ouvertement. Comme il n'entre pas dans mes idées de contraindre un domestique à assister au culte, Pii se prévalait largement de la liberté que je lui accordais à cet égard. Sitôt le dimanche venu, fredonnant un air de danse, il s'élançait le pied joyeux dans la direction de quelque village où il avait appris qu'il y aurait à boire et à s'amuser.

« Un soir, je le rencontrai rentrant chez moi la figure si rayonnante que je lui en demandai la raison : « La bière était bonne, me dit-il, aussi, nous étions tous fort joyeux. Ce qui veut dire répliquai-je, que vous vous êtes enivrés. « Non pas, reprit-il, je suis malheureusement arrivé trop

tard, c'est dommage. » Pii, lui dis-je alors, avec beaucoup de sérieux, c'est donc ainsi que tu as passé ton dimanche ; peux-tu dire que tu sois réellement content de ta journée? « Certes oui, fut sa réponse, accompagnée d'un bruyant éclat de rire... »

«... Quelques mois se passèrent ainsi ; je ne m'occupais plus beaucoup de lui, craignant de fomenter par mes paroles ce vieux levain d'opposition qu'il ne prenait nul souci de déguiser. Un dimanche, je fus étonné de le voir rôder autour de la chapelle. Sitôt qu'il m'aperçut, il s'éloigna; il revint cependant et je remarquai que, tout en ayant l'air de regarder vers la plaine et de fumer sa pipe, il avait soin de se placer à portée de la voix. »

« Quelques jours après, étant occupé avec nos gens à extraire des pierres, je remarquai que Pii était absent; mécontent, j'envoyai voir où il s'était caché et quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'on vint me dire : « Pii est dans la ravine et il pleure ; il dit que sa conscience le tourmente. » Je lui parlai et, à partir de ce jour, il fut un tout autre homme. Au lieu de passer ses dimanches à boire, on le vit à la chapelle, assis au premier rang, écoutant la prédication de l'Évangile de l'air le plus attentif. Au bout de quelque temps, voyant qu'il désirait réellement s'instruire, je l'admis dans la classe des catéchumènes. »

Voici un autre fait qu'il nous faut arracher à l'oubli. C'est encore M. P. Germond qui parle :

« Un mois après mon arrivée à Thabana-Moréna, j'étais allé, un dimanche, faire une visite à une malade dans un village à quelque distance de la station. Après avoir fait une prière et adressé quelques mots d'exhortation aux païens qui se trouvaient-là, je sortis de la hutte. Je fus aussitôt accosté par un homme d'âge mûr dont le manteau rejeté en arrière, la figure épanouie, les yeux brillants d'un éclat inaccoutumé, n'annonçaient que trop qu'il avait

célébré son dimanche par d'abominables libations. « C'est donc toi, me dit-il, qui es le nouveau missionnaire. Tu es réellement bien petit ! Comme tu es jeune ! Tu n'es encore qu'un enfant ! Et que peux-tu avoir à nous dire, à nous qui sommes des hommes qui avons vu tant de choses ! » Puis, prenant trois ou quatre petits garçons qu'avaient attiré les éclats de sa voix, il ajouta : « Vois-tu, instruis ces enfants-là, ils sont tes pareils et ce que tu as à dire est bon pour eux. »

« J'avoue que mon premier mouvement fut un mouvement de dépit. Comment moi, européen, être civilisé, et qui plus est tout fraîchement sorti de l'auguste enceinte d'une faculté, m'entendre traiter de nigaud par un nègre tout ruisselant de graisse et d'ocre ! C'était un peu fort, et même si fort que je sentis qu'il était ridicule à moi de m'en formaliser ; aussi je répondis froidement à cet étrange interlocuteur : « Tu te dis un homme et tu parles comme un enfant. Avant de dire que mes instructions ne peuvent te convenir, viens d'abord les entendre, puis tu jugeras. Il ne faut jamais mépriser ce qu'on ne connaît pas. »

Il me regarda malicieusement et dit : « C'est bien, j'irai t'entendre et si, en effet, tu as des *litaba* (paroles de sens) et que tu me donnes un chapeau, tu seras mon missionnaire. »

« Je m'amusai à remplir la seconde condition et lui, une fois coiffé, remplit fidèlement la première.

« Je le voyais tous les dimanches accroupi dans un coin de la chapelle, ses yeux moqueurs attachés sur les miens.

« Il secouait de temps en temps la tête comme pour témoigner qu'il n'était pas ma dupe.

« Bientôt pourtant, sous le souffle de l'Esprit de Dieu, l'expression moqueuse fit place à celle du recueillement ; ses yeux qui, auparavant ne quittaient pas les miens, commencèrent à s'abaisser vers la terre et, quelques mois

après, Lekhala venait me trouver en disant: «Mon missionnaire, je n'ai qu'une parole à te dire, je suis vaincu. Autrefois je raillais les chrétiens, aujourd'hui je désire être sauvé.»

«Lekhala est maintenant au nombre des candidats au baptême, et bien qu'il ait un peu de peine à retenir et à comprendre, je ne doute pas que son nom soit inscrit dans le livre de l'Agneau. Il a quitté son village et s'est bâti une demeure près de la chapelle, afin de pouvoir assister au culte qui s'y célèbre chaque matin.»

M. L. Duvoisin, l'un des derniers arrivés, prit à Bérée la place de M. Maitin appelé à Thaba-Bossiou pendant l'absence de M. Jousse. Ce jeune frère n'a pas jusqu'ici fait parler de lui; on sait pourtant que son ministère n'était pas infructueux, et que déjà quelques âmes avaient été touchées et rendues attentives à leurs vrais intérêts par sa parole. Quelques mots de lui, adressés au directeur de la maison des Missions, font pressentir la nature de son esprit à la fois humble et délicat. «Faire en mauvais cavalier, dit-il, le tour des stations missionnaires; remarquer beaucoup de choses surprenantes auxquelles on s'accoutume insensiblement; critiquer un peu la marche de ses devanciers pour bientôt s'y ranger et la soutenir; s'appliquer au sessouto avec plus ou moins d'ardeur, telle est, à peu de chose près, l'histoire de tout nouvel arrivant et telle aussi a été la mienne.»

«Que le Seigneur en soit béni, s'écrie M. Ellenberger, de Béthesda! Le réveil continue parmi nous. Les émotions violentes diminuent, mais bien des yeux sont encore baignés de larmes, et les âmes s'affermissent dans la piété. Jusqu'ici 37 personnes ont été amenées à la repentance. De ce nombre 22 paraissent avoir trouvé la paix, les quinze autres sont en très bonne voie. Parmi ces dernières se trouvent quatre anciens membres du troupeau qui avaient

été retranchés de la communion de l'Église l'an dernier et cinq jeunes gens qui s'étaient soustraits à l'autorité de leurs parents pour subir un rite païen. »

« L'œuvre de la grâce s'étend maintenant au dehors. Le zèle missionnaire se manifeste parmi les chrétiens. Ils se sont partagé le district et ont résolu d'en visiter, plusieurs fois pendant l'année, tous les villages. »

Quels sujets d'encouragement pour ces jeunes frères qui, à peine entrés dans le champ du Seigneur, en recueillent déjà tant et de si beaux fruits !

Nous n'avons encore rien dit de la nouvelle Beerséba ; son existence hélas ! sera de courte durée ; nous devons néanmoins ne pas la passer sous silence, ne fut-ce que pour constater une fois de plus la bonté et la fidélité de Dieu.

Nous n'avons pas besoin de répéter ici, ce que nous avons dit, sur la nécessité de transporter la station de Beerséba sur le territoire de Moshesh. Le vénérable fondateur du premier Beerséba était resté à son poste avec les personnes âgées, tandis que la jeunesse travaillait à fonder le nouvel établissement auquel, sans doute pour diminuer l'amertume des regrets, on donna le nom de : Nouvelle Beerséba. M. Émile Rolland fils avait tout préparé pour y recevoir ses parents.

C'est avec une profonde tristesse que M. Rolland et sa digne compagne quittèrent ces lieux si riches en souvenirs touchants et sacrés. Ce temple rustique où la Parole de vie avait retenti pendant tant d'années et dans lequel un si grand nombre d'âmes avaient trouvé le salut ; ce cimetière où reposaient tant de chrétiens morts dans l'espérance d'une glorieuse résurrection ; ces jardins et ces champs, ces centaines de chaumières, tout semblait prendre une voix pour s'opposer au départ ! M. Rolland y était venu jeune encore, fort et alerte, aujourd'hui appesanti par l'âge, il a complètement perdu la vue !

L'histoire doit conserver la mémoire du jour où ce vétéran, victime de la politique rapace des Boërs, a dû s'éloigner de ces lieux si chers à son cœur.

On lit dans un rapport adressé à la conférence : « Lorsque vint le jour douloureux, l'Église fournit tous les chars et les bêtes de trait nécessaires pour le déménagement de son pasteur. On peut dire qu'elle l'emporta lui-même en quelque sorte dans ses bras. Au moment où, au sortir de la station, on traversait le Calédon, l'attelage refusant d'en gravir les rives escarpées, toute la jeunesse se mit aux traits, au timon, aux roues de la voiture où se trouvait celui qu'elle acclamait comme son père et, en un instant, le torrent fut franchi.

« De là, jusqu'à la nouvelle station, le char roula paisiblement entouré du troupeau qui chantait des cantiques et répétait à son conducteur spirituel d'avoir bon courage, que rien n'était perdu, puisqu'il emmenait avec lui ce qu'il était venu chercher en Afrique : des fils et des filles en la foi. »

CHAPITRE IV

Complications territoriales. — Congrès présidé par le gouverneur du Cap. Le président de l'État libre et Moshesh débattent leurs droits. — Une commission mixte est nommée pour présider à la délimitation de frontières. — L'arbitrage est tout en faveur des Boërs. — Façon d'agir de ces derniers. — Conférence à Morija ; décisions prises. — Le Dr Eug. Casalis. — La guerre est déclarée. Thaba-Bossiou est assiégé ; les Boërs sont repoussés. — Aspect désert de nos stations. — Conduite chrétienne de pauvres femmes. — Le Dr E. Casalis à Morija, à Thaba-Bossiou et à Bérée. — Danger couru en chemin. — Maladie de M. Coillard. — Mékuatling. — Ce qu'ont souffert les Daumas. — Le Dr Lautré à Thaba-Bossiou. — Secours aux blessés. — Second assaut repoussé. — La maison du Dr Lautré est pillée par les Boërs.

Il y avait six ans que les Bassoutos jouissaient des bienfaits de la paix ; on aurait pu croire que leurs ennemis naturels, les Boërs, avaient profité des dures expériences de la guerre de 1858, et étaient disposés à vivre en bons voisins avec les sujets de Moshesh ; il n'en était rien. Des limites territoriales mal définies engendraient des disputes continuelles. Pour remédier à ce mal, les blancs et les noirs se sont entendus, et ont choisi pour arbitre le gouverneur de la colonie du Cap. Ce dernier, accompagné de sa femme Lady Woodhouse, a donc franchi les limites de la colonie pour présider un congrès de la paix, qui devait, hélas ! aboutir l'année suivante, à une guerre désastreuse.

Les progrès de l'Évangile dans un pays se montrent de différentes manières : 1° par une influence directe, celle qui résulte de la vie d'hommes qui ont appris à connaître Dieu et Jésus-Christ, et qui, constitués en église, s'ef-

forcent de vivre d'une manière conforme à leurs principes chrétiens; 2° par une influence générale exercée sur les mœurs et les coutumes des indigènes.

Nous nous sommes efforcés de montrer par des faits que cette double influence agissait au sein de la tribu des Bassoutos et y produisait de beaux fruits à l'honneur de l'Évangile et de la civilisation.

Donnons-en une preuve nouvelle, et montrons ces Bassoutos, sortis de la barbarie depuis trente ans à peine, siégeant dans un congrès côte à côte avec les plus grands diplomates de la colonie du Cap et de la République de l'Orange.

Nous empruntons le récit suivant à une lettre de M. Daumas, au comité de Paris.

« Conformément au désir exprimé par Moletsane, notre chef, je l'ai accompagné à l'entrevue qui devait avoir lieu sur les bords du Calédon. Je présentai Moletsane à Son Excellence, qu'il salua amicalement. Nous l'accompagnâmes ensuite, avec une foule de gens, jusqu'au gué où devait se tenir le congrès. Le président de l'État libre était là. C'est un avocat du Cap, très distingué et très aimable, dont le père préside le Parlement de la colonie.

« A peine étions nous arrivés au campement, que nous vîmes apparaître sur la crête des collines assez élevées qui bordent l'autre rive du Calédon, une longue ligne noire de plusieurs kilomètres de longueur. C'étaient les troupes de Letsié et de Moshesh, toutes à cheval et habillées à l'européenne. La nombreuse suite du chef vint occuper un plateau très rapproché de la rivière, tandis que celle de Letsié couronnait la crête d'une montagne et se déployait sur ses flancs. »

« Tous les regards cherchaient à découvrir Moshesh, quant, tout à coup, on vit flotter un drapeau qui annonçait sa présence.

«Malheureusement, la rivière était pleine et il n'y avait pas de bateau. Informations prises par le gouverneur, on apprit qu'une vieille barque qui faisait eau comme un tamis, se trouvait dans le voisinage. On la fit venir sur un wagon, et, sans retard, on essaya de la radouber. N'y réussissant qu'à demi, on l'entoura d'une bâche, qu'on cloua au dehors, et bientôt nous la vîmes voguer sur les eaux rapides et bourbeuses du Calédon.»

«L'aide de camp du gouverneur, M. Rivers, et d'autres furent les premiers à passer pour escorter le chef et son fils. Moshesh ne fit aucune difficulté pour entrer dans l'embarcation. Tous les natifs en deçà du Calédon, les Baramokhélés, les Bataungs, les Barolongs étaient arrivés à cheval et tirèrent force coups de fusils en l'honneur du chef et du gouverneur. Tous étaient venus saluer Moshesh au sortir du bateau, et l'accompagnèrent ensuite comme en procession. Molapo, Néhémie, Tlali étaient auprès de lui, ainsi que Moletsane; Mopeli se joignit bientôt à eux. Letsié n'ayant pas pu traverser la rivière, était resté de l'autre côté; M. Dyke l'avait accompagné. M. Émile Rolland fils, invité par le gouverneur à servir d'interprète, avait passé à la nage et se trouvait ainsi de notre côté.

«Le gouverneur et Lady Woodhouse reçurent Moshesh avec beaucoup d'affabilité. Celui-ci alla ensuite saluer le Président de l'État libre et se rendit dans une tente préparée pour la séance qui allait avoir lieu. Comme toujours Moshesh était le plus remarquable des membres de ce petit congrès, on voyait qu'il s'était mis pour cette entrevue dans ses habillements de parade. Il portait une espèce de redingote à grandes manches et toute galonnée d'or. Vêtement splendide que les natifs n'auront pas manqué d'admirer.

«Au fond de la tente, était une table devant laquelle le gouverneur s'assit. A sa gauche prirent place Moshesh, son

interprète, ses fils, M. Dyke, Moletsane et moi. A droite, le président et les commissaires de l'État libre avec plusieurs autres personnes de la suite du gouverneur. Le wagon de ce dernier, contre lequel la tente se trouvait appuyée, avait été ouvert sur l'un des côtés et transformé ainsi en une espèce de tribune où se tenaient Lady Woodhouse et divers autres personnages.

« Le gouverneur ouvrit la séance par quelques mots bien appropriés à la circonstance et les débats commencèrent. Le président de l'État libre lut un discours tendant à prouver les droits que les Boërs avaient sur des quartiers dont les Bassoutos avaient repris possession.

« Pendant la lecture de ce discours dans lequel l'orateur eut la maladresse de dire que ce pays avait été acheté à des Bushmen, Moshesh ne put s'empêcher de donner de temps à autre des signes de désapprobation. Dès qu'il eut la parole, il déclara de prime abord que ce discours était celui d'un homme qui, peu au fait de ce qui s'était passé au commencement des débats, avait compliqué plutôt qu'éclairé la question. Il demanda le nom du Bushman de qui on avait acheté le pays, et comme on ne put pas le dire, le chef ajouta qu'il fallait chercher cet homme pour qu'il fît partie de la commission chargée d'accompagner le gouverneur sur les lieux.

« En réponse à cette observation, le président dut retirer ce qu'il avait avancé, en disant qu'il n'avait pas voulu parler du pays, envahi par les Bassoutos, mais d'autres contrées situées près du fleuve Orange, et inutiles à mentionner puisque les Bassoutos ne les réclamaient pas.

« Cet incident terminé, Moshesh commença son discours proprement dit. Il raconta comment il avait reçu les Boërs en leur donnant l'hospitalité et comment ils s'étaient emparés d'une grande partie de son pays. Ce discours qui ne fut pas long, était très bien pensé. Moshesh le termina

en s'en remettant au gouverneur et en disant : « Blancs et noirs, nous nous en remettons tous à la Reine d'Angleterre ; qu'elle étende ses ailes comme une poule sur ses poussins et qu'elle nous couvre tous ».

« Il fut décidé qu'une commission mixte de l'État-libre et du peuple des Bassoutos s'adjoindraient au gouverneur pour procéder à la délimitation des frontières. Moshesh choisit Molapo, Mopeli, Moletsane et deux ou trois de ses plus jeunes fils ».

Un fait digne d'être mentionné, c'est que, sur l'une et l'autre rive du Calédon, le culte avait lieu soir et matin dans les camps des Bassoutos.

Son Excellence, le gouverneur et Lady Woodhouse résolurent de passer par Mékuatling ; comme ils approchaient de la station, les hommes les saluèrent en tirant de nombreux coups de fusils ; les femmes et les enfants en chantant un cantique sur l'air national des Anglais, ce qui plut beaucoup à la noble compagnie[1].

Rentré à la ville du Cap, le gouverneur s'empressa de faire connaître aux parties intéressées le résultat de son arbitrage, entièrement favorable aux Boërs.

Le pays contesté qui se trouve dans le district de Léribé, avait été autrefois habité par les Bassoutos. Par mesure stratégique, à une époque où des invasions venant de Natal, se succédaient à de courts intervalles, ils l'avaient abandonné avec la pensée d'y revenir plus tard.

Après la défaite des Mantatis, ils revinrent en effet dans le pays où avaient vécu leurs pères, où un grand nombre d'entre eux avaient reçu le jour et passé leur première enfance, mais ils trouvèrent le pays en partic

[1] On croit en général que la musique de God save the queen est anglaise ; c'est une erreur, l'auteur en est Lully, et pendant longtemps on y a chanté des paroles françaises en l'honneur de Louis XIV.

occupé par des fermiers qui, sans titre aucun s'y étaient établis.

Les Bassoutos, qui avaient demandé l'arbitrage du gouverneur, étaient disposés à en accepter toutes les conséquences ; mais les Boërs traitèrent les sujets de Moshesh avec une telle rudesse, qu'on put dès lors considérer la guerre comme inévitable. Un mois seulement fut accordé aux Bassoutos pour vider le pays. Ils avaient déjà et depuis plusieurs mois, semé leur sorgho et leur maïs ; il fallut tout quitter et quitter en hâte sous le coup de la menace de leurs ennemis. L'alarme fut bientôt répandue dans le pays. « Pendant plusieurs jours, dit M. Coillard, ce n'étaient que des cavaliers chevauchant bride abattue, des troupeaux de bétail qui remplissaient l'air de leurs beuglements, des femmes et des enfants qui cherchaient sous les rochers un coin où se blottir ».

La famine ne tarda pas à se faire sentir ; et, quand le missionnaire allait visiter ces pauvres gens dans des antres à peine abrités, on lui criait : « Moruti, est-ce que tu ne donneras rien à manger à nos enfants qui pleurent de faim ? »

1865. La conduite des Boërs à l'égard des Bassoutos devait provoquer des représailles. Dès que les femmes et les enfants furent en sûreté, on vit des chefs auxquels leur naissance et leurs institutions nationales donnent une certaine indépendance, opérer des razzias dans les fermes dont les propriétaires les avaient chassés d'une manière si irritante et si dure. Le président de l'État libre en informa Moshesh et lui imposa une amende, en même temps qu'il appelait sous les armes tous les fermiers valides.

Moshesh, partisan de la paix à tout prix, offrit une compensation qui ne fut pas acceptée ; c'était en mai. Le mois suivant la guerre était déclarée aux Bassoutos.

Avant le commencement des hostilités, mais dans un

moment où les bruits de guerre étaient partout répandus, les missionnaires crurent devoir se réunir en conférence à Morija. Nous citerons, à cause de son importance, une partie du rapport présenté par les frères au comité :

« Un des traits les plus saillants et les plus réjouissants de ces conférences a été la part qu'ont prise à cette fête chrétienne de nombreux représentants des Églises du Lessouto. Celles de Beerséba, Thaba-Bossiou, Bérée, Hermon, Léribé étaient surtout représentées ; les autres furent empêchées par la crue des eaux et les pluies abondantes.

« Outre les services du dimanche, dont un fut consacré à la Sainte-Cène, nous avons eu des réunions où l'on a traité des sujets spéciaux. Ces sujets étaient : l'union des Églises, l'évangélisation du pays, la nécessité d'étudier la Parole de Dieu. Un quatrième sujet, les écoles du dimanche, n'a pas été traité faute de temps. Les orateurs ont été nombreux, sans compter les missionnaires chargés spécialement de présenter les sujets. Nous avons lieu de croire que ces réunions laisseront de nombreux et joyeux souvenirs dans tous les cœurs. »

La conférence s'est aussi occupée de la fondation de nouvelles annexes dirigées par des catéchistes indigènes, et ce sujet l'a naturellement ramené à celui d'une école normale à fonder.

Le rapporteur terminait par ces mots : « Vous voyez que nous désirons aller de l'avant. Mais si nos Églises nous fournissent encore quelques catéchistes, sinon instruits, du moins quelque peu expérimentés, pouvant suffire pour le moment à nous aider, nous ne pouvons nous empêcher de penser à l'avenir, et plus que jamais nous désirons préparer pour cette tribu et pour d'autres encore un ministère indigène qui, au besoin, puisse suffire à continuer et à étendre l'œuvre que nous avons commencée.

« Nous avons décidé d'entreprendre immédiatement la

construction des bâtiments les plus nécessaires, dont nous vous enverrons sans délai le devis et la dépense approximative. L'année dernière, nous avions décidé de fonder l'institution à Hermon; mais pour plusieurs raisons nous avons, cette année, choisi Morija, qui nous paraît répondre plus complètement à notre but.

« La question du directeur de l'école normale n'est pas encore résolue, mais nous avons des raisons de croire qu'elle le sera, elle aussi, très prochainement. »

Grâces aux tristes événements dont nous allons, aussi brièvement que possible, entretenir nos lecteurs, ces projets ne purent être exécutés que quelques années plus tard.

Mentionnons ici l'arrivée au Lessouto, depuis un an déjà, du Dr Eug. Casalis, le fils aîné du directeur de la maison des Missions. La conférence lui assigna pour résidence la station d'Hermon, fondée par son oncle, M. H. M. Dyke.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est le 5 du mois de juin 1865 que l'ultimatum de l'État libre parvint à Moshesh; trois jours après la guerre était déclarée.

Avant de communiquer à nos lecteurs toutes les horreurs dont les missionnaires ont été les témoins dans leurs stations respectives, essayons de donner une idée générale des opérations des différents corps d'armée de l'État libre de l'Orange. Pour cela, nous allons emprunter à des documents de l'époque tout ce qui pourra nous aider à l'accomplissement de notre tâche.

De même que dans la guerre de 1858, l'armée des Boërs attaqua le Lessouto par ses deux extrémités. La division du nord fut tenue en échec pendant quatre semaines par les forces réunies de Moletsane et de Mopeli, à quelques kilomètres seulement de Mékuatling. On fut bien aise d'accepter du secours de la république du Transwaal, dont le président, Prétorius, croyait avoir à se plaindre des Bassoutos. Pendant ce temps, la plupart des fils de Moshesh

s'étaicnt répandus dans l'État libre, où ils exerçaient de grands ravages dans les fermes qu'ils ineendiaient; ils ramenèrent dans leur pays dcs troupeaux immenses de bœufs, de ehevaux, de moutons. Un seul ne fut pas hcureux dans son expédition; ce fut Massoupa. Tout le bétail qu'il avait pris fut repris par les Boërs, et il perdit en sus bcaueoup de ecux qui l'aecompagnèrent. En agissant ainsi, les Bassoutos espéraient foreer leur cnnemi à évacuer le Lessouto; ils n'y parvinrent pas.

Lcs deux eorps d'armée devaient se rejoindre devant Thaba-Bossiou pour en faire le siège; partout où ils passaicnt ils incendiaicnt les villages. Hébron, Béthcsda, Thabana-Moréna, Siloé, Morija, Mékuatling et Léribé avaient été livrés aux flammes. Les bâtiments seuls des stations avaient été épargnés. Le président de l'État libre de l'Orangc, mû par des sentiments qui l'honorent, avait donné les ordres les plus stricts pour quc la personne des missionnaircs fût respeetée, de mêmc que la propriété appartenant à la Soeiété des Missions de Paris. Mais il y avait dans ees eorps d'armée des hommes pour qui lc mal cst une jouissance, et nous verrons plus tard ce que les missionnaires ont eu à souffrir dc leur part. L'armée ne se eontentait pas de brûler les villages; elle détruisait aussi tous les grains qu'elle trouvait, après avoir pris ce qui lui était néeessaire.

Un prcmier assaut tenté pour arriver au sommet de la montagnc eut lieu le 8 du mois d'août, mais sans suceès. Le 14, les Boërs ont tenté une secondc attaque, qui a été également repousséc. Le premier assaut avait été donné à l'angle sud-ouest dc la montagnc, le seeond fut dirigé contre la grande entrée, juste au-dessus de la maison missionnaire. Lcs Boërs, à la faveur d'un feu d'artillerie bien nourri, s'avancèrent en bon ordrc jusqu'auprès du couronncment de rochers. Là s'élevaicnt, lcs uns au-dessus des

autres, des murs construits par les indigènes et d'où ils tiraient continuellement.

Mais, accablés par une pluie d'obus qui les atteignaient derrière leurs murailles, les Bassoutos avaient abandonné l'un après l'autre la plupart de leurs retranchements. Déjà les plus courageux d'entre les Boërs, ayant à leur tête le commandant Wippenaar, avaient escaladé ces marches de basalte qui servent d'escaliers naturels pour gravir la montagne, ils avaient dépassé la petite terrasse qui les surmonte et s'étaient engagés dans le sentier tortueux qui tourne à droite et par lequel on atteint le plateau de la montagne, quand Wippenaar tomba, frappé d'une balle.

A ce moment les Boërs hésitent, reculent, et les voilà dégringolant les uns par dessus les autres sous un déluge de pierres et de blocs lancés par les indigènes. On a dit que, dans un conseil de guerre tenu la veille, Wippenaar, dont chacun connaissait le courage, s'était opposé à un second assaut. Il aurait dit : « J'obéis, mais je vais à une mort certaine. »

Georges Grey, en montant à pied la montagne de Moshesh, avait dit naguère que, pour la prendre, il ne faudrait pas moins de 3000 soldats.

Après le second échec, les Boërs renoncèrent à prendre la montagne d'assaut; ils résolurent d'en faire le blocus et de réduire les Bassoutos par la famine. On établit alors une succession de camps tout autour de Thaba-Bossiou sur des plateaux d'égale hauteur, mais pourtant séparés par une vallée plus ou moins étroite.

Voici le but que se proposaient les Boërs: Ne pas se retirer avant d'avoir chassé Moshesh de sa montagne, y avoir placé une garnison composée de quelques centaines d'hommes avec de l'artillerie, pour tenir le pays en respect et empêcher les indigènes de redescendre de leurs montagnes et de venir cultiver leurs terres.

Ainsi ce plan ne visait à rien moins qu'à l'entière destruction de la nationalité des Bassoutos !

Mais Dieu n'était pas dans ces conseils dictés par la haine de race et l'amour du gain.

Que faisaient les frères dans ces jours ténébreux où Satan semblait leur dire en ricanant : « C'en est fait, votre œuvre est anéantie, vos folles espérances sont évanouies ! »

« Écoutons M. P. Germond épanchant sa douleur dans le cœur des membres du comité.

« Thabana-Moréna, 25 décembre 1865.

« C'est aujourd'hui Noël. En Europe, les églises sont pleines, les enfants sont en fête ; mais au Lessouto, ce jour est un jour de deuil. L'année dernière, à cette époque, nous étions dans la joie : plusieurs candidats devaient être admis dans l'Église, une foule était accourue pour assister à leur baptême ; le soir, nous avions célébré la Cène avec des cœurs pleins de reconnaissance envers le Seigneur et d'espoir en l'avenir. Depuis lors la scène a changé. Aujourd'hui, tout est silencieux autour de nous ; les champs sont en friche, les maisons en cendres, mon troupeau dispersé au loin, les coups de fusils ont remplacé les cantiques, et à voir cette campagne déserte, d'où ne s'échappe aucun bruit, d'où ne monte aucune fumée, on se croirait parfois le jouet de quelque illusion, si, sur la gauche, au-dessus des murs de la chapelle inachevée, on ne voyait se dessiner à l'horizon les lignes blanches du camp des Boërs.

« Oui, Dieu nous a visités, son Église est sous la croix. Ce n'est pas le moment de se livrer à de futiles récriminations sur ce qui est arrivé, il faut se soumettre en silence et adorer la main qui nous frappe.....

« Voilà plus de six mois que je suis seul ici avec ma famille. A l'approche des Boërs tous les habitants des envi-

rons se réfugièrent dans les montagnes. Que les journées nous ont semblé longues, le dimanche surtout. »

« Il n'était plus besoin de se rendre à la chapelle pour les services, car, la plupart du temps, je n'avais que mes domestiques pour toute assistance. Parfois, lorsque l'ennemi s'était éloigné, quelques personnes descendaient des montagnes pour se joindre à nous. Ce n'était pas toujours les plus valides qui se montraient le plus empressés; je fus étonné, entr'autres, de voir l'assiduité d'un vieillard, David, ancien cannibale, que le Seigneur a ramené de bien bas par le ministère de M. Arbousset. Bien qu'il habite à deux lieues de la station, on le voyait régulièrement descendre de la montagne appuyé sur son bâton; et cela dans des moments où la prudence aurait dû lui conseiller de rester caché.

« Tu n'as donc pas peur, lui dis-je; tu sais pourtant que les Boërs n'épargnent personne. » « Si fait, j'ai peur, répondit-il, mais ne me faut-il pas venir chercher la nourriture de mon âme pour la semaine. »

« En revanche, j'ai vu bien des personnes que je croyais affermies se détacher de la piété; on aurait dit qu'elles cherchaient à se venger de Dieu. Si la paix se rétablit, les missionnaires auront probablement à faire plus d'une découverte pénible. L'épreuve affermit les uns et irrite les autres; cela se voit souvent en Afrique et en Europe aussi.

« Quelques femmes de l'Église, fatiguées d'errer à travers les montagnes, étaient revenues dans la station. Elles trouvèrent leurs maisons brûlées, leurs provisions détruites. Bien que manquant de place moi-même, je m'efforçai de les héberger de mon mieux. Pendant quelque temps tout alla bien, malheureusement leurs maris vinrent les visiter; cela donna l'éveil aux Boërs campés en vue d'ici et un matin une bande armée vint fondre sur nous. Ces pauvres

femmes furent traitées avec une grande dureté. On leur enleva le peu de blé qui leur restait, leurs ustensiles, leurs couvertures, quelques-unes même se virent arracher leurs vêtements. Il est vrai de dire que ce furent moins les blancs de la troupe que les noirs qui les accompagnaient, qui se rendirent coupables d'actes aussi odieux. J'en parlai au commandant en chef, qui me dit que cela s'était fait sans son ordre, mais qu'il ne pouvait tolérer des rassemblements d'indigènes si près de lui et qu'il m'invitait à y prendre garde.

« A mon retour je réunis ces pauvres femmes, nous fîmes la prière, nous chantâmes d'une voix entrecoupée par les larmes ce verset de cantique si approprié à la circonstance :

Sé u ukalimeng sona,
Ha u re ki se bōsetsé
Le teng ki thla lèka gore :
Go lukilé.
Si tu veux que je te rende
Ce que tu m'avais prêté,
Là aussi je m'efforcerai de dire :
Tout est bien[1] !

« Ma femme se dépouilla en leur faveur de vêtements dont elle pouvait à la rigueur se passer, puis elles vinrent me serrer la main en sanglotant et reprirent le chemin des montagnes accompagnées de leurs petits enfants. « Ne vous laissez pas aller à murmurer contre Dieu, leur disais-je. Oh non ! me répondit une d'entre elles, le bon Dieu nous a traitées avec douceur. Il aurait pu nous prendre notre vie ou celle de nos enfants, Il ne nous a pris que nos maisons, notre nourriture et nos vêtements, comment pourrions-nous murmurer. »

[1] Cet admirable cantique avait été composé par M. Rolland père, à l'occasion de la perte de sa station de Beerséba.

« Quand de pauvres femmes, naguère encore païennes, acceptent l'épreuve avec autant de soumission, comment pourrions-nous, nous, missionnaires, songer à nous plaindre? Nous avons bien quelques petites difficultés ici et là; on vole en temps de guerre sans trop de scrupules. On est aussi exposé à entendre des paroles un peu blessantes; mais pourquoi s'en étonner? Le missionnaire doit s'attendre à ne pas trouver son chemin jonché de fleurs.

« Il est cependant une épreuve qui est lourde à supporter : Manquer parfois du nécessaire, être obligé de vivre dans l'isolement le plus complet, sans livres, sans amis, sans nouvelles des siens tout cela n'est encore rien; mais n'avoir pas de tâche, voir s'écouler des journées qu'on ne sait comment remplir, pressentir à côté de soi d'affreuses misères, auxquelles, pour le moment, il est impossible de porter remède, voilà qui est pénible, surtout quand une situation pareille se prolonge pendant des mois. »

A Béthesda, comme à Thabana-Moréna, les Bassoutos prirent la fuite à l'approche des Boërs. Ces derniers se comportèrent assez bien à l'égard du missionnaire, à cela près qu'ils pillèrent seulement son garde-manger. Ils trouvèrent une trentaine de femmes et leurs enfants qui s'étaient réfugiés dans la maison de M. Ellenberger; ils les approuvèrent même de ne pas s'être exposées aux dangers de la montagne. Cette sympathie était plutôt feinte que réelle, car, en s'en allant, ces mêmes Boërs incendièrent le village et détruisirent plus de 300 sacs de blé indigène et de maïs, leur appartenant.

Pendant que les Boërs se dirigeaient vers Thaba-Bossiou, des femmes, appartenant au troupeau de Béthesda, descendirent de la montagne; des femmes païennes, voyant la sécurité dont elles jouissaient, se hasardèrent à descendre aussi, apportant avec elles au moins cent cinquante sacs

de blé. Enhardis par les bons procédés des forces de l'État libre, des indigènes commencèrent à se grouper autour du missionnaire et le dimanche on avait des auditoires de 180 à 200 personnes. L'espoir commençait à renaître dans les cœurs. L'école du dimanche comptait 90 enfants. Encouragé par l'état des choses on s'apprêtait à célébrer la naissance du Sauveur, quand le 19 décembre, au soleil levant, un cri d'alarme se fit entendre et jeta la consternation dans la paisible retraite de Béthesda.

Dix hommes, membres de l'Église étaient venus pour y voir leurs femmes et leurs enfants ; dès que l'alarme eut été donnée, ils se précipitèrent hors de la station, les uns à pied, les autres à cheval. « Ils étaient à peine éloignés d'une portée de carabine, lorsque les ennemis, dit M. Ellenberger, fondirent sur nous, maudissant leurs guides, de leur avoir fait manquer un si bon coup. Une troupe de 25 hommes poursuivit à outrance les chrétiens qui venaient de nous quitter, mais eux, se postant sur une colline, les attendirent de pied ferme. L'ennemi fait feu, ils ripostent par quelques décharges qui font faire volte-face à leurs adversaires. L'un d'un était grièvement blessé. Au nombre de ces chrétiens, se trouvait Mokololi, le catéchiste ».

« Pendant cette escarmouche, dit encore M. Ellenberger, le gros de l'armée pilla impitoyablement tout ce que possédaient les pauvres femmes qui s'étaient réfugiées vers nous, et nous enleva notre propre bétail. Et ces hommes qui faisaient preuve de tant de courage et d'insolence, là où ils savaient qu'ils n'avaient à redouter aucune résistance sérieuse, c'étaient des Anglais, et des Anglais du Cap et de Port Natal, avec des Cafres et des Mantatis qu'ils avaient ramassés pour les aider.

« Fatigués de parler avec des gens qui étaient venus avec l'intention bien arrêtée de nous dépouiller, frère Gossellin, ma femme et moi, nous nous retirâmes dans

notre demeure, moins préoccupés des pertes que nous venions de faire, que de celles de nos chrétiens qui allaient se trouver réduits à la dernière extrémité ».

Le missionnaire crut devoir conseiller à ces femmes si cruellement traitées par les forces de l'État libre, de traverser l'Orange et de se réfugier dans une station wesleyenne où elles furent cordialement reçues par le frère Daniel. Dix vieilles femmes et deux vieillards plus un jeune garçon persistèrent à rester auprès de leurs missionnaires. Nous ne pouvons pas nous empêcher de rendre un beau témoignage à deux jeunes filles au service de Mme Ellenberger. Comme on les pressait de se rendre auprès de leurs parents, elles répondirent : « Non, nous ne voulons pas vous quitter dans des temps si difficiles. Si le Seigneur nous appelle à mourir, nous ne craignons pas de mourir avec vous. Dieu peut nous garder et nous sauver ici tout aussi bien qu'ailleurs ».

Poursuivons. Le Dr E. Casalis nous raconte de la manière suivante une visite qu'il fit à sa sœur, Mme Mabille. « Il y a dix jours, n'ayant pas de nouvelles de Morija, j'ai tenté d'Hermon une course à travers un pays complètement désert et c'est en arrivant dans la station que j'ai appris le succès du grand corps d'attaque, venu du Nord et son arrivée devant Thaba-Bossiou. Morija était comme un vaste tombeau ; seule, la maison de mon beau-frère Mabille renfermait quelques habitants. Ma sœur et son mari avec ce dévouement qui les caractérise, n'avaient voulu garder auprès d'eux qu'une petite bonne d'enfant et un domestique. Ils n'avaient pas osé retenir les autres personnes attachées à la maison, de peur que mal ne leur advînt. Après le départ des indigènes, ils étaient allés de maison en maison, voir s'ils ne pourraient pas recueillir quelque pauvre abandonné. Les champs et les fossés ont aussi été battus et on a trouvé de la sorte deux vieilles femmes

octogénaires, un homme que son âge rendait presque incapable de mouvement, un enfant, etc., etc. Tout cela a été recueilli dans la maison. Quand après le souper nous nous réunîmes pour la prière, j'eus peine à retenir mes larmes en entendant ma sœur me dire : « Voilà ma famille maintenant ».

Pendant que les forces de l'État libre éparpillées dans tout le pays, s'efforçaient de rendre aux Bassoutos le séjour dans la plaine impossible, le Dr E. Casalis fut appelé à Bérée pour y donner des soins médicaux à M. Coillard, dangereusement malade. Ce frère était venu à Bérée pour y chercher sa poste et c'est là que la maladie le surprit et le mit aussitôt dans un état alarmant.

« Je trouvai mon malade au plus mal, dit le Dr Casalis, il avait une inflammation d'entrailles et tous les symptômes d'une péritonite. Je frémis en le voyant. Heureusement un mieux sensible se manifesta. Lorsqu'il se fut confirmé, je crus qu'il était de mon devoir de retourner à Hermon le plus tôt possible.

« Or, les Boërs au nombre de 1200 avaient de nouveau traversé le Calédon, parcouru la montagne de Bérée et, descendant de l'autre côté, étaient de nouveau près de Thaba-Bossiou. Je me rendis là pour donner des soins à quelques blessés Bassoutos et je pus voir à mon aise les feux du camp briller à quelque distance. Le lendemain il me sembla qu'il me serait facile de prendre une route détournée et d'arriver sans encombre à Morija. Au moment où, passant derrière une montagne, j'allais tourner la position que les Boërs occupaient la veille, je rencontrai un homme qui me dit qu'ils étaient partis dès l'aube et qu'ils se dirigeaient vers Morija par la route que je me proposais justement de prendre. Il m'engagea à me rendre dans un endroit où l'on apercevait des masses de guerriers noirs pour y obtenir des renseignements sur la meilleure route

à suivre. Bientôt après, deux cavaliers, leurs lances en arrêt, fondent sur moi et sur le chrétien indigène qui m'accompagnait. Je fis volte-face et leur demandai ce qu'ils voulaient, s'ils ne voyaient pas que j'étais un missionnaire. Ils ne voulaient pas se laisser convaincre, me prenant pour un Boër égaré.

« Grâce à Dieu, après quelques pourparlers, nous finîmes par nous séparer bons amis.

« Mon brave Luca me dit alors qu'il craignait de ne pouvoir pas suffisamment me protéger, les Bassoutos étant trop excités par l'acharnement avec lequel ils poursuivaient les Boërs. Il pensa que nous ferions bien de nous détourner pour nous rendre dans le principal corps d'armée que commandait un fils de Moshesh.

« Quelques minutes après, j'étais en effet auprès de Massoupa.

« Il me dit que les Boërs s'enfuyaient du côté du Calédon et que je pouvais en toute sécurité suivre la vieille route des wagons qui conduit à Morija.

« Pour que personne ne m'inquiétât en chemin, il me donna une estafette chargée de me remettre sain et sauf au fils de Letsié qui commandait les forces réunies près de Morija ; seulement, pour que la peau noire de ce protecteur prévînt toute méprise, il le fit complètement déshabiller. Nous voilà donc partis au triple galop de nos chevaux, mon estafier numide me précédant, monté a cru sur une jument aussi sauvage que lui-même et tenant à la main trois sagaies.

« Chaque groupe de guerriers que nous rencontrions, s'avisant de nous arrêter pour demander qui j'étais, il finit par s'impatienter et imagina un moyen qui en valait bien un autre. Toutes les fois que le passage se trouvait obstrué, il lançait sa bête à fond de train en criant : « Gare, faites place pour le fils de Casalis ». Chacun de se ranger et de

me dire au moment où je passais : « Salut missionnaire ». Quatre jours après, on redemandait le Dr Casalis à Bérée ; M. Coillard avait pris froid et se trouvait atteint d'une pleurésie au côté gauche.

On fit avertir Mme Coillard qui en toute hâte quitta Léribé et franchit à cheval, sans desseller, l'énorme distance qui sépare cette dernière station de celle de Bérée.

Écoutons encore le lamentable récit que fait de Mékuatling son dévoué missionnaire, M. Daumas : « Mékuatling naguère si riant et si prospère, n'est plus qu'un monceau de ruines ; nous ne voyons de notre porte que maisons brûlées et quelques pauvres gens qui passent comme des ombres parmi des murs noircis par le feu..... Je ne saurais dire avec quelle émotion nous vîmes les Boërs courant de tous côtés, mettant le feu partout comme des Vandales, tuant les bêtes qu'ils trouvaient devant eux, les porcs, les volailles, etc. Ils mirent tant d'empressement à cette œuvre de destruction, qu'on ne put pas leur montrer toutes les maisons qu'ils avaient promis d'épargner, bien que mes filles fussent allées avec une escorte pour les désigner. Nous parvînmes cependant à en sauver quelques-unes.

« Le lendemain, un samedi, nous vîmes arriver une autre division qui avait été tenue en échec par Mopeli, frère de Moshesh, pendant six semaines. Notre alarme fut grande, nous pensâmes que notre dernière heure était venue. Mais les choses allèrent mieux que je ne m'y attendais ».

« Quelques heures plus tard, et avant que nous eussions pu nous remettre de nos émotions, des hourras se firent entendre au camp. Je m'armai de tout mon courage et j'allai avec mon jeune fils, voir ce que cela signifiait. On venait de proclamer la prise de possession de la station et du pays qui s'y rattache. On me lut une pièce que je compris à peine tant j'étais ému. Trois coups de canon

furent ensuite tirés. On me déclara que dans le conseil de guerre qui venait d'avoir lieu, on avait décidé de brûler les maisons qui avaient été épargnées et de ne laisser absolument que les bâtiments de la Mission. »

« De plus, on me demanda de livrer un jeune homme qui s'était battu pour son pays et qu'on traitait de meurtrier. Je découvris alors que nous avions un traître dans la station, un Anglais que nous avions comblé de bienfaits, qui s'était livré à la contrebande à notre insu, et qui, pour entrer dans les plus grandes grâces des Boërs, n'hésitait pas à nous faire courir les plus grands dangers. Il avait déclaré que le jeune homme en question était parmi nous. Les Boërs s'écrièrent qu'il le leur fallait, qu'ils voulaient en faire un exemple. On entoura notre maison ; des hommes, la carabine chargée, furent placés devant notre porte, avec ordre de tirer sur quiconque en sortirait. On se disposait à fouiller notre demeure ; nous protestâmes. Ma femme rappela au commandant les services que nous avions rendu à des Boërs en temps de paix. Cet homme barbare répondit que, si nous n'ouvrions pas les portes, on allait les enfoncer. « Vous ne passerez, répliqua ma compagne, qu'après nous avoir tous tués. »

« Cela parut faire impression. Un terme moyen fut proposé. On demanda que toutes les personnes qui s'étaient réfugiées chez nous, fussent amenées devant les chefs, dans notre salle à manger. Nous y consentîmes. Les pauvres indigènes plus morts que vifs comparurent. Le traître fut appelé, parcourut du regard toute l'assistance sans trouver l'individu qu'on cherchait. »

« On ne fut pas satisfait ; on voulut encore faire des recherches dans toutes les chambres et on nous proposa de choisir deux hommes qui seraient chargés de ce soin. Nous dûmes nous soumettre à cette indignité. Je conduisis moi-même les perquisiteurs. On nous attendait avec impa-

tience, espérant sans doute pouvoir exercer bientôt une cruelle vengeance sur un infortuné qui s'était battu bravement pour son pays. Lorsqu'on annonça qu'on n'avait rien trouvé, la confusion fut grande et le commandant nous fit quelques excuses. »

Une visite encore à Thaba-Bossiou, et nous en aurons fini.

Pour la clarté du récit, rappelons que le missionnaire de cette station, M. T. Jousse était en Europe depuis bientôt deux ans. Le missionnaire de Bérée, appelé à le remplacer, avait dû, pour cause de santé, rentrer dans sa station. Au moment où les Boërs vinrent mettre le siège devant Thaba-Bossiou, cette station était temporairement confiée aux soins de M. Lautré, médecin-missionnaire. Ce frère jugeant avec raison la grandeur des dangers auxquels il allait être exposé, conduisit à Bérée sa femme et un jeune enfant.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est le 8 du mois d'août 1865, qu'eut lieu la première tentative d'assaut de la montagne sur laquelle habitait Moshesh ; elle fut repoussée. M. Lautré était seul dans sa maison située avec les autres bâtiments de la station sur une colline isolée, mais très rapprochée de la montagne de Thaba-Bossiou. Avec la permission de Moshesh, il avait arboré un drapeau blanc sur le sommet de sa maison ; quand même, elle fut le point de mire de l'artillerie ennemie, qui considérait ce point-là comme un point stratégique d'une grande importance. Ce jour-là, un des chrétiens les plus fidèles, Philippe Sétlohou, fut atteint de trois balles dans une caverne où il s'était réfugié. Ne doutant pas du résultat de ses blessures, il fit appeler son fils aîné et le supplia de se donner au Seigneur.

Les jours qui suivirent le premier assaut, le Dr Lautré dut se multiplier pour porter partout les secours de son

art. Douze Bassoutos avaient été tués, et une trentaine blessés. Accompagné d'un chrétien qui portait avec lui des traités religieux, M. Lautré dispensait tout à la fois les secours spirituels et les médecines appropriées aux besoins des blessés.

Le 15 août, dans la matinée, le Dr Lautré crut comprendre que les troupes de l'État libre allaient tenter un nouvel assaut, et cette fois, du côté de la station. Il jugea prudent de ne pas rester dans sa maison ; il fit seller son cheval et se mit en route pour Bérée en faisant un grand détour. Arrivé au sommet d'un plateau élevé, il pouvait contempler d'un regard l'armée ennemie, la station, la ville de Moshesh et les guerriers Bassoutos. Ce fut avec une vive émotion qu'il vit l'armée des Boërs s'ébranler et se ruer tout à la fois vers la montagne de Moshesh et vers la station. Celle-ci fut prise et occupée par un détachement de blancs et de noirs qui pénétrèrent de force dans la maison de M. Jousse et firent des fenêtres un feu nourri sur les Bassoutos. Quand ils durent quitter la place, ce second assaut n'ayant pas réussi, la maison fut pillée. Celle du docteur fut respectée, mais elle était criblée de balles.

Une fois que l'armée se fut repliée dans son camp, le Dr Lautré revint chez lui. Dès le lendemain de bonne heure, il fut appelé de divers côtés pour donner des soins aux blessés. Pendant qu'il était occupé à extraire une balle du cou d'un chef, il vit de la cavalerie qui escortait un canon de campagne dans la direction où il se trouvait ; comme il descendait la montagne pour porter secours à huit autres blessés qui l'attendaient de l'autre côté de la rivière, un boulet de canon passa en sifflant au-dessus de sa tête. Rentré à la maison, il y était attendu par d'autres blessés.

Cependant, la position du Dr Lautré devenait de plus

en plus difficile. Des camps détachés, qui dominaient la station, partaient incessamment des projectiles qui visaient les indigènes réfugiés derrière les murs des maisons et des jardins. Notre frère ne pouvait sortir de chez lui sans être exposé à être atteint par ces projectiles; sa vie devenait par là inutile à ceux que, sans cela, il aurait pu soulager. Il crut donc devoir abandonner la partie et se rendre à Bérée. Il fit part de son projet à Moshesh qui lui laissa sa liberté d'action. La voie étant fermée de toute part, le docteur crut que le mieux serait de passer par le camp des Boërs. A environ 150 mètres du camp, un officier vint à sa rencontre avec le drapeau de l'État libre pour s'enquérir du but de sa visite. Le commandant général ne mit aucun obstacle au projet de M. Lautré.

Dans le cours de la conversation, le docteur dit au commandant qu'il était un homme de paix, qu'il n'avait jamais poussé les Bassoutos à la guerre, et ne leur avait jamais fourni un grain de poudre. Et comme preuve de la sincérité de ses paroles, il lui présenta les clefs de sa maison. Le commandant général les refusa et assura que la propriété des missionnaires serait respectée (*sic*).

Dans ce moment même, le commandant demanda au docteur, s'il aurait des objections à voir un officier blessé. Sur sa réponse négative, on le conduisit auprès du patient. L'état du blessé exigeant des soins particuliers, le Dr Lautré promit de le visiter depuis Bérée.

Un jour qu'il était allé voir son blessé, le docteur obtint la permission d'aller visiter le pasteur, chapelain de l'armée, qui était un de ses amis et qui se trouvait dans un autre camp. Une fois là, on lui présenta des blessés, tellement que l'heure du départ étant arrivée, il dut se hâter pour rentrer à Bérée avant la nuit.

Le 1er septembre, M. Lautré revint aux camps précédemment visités par lui. On lui donna tellement à faire

qu'il fut obligé d'y coucher. *Et, c'est pendant qu'il soignait les blessés dans les camps des Boërs que ceux-ci, sous les yeux de leurs supérieurs pénétrèrent dans sa demeure avec effraction, la saccagèrent entièrement et s'emparèrent en même temps de ce qui restait encore de la propriété de MM. Jousse, Maitin et Duvoisin.*

On ne peut qu'admirer le courage déployé par le Dr Lautré, depuis le commencement du siège de Thaba-Bossiou. Il s'est dépensé au prix de sa vie à procurer aux blessés Bassoutos toutes les ressources de son art ; mais on doit regretter ses rapports avec les Boërs qui n'étaient pas ignorés des Bassoutos ; nombre de païens avaient sollicité de Moshesh, la permission de tuer les missionnaires qu'ils accusaient de connivence avec leurs ennemis. Le pillage de la maison Lautré fut leur salut ; on raisonna ainsi : « Puisque les Boërs traitent si mal les missionnaires, c'est qu'ils les haïssent ; donc, les missionnaires ne font pas cause commune avec les blancs, contre nous. »

CHAPITRE V

Les hostilités continuent sans résultat. — Le gouvernement de l'État libre décrète l'expulsion des missionnaires. — Les troupes sont chargées de l'exécution de ce décret. — Douleur des Bassoutos. — La presse coloniale proteste. — Sympathie des missionnaires américains de Natal. — Nouvelle campagne des Boërs. — Défection de deux chefs. — Moshesh demande la paix ; on lui fait des conditions très dures. — Les missionnaires en exil. — On veut nous rendre nos stations, à la condition que nous en fassions des fermes. — M. et Mme Mabille rentrent au Lessouto. — L'Église dispersée prie. — Le moniteur de Colesberg prend la défense des missionnaires. — Opinion des missionnaires sur l'avenir de l'œuvre.

Il y avait presque un an que l'État libre était entré en campagne pour soumettre les Bassoutos ; ils avaient, par leur tactique, qui consistait à se transporter rapidement d'un endroit dans un autre, empêché les indigènes de descendre des montagnes et d'ensemencer leurs champs ; on s'observait, on ne se battait pour ainsi dire plus. Cet état de choses, en se prolongeant, pouvait avoir pour conséquence de ruiner les Boërs eux-mêmes, dont les fermes avaient été dévastées, dont les femmes vivaient dans des camps retranchés, dont les troupeaux mal soignés dépérissaient chaque jour. Il fallait ou bien renoncer à poursuivre une campagne aussi désastreuse pour les blancs que pour les noirs, ou bien aviser à des moyens nouveaux, à tenter de nouveaux efforts pour atteindre leur but.

Le président de l'État libre de l'Orange avait ordonné, on s'en souvient, aux officiers de son armée, de respecter les missionnaires et leurs propriétés. On sait jusqu'à quel

point on a eu égard à cette recommandation. Cependant, en tenant compte des conditions dans lesquelles les Boërs se sont trouvés en luttant contre les Bassoutos, on peut reconnaître que l'esprit du président Brant a plus ou moins réagi contre les tendances brutales d'un grand nombre de fermiers.

Pendant cette première campagne on n'avait eu en vue que les indigènes ; c'est aux Bassoutos qu'on faisait la guerre et non aux missionnaires.

On s'aperçut bientôt que le missionnaire était une puissance morale. Bien que son ministère n'ait pas cessé d'être un ministère de paix, on comprit qu'on n'aurait jamais raison du troupeau, tant que les bergers resteraient dans leurs stations respectives. C'est pourquoi le Parlement des Boërs vota l'expulsion en masse des missionnaires français. On leur ordonna péremptoirement d'abandonner leurs stations et d'évacuer le pays sous peine d'être traités en ennemis.

Dans tout le Parlement, il ne s'est trouvé que trois hommes pour s'opposer à cette mesure inique : le président, M. Brant, en était un. Cela lui fait honneur.

Jamais l'œuvre des missions au sud de l'Afrique n'avait été exposée à un si grand danger. La présence des missionnaires n'avait pas pu empêcher la guerre, mais elle en avait grandement mitigé le caractère. On voulait se débarrasser de ces témoins incommodes dont la présence était une protestation contre la manière d'agir d'adversaires qui ne respectaient ni l'âge, ni le sexe.

Cette décision des représentants de l'État libre souleva une réprobation universelle parmi tout ce qu'il y avait d'hommes honnêtes et bien pensants dans la colonie du Cap.

Cette mesure plaçait les missionnaires dans une position on ne peut plus difficile. Avec les années les maisons s'emplissent d'objets ; comment faire pour les emporter.

Le wagon était dans plus d'un cas juste suffisant pour la famille. Il est vrai que le gouvernement de l'État libre s'offrait de donner des secours pour ce déménagement forcé, et qu'il s'engageait à veiller à la conservation des immeubles de la société, comme si c'eût été chose possible!

Dans les premiers jours de mars (1866), les Boërs sont allés eux-mêmes, les armes à la main signifier l'ordre de partir à ceux de nos missionnaires dont les stations se trouvaient en dehors de la ligne de défense dans laquelle se tenaient les indigènes. Disons-le, cette ligne avait été tracée d'une manière arbitraire ; des Bassoutos en grand nombre étaient dans les montagnes, rapprochés de plusieurs des stations considérées comme étant en dehors de la ligne de défense. Nos frères n'ont pas manqué de protester, mais tout fut inutile : la force primait le droit.

M. Daumas et sa famille furent conduits à Winburg, petite ville de l'État libre; MM. Rolland père et fils, Dyke, Cochet, Germond, Mæder, Casalis avec leurs femmes et leurs enfants, ont été escortés jusqu'à la frontière de la colonie du Cap, au delà du fleuve Orange; ils s'établirent à Aliwal-North, petite ville sous la domination anglaise. M. et Mme Mabille ne tardèrent pas à suivre; ils auraient bien voulu rester et s'associer d'une manière directe aux épreuves des Bassoutos en les suivant dans les montagnes; Letsié n'accepta pas la proposition de son missionnaire, et il lui conseilla de prendre à son tour le chemin de l'exil. M. Coillard, à peine remis de sa maladie, fut pressé de partir, et sa dame fut dans la nécessité de sortir du four du pain non cuit ; ils furent dirigés vers la colonie de Natal. MM. Gossellin et Ellenberger restèrent à Béthesda, M. Keck à Mabôléla.

Ceux d'entr'eux qui le purent, firent d'abondantes distributions de livres saints aux Bassoutos réfugiés dans les montagnes et purent confier à des hommes pieux et dévoués

la direction de ces troupeaux agglomérés dans des endroits presque inaccessibles.

Cette nouvelle épreuve, l'expulsion des missionnaires, au lieu d'ébranler la foi des fidèles, semblait la fortifier. Partout où se trouvaient quelques chrétiens, hommes ou femmes, on priait, on criait à l'Éternel.

Les Boërs ne s'étaient pas trompés : le christianisme est une puissance, les missionnaires sont des hommes dont l'influence est immense au sein des tribus qu'ils évangélisent. Mais comment n'ont-ils pas tremblé à la pensée de ruiner l'œuvre de ces hommes de Dieu et de replonger dans la barbarie une tribu qui en sortait à peine, mais qui déjà avait fait de si grands progrès dans le chemin du christianisme et de la civilisation !

La mesure semblait à son comble ; on avait violemment arraché à leur travail des hommes de Dieu dont la noble ambition avait pour but d'amener des âmes à Christ, et par la piété à la civilisation. Quelques-uns étaient à l'œuvre depuis plus de trente ans ; ils avaient vu se former autour d'eux un petit peuple de franche volonté qui honorait par sa vie, la profession de sa foi. Ils jouissaient tous de la considération des corps ecclésiastiques à l'œuvre dans la colonie, et en maintes circonstances, la presse coloniale avait rendu justice à leurs talents et à leurs succès. Chassés, bannis par des hommes faisant partie d'une Église chrétienne dont les ancêtres avaient souffert la persécution pour la foi, c'était le comble de la douleur !

David fuyant devant Absalon et traversant à pied le torrent du Cédron, éprouva-t-il une douleur comparable à celle de nos frères, lorsqu'ils traversèrent le fleuve Orange qui allait les séparer de leurs chers troupeaux ? David pleurait sa couronne, la méchanceté d'un fils pervers et la perte des moments précieux passés chaque jour dans le Tabernacle de l'Éternel ! C'était beaucoup, c'était immense !

Rien ne peut être comparé à la douleur causée par la rupture de rapports incessants avec des êtres qu'on a retiré de la fange du péché, qu'on a conduits aux pieds de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, mais qu'on sait être faibles encore et qui auraient tant besoin des soins assidus et tendres d'un père spirituel!

Dieu seul a connu la somme de douleur dont ont été abreuvés ces nobles exilés de la foi. Leurs larmes ont été recueillies dans les vaisseaux de l'Éternel et les consolations ne leur ont pas manqué!

Nous ne disons rien de la sympathie des Églises de France, de Suisse et de Hollande qui leur était acquise et qui leur fut abondamment prodiguée; la colonie de Natal se distingua d'une façon toute particulière dans l'expression de ses sentiments envers des ouvriers du Seigneur si indignement traités. Écoutons ce que dit alors un des organes les plus répandus, le «Witness»: «Nos voisins de l'État libre ont attiré sur eux les regards stupéfaits de tous leurs compatriotes du sud de l'Afrique et des hommes de tout pays qui observent, d'une manière intelligente et désintéressée, la conduite du peuple. Si des barbares avaient chassé du milieu d'eux une communauté digne de la plus haute estime, animée de la plus pure charité, et ne se proposant d'autre objet que de leur faire du bien, personne n'en eût été fort surpris. Mais que nos amis les Boërs, avec leurs institutions représentatives, ayant pour président un chrétien, jouissant comme ils le font d'une grande réputation d'orthodoxie, que des descendants d'hommes qui s'expatrièrent autrefois, et s'exposèrent à tant de souffrances pour conserver la liberté de servir Dieu selon leurs consciences, que ces gens, que leurs ministres instruisent la Bible à la main, aient résolu de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour détruire le christianisme parmi les indigènes, aient chassé de leurs demeures et de la sphère de

leurs travaux désintéressés des prédicateurs de l'Évangile, aussi estimés que le sont les missionnaires français, voilà ce qui confond les meilleurs amis de l'État libre et les remplit d'indignation. »

« On ne conçoit pas comment les passions qui les ont portés à commettre cet outrage contre le droit, la morale, la religion, les principes d'une saine politique, les ont tellement aveuglés qu'ils soient sourds à toutes les réclamations de la justice, qu'ils aient perdu tout respect pour eux-mêmes et qu'ils ne voient pas quelles seront les conséquences de leur décret coupable et insensé. »

Un autre écrivain parlant de l'arrivée de la famille Daumas à Natal où il dût chercher un refuge, s'exprima comme suit : « Le missionnaire Daumas et sa famille sont arrivés dans cette ville, venant de Bloomfontein. Nous avons maintenant à Natal deux des missionnaires expulsés. Nous sommes heureux d'apprendre que quelques Boërs désapprouvent les actes tyranniques du Conseil de l'État libre et rejettent sur des étrangers l'odieux d'avoir proposé le forfait qui a été commis. »

« Nous présumons que le président de l'Etat libre transmettra une copie de l'acte d'expulsion aux archivistes de l'inquisition, afin que les historiens de l'Église chrétienne puissent à l'avenir exonérer le tribunal de l'imputation d'avoir été seul à persécuter les ministres de la foi protestante et à les empêcher d'annoncer l'Évangile..... »

Il y a dans la colonie de Natal, une mission américaine qui date de longues années. Le ministère de ces frères s'exerce surtout parmi les Zoulous. Hommes d'une grande piété, unie à de grands talents, ces frères ont toujours éprouvé pour la mission française une estime basée sur une communauté de foi et une grande conformité de vues. Émus par les revers de la Mission française au Lessouto, ces excellents amis ont recueilli entre eux une somme de

3037 francs qu'ils ont fait parvenir aux frères réunis à Aliwal-North, en l'accompagnant de la lettre suivante :

« Ésédumbeni, 26 mai 1866.

« Aux missionnaires français du Lessouto.

« Chers frères en Christ,

« Ne pensez pas que, si nous avons tardé à vous écrire, ce soit par manque de sympathie. Les assemblées générales de notre mission n'ont lieu qu'une fois l'an dans les mois de mai et de juin et nous désirions attendre ce moment pour pouvoir nous entretenir tous ensemble de ce qui vous concerne, prier pour vous, non seulement comme nous le faisons fréquemment, chacun dans son particulier, mais en commun et vous envoyer l'expression de notre sympathie, comme corps missionnaire.

« Pendant les douces réunions que nous venons d'avoir, nos pensées se sont souvent reportées vers vous. Nous nous sommes entretenus de vos afflictions, des perplexités dans lesquelles vous avez été jetés, et nos cœurs se sont sentis attirés vers vous par l'amour le plus ardent. Nous avons plus spécialement porté votre cas devant le Seigneur, dans nos prières du matin. Nous avons collecté, entre nous, pour votre soulagement, une somme qui n'est pas aussi forte que nous l'aurions voulu, mais nous croyons que vous la recevrez avec plaisir, comme un témoignage de notre affection chrétienne, et de l'estime que nous vous portons. »

. . . .

A peine l'expulsion des missionnaires était-elle passée de l'état de projet à celui de fait accompli, que l'État libre mit de nouveau ses troupes en campagne pour réduire à sa merci la résistance opiniâtre des Bassoutos. Ces der-

niers sentirent la perte de l'appui moral qu'ils venaient de subir et le découragement s'empara d'un grand nombre d'entre eux. Après avoir lutté quelque temps avec des résultats qui semblaient se balancer, Moshesh posa les armes et demanda la paix.

On la lui accorda, mais à des conditions exceptionnellement dures et pénibles. Il conservera son indépendance, mais ses possessions territoriales sont réduites au seul district de Thaba-Bossiou dont l'étendue n'a pas plus de douze à quatorze lieues. Au nord de cette petite province il en est une plus considérable que les indigènes continueront à occuper sans partage, mais où ils seront désormais tributaires de l'État libre. Le reste du pays tombe entièrement au pouvoir des blancs, et doit, selon leurs calculs, se couvrir de 4000 fermes. C'est dans cette région que se trouvent toutes nos stations moins deux : Thaba-Bossiou et Bérée.

La capitulation de Moshesh a été attribuée en partie à l'expulsion des missionnaires français; je ne doute pas que la chose y ait contribué en une certaine mesure, mais il faut chercher ailleurs la pensée dominante de la politique du roi des Bassoutos. A la reprise des hostilités par les Boërs, on vit deux membres de la famille de Moshesh, un frère et un fils, traiter chacun pour son compte de la paix, avec l'ennemi de la tribu. On promit de laisser à Molapo, fils de Moshesh, tout son pays, à condition de payer un tribut à l'État libre ; on fit les mêmes promesses à Mopeli, un frère du roi des Bassoutos. Ils devaient demeurer neutres jusqu'à la cessation des hostilités.

On comprend qu'après de telles défections la lutte devenait inégale et devait prendre fin.

On s'est demandé si Moshesh lui-même n'avait pas été l'instigateur de ces négociations ? En prolongeant la lutte, il pouvait tout perdre et n'avoir pour dernier refuge que

les froides Maloutis. En agissant comme il le fit, Molapo pourrait offrir au besoin l'hospitalité à son père, privé de ses États.

Laissons de côté ces questions, qui toutes ont plus ou moins contribué à ce traité de paix de Thaba-Bossiou et essayons de nous rendre compte de la position de Moshesh et de son peuple.

Il y avait une année complète que les hostilités avaient commencé. Dès les premiers jours de la lutte, les Bassoutos s'étaient repliés au centre du pays, laissant dans leurs silos leur provision de l'année précédente, et dans les champs une moisson de maïs et de sorgho ; les Boërs prirent ce qu'ils purent et détruisirent le reste ; on fit paccager les chevaux et les bœufs dans ces magnifiques champs non encore en maturité. Il en résulta une famine qui allait croissant à mesure qu'elle se prolongeait. Au moment de la reprise des hostilités, la moisson, là où il avait été possible de labourer, se présentait sous un aspect des plus beaux. Continuer la lutte, c'était l'exposer à une destruction certaine.

De plus, Moshesh connaissait son peuple ; il savait qu'il ne pouvait pas compter sur lui pour une lutte à outrance ; déjà, pendant le siège, il avait dû prendre une mesure énergique pour garder groupés autour de lui un grand nombre de ses sujets, prêts à fuir dans les montagnes avec leurs bœufs et leurs chevaux ; il avait ordonné que ces bœufs et ces chevaux fussent conduits sur sa montagne, où il n'y avait pas de pâturages et juste assez d'eau pour les guerriers. C'est par milliers qu'on vit périr ces pauvres animaux, qui, affolés, se précipitaient du sommet de la montagne en beuglant. Cette mesure, qui semble absurde au premier chef, était empreinte d'un esprit de sagesse indéniable. Ces animaux, il est vrai, avaient dévoré toutes les toitures de chaume des maisons et mangé les écorces

des arbres ; en mourant, ce qui restait encore de chair sur les os se putréfiait sous l'action d'un soleil africain ; mais en même temps ils protégeaient tous ceux qui étaient sur la montagne contre les projectiles lancés des camps environnants placés à la même altitude que le plateau sur lequel était Moshesh. Protégé par ces dix milliers d'animaux voués à la mort, on pouvait circuler encore dans la ville de Moshesh, autrement c'eût été impossible.

Voilà donc quelle était la position de Moshesh lorsqu'il fit des propositions de paix. Pour lui, ce n'était qu'une trève qui durerait jusqu'au temps de la moisson. On lui avait mis le couteau sur la gorge, alors qu'il aurait pu s'attendre à moins de rigueur.

Moshesh ne considérait donc pas comme définitif cet arrangement; ce qu'il voulait, c'était de pouvoir se ravitailler pour recommencer ensuite la lutte.

On peut en cette occasion mettre en doute la probité du procédé ; mais en présence d'ennemis assez faibles pour ne pas le vaincre et assez méchants pour le livrer lui et son peuple aux horreurs de la faim, j'hésite à le blâmer.

Cet arrangement, objet de la joie des Boërs, fut appelé par les Bassoutos : « La trève du blé ».

Jamais arbre n'avait été si fortement secoué, jamais nacelle n'avait été aussi violemment agitée par la tempête que notre pauvre mission du Lessouto ! Que faisait donc le souverain Pilote? Il attendait, pour élever sa voix et calmer la tempête, que tout secours humain fut reconnu impuissant; Il parlera, mais à son heure; et quand sa voix dira aux vagues en furie de s'apaiser, on reconnaîtra alors sa puissance infinie et toute gloire lui sera rendue !

Essayons de nous rendre compte de l'état dans lequel se trouvait notre mission après le passage de cette effroyable tempête. En fait, deux stations seulement nous restaient au pays des Bassoutos : Thaba-Bossiou et Bérée ; et deux

missionnaires, MM. Maitin et Duvoisin. Ajoutons qu'au delà du Calédon M. Keck obtint, vu l'état de santé de Madame, de rester à son poste, à peu près isolé. MM. Gossellin et Ellenberger sont restés à Béthesda, on ne sait pas en vertu de quelle faveur. MM. Casalis, Mabille, Rolland fils, Mæder, Dyke sont à Alliwal-North; M. Rolland père, complètement aveugle, est parti pour le Cap, avec l'intention de se faire faire l'opération de la cataracte. M. Germond explore cette partie de la Cafrerie qu'on appelle Noman'sland, que Moshesh a reçue en présent d'un chef cafre nommé Fakou et dont les Bassoutos pourraient bien avoir besoin. Depuis le sac de sa maison, le Dr Lautré est à Carmel, station enclavée dans l'État libre; son missionnaire, M. Lemue, a entrepris un long voyage à Maurice, pour la santé de sa fille. MM. Daumas et Coillard sont à Natal; ce dernier, à peine remis de sa maladie, remplace un missionnaire américain à Jfumé.

Nous avons laissé M. Jousse, le missionnaire de Thaba-Bossiou, en Europe, où il visita les Églises de France, de Suisse, de Hollande et de Belgique dans un but essentiellement missionnaire. Dès qu'il eut appris les événements qui s'accomplissaient au Lessouto, il se mit en mesure de partir et rejoindre son poste; arrivé à Paris, le comité crut devoir le retenir encore et l'engagea à entreprendre de nouvelles courses au sein des Églises, qui avaient bien besoin de consolations et d'encouragements. Cependant, un des exilés de la mission écrivait de Paris: « Que les Églises de tout pays prient pour nous avec ardeur et demandent au Seigneur d'avoir pitié des Bassoutos. Je crois qu'il y a encore ici une œuvre pour nous. A Alliwal j'ai eu un moment de découragement. Maintenant que la porte du Lessouto m'est ouverte, j'espère aller en avant par la grâce de Dieu. Je vois un peu plus clair que par le passé. Que le comité et les Églises ne se découragent pas. Je désire

beaucoup que M. Jousse revienne, qu'on ne le retienne pas. »

C'est au mois de juillet 1866 que les lignes qui précèdent furent écrites par M. Mabille. Au mois d'octobre suivant, le comité, au milieu des obscurités qui lui rendaient la voie si difficile, résolut de faire pour les Bassoutos tout ce qui était en son pouvoir, et il pouvait annoncer aux Églises, que dans quelques semaines M. et Mme Jousse reprendraient le chemin du Lessouto.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que les frères exilés avaient fait de grands, mais inutiles efforts pour obtenir de l'État libre l'autorisation de reprendre leurs travaux. A ses yeux, la conquête du pays des Bassoutos était un fait accompli. Peu de temps après, l'État libre offrit, il est vrai, aux missionnaires de retourner dans leurs stations à titre de *fermiers*, et après avoir préalablement payé une somme de 2500 fr. Cette offre reçut la réponse qu'elle méritait : l'État libre avait usé d'une manière arbitraire de son pouvoir à l'égard des missionnaires français ; on lui refusa l'occasion de nous couvrir de son mépris, en refusant ses offres cyniques.

En présence de la conduite de l'État libre, qui refusait aux missionnaires la permission de rentrer au Lessouto, l'un d'eux, M. Mabille et sa femme prirent la détermination de se rendre à Bérée, où MM. Maitin et Duvoisin étaient accablés de travail.

Ces amis furent bien vivement émus en passant à Morija, cette station où déjà ils avaient été si abondamment bénis. Ils auraient bien voulu s'y arrêter, mais ils ne le pouvaient sans danger pour eux-mêmes et sans compromettre la sécurité des Bassoutos qui s'y trouvaient.

« Nous venons d'arriver dans notre chère station, écrit Mme Mabille, nous avons pu serrer la main à beaucoup de chrétiens. Oh ! que se revoir est doux, après des mois de

séparation et d'angoisses! Mais il nous faut quitter ces pauvres gens pour aller à Bérée. Ils en pleurent d'avance. Nous les encourageons, nous leur disons de regarder à Dieu qui peut encore arranger toutes choses et nous permettre de venir demeurer de nouveau avec eux. »

Il est permis de se demander ce qui restait de ces chrétiens nombreux dont si souvent nous avons entretenu nos lecteurs. Où étaient-ils? Que faisaient-ils? Avaient-ils abjuré, ou bien avaient-ils retenu la profession de leur foi?

Thaba-Bossiou et Bérée étaient devenus de grands centres où s'étaient concentrés une bonne partie des Bassoutos qui naguère habitaient au delà du Calédon; dans ces deux stations, situées en dehors du pays conquis, les cultes y étaient suivis par un grand nombre d'auditeurs chrétiens, gens bien disposés et païens. Quand les frères de Bérée ne pouvaient pas se rendre à Thaba-Bossiou, le culte y était présidé par des indigènes. Tous les bâtiments ayant été détruits, on se réunissait dans le jardin de la station dont les arbres avaient été brisés; en général, le culte de l'après-midi était célébré sur la montagne de Moshesh; ce dernier y assistait toujours.

En dehors des deux stations sus-mentionnées, et de Mabôlela et de Béthesda, nous retrouvons les chrétiens dispersés par clans ou par familles dans les étroites vallées qui s'étendent jusqu'aux pieds des Maloutis. Il y avait là de nombreuses cavernes bien abritées et hors des atteintes des Boërs. Les chrétiens y faisaient en commun la prière du soir et du matin; des païens, dont les yeux semblaient vouloir s'ouvrir à la vérité, y prenaient part; il se préparait là, sous l'action de l'Esprit de Dieu, un réveil qui éclatera dès que l'atmosphère politique sera éclaircie. Moshesh lui-même semblait voir la main de Dieu dans les malheurs qui avaient fondu sur son peuple et à l'occasion il s'en accusait avec violence. « Un jour, dans une assem-

blée nombreuse, dit M. Maitin, il rappela le temps où les missionnaires arrivèrent dans son pays, la connaissance des vérités qu'ils y avaient répandues, la fondation d'une Église de Jésus-Christ. « J'aimais, je favorisais tout cela, a-t-il ajouté. J'allais doucement en avant. J'observais le dimanche, j'avais aboli les rites d'initiation païenne. Je m'arrêtai, je revins en arrière, et Dieu nous punit. Je suis un grand pécheur. Je veux que vous sachiez que je me repens de ce que j'ai fait. Il faut que notre paganisme finisse. La plupart de nos missionnaires sont maintenant loin de nous. Je vous le dis, hommes, femmes, qui êtes ici, répétez-le partout : Nous nous sommes égarés, il faut revenir à l'Évangile. »

On ne peut qu'admirer les voies de Dieu à l'égard de son Eglise si fortement éprouvée. La prière, la prière de l'homme qui s'humilie devant Dieu et lui demande pardon pour ses fautes passées ; tel est l'encens qui brûle dans tous les cœurs de ces chrétiens sous la Croix qui, après avoir échappé aux horreurs d'une guérilla qui s'exerçait la nuit aussi bien que le jour, luttaient maintenant contre un ennemi non moins puissant, la faim ! *On priait pour la cessation des hostilités, jamais pour la destruction des ennemis* !

Nous avons déjà fait connaître les sentiments de la presse dans la colonie de Natal, en publiant un article extrait du *Natal Witness* ; nous nous reprocherions de ne pas publier un article remarquable qui a paru plus tard dans le *Moniteur de Colesberg,* petite ville de la colonie du Cap sur les bords de l'Orange et non loin de notre ancienne station de Béthulie. Cet article, lorsqu'il a paru, a produit une vive sensation dans le sud de l'Afrique. Les missionnaires ont sans doute élevé la voix et protesté contre la manière injuste dont ils avaient été traités ; il est bon d'entendre une protestation de plus, émanant de la colonie du Cap : C'est un plaidoyer complet. La publication d'un tel docu-

ment a son importance de nos jours, où des adversaires de la mission ont entrepris d'écrire l'histoire de la colonisation des Boërs.

«Des personnes peu favorables à la cause du christianisme ont répété sur tous les tons que la mission de la Société de Paris était une entreprise manquée. Les missionnaires français, a-t-on dit, ont travaillé pendant plus de 30 ans sans rien effectuer. A-t-on voulu faire entendre par là que ces missionnaires n'étaient pas à la hauteur de leur tâche, ou bien s'est-on proposé de nous persuader que les Bassoutos sont une race intraitable sur laquelle l'Évangile n'a pas de prise et qu'il ne saurait adoucir et civiliser? Nous l'ignorons.

«Nous sommes cependant tentés de penser que c'est surtout à la dernière de ces conclusions qu'on désirait nous amener. Établir que tout effort, pour changer les dispositions dépravées des Bassoutos, est inutile, serait en effet le meilleur moyen de justifier l'expulsion des missionnaires et d'atténuer ce qu'il y a eu d'excessif dans les mesures auxquelles on a eu recours, soit contre eux, soit contre les indigènes qu'ils instruisaient.

«Mais ces affirmations, quel qu'en puisse être le motif, n'ont absolument rien de vrai. Nous n'hésitons pas à le dire, les missionnaires français ont accompli de grandes choses. Loin d'avoir échoué, leur mission a eu des résultats très remarquables.

«Nous ne nous proposons pas en ce moment d'examiner si la guerre que l'État libre vient de faire était juste. Nous ne voulons pas non plus toucher d'une manière directe à la question de l'expulsion des missionnaires. Nous ne croyons pas que le caractère des Bassoutos soit sans tache et nous n'avons nullement l'intention d'en faire un peuple de saints. Nous reconnaissons volontiers, comme nous l'avons fréquemment fait dans nos colonnes, que leurs

enlèvements de bestiaux ont été la cause immédiate de la guerre, et qu'il y a au milieu de ce peuple un grand nombre de personnes qui sont tout autant païennes maintenant qu'elles l'étaient il y a 30 ans. Nous n'avons aucun intérêt à nous faire les avocats de la mission française. Nous ne voulons que rendre témoignage à la vérité et nous le faisons, en donnant le démenti le plus formel et le plus absolu aux assertions de ceux qui disent que les missionnaires français ont travaillé en vain.

« Pour justifier ce démenti, il n'est pas nécessaire de prouver que tous les Bassoutos sont d'honnêtes gens. Convertir toute une nation n'est pas une tâche facile. Ces indigènes sont nombreux et se comptent par dizaines de mille. Ils occupent, ou plutôt ils occupaient avant la guerre, un pays de plus de 100 lieues de longueur sur une largeur considérable, et cette contrée était comparativement à d'autres régions du sud de l'Afrique, extrêmement peuplée.

« Il y a 35 ans, les Bassoutos n'avaient aucune connaissance de notre religion et de notre civilisation, ils n'avaient jamais vu ni Bible ni missionnaire. La nation était composée de restes de diverses peuplades ayant chacune son chef, ses conseillers, n'étant toutes ensemble rattachées à un gouvernement central que par un lien assez lâche et ressemblant ainsi plutôt à une république qu'à autre chose.

« Comme toutes les tribus africaines, les Bassoutos n'avaient ni langage écrit, ni livres. Convertir et civiliser un peuple pareil n'était pas une petite entreprise. Ce qui doit nous étonner, ce n'est pas que si peu ait été fait, mais au contraire que tant ait été fait; ce n'est pas que toute la nation n'ait pas été conquise à nos croyances et à nos mœurs, mais plutôt que tant d'églises chrétiennes aient été formées dans son sein, que tant de livres aient été composés et imprimés dans sa langue et qu'on ait mis tant de gens en état de lire ces livres. »

« De ce que le peuple entier n'a pas été transformé, est-on en droit de conclure que les missionnaires n'ont pas eu de succès ? Nous voudrions que ceux qui le prétendent, allassent s'établir au milieu de quelque tribu sauvage, entièrement étrangère à leurs idées et ne comprenant pas un mot de ce qu'ils diraient. Après avoir jour après jour, mois après mois, année après année, passé par tout ce qu'il y a d'ennui, de fatigues, de découragements dans la vie d'un missionnaire, ils seraient juges compétents de ce qui s'est fait dans le Lessouto.

« Les missionnaires français ont travaillé avec zèle et ne se sont en rien épargnés. Ils ont persévéré au milieu de peines et de difficultés dont ils n'ont rien dit et qui, du reste, se reproduisent, au commencement de toute entreprise semblable à la leur.

« Ils ont fondé des églises chrétiennes qui comptaient au delà de deux mille communiants et catéchumènes. Le nombre des indigènes qui prenaient part aux services religieux était au moins de cinq mille. En outre, l'Évangile produisait des effets manifestes au sein des populations voisines des stations. Huit cents enfants fréquentaient les écoles et il y avait déjà dans le pays bien près de trois mille personnes capables de lire. Au moment où la guerre allait éclater, une centaine d'adultes, après un sérieux examen, recevaient le baptême et étaient incorporés à l'Église.

« Des temples solides avaient été construits. Dans les stations et leur voisinage se voyaient des centaines de demeures paisibles où régnait la piété et se montraient les fruits d'une civilisation récente. D'après un rapport publié par les missionnaires en mai 1865, il y avait alors au Lessouto près de vingt stations en comprenant dans ce nombre les postes confiés aux soins des catéchistes indigènes. C'étaient autant de centres d'où la lumière de l'Évangile

et une civilisation chrétienne se répandaient dans la contrée tout entière.

« Nous constations ces faits avec la conviction que nous restions au-dessous de la réalité. Toutes les personnes qui ont pu suivre de près la mission du Lessouto savent que les missionnaires français apportent une extrême prudence dans la formation de leurs Églises. Ils ne se sont jamais montrés enclins à exagérer les résultats de leurs travaux ; s'ils ont erré, c'est par excès de réserve et de circonspection. Ce n'est certes pas au rabais qu'il faut prendre les renseignements qu'ils donnent.

« Mais nous allons plus loin et nous affirmons que les Bassoutos *comme nation* ont subi l'influence de la mission française, et qu'au moment où la guerre a éclaté, ils étaient dans une position bien supérieure à celle dans laquelle ils se trouvaient il y a 20 ou 30 ans. Que ceux, qui ont voyagé dans leur pays en 1865, disent s'il présentait le même aspect qu'en 1835 ? A tous les points de vue, l'amélioration était notable. L'ignorance faisait place à l'instruction, le paganisme au sentiment chrétien. Des milliers d'indigènes avaient renoncé à leurs anciens vêtements pour adopter ceux de l'Europe ; la femme était, au moins partiellement, sortie de son ancien état de dégradation. Il y avait dans le pays des centaines de familles chrétiennes dont la conduite ne le cédait en rien à la généralité des personnes qui font profession de piété dans des régions plus civilisées. Quiconque a parcouru les stations françaises, il y a un an, a pu constater ces faits. Qu'on visitât Mékuatling ou Morija, Thaba-Bossiou ou Hermon, Bérée ou Hébron, ou tout autre établissement, partout on avait des preuves convaincantes de la puissance avec laquelle l'Évangile agissait sur les païens.

« On pouvait voir, il est vrai, qu'il restait encore beaucoup à faire, mais il n'était pas moins évident que beau-

coup avait déjà été fait. Il y avait là une œuvre grande et prospère, et jamais elle n'avait paru promettre autant qu'à la veille de la guerre.

« Qu'on se transporte à treize cents ans en arrière et qu'on voie si, après 30 ans, les missionnaires que Grégoire I envoya en Angleterre, avaient obtenu plus de succès. A-t-on prétendu qu'ils n'avaient rien fait, parce que, au bout de ce laps de temps, le druidisme n'avait pas encore disparu, que des multitudes adoraient encore Thor et Woden et que maints guerriers continuaient à boire dans les crânes de leurs ennemis ?

« Trente périodes de trente ans chacune, ou neuf siècles s'écoulèrent depuis, et les clans du Nord, les montagnards du pays de Galles n'avaient point encore cessé de faire des descentes contre leurs voisins de la plaine et de leur enlever leurs bestiaux.

« Les missionnaires français n'ont pas été seulement les pionniers du christianisme, ils ont aussi développé l'agriculture, frayé la voie au commerce. Les Bassoutos, avant la guerre, cultivaient le froment sur une grande échelle et en exportaient annuellement des milliers de sacs dans l'État libre. Nous connaissons le missionnaire qui, le premier, a donné aux indigènes de la semence de cette précieuse céréale. Il la leur distribuait dans une petite tasse.

« Un grand nombre d'hommes d'extraction européenne se sont enrichis par leurs ventes et leurs achats dans le pays que ces serviteurs de Dieu ont rendu accessible, et l'on dira encore que rien n'a été fait !

« Les missionnaires dont nous prenons la défense, sont des ministres de l'Église Réformée de France, Église, sœur de celle de l'État libre. Ils sont venus du pays qui a donné naissance aux ancêtres d'un grand nombre des habitants de cet État. Ils ont vécu parmi les païens, au milieu

de privations et de difficultés de toute espèce. Ce n'étaient point des intrigants politiques. Une enquête rigoureuse a fait éclater leur innocence et montré qu'ils n'ont en aucune façon favorisé les plans des Bassoutos contre leurs adversaires. Ils ne recherchaient point les applaudissements des hommes ; ils se contentaient de poursuivre silencieusement leurs travaux, annonçant l'Évangile de lieu en lieu, formant des Églises, établissant des écoles, distribuant des médecines aux malades, visitant les mourants, traduisant la Parole de Dieu.

« Ils savaient bien que jamais on ne parlerait dans le monde de l'éloquence de leurs discours, du nombre et du mérite de leurs traductions. Relégués dans le Lessouto, ils étaient peu connus, excepté des voyageurs de la colonie du Cap et de l'État libre, qui trouvaient toujours l'accueil le plus bienveillant dans les stations et s'y voyaient traités avec cette politesse, ces égards dont les missionnaires avaient emporté de leur pays les traditions et l'habitude. Il suffisait à ces hommes de pouvoir faire du bien. Leur unique passion, c'était la conversion des païens au milieu desquels ils vivaient. Ils ne demandaient autre chose que de pouvoir après une vie de renoncement, entendre leur Maître dire à chacun d'eux : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ».

« Quelques-uns d'entre eux ont blanchi sous le harnais. Au moment où ils avaient triomphé de beaucoup de difficultés, où ils voyaient leur œuvre prospérer, en dépit de toutes les résistances, après trente ans de labeurs mêlés de perplexités et d'angoisses, ils ont été expulsés ; et ce n'a pas été par des mains païennes !..... Ah ! nous voudrions pouvoir jeter un voile sur ce drame et nous écrier : « Qu'on n'en parle pas à Gath, qu'on ne le publie pas dans les rues d'Askalon ! »

« Quel que soit l'avenir réservé au Lessouto, une chose

est claire et demeure incontestable ; les missionnaires de la Société des missions de Paris y ont fait une grande œuvre.

« D'autres questions se rattachant à celle-ci, occupent souvent nos pensées, mais nous n'avons pas l'intention de les traiter en ce moment. La mission se relèvera-t-elle ? Les Églises des Bassoutos resteront-elles sans pasteurs ? Le christianisme doit-il disparaître du Lessouto ? Nous ne le pensons pas. Nous croyons, au contraire, aussi fermement que nous croyons que deux et deux font quatre, qu'avant longtemps des missionnaires chrétiens seront de nouveau à l'œuvre dans toute l'étendue du pays. Tout n'est pas perdu.

« Nous sommes d'ailleurs persuadés que l'État libre a méconnu ses propres intérêts de la manière la plus lamentable, lorsqu'il a chassé les missionnaires et désorganisé leurs Églises. A part même, toute considération se rattachant aux droits de la justice et de la religion, cette mesure ne lui a fait aucun bien. Elle n'a pas fait entrer un sou dans son trésor ; elle n'a rien ajouté à sa gloire et au prestige de ses armes. C'est un mal que rien ne compense ni ne mitige. Déjà surgissent à propos des provinces nouvellement annexées, des embarras de l'ordre le plus formidable. On trouvera plus difficile de les gouverner, qu'il ne l'a été de les conquérir. Prenant, comme nous le faisons, un vif intérêt à nos amis de l'État libre, et souhaitant ardemment leur prospérité, nous souffrons à la pensée qu'au milieu des troubles et des perplexités qui se préparent pour eux, ils sentiront peser sur leurs consciences le décret que, dans une heure néfaste, ils ont lancé contre des serviteurs de Dieu ».

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner la longueur de cet article qui, par sa nature, serait capable de froisser la modestie la moins farouche. En présence d'un fait sans précédent dans l'histoire des missions, nous ne devions pas

reculer, et publier un document digne d'être conservé, et qui met à couvert le caractère des représentants des Églises de France au sud de l'Afrique.

Sur quoi était fondé l'espoir que bientôt des missionnaires chrétiens seraient de nouveau à l'œuvre parmi les Bassoutos ? Nous l'ignorons. Jusqu'ici rien ne semble justifier l'optimisme de l'auteur de l'article que nous venons de reproduire ; au contraire. Voici ce que les frères réunis en conférence extraordinaire à Aliwal-North, crurent devoir écrire au comité directeur : « Quoi que nous fassions et quels que soient les moyens mis en œuvre en notre faveur, *à moins que ne surviennent dans les affaires de ce pays un de ces revirements inespérés dont la Providence a seule le secret, nous n'osons plus espérer que nos stations en tant que points d'évangélisation, nous soient jamais rendues.* Ni les recommandations dont le gouverneur de la colonie peut être l'organe de la part de son gouvernement, ni la note émanée du ministère français des affaires étrangères et transmise par notre consul au président Brand, ni la lettre admirable de ton et de sentiment que vous avez adressée à ce dernier, ne semblent devoir nous obtenir un meilleur résultat. L'État libre se montre également sourd aux représentations purement officieuses du gouvernement anglais et du nôtre et au langage chrétien que vous lui tenez. Il n'admet en aucune manière qu'il puisse exister dans le pays qu'il a conquis des institutions où l'on rassemble des Bassoutos. Il nous interdit de le faire et nous en ôte la possibilité par l'excessive réduction des terres qui demeurent attachées aux stations ».

L'horizon loin de s'éclaircir semblait donc au contraire s'obscurcir davantage, et il ne restait *plus qu'à compter sur un de ces revirements inespérés dont la Providence a seule le secret.*

Pourquoi avons-nous douté ?

CHAPITRE VI

Mort de M. J. Lauga et de M. J. Frédoux. — Motito cédé à la société de Londres. — Étrange situation du pays des Bassoutos. — MM. Dyke et Casalis visitent le Lessouto. — Arrivée de M. Jousse; l'accueil qui lui est fait par son troupeau. — La station n'est que ruines. — MM. Mabille et Casalis retournent à Morija, mais ne peuvent pas y rester. — M. Ellenberger traverse l'Orange et s'établit à Masitissi. — Mort de M. Guindet au Sénégal; et de M. Pelissier à Béthulie. — M. Germond retourne en Cafrerie. — Incidents de voyage. — Leur arrivée, et leur installation temporaire.

Suspendons pour un moment le cours de notre histoire pour rendre un témoignage de chrétienne sympathie et d'amers regrets à la mémoire de deux ouvriers de la société des missions de Paris, enlevés à la mission dans la fleur de l'âge : M. Jules Lauga et M. Jean Frédoux; le premier, missionnaire au Sénégal, le second à Motito, dans le pays des Béchuanas.

M. J. Lauga était né dans la station même où M. Frédoux exerçait son ministère depuis vingt ans. Fils d'un ancien missionnaire, il se voua à la cause qu'avait embrassée son père, et, le 11 janvier 1866, il recevait à Pau l'imposition des mains. Le 25 du même mois, il s'embarquait à Bordeaux pour le Sénégal, où l'attendait son condisciple et tendre ami, M. Andrault, qui l'avait précédé dans la carrière. Ces deux jeunes frères étaient établis dans la Casamance, à Sédhiou. M. Jules Lauga n'était là que depuis six mois à peine, quand une fièvre pernicieuse l'enleva en moins de deux heures. C'est lui qui a ouvert la série de ces morts bien-aimés, dont les cendres reposent au Sénégal.

Jean Frédoux avait succédé à M. P. Lemue, lorsque ce dernier fut appelé à Carmel. Pendant quatre ans il avait eu pour collaborateurs M. et Mme Jousse, qui avaient appris à l'aimer et à apprécier ses hautes qualités. Sa mort fut une mort tragique. Nous empruntons au *Journal des Missions* le navrant récit de cette mort et des circonstances qui l'ont amenée.

« Les devoirs de son ministère l'avaient appelé à Morokoeng, l'une de ses annexes. Madame était restée à la maison avec ses enfants. Pendant cette absence, un Anglais, nommé Nelson, qui était venu étaler à Motito diverses marchandises, se livra à des excès de boisson avec d'autres blancs que son apparition avait attirés. Il s'ensuivit des désordres *de la nature la plus criminelle.* Les indigènes, indignés, chassèrent les étrangers. Nelson se rend alors à Morokoeng. M. Frédoux, averti de ce qui s'est passé, le somme de partir avec lui, pour aller rendre compte de sa conduite devant un chef, soit à Motito, soit à Kuruman. L'Anglais fait une résistance obstinée et, voyant quelques indigènes disposés à prêter main-forte au missionnaire, il met le feu à un baril de poudre de 175 livres.

« Lorsqu'on put constater les résultats de cette épouvantable explosion, on ne trouva plus trace du criminel ; son corps avait été pulvérisé. Quelques ossements noircis mêlés de cendres étaient tout ce qui restait de notre frère et de six indigènes qui étaient auprès de lui.

« Tel a été la fin de l'un des chrétiens les plus aimables, de l'un des missionnaires les plus capables et les plus dévoués que nous ayons connus. »

A la suite de cet événement si tragique, arrivé dans un moment où la Société de Paris avait tant d'autres soucis, Motito fut cédé à la Société des Missions de Londres, qui seule avait des ouvriers dans le pays des Béchuanas. Le grand éloignement de cette station du pays des Bassoutos

fut une considération puissante dans la décision prise par le comité.

Depuis trente-sept ans que la Mission française était à l'œuvre au sud de l'Afrique, elle n'avait perdu aucun de ses ouvriers. L'année 1866 peut donc être considérée comme l'une des plus douloureuses dans l'histoire générale de la mission.

On sait quel coup de théâtre avait mis fin aux hostilités entre les Boërs et les Bassoutos : Moshesh cédait plus des deux tiers de son pays à ses adversaires. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce n'était pour le roi des Bassoutos qu'une trêve, et pour l'État libre une porte ouverte pour aller se reposer de fatigues inouïes et permettre à ses fermiers, devenus soldats, de voir un peu à leurs propres affaires, qui depuis deux ans étaient en souffrance.

A peine la paix était-elle proclamée, qu'on vit un nombre assez considérable de Bassoutos passer dans la colonie du Cap, pour s'y refaire un peu en travaillant au service des fermiers; d'autres se réfugièrent, ainsi que nous l'avons déjà vu, dans les montagnes; mais la plupart d'entr'eux, les chrétiens surtout, étaient revenus dans leurs villages. Ils y avaient trouvé leurs maisons détruites, sans doute, mais il faut si peu à un Africain pour se loger. Avec quelques branches d'arbres, quelque peu de roseaux et de l'herbe, on arrive à se faire un abri temporaire qui n'est pas à dédaigner.

Les Boërs avaient emporté le traité en vertu duquel ils enlevaient aux Bassoutos une portion considérable de leur pays; mais le pays lui-même était resté et les sujets de Moshesh s'empressèrent de le mettre en culture. Le Lessouto offrit alors un spectacle des plus curieux : d'une part, on voyait les Bassoutos relever leurs ruines, ensemencer leurs champs, et d'autre part, on voyait partout à l'œuvre des arpenteurs qui divisaient le pays en fermes. On sentait que

le pays conquis était encore à conquérir. Les Bassoutos laissaient la commission d'arpentage faire son travail ; il ne leur semblait pas possible qu'on pût leur enlever le coin de terre où ils avaient vécu et demandaient à vivre. Déjà on avait récolté le froment, dans quelques mois on récoltera le sorgho et le maïs ; et après ? Oh ! après on verra, après !

Quelles heureuses natures que ces Bassoutos !

Deux opinions se faisaient jour dans la presse de l'État libre. Il y avait là de bonnes gens quelque peu honteux de leur nouvelle conquête, qui trouvaient qu'on avait abusé des avantages de la guerre. On voyait bien que le pays laissé aux Bassoutos était trop petit pour les contenir tous. Ces gens-là étaient donc pour qu'on usât de douceur envers eux et qu'on leur fît de nouvelles limites plus favorables. A la tête de ce parti se trouvait un homme influent, M. Kolbé, le fils d'un ancien missionnaire ; le Calédon eut été la limite entre les Boërs et les Bassoutos. Mais à côté de ce parti, il y avait un autre qui ne demandait rien moins que l'exécution du traité de Thaba-Bossiou. Les premiers demandaient que les Bassoutos pussent semer et récolter, les autres demandaient que les moissons fussent ravagées sur pied. En attendant, comme la reprise des armes était affaire sérieuse pour l'État libre, on ne se hâtait pas d'entrer en campagne.

Les Bassoutos soignaient leurs récoltes.

Les arpenteurs divisaient le pays en fermes. Cet état de choses permit à MM. Dyke et Casalis de faire une visite au Lessouto. « Un des buts de notre voyage, disent ces frères dans une lettre adressée à Paris, étant de visiter autant que possible nos chrétiens indigènes, nous nous sommes efforcés de savoir comment ils étaient, et surtout s'ils persévéraient dans la foi. Nous avons été heureux de trouver un peu partout des membres de nos Églises. Ceux

qui demeuraient à Morija et à Hermon y sont de nouveau établis à l'exception de ceux qui, en grand nombre, ont émigré. Ceux qui habitent les villages environnants ont aussi rebâti leurs huttes. Chaque dimanche, la cloche de l'église rassemble dans la maison de Dieu les indigènes qui sont dans le voisinage, pendant que dans les villages où se trouvent quelques chrétiens, on improvise un service en plein air.

« A Hermon, notre brave Sophonie déploie beaucoup de zèle et d'activité; il a organisé, à l'exemple de son collègue Philémon, de Morija, une école assez bien suivie, malgré la difficulté des temps. Peu de jours avant notre visite à Hermon, les arpenteurs et leur escorte de Boërs arrivèrent à la station et s'y installèrent. Le dimanche venu, les indigènes se demandaient avec anxiété, s'il leur était permis d'ouvrir l'église et d'y tenir le service ordinaire. Ne sachant que faire, l'un des plus hardis s'avisa de demander au commandant des Boërs s'ils ne pourraient pas faire la prière, puisque c'était dimanche. « Mais comment, lui fut-il répondu, certainement! Nous aussi, nous voulons aller à l'église », et la cloche de tinter et le monde d'entrer dans le vaste bâtiment. Les Boërs assistèrent au service et déclarèrent être satisfaits de la manière dont les *Cafres* priaient Dieu.

« A Morija, la congrégation est belle; nous eûmes le plaisir de passer un dimanche dans cet endroit si cher à nos cœurs. Ces braves indigènes, à la physionomie ouverte, qui venaient nous saluer avec un sourire sur les lèvres, se sont empressés de nous souhaiter la bienvenue; mais le sourire était triste et il ne fallait pas beaucoup de paroles pour faire verser des larmes. Les enfants qui fréquentaient nos écoles venaient aussi échanger une poignée de main avec nous. Seul, le missionnaire était absent; sa maison était close et l'herbe semblait impatiente d'effacer le sentier qui du presbytère conduit à l'église.

« Ah ! s'il nous fut doux de revoir quelques-uns des membres de nos troupeaux, combien ne maudîmes-nous pas la guerre et ses affreuses conséquences ! Mais l'Éternel règne. Il est écrit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Église. L'heure présente nous paraît enveloppée de mystère, l'avenir nous effraie, mais la foi nous soutient, cette foi qui est une vive démonstration des choses qui ne sont point encore.

« A Bérée, nous avons eu la joie de passer quelques jours avec nos amis, Maitin et Duvoisin. Ces amis sont entourés d'une population énorme de réfugiés. C'est à leur porte que la famine s'est montrée la plus cruelle. Nombre de pauvres familles ne doivent l'existence qu'aux efforts dévoués de nos frères et aux secours que le comité nous a envoyés.

« A Thaba-Bossiou, M. et Mme Mabille se sont installés au milieu des ruines de la station missionnaire. Avec l'énergie et l'adresse qui le caractérisent, M. Mabille a su ménager à sa famille deux ou trois chambres habitables dans la maison de M. Lautré. La position est loin d'être facile, mais notre frère tient bon et il n'attend que le retour de M. Jousse pour voir si l'on peut relever la chapelle. »

Leur mission achevée, MM. Dyke et Casalis retournèrent à Aliwal, auprès de leurs familles.

1867. Juillet. Il y avait quinze mois que les missionnaires avaient dû prendre le chemin de l'exil et un peu moins d'un an que le pays jouissait d'une paix relative. D'avril à juin, les Boërs se montrèrent de nouveau et il y eut quelques combats partiels, mais sans importance. Le missionnaire Jousse, qui depuis des mois attendait au Cap d'abord, puis à Natal, que la porte du Lessouto lui fut ouverte, saisit l'occasion au vol ; moins d'un mois après, c'eût été trop tard. Après avoir remis à ses parents, Mlle Marie Keck, qui revenait d'Europe où elle avait été

pour son instruction. M. et Mme Jousse vinrent dételer leur voiture et coucher sur les bords du Calédon, par une nuit excessivement froide. Le lendemain matin, comme ils venaient de franchir le gué de la rivière, ils virent apparaître, à cheval, MM. Maitin, Mabille et Duvoisin. Se revoir après une longue séparation, et la série d'épreuves par laquelle on avait passé, tenait du prodige. Quelques heures plus tard, trois cavaliers envoyés par Moshesh vinrent souhaiter la bienvenue à M. Jousse ; le chef aurait voulu venir lui-même à sa rencontre, mais le froid l'en empêcha. Ses trois messagers dont deux étaient fils du roi et le troisième, un neveu, escortèrent le wagon jusqu'à Thaba-Bossiou où on ne devait arriver que le lendemain à midi. Citons un passage de la lettre par laquelle M. Jousse informait le comité de son arrivée dans sa station : « Un attelage de bœufs frais nous permet de hâter le pas. Déjà nous apercevons la montagne sur laquelle Moshesh habite ; quelques heures encore et nous serons au terme de notre voyage. Nous traversons à gué la Poutsiatsana. Sur l'autre rive, nous attendait une multitude de gens qui ont fait plus d'une lieue pour venir à notre rencontre. Ma voiture s'arrête pendant le chant du cantique de l'Agneau, exécuté avec ensemble et harmonie. Une vive émotion s'empare de moi en revoyant tant de visages connus et aimés. Je descends pour presser la main à tous ces frères et leur exprimer la joie que j'éprouve à les revoir. Une femme chrétienne prend alors la parole et me dit : « Nous remercions le Seigneur qui t'a ramené au milieu de nous. Nous n'espérions plus te revoir, car nous avons été frappés tour à tour par les fléaux de la guerre, de la famine et de la maladie ; mais Dieu nous a gardés comme un père garde ses enfants. »

« Nous nous remettons en marche, et, à chaque instant de nouveaux groupes viennent s'ajouter à notre cortège

qui, sans interruption, chante des hymnes à la louange du Seigneur.

« Ma joie était grande, mais elle n'était pas sans mélange. Depuis plus d'une heure déjà, mes yeux avaient cherché dans le lointain cette blanche habitation qui avait servi de demeure aux messagers de la bonne nouvelle dans ce pays, et ils n'avaient aperçu qu'un tas de ruines! L'asile, le refuge où tant de pécheurs avaient trouvé la paix et le salut, n'offrait plus qu'un aspect désolé. Il n'y avait plus de place pour l'illusion; la guerre avec son cortège de maux, avait passé par là. »

Le lendemain de son arrivée, M. Jousse reçut la visite de Moshesh, qui vint lui souhaiter la bienvenue; il était accompagné de Moletsane, le chef de Mékuatling. L'un et l'autre furent reçus sous une belle marquise due à la générosité d'un frère de la Suisse. Moshesh fut mis en possession d'une magnifique jumelle, sortie des ateliers de M. Sautter; c'était un présent d'amis chrétiens de Mazamet.

L'œuvre spirituelle se présentait sous un aspect très encourageant; une centaine de personnes faisaient profession d'être réveillées à salut; un certain nombre appartenaient à la classe des réfugiés. Le Seigneur avait grandement béni l'acte de courage et de foi, qui avait amené M. Mabille à s'établir temporairement à Thaba-Bossiou; le collègue qu'il remplaçait en attendant son retour, lui en a voué, une profonde reconnaissance.

Libre de porter ailleurs les soins de son ministère, M. Mabille prit la résolution de retourner à Morija, en compagnie du Dr E. Casalis, qui depuis quelque temps se trouvait à Bérée en famille. Mais ils ne devaient pas y rester longtemps, car déjà l'horizon politique commençait à se charger de gros nuages.

Le moment était arrivé pour les Boërs, de prendre pos-

session des pays soit-disant conquis. On les vit par groupes, prendre la direction des fermes qui leur avaient été allouées; mais de simples menaces de la part des Bassoutos leur firent peur et ils reprirent la direction de l'État libre.

Les autorités de ce dernier État avaient envoyé chez Letsié, le fils aîné de Moshesh, un résident, et comme pour assurer sa sécurité, ils demandaient en otage un de ses fils. Letsié n'accepta ni l'une ni l'autre de ces propositions.

D'autre part, Moshesh, pressé de faire évacuer le pays, avait répondu qu'il ne voulait reconnaître pour frontières que celles déterminées par sir Georges Grey et reconnues plus tard par sir Philip Woodhouse. Quelques Boërs ayant refusé de se retirer, ont été tués par des Bassoutos. La panique était générale dans l'État libre.

Nous avons laissé MM. Gosselin et Ellenberger à Béthesda ; le premier de ces frères, l'un des trois pionniers de la Mission au Lessouto, désirait ne pas quitter sa station et consacrer au service du Seigneur les forces qui lui restaient encore. Par une dispensation toute particulière de Dieu, il n'avait pas été troublé par les Boërs non plus que son collègue, M. Ellenberger, alors qu'on chassait les autres missionnaires de leurs stations.

A la requête de Morosi, l'ancien chef de Béthesda, M. Ellenberger, crut devoir quitter Béthesda et traverser le fleuve Orange. Là s'étaient réfugiés des chrétiens d'Hébron, de Thabana-Moréna et de Béthesda. Il était douteux qu'en cas de guerre, ces gens fussent inquiétés par les Boërs, la localité étant à deux pas du territoire anglais.

Laissons à M. Ellenberger le soin de nous faire connaître, lui-même, le nouvel endroit choisi par lui pour y demeurer :

Caverne de Masitissi, 5 juillet 1867.

« Dès les premiers jours de janvier, nous sommes venus nous établir ici, laissant le vieux Béthesda aux soins per-

sévérants de M. Gossellin. Durant les trois premiers mois, nous avons occupé une hutte dont la moitié servait d'entrepôt à notre bagage et l'autre nous tenait lieu de chambre à manger, à coucher et de réception. On faisait la cuisine dans une deuxième hutte et une troisième, mais plus petite, contenait nos céréales.

« Je vous assure qu'il faut être Africain renforcé, pour pouvoir vivre quelque temps seulement dans une pareille position. Les jours de pluie n'étaient pas jours de fête et la nuit, nous goûtions fort peu de repos, car les souris et les rats se montraient insupportables.

« Grâce à Dieu, le 13 avril nous avons quitté la hutte pour occuper une ancienne caverne qui avait servi de retraite aux Bushmen et à des porcs-épics. Avec le secours du Seigneur et de nombreux ouvriers, nous sommes parvenus à la transformer en une demeure fort agréable. Au dire des indigènes, nous avons fait une grande merveille!

« Aujourd'hui c'est une maison de 80 pieds de longueur sur 15 de largeur, bâtie sous un immense rocher. La partie supérieure du rocher offre une surface plane et horizontale, de même que sa partie inférieure. Le tout étant blanchi à la chaux, on peut se faire illusion et ne pas se croire dans une caverne. Nous avons pour notre usage : Quatre chambres assez spacieuses, une dépense, une belle cuisine et un grenier.

« Sur le devant, et entre deux immenses blocs de rochers, nous avons pu faire une belle terrasse qui a 110 pieds de longueur sur 35 de largeur; le parapet est orné de 60 aloès magnifiques.

« Voilà pour le matériel.

« Quant à l'œuvre spirituelle, elle ne laisse pas d'être pour nous un sujet de joie et d'action de grâce, car le Seigneur a déjà répandu sur elle de nombreuses bénédictions. Nous avons commencé par prêcher l'Évangile à une

soixantaine de personnes. Aujourd'hui, c'est-à-dire dix mois plus tard, nous avons la joie de voir habituellement de 250 à 300 adultes, se grouper sur la terrasse pour écouter le message du salut; nous avons eu jusqu'à 400 auditeurs. Le jour de Pâques, 16 néophytes ont été reçus dans l'Église par le baptême, et 93 personnes ont pris part à la Sainte-Cène.

« L'école sur semaine qui a lieu sur la terrasse, réunit environ 120 enfants; celle du dimanche est aussi bien fréquentée. L'Évangélisation des villages avoisinants est poursuivie avec activité de dimanche en dimanche.

« Un jour, dit encore M. Ellenberger, j'arrivai d'une manière tout à fait inattendue dans un village. Je me présentai au chef et lui demandai la permission d'annoncer l'Évangile à ses gens. Ah! comment, c'est toi, mon ami! Que je suis content de te voir! » Et se tournant vers ses enfants, il leur ordonna de rassembler tout le monde, puis il dit à sa femme : « Naké (ma sœur) ce jour est un jour exceptionnel; donne-moi, je te prie, mes meilleurs vêtements. » Un instant après, je le vis sortir de la hutte, fort bien vêtu à l'européenne. J'eus là, une cinquantaine d'auditeurs. »

Ce même jour, mais dans un autre village, M. Ellenberger eut l'occasion de s'entretenir avec une vieille femme cafre depuis longtemps aveugle. Il l'exhorta à prier Dieu, au nom de Jésus-Christ. « Ah! je comprends, dit-elle, je dois prier Dieu et non mes ancêtres. Dans mon ignorance, lorsque j'éternuais, je disais à mon père décédé : O mon père, je te remercie pour ce signe de prolongation de vie; mais, s'il se peut que tu sois déjà arrivé au ciel, auprès de Tiko (Dieu), pourquoi ne te souviens-tu pas de moi et ne viens-tu pas me chercher, afin que je puisse te revoir et revoir aussi mes chers enfants. »

Le missionnaire : « Non, lui dis-je, ni ton père, ni ton

mari ne reviendront pour te chercher; mais, si tu pries sincèrement Dieu de te pardonner tes péchés à cause de son fils Jésus, Il te prendra lui-même dans le ciel. »

Elle adressa encore quelques questions à M. Ellenberger sur le péché, puis poussa un soupir et dit : « Voici, je suis vieille, toute seule et incapable de retenir ce que je viens d'entendre; mais, ce dont je me souviendrai, c'est de prier Dieu au nom de son fils. »

De même qu'en 1866, nous avons à enregistrer deux morts dans le personnel de la Société des Missions de Paris, celle de M. Guindet, missionnaire au Sénégal et celle de M. J.-P. Pellissier; le premier a succombé à une attaque de fièvre jaune, le second à un affaissement général, suivi d'hydropisie.

M. Guindet avait été consacré au saint ministère le 10 du mois de février; peu après, il se rendait à son poste, dans la Casamance, où l'attendait son ami M. Andrault, demeuré seul à l'œuvre depuis la mort de Jules Lauga. Le 27 septembre suivant, la fièvre le prit et cinq jours après, il succombait à la violence de la maladie.

Quelle maladie cruelle : après la mort, on brûle tout ce qui a servi au malade, linge, lit, etc.

Nous devons à l'un des pionniers de la mission, sinon une biographie complète, du moins quelques lignes qui nous remettront en mémoire, tout ce que cet homme de Dieu a fait dans le cours d'un ministère de 36 ans; ces lignes nous les empruntons à la plume de M. E. Casalis :

« . . . . . Il avait fondé la station de Béthulie en 1833, dans un pays désert où il était parvenu à rassembler plusieurs milliers d'indigènes appartenant à des tribus démembrées. On sait ce qu'il a fait pour eux. Peu de missionnaires ont déployé une activité égale à la sienne. Doué de beaucoup de fermeté, prompt à se décider, laborieux, économe de son temps, il entreprenait et faisait avancer simultanément

les travaux les plus variés : écoles, prédications, construction, agriculture. Par ses soins et par ses sueurs personnelles, l'un des endroits les plus sauvages de l'Afrique[1] s'était couvert de plantations, de champs, de jardins, de bâtiments solides et d'un aspect agréable. Son œuvre lui survivra. Les âmes qu'il a gagnées à leur Sauveur, les lumières qu'il a répandues, la tranquillité, le bien-être terrestre dont il a fait jouir des gens qu'il avait trouvés sans asile et sans protecteur, lui ont assuré une place distinguée parmi les propagateurs du christianisme, les bienfaiteurs des populations souffrantes et déshéritées. »

Citons quelques lignes de son vieil ami M. P. Lemue, à qui fut échu le triste privilège de l'accompagner à sa demeure dernière : « Notre frère bien-aimé allait entrer dans sa soixantième année, quand Dieu l'a retiré vers lui. Quel ami que celui que nous venons de perdre. Personne ne l'a estimé et apprécié plus que vous. (M. Casalis.) Quant à moi, c'est comme si une partie de mon être était descendue avec lui dans la tombe.

« Je me rappelle encore, comme si ce n'était que d'hier, la surprise et la joie qu'il me causa, il y a 36 ans, en frappant à ma fenêtre, un dimanche matin, à Kuruman. Il arrivait de Paris, droit comme une flèche et venait se joindre à Rolland et à moi, ses compagnons d'étude, pour aller fonder une mission aux extrémités du monde connu d'alors. Deux ou trois mois plus tard, il étonnait les églises de France par le récit de sa visite chez le despote Mosélékatsi. »

On se rappelle, c'est après avoir constaté l'impossibilité de fonder une mission dans le voisinage de Mosélékatsi, que M. Lemue a fondé Motito, M. Rolland Beerséba et M. Pellissier Béthulie.

[1] On sait que Béthulie ne faisait pas partie de Lessouto.

Nous avons vu M. P. Germond franchir à cheval les montagnes qui séparent la Cafrerie du Lessouto pour explorer un pays censé n'appartenir à personne (No man's land). Son but, nous l'avons dit, était de s'assurer si, en cas de défaite, les Bassoutos ne pourraient pas y trouver un asile. « Après avoir vu ce qu'il désirait voir, nous dit ce frère, dans une lettre admirable que sa longueur nous empêche de publier en entier, je m'en étais retourné à Aliwal pour y attendre les événements, mais j'attendis en vain. De longs mois s'écoulèrent et la question du Lessouto ne s'éclaircissait pas. L'inaction à laquelle j'étais condamné m'était devenue insupportable. De plus, pourquoi ne pas le dire franchement, nous avions pu nous convaincre que l'état de nos ressources ne nous permettait pas de prolonger notre séjour dans la colonie; que bon gré mal gré il fallait chercher ailleurs un refuge; aussi, nous commençâmes à faire nos paquets, sans trop savoir de quel côté nous diriger. Après réflexion faite, je me décidai à retourner en Cafrerie au milieu des nombreux Bassoutos établis à Matatièle et qui m'avaient paru si désireux d'avoir un missionnaire. Là-bas, me disais-je, tout en attendant les événements, tu pourras faire du bien; si plus tard le chemin du Lessouto se rouvre, tu en seras quitte pour revenir sur tes pas. Si, au contraire, ce sont les Bassoutos qui succombent, comme ce n'est qu'en Cafrerie qu'ils peuvent trouver un refuge, tu seras sur les lieux pour les recueillir et les secourir dans leurs besoins.....

« D'Aliwal aux frontières de la colonie la route ne présente pas de difficultés. Malheureusement nous étions en hiver, les jours étaient courts et les nuits bien froides. Chaque matin, à notre réveil, nous trouvions le sol blanc de givre et la glace sur tous les étangs. Notre petit Maurice avait la coqueluche et l'enfant de notre servante était

gravement malade; aussi, eûmes-nous à passer par des moments pénibles. Heureusement, une fois arrivés à la frontière de la colonie, nous commençâmes à descendre; bientôt le froid devint moins vif, le soleil plus chaud, et nos petits malades commencèrent à reprendre des forces.

«A partir du gué de la Tsomo la route commença à devenir de moins en moins frayée, bientôt il n'en resta plus que quelques traces à peine visibles. Pousser plus loin sans un guide eut été dangereux; nous fîmes halte, nos gens battirent la campagne à la découverte de quelque village, on réussit à s'aboucher avec quelques Cafres Tamboukis; mais personne ne voulait nous accompagner. Prières, cajoleries, rien n'y fit. «Nous savons le chemin, mais nous n'irons pas avec vous, il y a des Bushmen par là-bas, et nous en avons peur.» Il fallut rompre la conférence et retourner à nos wagons. Nous n'avancions que lentement, nos bœufs se traînaient péniblement au travers d'une herbe épaisse; bientôt des rivières se présentèrent, chaque jour il fallait passer quelques heures les pieds dans l'eau, barbotant, criant, gesticulant, aidant et de nos poumons et de nos épaules avant que la lourde machine put sortir du gué et parvenir au sommet de la berge opposée. Un jour, à une forte descente, je quittai le wagon, en éclaireur, en oubliant, par une étourderie incroyable, de rattacher les deux carabines qui composaient tout notre état de défense et que mon domestique venait justement de nettoyer; arrive une secousse, elles glissent, tombent, la roue passe sur la batterie et les voilà hors de service.

«C'était vexant, surtout avec les Bushmen en perspective, mais il fallut bien en prendre son parti. Le lendemain notre petit Louis risqua d'avoir les deux jambes brisées. Profitant de ce que son père ne le voyait pas, il grimpa sur le siège, et aussitôt, entonnant joyeusement un cantique, il ne remarqua pas que le wagon allait franchir

un fossé; le choc le lance sous les pieds des bœufs; effrayés, ils font un écart, et c'est ce qui le sauva. La roue ne fit que l'effleurer.

« Vers le soir, gens et bêtes n'en pouvaient plus; aussi, à l'abri d'un joli vallon ombragé d'arbres séculaires, nous nous décidâmes à faire une halte de quelques jours. On dételle les bœufs, on élève la tente, un feu magnifique est bientôt allumé, autour duquel nous nous rassemblons gaiement sans nous douter le moins du monde que nous venions de nous arrêter précisément au quartier général des Bushmen. Si nous l'avions su, notre joie n'aurait pas duré longtemps, car nous étions absolument à leur merci; en fait d'armes défensives nous n'avions plus que nos couteaux de poche. Ne nous doutant de rien, nous passâmes quelques heureux jours dans ce charmant endroit.....

« .....Depuis quinze jours nous n'avions pas rencontré âme vivante; aussi, quelle ne fut pas notre surprise, lorsqu'au sortir d'un défilé, nous nous trouvâmes face à face avec une troupe de gens à cheval suivis de plusieurs wagons. C'était le chef griquois, Adam Kok, qui se rendait dans la colonie avec sa suite.....

« Au moment de nous séparer, quelqu'un de sa suite me dit: « Vous avez passé le dimanche à tel endroit, comment avez-vous donc fait pour échapper aux Bushmen, vous êtes si peu nombreux? » Et sans fusils, ajoutai-je. « C'est vraiment étonnant qu'ils vous aient laissés passer; dernièrement encore ils nous ont enlevé vingt chevaux.

« Vraiment, notre Dieu est un Dieu miséricordieux. Admettant que les Bushmen, respectant nos personnes, se fussent contentés d'enlever nos attelages, que fussions-nous devenus dans ce désert, nous et nos pauvres enfants? A mon départ j'avais eu soin de me munir de poudre et de balles, mais le Seigneur avait voulu me montrer que sa protection valait mieux que tout cela.

« Un mois après avoir quitté Aliwal, nous arrivions sur les bords de la Tena. Les villages indigènes n'étant plus fort éloignés, j'envoyai des hommes en avant pour annoncer mon arrivée et demander des bœufs de renfort. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver, et trois jours après notre wagon s'arrêtait au pied de la montagne de Matatièle. Notre voyage avait duré cinq semaines. »

Un chef, nommé Lépéana, mit à la disposition du missionnaire quelques huttes enfumées, pas du tout à l'épreuve de la pluie, sans porte ni fenêtres, sans cheminée; c'était tout ce qu'il y avait de moins confortable. C'est ici que le bon génie d'une femme pieuse et dévouée est appelé à s'exercer. D'une vieille futaille Mme Germond fait un garde-manger, d'une fourmilière un four à cuire le pain; on moud le blé sur une pierre comme au temps d'Abraham.

L'établissement de M. Germond à Matatièle étant tout à fait temporaire et subordonné aux événements du Lessouto, il n'entreprit aucun travail manuel destiné à améliorer sa position matérielle. Il avait devant lui ce qu'il désirait, un champ fort intéressant composé non seulement de Bassoutos, mais aussi de Batlokoas soumis à un chef fort intelligent, nommé Lehana, qui avait été instruit par des missionnaires wesleyens.

L'arrivée de M. Germond à Matatièle avait une double importance : Elle mettait à la portée de tribus éloignées de tout enseignement religieux un moyen d'entendre la prédication de l'Évangile; c'était aussi une prise de possession pour l'avenir. On s'en est souvenu, quand plus tard on a fondé à Matatièle un établissement stable.

Avant de franchir de nouveau les montagnes, assistons à quelques-unes de ces scènes paisibles qu'on retrouve chaque fois qu'on arrive dans un endroit où tout est à faire.

Nous voici à l'école, c'est-à-dire dans un endroit plus ou moins abrité du vent et des rayons brûlants du soleil.

C'est Mme Germond qui la dirige. « Les tableaux de lecture sont fixés sur le sol et le zèle des élèves se manifeste par un déploiement de voix extraordinaire. Au pied d'un rocher M. Germond découvrit un jour un homme d'un certain âge qui, voyant qu'on était trop occupé d'un autre côté pour lui enseigner les lettres de l'alphabet, avait mis la main sur son petit Louis, le second de ses fils. Le bambin semblait tout glorieux d'avoir quelque chose à enseigner, l'écolier à barbe grise tout heureux d'avoir quelque chose à apprendre. »

CHAPITRE VII

Les hostilités recommencent au Lessouto ; les Bassoutos changent de tactique. — Plusieurs forteresses tombent au pouvoir des Boërs. — La chapelle de Thaba-Bossiou réparée est de nouveau en usage. — Progrès de l'œuvre spirituelle. MM. Mabille et Casalis veulent rentrer à Morija et ne le peuvent. Réveil religieux à Bérée. — Prise de Kémé. — Démoralisation des Bassoutos ; sir P. Woodhouse vient à leur secours, et proclame le Protectorat. — Le gouverneur au Lessouto. — Grande assemblée à Thaba-Bossiou. — Les hostilités continuent. — Le gouverneur va à Léribé. — Le missionnaire de Moshesh l'accompagne. — Fondation de trois annexes et de l'école normale. — Conversion de Manshoupa. — Ministère de M. Daumas à Natal. — M. Germond revient au Lessouto. — Témoignage rendu à sir Ph. Woodhouse.

La reprise des hostilités devenait inévitable du moment où les Bassoutos refusaient de vider le territoire eonquis. Dans les préeédentes guerres, la taetique de eoneentration des forees avait prévalu, et ni les Matébélés, ni les Européens n'avaient réussi à briser le pouvoir des Bassoutos eoneentré sur la forteresse naturelle de Thaba-Bossiou. Mais ees avantages n'étaient obtenus qu'au prix de grands saerifiees. En quittant en hâte leurs villages, les Bassoutos ne pensaient guère qu'à sauver leur bétail, et les réeoltes de blé devenaient la proie des adversaires, à la grande joie de l'intendanee générale ennemie. De plus, les femmes et les jeunes enfants avaient beaueoup à souffrir dans ces fuites préeipitées. A eette méthode, peut-être trop absolue, de eoneentration générale, on en adapta une autre qui eonsistait à prendre possession de tous les lieux élevés et

naturellement fortifiés ; on y amassait des vivres en abondance et on y attendait l'ennemi.

Malheureusement, les armes étaient trop inégales ; les Boërs avaient une artillerie de campagne et de bons artilleurs, tandis que les Bassoutos n'avaient, pour la plupart, que des fusils d'une qualité inférieure. Les premiers avaient des munitions de guerre à volonté, tandis que les lois coloniales interdisaient aux marchands la vente des armes à feu, de la poudre et du plomb aux indigènes. La victoire des Boërs, dans des circonstances pareilles, n'est due ni au courage ni au génie, mais simplement à la supériorité de leurs armes. La concentration remédiait, par le nombre, à ces inégalités dans les armes de combat ; on y renonça, et ce changement de méthode faillit être funeste aux Bassoutos.

Voilà donc de nouveau deux corps d'armée qui ont envahi le Lessouto. En octobre, l'un d'eux était au centre du pays, entre Morija et Hermon, et tout près de Siloé. Les Boërs étaient parvenus à déloger Makuaï de la forteresse qu'il occupait à Likholé. L'autre, après avoir passé près de deux mois non loin de la station de Mékuatling, s'approchait des rives du Calédon. Un détachement de ce corps d'armée fit, une nuit, une incursion dans les environs de Bérée. Il arriva dans un endroit où se trouvait réuni une immense quantité de bétail. Les Boërs attaquèrent et tuèrent onze personnes, parmi lesquelles se trouvaient quelques femmes et des petits enfants.

Le 17 janvier 1868, la forteresse de Mathébe fut prise et Poushouli, un frère de Moshesh, tué en combattant. De pauvres Bapelis, qui se rendaient en grand nombre dans la colonie pour y chercher du travail, furent impitoyablement fusillés dans la ville de Poushouli, où ils avaient reçu l'hospitalité.

De leurs camps retranchés, les Boërs faisaient des ex-

cursions dans tout le pays, sans être inquiétés par les Bassoutos ; ils en ramenaient souvent du bétail.

Le cercle mouvant des forces de l'État libre se rétrécissait toujours davantage ; il n'y avait de sécurité nulle part.

Le missionnaire Jousse, sachant que sa station était complètement détruite, avait amené de Natal plusieurs wagons chargés de planches, des portes et des fenêtres. Aussitôt arrivé à Thaba-Bossiou, il se mit donc à relever les ruines. Des frères bienveillants auraient voulu lui en éviter la peine en transportant ailleurs le site de la station ; il préféra relever ces murailles, si chères à son cœur par le souvenir, et le 7 décembre, on faisait la dédicace de la chapelle, en présence d'un nombre considérable d'auditeurs ; on prit possession du local qui contenait environ 500 personnes, mais on en sortit tôt après, et le culte eut lieu en plein air.

La chapelle terminée, il entreprit de relever le presbytère ; parfois les manœuvres devaient quitter le travail, prendre leurs armes et courir dans la direction où l'ennemi avait fait son apparition. L'œuvre spirituelle marchait bien à Thaba-Bossiou ; à l'arrivée de son missionnaire, il y avait 70 candidats au baptême ; quelques mois après, le nombre avait plus que doublé. L'école marchait avec un entrain remarquable.

MM. Casalis et Mabille avaient cru pouvoir rentrer à Morija à la grande joie des habitants de cette station ; mais comme elle se trouvait dans le pays soi-disant conquis, le gouvernement des Boërs leur en fit un crime. Ces frères, après avoir consulté leurs amis et collègues encore en exil et ceux qui étaient demeurés au Lessouto, résolurent de quitter une fois de plus ce champ si cher à leurs cœurs et à se rendre à Bérée, où ils attendraient la marche des événements pour prendre ensuite une décision. M. Mabille écrivait à cette époque : « Voilà la cinquième fois que nous

déménageons dans l'espace d'un an et demi. Malgré cela, nos cœurs sont soumis; ces vicissitudes nous font sentir que nous sommes étrangers et voyageurs sur la terre. Notre départ ne nuira pas, je l'espère, à l'avancement du règne de Dieu et au maintien de la discipline du troupeau. J'ai une entière confiance aux anciens de l'Église. Les catéchistes sont aussi fidèles et le Seigneur bénit tous les jours l'œuvre de leurs mains. »

A Bérée, comme à Thaba-Bossiou, un beau réveil religieux s'était manifesté, ici surtout, parmi la population de Mékuatling, qui s'y était réfugiée en partie. Ce ne sont pas seulement de grandes personnes en qui l'Esprit-Saint faisait son œuvre, mais aussi des enfants en grand nombre. L'un d'eux s'exprimait ainsi devant son missionnaire, M. Maitin, à qui il faisait part de ses sentiments : « Je suis comme un arbre tout jeune encore, mais qui porte déjà de mauvais fruits; mais je sais que Jésus peut m'en faire porter de bons, et c'est pour cela que je veux me donner à Lui. » Des familles entières sont passées de la mort à la vie et ont par là augmenté le nombre des brebis du Seigneur. La jeunesse était avide d'instruction. Malheureusement les livres commençaient à faire défaut; les manuels, les cantiques et le Nouveau Testament étaient recherchés avec ardeur par les nouveaux convertis.

Les bénédictions spirituelles dont Dieu comblait ses serviteurs au Lessouto leur faisaient supporter avec courage la continuelle menace d'une nouvelle attaque de la part des Boërs. Cependant, quelques lueurs d'espérance se montraient à l'horizon; la guerre traînait en longueur; tous les trois mois, les guerriers en campagne étaient remplacés par des troupes fraîches que n'animait guère l'amour des combats. De plus, le 24 janvier 1868, Moshesh recevait une lettre du gouverneur du Cap, l'informant, qu'en réponse à des désirs depuis longtemps exprimés par lui, son gouver-

nement s'apprêtait à couvrir les Bassoutos de son protectorat. Le gouvernement de l'État libre ne tint aucun compte de ces informations et continua, mais avec une vigueur redoublée, ses incessantes attaques contre les forteresses des Bassoutos.

Entre Morija et Thaba-Bossiou se trouve un immense plateau dont les bords sont ornés d'un couronnement de rochers d'un hauteur prodigieuse. Au sommet se trouvent de riches fontaines et de gras pâturages suffisants pour alimenter une grande armée et d'immenses troupeaux; l'accès en est partout difficile et aisé à défendre. C'est là que Letsié, le fils ainé de Moshesh, de nombreux guerriers et d'immenses troupeaux prirent refuge. On s'y croyait en pleine sécurité. La trahison fit que les Boërs s'en rendirent maîtres pour ainsi dire sans combat. La surprise des Bassoutos fut immense. Ils laissèrent aux mains de l'ennemi peut-être plus de 20,000 têtes de bétail!

C'était le 22 février 1868.

Si, au lieu de s'arrêter à partager les dépouilles prises sur la montagne de Kémé, les Boërs se fussent portés sans délai vers Thaba-Bossiou, il est probable que la forteresse de Moshesh eût cédé à son tour, tant la démoralisation était grande parmi les Bassoutos après la prise de Kémé!

Dieu permit qu'il en fut autrement; la prise de Kémé donna aux Bassoutos le sentiment de leur propre faiblesse et les prédisposa à accepter avec gratitude le salut que leur tendait le gouvernement anglais.

Le gouverneur, Sir Philip Woodhouse, avait écrit, avons-nous dit, à Moshesh pour l'informer des intentions de son gouvernement; mais ce n'est que le 12 mars (1868) que, par une proclamation, les Bassoutos furent reconnus sujets britanniques.

Les Boërs de l'État libre, dont le président, fils du président au parlement du Cap, étaient parfaitement informés

de tout ce qui concernait les Bassoutos dans leurs démêlés avec eux; ils n'ignoraient pas que le pouvoir dont disposait le gouverneur du Cap était purement moral; le gouvernement impérial ne voulait pas brûler une cartouche en faveur de ses futurs sujets. Aussi, en dépit de la proclamation du 12 mars, les Boërs continuèrent-ils à poursuivre leur campagne, toutefois avec moins de vigueur.

Cependant, Sir Woodhouse commençait à craindre que son intervention n'ait été trop tardive; il redoutait d'arriver trop tard et seulement après la prise de Thaba-Bossiou. Aussi se hâta-t-il d'envoyer en toute hâte un secours de 500 hommes à cheval, sous la conduite de Sir Walter Currie, commandant en chef de la police à cheval de la colonie.

Le 23 mars, Sir W. Currie arrivait à Thaba-Bossiou, devançant de quelques jours sa petite armée. Le missionnaire, encore en train de relever sa maison, lui avait préparé une chambre, et c'est de là qu'il écrivit aux commandants des divers corps d'armée des Boërs qu'ils eussent à cesser leurs attaques, que les poursuivre serait désormais inutile et pourrait avoir de graves conséquences, le Lessouto étant désormais sous le protectorat anglais.

On répondit de toute part à Sir W. Currie qu'on avait des ordres pour continuer la campagne.

Le 16 du mois d'avril, le gouverneur lui-même arrivait au camp de la police établi à Korokoro, à huit kilomètres environ de Thaba-Bossiou.

Grâce à l'assistace des frères Mabille et Casalis, le missionnaire de Thaba-Bossiou put prendre possession de sa maison et offrir à Son Excellence le gouverneur l'hospitalité; il remercia et préféra rester dans sa tente au camp de Korokoro.

L'intervention du gouvernement anglais dans une lutte qui menaçait de se prolonger, et qui pouvait avoir pour la

Société des Missions de Paris les conséquences les plus graves, *tel fut le revirement inespéré dont la Providence a seul le secret et sur lequel les frères réunis à Aliwal fondaient tout leur espoir.*

La reconnaissance inondait tous les cœurs ; on sentait que c'était la main de Dieu qui avait agi pour délivrer les Bassoutos des mains de leurs ennemis; en Afrique, la conquête c'est l'évacuation forcée du pays par les vaincus; on y remplace les hommes par des moutons. Les missionnaires et les chrétiens bassoutos avaient pris au sérieux ces paroles : « Invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras. » Le Seigneur avait été fidèle, il avait entendu les cris de ses enfants en Europe et en Afrique, il avait eu pitié, il avait sauvé !

Dès que Son Excellence, le gouverneur du Cap, fut arrivé au camp, Moshesh en fut informé, et il fut décidé que la réunion officielle dans laquelle le protectorat serait proclamé aurait lieu à Thaba-Bossiou même, dans la station, le 15 du mois d'avril. Le gouverneur et Moshesh se rencontrèrent à mi-chemin, entre le camp et la station; on mit pied à terre pour souhaiter la bienvenue au représentant de la reine, et le cortège se remit en marche pour Thaba-Bossiou. La réunion eut lieu derrière le presbytère, dans un endroit vaste et spacieux qui servait souvent de lieu de culte le dimanche.

La séance fut ouverte par la prière, après quoi, un des missionnaires présents lut, au nom de la mission tout entière, un discours de bienvenue, auquel Sir Philip Woodhouse répondit gracieusement.

Moshesh, dans un discours ému, indiqua les causes qui l'avaient porté à recourir au gouvernement anglais et déclara qu'il plaçait en ce jour toutes les charges du pouvoir aux pieds de la reine d'Angleterre.

Le gouverneur répondit que son gouvernement ne reti-

rerait aucun profit du protectorat ; que c'était un acte de charité accompli en faveur d'un peuple qu'il voulait sauver d'une ruine certaine et que, pour que tout marchât bien, il comptait sur la bonne volonté de tous.

Les bases du gouvernement futur furent établies ; ce n'était ni plus ni moins que les lois déjà en vigueur dans nos églises ; en voici quelques-unes : 1° La femme ne sera pas liée à un homme par le mariage sans son consentement ; 2° le mariage chrétien est reconnu ; 3° les enfants appartiendront à la mère et au père et non plus au père seulement.

De plus, il fut décidé qu'un impôt de fr. 12,50 serait prélevé par hutte, c'est-à-dire par famille ; les polygames paieront pour chacune de leurs concubines. Un magistrat sera placé dans le pays pour exercer la justice de concert avec les chefs. Le tout fut accepté par des hourras prolongés.

Après cette importante séance, Son Excellence et sa suite acceptèrent un goûter au presbytère après quoi, tous ensemble, nous fîmes l'ascension de la montagne de Moshesh.

Le lendemain, les missionnaires étaient reçus en audience privée par le gouverneur. Leur but était d'obtenir la sanction d'une loi contre l'introduction des boissons, publiée en 1845 par Moshesh. Il s'agissait, ce qui n'était guère facile, de concilier la liberté individuelle inhérente à tout pays anglais, avec les intérêts moraux des Bassoutos. Moshesh et plusieurs de ses fils les plus intelligents partageaient nos désirs, parce que, comme nous, ils redoutaient l'introduction des boissons dans leur pays.

Le gouverneur était plein de confiance dans les arrangements subséquents qui devraient être pris de concert avec le gouvernement de l'État libre. Il croyait, et il n'avait pas de peine à nous convaincre, parce que nous le désirions

vivement que les stations par trop excentriques, telles que Hébron et la nouvelle Beerséba, deviendraient des localités affectées à des Bassoutos seulement. L'avenir ne devait pas confirmer ces belles espérances.

Il y avait plus d'un mois déjà que le protectorat était proclamé et les Boërs continuaient à guerroyer sur la rive droite du Calédon, à Platberg. Sir Walter Currie et sa petite armée piétinaient d'impatience ; ils auraient aimé en venir aux mains avec ces insolents qui ne respectaient pas le pavillon anglais ; mais le diplomate distingué, chargé de négocier la paix, ne voulait pas ajouter un grief à tant d'autres que, dans le cours des négociations, on ne manquerait pas de lui imputer.

Aussitôt que le protectorat anglais fut proclamé les chefs Molapo et Mopéli, qui avaient échappé à une partie de la dernière guerre, grâce à des engagements particuliers dont nous avons déjà parlé, firent au gouverneur la demande d'être compris dans le protectorat. Il y eut bien quelques opposants parmi les fils de Moshesh, qui avaient vu la tribu se démembrer dans un moment où elle avait besoin de toutes ses forces réunies pour résister à l'ennemi ; mais Moshesh et son missionnaire, dans une grande réunion qui eut lieu en présence des représentants de la reine, insistèrent pour leur réadmission sous la loi générale qui allait régir le pays ; la cause fut gagnée, du moins pour Molapo.

Le gouverneur voulut visiter le pays de ce dernier chef, et je l'accompagnai ; mon but à moi était de visiter la station de Léribé dont M. Coillard, le missionnaire, avait été chassé comme ses collègues. Le voyage se fit à cheval et rarement j'en fis d'aussi fatigant. Plusieurs fois le jour, Son Excellence était pourvue par les Bassoutos de chevaux frais qui galoppaient de façon à éreinter les nôtres. Arrivés à mi-chemin à la nuit tombante, nous dessellâmes nos

chevaux dans un village où pour abri, nous avions à choisir entre des cavernes, autrefois habitées par des cannibales, aujourd'hui par des chèvres, et la voûte du ciel. Il ne fallait pas parler d'occuper les huttes qu'on aurait pu nous offrir, et cela pour beaucoup de raisons, du moins le gouverneur ; on opta pour la voûte du ciel.

Pendant que le chef faisait dépecer un beau bœuf, dont un quartier me fut donné par Son Excellence pour les gens de ma suite, les femmes armées de faux, se rendirent dans les champs pour couper de l'herbe sèche qui devait nous servir de matelas. Nous étions tous pourvus de couvertures. Ce souper pris sous la voûte étoilée d'un beau ciel d'Afrique m'est resté dans le souvenir. Sir P. Woodhouse, à l'air peut être un peu froid quand il s'agissait d'affaires, était, on ne peut plus aimable et prévenant dans sa vie privée. Rien de guindé ni d'apprêté. Il m'en souvient que pendant le voyage il avait dans la poche de son paletot un épi de maïs grillé, dont les indigènes sont si friands, et de temps à autre il le sortait pour en grignoter quelques grains. Avait-on dessellé pour laisser reposer les chevaux et prendre quelque nourriture et une tasse de café noir, que le gouverneur était l'un des premiers à se mettre à la recherche de combustible pour faire chauffer l'eau. Le village de Molapo ayant été brûlé, ce chef s'était réfugié avec ses femmes, dans la station de M. Coillard dont il occupait les maisons ; une chambre fut cependant cédée au gouverneur et à sa suite ; il y avait là un grand lit de fer et un matelas d'une propreté douteuse ; il faut se rappeler qu'on venait de passer par des temps difficiles ; Molapo, en temps ordinaire, recevait royalement ses hôtes.

Une autre chambre me fut cédée, pour moi et deux compagnons de voyage ; nous n'avions d'autres lits que deux peaux de bœufs étalées par terre.

Dès le soir de notre arrivée, je m'empressai de réunir

les Bassoutos pour la prière ; Son Excellence assista au culte du matin.

Pendant qu'il était à Léribé, il reçut la réponse du président de l'État libre, aux propositions qu'il lui avait faites.

Après avoir passé un jour et demi à Léribé, le gouverneur et sa suite reprirent le chemin du camp de Korokoro; je ne le suivis pas, désireux que j'étais de connaître en détail, la situation religieuse des membres de ce petit troupeau depuis si longtemps privé de son pasteur.

Dans une réunion dont faisaient partie les chrétiens déjà admis dans l'Église et les catéchumènes au nombre de 26, j'ai pu me convaincre que ces enfants en la foi, de M. Coillard, avaient persévéré dans le bon chemin. Ils me rappelèrent les dernières paroles de leur missionnaire, brusquement arraché à son troupeau : « Aimez-vous et ne vous disputez pas ! » et ils ajoutèrent : « Nous sommes heureux de pouvoir dire que nous avons vécu ensemble fraternellement sans nous disputer ».

Le dimanche, je prêchai devant un auditoire très nombreux. Ma mission achevée, je repris le lendemain le chemin de Thaba-Bossiou.

Tout en chevauchant, j'appris d'un chrétien de mon église, le moyen employé par des parents païens, pour obliger une fille à épouser un homme qu'elle n'aime pas. On lui lie fortement avec un fil le bout d'un doigt, de manière à arrêter toute circulation du sang. Il ne m'a pas dit si cette recette était toujours efficace ; en tout cas, elle ne manque pas de cruauté.

Une des conséquences heureuses de ce voyage fut la fondation de deux annexes, l'une dans le district de Léribé, dans le village d'un relaps qui, naguère, appartenait à l'église de Thaba-Bossiou, Thomas-Sisa ; l'autre chez Motha, un fils de Moshesh, dans le district même

de Thaba-Bossiou. La première eut pour évangéliste un nommé Péka, la seconde, Sylas, beau-père du premier, homme plein de foi et d'amour pour les âmes. Dans le courant du mois de septembre, une autre annexe fut fondée à Mekhokhong dans le district de Thaba-Bossiou et confiée à Andréas, un homme éprouvé par sa foi et sa vie chrétienne.

L'État libre persistait à ne vouloir pas reconnaître l'intervention anglaise dans ses démêlés avec les Bassoutos ; il comprenait sans doute qu'il devrait rabaisser de beaucoup ses prétentions sur un pays qu'il croyait avoir conquis, parce qu'il avait été piétiné par sa cavalerie ; cependant le 6 juillet 1868, c'est-à-dire quatre mois après la proclamation du protectorat, les Boërs reçurent l'ordre de passer sur l'autre rive du Calédon. A partir de ce moment, les excursions cessent ou à peu près, la tranquillité renaît et les missionnaires en profitent pour voir ce qui peut être fait dans l'état d'incertitude dans lequel la politique les tenait encore.

On s'en souvient, la conférence avait décidé la fondation d'une école normale à Morija ; les fonds avaient été votés quand la guerre éclata. Il devait nécessairement s'écouler bien du temps encore avant la réalisation de ce projet d'une si grande importance pour notre mission. Cependant, avec la paix, qui devait se conclure un jour ou l'autre, un immense besoin d'instruction allait se faire sentir au sein de la tribu ; nous devions être les premiers à répondre à ce besoin. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si le frère Mabille, après avoir consulté ses collègues de Bérée et de Thaba-Bossiou, crut devoir commencer cette œuvre qui devait donner dans la suite de si beaux résultats. Il la commença petitement, comme doivent se commencer toutes les œuvres de foi ; il n'avait que six à huit élèves sortis de trois ou quatre stations différentes. Le régime en

fut austère, presque sévère et les premiers élèves sortis de cette école rappelaient plus tard, non sans quelque orgueil, le régime spartiate auquel on les avait soumis.

Mentionnons un événement important pour l'Église du Seigneur, qui eut lieu dans le courant de l'année ; nous voulons parler de la conversion de la grande prophétesse Manshoupa. Cette femme qui, depuis des années, jouait un rôle important dans le monde politique, s'était réfugiée à Thaba-Bossiou dans le cours des événements que nous avons racontés. Il y avait alors parmi les habitants de la station et les étrangers en grand nombre, que les troubles du pays y avaient amenés, un mouvement très accentué vers les choses religieuses. Manshoupa ne tarda pas à en ressentir les heureux effets. Elle tomba malade et fut visitée par des chrétiennes de la station qui, ravies de joie, vinrent un jour m'apprendre que Manshoupa priait. Appelé auprès de l'ex-prophétesse, je la trouvai en proie à la plus profonde douleur. Le souvenir de sa vie passée se présentait à son esprit sous d'effrayantes couleurs ; aussi, les seules paroles qu'elle put prononcer en sanglotant, furent celles-ci : « Je suis une grande pécheresse, croyez-vous que Dieu veuille me pardonner. » Tout son corps tremblait.

Manshoupa devint dans la suite une humble servante du Seigneur ; à son baptême, elle prit le nom de Anna. En devenant chrétienne, elle renonçait aux bénéfices de son ancien métier qui était très lucratif et se mit à travailler la terre et mangea son pain à la sueur de son visage.

Les affaires traînaient en longueur, et les frères, qui étaient encore en exil, en souffraient beaucoup. « Le temps s'écoule, écrivait l'excellent frère Daumas, réfugié en Natalie, et la délivrance que nous attendons avec tant d'impatience ne vient pas. Mais le travail ne nous manque pas et ma présence est bien utile aux pauvres Bassoutos qui

sont venus chercher ici des moyens de subsistance. Ils y ont construit des habitations temporaires, ils ont défriché le sol et ils y récoltent non seulement de quoi vivre, mais même de quoi vendre. Les femmes font des poteries très appréciées par les blancs, surtout par les Zoulous qui sont, en ce qui concerne l'industrie, inférieurs aux Bassoutos. A ma requête, ils ont établi parmi eux une réunion de prières qui se tient régulièrement tous les jours. Dans une visite que je leur ai faite, j'ai été touché de voir qu'ils avaient bâti une petite école en roseaux où un assez grand nombre d'enfants reçoivent des leçons. »

« Un polygame m'a demandé une lettre pour les missionnaires du Lessouto, parce qu'il voulait retourner dans ce pays et remettre à sa famille une femme de second ordre qu'il avait achetée et dont il sentait la nécessité de se séparer. Il eut d'abord à vaincre la résistance de cette femme qui prétendait que, si l'évêque Colenso était consulté, il prendrait son parti. Un de ses amis l'accompagna. Après de longues fatigues et de grands dangers de la part des Boërs, ils arrivèrent à Kolo, près de Morija où la femme fut replacée sous les soins de sa parenté. Quant au brave homme qui, par acquit de conscience, avait fait un voyage de plusieurs centaines de lieues, il est revenu me trouver, la face rayonnante, bénissant le Seigneur de l'avoir si miséricordieusement protégé. »

Indépendamment de cette petite congrégation qui vivait à la campagne, il y avait à Maritzburg, la capitale de la Natalie où résidait M. Daumas, un certain nombre de Bassoutos auxquels il prêchait l'Évangile, et de plus, une petite congrégation de pauvres Hottentots, comme perdus, au milieu des Zoulous. Certes, ce n'est pas le travail qui manquait à M. Daumas; mais son cœur et ses pensées étaient constamment tournés vers Mékuatling, qu'hélas! il ne devait plus revoir.

Nous voilà à la fin de l'année 1868, et la situation reste à peu près la même. Les Boërs sont encore sous les armes, mais ils s'aventurent rarement du côté des montagnes; ils se tiennent dans leurs camps retranchés. Cependant, de temps à autre, ils tiennent à ce qu'on sache qu'ils sont encore là; c'est ainsi qu'au commencement du mois d'octobre, un village des environs de Thabana-Moréna s'est vu attaqué au point du jour et trois Bassoutos furent tués. M. Germond parle d'un vieillard à lui bien connu qui a trouvé la mort dans cette circonstance. « De cette famille seule, voilà donc le père, la mère, deux fils et un petit-fils qui sont tombés sous les coups de la balle ennemie ! »

M. Germond, à l'ouïe de l'intervention du gouvernement anglais, s'était hâté de descendre de la Cafrerie et se trouvait à Aliwal, au passage de sir Philip Woodhouse, à son retour du Lessouto; on ne manqua pas de demander à Son Excellence la marche à suivre par les missionnaires dont les stations se trouvaient en pays contesté; la réponse fut : Attendez un peu !

Sur ce, M. Germond, qui n'appréciait en aucune manière le séjour d'Aliwal, fit atteler son wagon et se dirigea vers Masitissi, chez M. Ellenberger, où il resta environ un mois, après quoi il traversa l'Orange et se rendit à Béthesda où M. Gossellin était rentré depuis quelques semaines. La maison principale avait bien souffert; les portes et les fenêtres avaient été défoncées. On parvint non sans peine à mettre quelques chambres en état de recevoir le missionnaire et sa famille; l'hiver était à la porte.

Cependant, Béthesda n'était pas le but du voyage de M. Germond; il songeait à sa station de Thabana-Moréna et après avoir consacré quelques jours à des travaux indispensables, il se mit en route, à cheval, accompagné de quelques indigènes. Laissons-le nous décrire lui-même, ses

impressions à la vue de la station qu'il avait fondée au prix de tant de labeurs :

« ... La station fut bientôt en vue ; c'était bien elle, mais ce n'était pas elle, et je la contemplais avec la tristesse dont, après de longues années d'absence, on se sent saisi à la vue d'un ami dont la vieillesse ou la maladie ont défiguré les traits. De longues herbes envahissaient les cours, les murs étaient disjoints et les toits crevassés ; la maison était encore debout, mais les portes et les fenêtres en avaient été enlevées ; quelques arbres avaient grandi, mais en revanche, l'incendie avait gagné les hautes herbes qui remplissaient le jardin, et il ne restait ici et là que quelques tiges, noircies par la flamme pour désigner, les lieux où nous avions travaillé de si bon cœur et avec tant d'espérance.

« La pauvre chapelle était devenue une ruine, car la guerre ayant éclaté au moment où nous allions poser la charpente, les murs (construits avec des briques séchées au soleil) s'étaient partout effondrés par l'effet des pluies. En un mot, partout on lisait : misère et abandon ; la seule richesse que je pouvais y trouver encore, était celle des souvenirs.

« .... La moindre plainte serait coupable, car si mon troupeau est dispersé, il n'a pas du moins failli sous l'épreuve et il pourra être rassemblé de nouveau. Si des murs sont à bas et des arbres détruits, le mal est réparable et le Seigneur a sans doute voulu m'inviter par là à m'occuper toujours moins de mes intérêts et toujours plus des siens.

« La nouvelle de mon arrivée s'était répandue avec la rapidité de l'éclair et dès le lendemain, petits et grands, jeunes et vieux descendaient des montagnes pour venir me serrer la main. Ils étaient tous venus et cependant le tout se réduisait à bien peu. On voyait bien des figures

amaigries par la faim et surtout une collection indescriptible de haillons.

« Les chrétiens avaient cependant encore quelque chose de décent ; mais ce qui me faisait un peu oublier leur misère, c'était la joie de voir que la mort les avait du moins tous épargnés. Leur demandant comment ils faisaient pour vivre, l'un d'eux me répondit : « Nous ne le savons pas nous-mêmes ; notre provision de blé est épuisée depuis longtemps, nous ne mangeons que des herbes et des racines ; mais Dieu nous a fait vivre au jour le jour par sa puissance, et nous voilà. C'est du froid que nous souffrons le plus, car nous avons perdu nos dernières couvertures à la prise de Kémé. Aussi le soir, on fait un grand feu et l'on se couche autour ; mais alors, ajouta-t-il en souriant, il ne faut pas trop rêver, sans quoi on roule sur des charbons ; regarde plutôt mes jambes couvertes de cicatrices. »

« Je fus bien heureux de pouvoir venir au secours des plus indigents, grâce à l'envoi de nos chères sœurs de Nîmes. Mais il a fallu le faire un peu en cachette, car la misère était grande, et pour quatre heureux, on s'exposait à faire dix jaloux. »

Quelques semaines après, M. P. Germond et sa famille étaient de nouveau installés tant bien que mal à Thabana-Morèna, résolus d'y rester et d'attendre la solution des affaires politiques du pays.

Toutes nos stations moins cinq, étaient donc de nouveau occupées : Hébron, la Nouvelle-Beerséba, Hermon, Léribé et Mékuatling se trouvant au centre du pays contesté, ne pouvaient l'être sans dangers pour les missionnaires et leurs fidèles.

Nous venons de passer par un temps excessivement pénible et qui pesait de tout son poids sur les missionnaires exilés et sur ceux qui avaient pu rester dans leur champ

de travail, aussi bien que sur ceux qui avaient pu reprendre possession de leurs stations. On n'était plus en guerre, et pourtant on ne jouissait d'aucun des bienfaits de la paix. Comment expliquer un état de choses aussi préjudiciable aux colons de l'État libre qu'à leurs adversaires?

L'État libre avait récusé la compétence du plénipotentiaire chargé de pacifier le pays et avait envoyé à Londres une députation chargée de protester contre toute intervention dans ses démêlés avec les indigènes. Cette députation ne pouvait pas réussir auprès d'un gouvernement dont le représentant n'avait fait que se conformer aux instructions qu'il avait reçues de lui.

Ce n'est donc qu'au commencement de l'année 1869 que les négociations furent ouvertes à Aliwal; Son Excellence sir Philip Woodhouse représentait les Bassoutos. C'est le résultat de ces négociations laborieuses, que le Gouverneur fit connaître aux Bassoutos, dans une réunion immense tenue à Korokoro, la demeure temporaire du résident anglais, le 22 du mois de mars 1869.

On ne pouvait pas s'attendre à recouvrer tout le pays avec ses anciennes limites, et cependant, les amis des Bassoutos apprirent avec chagrin qu'on leur enlevait quatre stations missionnaires, celles qui se trouvaient sur les frontières, savoir : Hébron, la Nouvelle-Beerséba, Mabôlela et Mékuatling. Ces deux dernières, il est vrai, pourront, si on le désire, continuer à servir à l'instruction des indigènes, mais la quantité de terrain qu'on leur accorde est insuffisante, aussi, le Gouverneur propose-t-il à Moletsane, le chef de Mékuatling, de venir s'établir dans telle partie du Lessouto moins encombrée qu'ailleurs.

Moletsane ne pouvait pas ne pas accepter la seule offre qui lui assurait un peu d'avenir pour son peuple; mais sa douleur fut immense et son mécontentement égalait sa douleur.

Les Bassoutos et leurs chefs se virent enlever avec regret une portion si considérable de leur pays; mais ils avaient le sentiment de leur fatigue et, sans le dire tout haut, ils pensaient tout bas que sans l'intervention du Gouverneur ils auraient pu tout perdre.

Je voudrais ici rendre témoignage à la conduite noble et désintéressée de sir Philip Woodhouse qui, par amour pour les Bassoutos, leur a maintes fois sacrifié son repos. Bien que le terme de son séjour au Cap fut échu, il avait accepté une prolongation de pouvoir, afin de servir la cause des Bassoutos. En fait, il était seul à défendre les intérêts d'une tribu qui l'intéressait vivement à cause de ses instincts pacifiques et de son esprit industrieux. Quand il vit que les Bassoutos faiblissaient de toute part, que les forteresses les mieux défendues étaient enlevées par les Boërs, grâce à la supériorité de leurs armes, il eut peur, et sans avoir reçu aucun ordre de son gouvernement, il lança sa proclamation, en vertu de laquelle les Bassoutos étaient placés sous la protection de l'Angleterre. Cet acte si généreux ne fut ratifié par le gouvernement britannique que plusieurs mois après.

Le Protectorat proclamé, il détacha, sans y être autorisé par le parlement du Cap qui ne parvenait pas à cacher sa sympathie pour les Boërs, cinq cents carabiniers à cheval qui, en hâte, se dirigèrent vers le Lessouto et prirent position non loin de la résidence de Moshesh.

Dans les négociations de paix qui eurent lieu à Aliwal, Son Excellence sir Philip Woodhouse ne négligea rien pour servir de son mieux les intérêts de ses clients; mais son pouvoir était limité par le fait que son gouvernement ne le soutenait que moralement; pour obtenir ce que réclamait la justice et l'humanité, il eut fallu, comme en 1848, mettre l'État libre de l'Orange sous la puissance anglaise, et c'est ce que son gouvernement ne voulait pas faire.

Je ne sais pas si sir Philip Woodhouse vit encore; vivant ou mort, je tiens à rendre, à lui ou à sa mémoire, le témoignage qu'il a été un réel bienfaiteur pour les Bassoutos; et, avec les éphémérides de l'almanach du Lessouto, je puis répéter à la date du 22 mars : « Sir Philip Woodhouse a fait rendre aux Bassoutos une partie considérable de leur pays. »

CHAPITRE VIII

Résultat final des négociations ; nous perdons plusieurs stations. — M. Daumas part pour l'Angleterre. — Il apprend la mort de sa fille aînée. — Mort de Mme Eug. Casalis. — Tous les ouvriers sont à l'œuvre de nouveau. — Une famine suivie de fièvre typhoïde. — Philémon ; quelques traits de sa vie, sa mort. — Réveil général. — Moshesh ; sa maladie, sa conversion, sa mort, ses funérailles. — Grandeur de la perte faite par la tribu. — La mort de M. Lemue. — La station de Carmel est vendue. — Moletsane ; sa conversion. — Ce qu'ont fait les Églises de Hollande et de Suisse pendant l'année 1870. — Tsékélo en France. — M. Daumas retourne en Afrique. — Sa douleur, sa mort.

Cependant le résultat final de ces négociations avait porté un coup terrible dans le cœur de tous les missionnaires ; mais surtout de ceux qui y étaient directement intéressés. MM. Cochet, E. Rolland et Keck comprirent pourtant qu'ils devaient sacrifier leur intérêt particulier à l'intérêt général ; ce sacrifice fut trop pénible à faire pour M. Daumas, aussi cédât-il aux désirs exprimés par de nombreux amis de Natal, et il alla en Europe pour tenter d'amener le gouvernement anglais à modifier le résultat des derniers arrangements avec l'État libre. Il était accompagné d'un homme de loi, M. Buchanan, et d'un fils de Moshesh, nommé Tsékélo. Ils étaient porteur d'un mémoire adressé à Lord Granville.

La démarche tentée par M. Daumas semble tout à fait naturelle et cependant elle était de nature à compromettre la véracité de caractère des missionnaires français, si ces derniers y avaient pris part.

Au jour de l'abaissement et du malheur, au lendemain de ce traité malheureux qui livrait les deux tiers du pays à l'étranger; après la chute de la forteresse de Kémé, le gouverneur court à notre secours et jette sur le Lessouto fatigué, amoindri, le drapeau du protectorat anglais. Quel était alors le devoir des missionnaires? Accepter ce secours et promettre au pouvoir protecteur le concours et l'appui moral d'une influence acquise, pour ramener la paix et la prospérité dans le pays. Ce jour-là, tant était grand le découragement des Bassoutos, ils auraient consenti à tout. Revenir en arrière, former un parti de mécontents, alors que tout danger était éloigné, n'eut pas été digne de missionnaires serviteurs du Dieu de paix; ce qui était fait, bien que douloureux pour leurs cœurs, ils devaient s'y tenir et ne pas lancer les Bassoutos dans des aventures peu honorables pour leur caractère national. M. Daumas, lui, n'était pas au Lessouto quand le protectorat fut proclamé; il ignorait sans doute les engagements pris par les chefs et par les missionnaires et qui consistaient à travailler en commun avec le gouvernement protecteur, au relèvement de la tribu. Mais si M. Daumas n'était pas lié par des engagements pris par ses collègues, ces derniers ne pouvaient pas non plus le suivre dans la voie de protestation dans laquelle il entrait. Ce fut pour ce frère, que tous aimaient et appréciaient, un véritable crève-cœur de se voir seul sur la brèche; mais l'honneur du caractère français était engagé dans cette affaire, et notre devoir était tout tracé quand le résident anglais, au nom de son gouvernement, nous demanda s'il pouvait compter sur nous pour l'accomplissement de sa lourde tâche.

Une épreuve autrement grande que l'insuccès de ses démarches allait frapper au cœur M. Daumas pendant son séjour en Angleterre; il y apprit la mort de sa fille aînée Mathilde, devenue depuis un an la compagne de

M. Campbell, fils d'un pasteur écossais. C'est en donnant le jour à son premier enfant qu'elle a contracté la maladie à laquelle elle a succombé.

Au commencement du même mois (août) une autre sœur également jeune, également aimable et aimée de tous, rendait le dernier soupir à Morija ; c'était Mme E. Casalis née de Puri. La mission tout entière se sentit comme frappée au cœur par la perte de ces deux jeunes femmes qui semblaient avoir devant elles une longue carrière à parcourir.

Les quatre années de troubles politiques, par lesquelles le Lessouto venait de passer, avaient pesé de tout leur poids sur la constitution d'ailleurs si robuste de Moshesh. Il était d'une maigreur excessive et d'une grande faiblesse. On devait le porter, lorsqu'au milieu du jour il voulait jouir dehors des rayons du soleil qui seuls parvenaient à le réchauffer complètement. Le dernier traité de paix, qui lui enlevait une portion si considérable de son pays, le consumait ; il avait quelque espoir que son fils Tsékélo, qui avait accompagné MM. Daumas et Buchanan en Angleterre, réussirait à provoquer quelques changements en faveur des Bassoutos.

Cet espoir était légitime chez un homme qui avait montré tant d'aménité à l'égard de la race blanche et qui croyait encore à la justice ; mais ce devait être une déception de plus. Aussi bien Moshesh, à l'exemple de ses adversaires, avait plus d'une fois fait usage d'une politique qui ne pouvait qu'être funeste à son peuple ; dans la crainte de voir des chefs subalternes se détacher de lui, il avait lâché la bride à leurs ambitieux appétits, oubliant que, comme chef suprême de la tribu, il était responsable de tous leurs méfaits. Arrivé au terme de sa carrière il récoltait les fruits de cette politique du laisser-faire, et il en souffrait.

Cependant il voyait s'accomplir un des rêves de sa vie.

Souvent, en voyant le peu d'entente qui existait entre ses fils, et la jalousie qui les dévorait tous, il avait exprimé la crainte de les voir s'entretuer et de ramener ainsi sa tribu au point où il l'avait trouvée en venant au pouvoir. Cette crainte, fondée sur la connaissance qu'il avait de chacun de ses fils, lui avait fait saluer avec joie le protectorat général proclamé par l'Angleterre sur tous les peuples et tribus qui se trouvaient au nord de l'Orange; on sait que l'essai fut malheureux. Il n'avait cependant pas cessé d'espérer de voir un jour se réaliser cet espoir, et c'est dans un moment où la tribu était à deux doigts de sa perte que son souhait fut accompli.

Les arrangements conclus entre le Gouverneur du Cap, agissant au nom et dans l'intérêt des Bassoutos, et les autorités de l'État libre, eurent pour conséquence de grandes mutations dans le personnel de la mission. La population de Hébron, ayant suivi son chef Lébénya à Matatièle, où nous la retrouverons plus tard, M. Cochet fut placé à Béthesda en remplacement de M. Ellenberger qui conservait sa station de Masitissi.

MM. Rolland père et fils s'établirent à Hermon avec l'espoir d'y être suivi par leurs enfants en la foi de Beerséba. Le missionnaire d'Hermon, M. H. M. Dyke et son neveu M. E. Casalis furent appelés à Morija pour y prendre la direction de l'école normale déjà fondée par M. Mabille et qui cheminait bien.

Nous avons vu M. Germond anticiper sur les événements et s'établir au milieu de ses ruines presque désertes, mais qui peu à peu se repeuplèrent de ses anciens habitants; il en fut de même de Siloé et de Léribé en sorte que, bien avant la fin de l'année 1869, tous les missionnaires étaient de nouveau à l'œuvre dans la partie du Lessouto qui leur était conservée comme champ de travail.

La guerre avait engendré la famine, et la famine, comme

toujours, fut suivie d'une épidémie de fièvre typhoïde qui fit un grand nombre de victimes parmi nos Bassoutos, surtout parmi nos jeunes hommes. Cette épidémie fut entre les mains de Dieu un puissant moyen de réveil; on pourrait écrire des pages sans nombre, si on voulait raconter les traits édifiants de délogements de chrétiens; mais il faut se borner. Nous ne passerons cependant sous silence la mort de Philémon, l'instituteur de Morija, cet ami fidèle et dévoué de M. Mabille, dont la carrière, quoiqu'abrégée, est pleine de faits qui parlent en faveur de la profondeur de sa piété. Sa conversion remontait à plus de quinze ans en arrière et avait eu pour cause un événement tragique. Il s'était endormi dans une hutte, sans éteindre le feu qui se trouvait là, dans un petit brasier; le vent, en pénétrant dans la hutte, avait ravivé des charbons qu'on pouvait croire éteints et le feu se communiqua au chaume juste à l'entrée de la porte. Se voyant dans l'impossibilité de sortir, il se couvrit d'une peau de bœuf qui se trouvait là et présenta à Dieu cette prière : « O mon Dieu! Si tu permets que mon corps brûle, sauve mon âme. » Philémon n'était alors qu'un jeune enfant, mais la manière providentielle, dont il avait été sauvé, avait agi sur son cœur, sur sa conscience et sur sa volonté; il se donna au Seigneur.

Quelques années plus tard, Philémon causa quelque inquiétude à son missionnaire, qui craignit un moment de le voir céder aux tentations du monde; ce fut un accident, qui pouvait lui causer la mort, dont Dieu se servit pour le retenir et le rattacher à Lui d'une manière décisive. On était en train de réparer la toiture du temple de Morija, quand Philémon, qui se trouvait au sommet, tomba d'une hauteur de sept à huit mètres. On le releva vivant, mais il conserva, pendant toute sa vie, des traces de cet accident. En parlant de ce frère, au moment de sa mort

M. Casalis fils écrivait : « Un homme fort est tombé en Israël. »

L'une des bien rares paroles qu'il a prononcées pendant sa maladie a été celle-ci : « Je suis las de la vie et de ses péchés. » M. Mabille, en épanchant sa douleur dans un cœur qui pouvait le comprendre, s'exprime ainsi sur son compte : « C'est une grande perte pour l'Église de Morija. J'ai souvent parlé de cet ami dans mes lettres et rendu témoignage à sa sincérité, à son activité incessante, à son zèle en toutes choses, à ses bons conseils, à ses capacités. Nul ne saura ce qu'il était pour moi : il était mon bras droit, mon conseiller, un aide en qui j'avais toute confiance. Je pourrais en parler en termes qui paraîtraient excessifs à plusieurs, et cependans je resterais encore au-dessous de la réalité. Il était notre commensal habituel ; ne pouvant pas digérer facilement les aliments du pays, il vivait avec nous ; avant le décès de ma belle-sœur, celle-ci et ma femme le prenaient chacune pour une semaine. Il pouvait soutenir une conversation très facilement ; ses remarques, ses appréciations étaient toutes frappées au coin du bon sens. C'est beaucoup dire pour un Mossouto qui n'avait pas reçu d'éducation. Mais ses facultés naturelles, éveillées par son commerce journalier avec nous, l'avaient élevé bien haut...

« ...C'était une belle âme que la sienne ; c'était un chrétien vivant qui avait fait bien des expériences, des expériences de tout genre, de chute, de relèvement, de confiance en lui-même et de défiance de lui-même, de combats contre le péché, hélas! comme tout enfant de Dieu est appelé à en faire...

« ...Il était fort aimé de ses élèves ; il les avait amenés à être aussi sages, aussi ordonnés, aussi appliqués en son absence qu'en sa présence. J'aurais encore bien des choses à dire si je parlais de son école du dimanche, des réunions qu'il tenait pour les enfants baptisés, mais non convertis,

des leçons qu'il donnait à des adultes, ct même à des vieillards. Un des derniers signes qu'il a fait pendant sa maladie a été pour demander le flageolet dont il se servait pour appeler les enfants ct leur donncr des ordres; mais il nc put en tirer aucun son. »

L'année 1870, qui devait êtrc pour la Franec une annéc si désastreuse, se présenta dès son origine sous un aspect eneouragcant pour l'œuvrc des missions au Lessouto. Il y avait comme un souffle de l'Esprit de Dieu qui planait au-dessus de la tribu tout entièrc. La fièvre typhoïde avait fourni à de nombreux chrétiens l'occasion de manifester une eonfiance inébranlable en la grâce de Dieu aux approehes dc la mort; les moins disposés à recevoir l'Évangilc devaient reconnaître qu'il était une puissance à nullc autre semblable. On avait perdu tout espoir dc voir se modifier les derniers arrangements pris à Aliwal, et ehacun s'efforçait de tirer le meilleur parti de la situation faite aux Bassoutos. Lc résident britannique s'était installé à Masérou, sur les bords du Calédon; il avait auprès dc lui un certain nombre dc earabiniers à eheval, ehargés de fairc la police et d'empêcher quc des étrangers ne vinssent trafiquer dans le pays sans en avoir auparavant payé unc ecrtaine redevance.

Dans une lettre du missionnaire de Thaba-Bossiou au direeteur de la maison des missions et datée du commencement de l'annéc, il avait eonstaté que dans lcs dispositions de Moshesh quelque ehose semblait indiquer qu'il se faisait en lui une œuvrc de Dieu. Dans une lettre subséquente, le même missionnaire écrivait : « Je suis ehargé de vous apprendre unc nouvelle qui ne manquera pas de vous réjouir. Le ehef Moshesh me prie de vous dire, ainsi qu'à M. Arbousset, qu'il est devenu croyant. » Dans une précédente lettre, jc vous ai parlé de manière à vous faire comprendrc qu'il cherchait la voie du salut; permettez-moi de

revenir en arrière et de vous raconter aussi brièvement que possible ce que nous savons de la conversion de cet homme si remarquable à tant d'égards.

« Si je ne me trompe, je vous ai déjà parlé, dans une précédente lettre, d'un entretien particulier que j'avais eu avec Moshesh et dans lequel je l'avais conjuré de se rendre aux invitations du Seigneur et de donner ainsi à tous ses amis d'Europe et d'Afrique la consolante perspective de le voir un jour dans la patrie céleste. Depuis lors, je n'ai pas cessé d'aller le voir, et j'ai placé auprès de lui des membres de l'Église pour le soigner, lui lire la Parole de Dieu et prier avec lui.

« Il y aura bientôt quinze jours, je me rendis auprès de lui selon ma coutume. Je lui lus la première partie de l'Évangile selon saint Jean. Lorsque j'arrivai à ces mots : « Nul ne vient au Père que par moi », Moshesh les répéta. Je crus alors devoir fixer son attention sur cette parole et sur celle-ci : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, je m'en vais vous préparer le lieu. » Je lui dis en terminant : « Fils de Mokhatchane, un trône est préparé pour toi dans le ciel ; crois en Jésus, le Sauveur du monde, et tu seras sauvé. »

« Ce fut comme s'il entendait pour la première fois le message du salut. Un ciel ouvert au pécheur et un Sauveur qui nous en donne la possession, telles furent les deux idées qui le frappèrent. Il en fut tellement saisi que, quand je me fus retiré, il se fit relire cette portion de l'Écriture et fit aux chrétiens comme un reproche de lui avoir jusque-là caché la voie du salut. Ce fut un peu plus tard que, pendant la nuit, il fit appeler Moïse Mousetse et lui remit pour moi le message qui se trouve au commencement de cette lettre.

« Mercredi matin, il me sembla qu'il était plus mal. Je lui lus le cantique de Siméon, j'ajoutai quelques paroles,

puis, lui prenant la main, je lui dis : « Moshesh, est-ce bien là ton espérance? » — « Oui », me répondit-il. Sa faiblesse était extrême, il ne parlait qu'avec beaucoup de difficulté. Je lui demandai s'il ne voudrait pas recevoir le baptême. Il me répondit qu'il n'était qu'un enfant, qu'il désirait que j'invitasse mes frères, les missionnaires, à venir se joindre à moi pour aviser à ce qu'il convenait de faire.

« En toute hâte, je fis partir deux exprès à cheval, l'un pour Morija, l'autre pour Bérée. Le même jour arrivèrent à Thaba-Bossiou mes chers collègues, Maitin, Duvoisin, Mabille et Casalis. Moshesh éprouva beaucoup de plaisir à les voir. De leur côté, ils exprimèrent leur joie d'apprendre qu'il était entré dans la voie du salut. L'un d'eux, parlant au nom de tous, exprima le vœu que le Seigneur voulût bien lui accorder une augmentation de jours pour qu'il pût confesser publiquement son nom. Cette pensée le frappa et lui sourit. Un autre de nos frères fut chargé de lui dire que la conférence des missionnaires devait avoir lieu le mois prochain, et que si Dieu prolongeait jusque-là son existence terrestre, nous profiterions de cette circonstance pour lui administrer le baptême. Cela aussi parut lui faire plaisir.

« La joie est grande dans l'Église du Seigneur au Lessouto. De nombreuses prières montent au ciel pour demander à Dieu d'éclairer et de fortifier la foi du chef de la tribu. »

Et dix jours plus tard : « Moshesh continue à être dans le même état pour ce qui regarde sa santé ; il a fait écrire à tous ses fils pour les informer du changement qui s'est opéré en lui. »

A partir du moment où Moshesh a eu reçu dans son cœur la vérité qui sauve, il a tenu à proclamer ouvertement et fermement qu'il voulait faire partie de l'Église évangélique, afin de déconcerter les prêtres de Rome et les inviter par là à cesser leurs obsessions. Ce fut en vain, ces mes-

sieurs n'ont pas cessé de faire des efforts pour amener le chef à leur permettre d'être baptisé par eux. Fort heureusement, Moshesh tint bon, et son entourage, composé de chrétiens, veilla à ce que ces importuns ne pussent pas réaliser leur dessin clandestinement.

Le dimanche 13 février, Anna, l'ancienne prophétesse, dont la conversion récente avait fait tant de bruit et de bien à l'Église, se rendit auprès de Moshesh. Celui-ci fut très heureux de la voir et, lui saisissant les deux mains, il lui dit : « Ma sœur, ma sœur, il nous faut marcher dans le chemin étroit. » L'un et l'autre étaient émus jusqu'aux larmes.

Le mois suivant, je me rendis sur la montagne de Moshesh en compagnie de M. Germond, en visite à Thaba-Bossiou. Moshesh était bien faible ; néanmoins, il répéta plusieurs fois les paroles qui commencent le XIVe chapitre de saint Jean, après quoi il ajouta : Ki tsepo e monate hakakang « ki tsepogali, « Combien est douce cette espérance, c'est une grande espérance ».

« M. Germond lui dit alors : « Moshesh, je t'apporte les salutations de Moletsane ; il désire te voir et s'entretenir avec toi, car lui aussi est converti. » Moshesh répondit et lui dit : « Qu'il sera doux de ne pas être séparé de Moletsane. » Je lui ai lu son chapitre favori et nous sommes descendus.

L'état de Moshesh allait en empirant ; ému à la pensée que l'heure dernière du chef approchait, je fis avertir les frères les plus rapprochés, les invitant à se rendre à Thaba-Bossiou pour le dimanche. Informé de cela par ses fils Letsié et Massoupa, il leur dit : « Je n'y serai plus. » En effet, le 10 mars, nous trouvâmes qu'il avait perdu sa connaissance et le lendemain, à 9 heures environ, il rendait sans souffrance le dernier soupir.

Le calme le plus parfait était empreint sur son visage ; on eut dit qu'il sommeillait.

Comme le missionnaire contemplait fort ému, les restes mortels de ce vieillard que la mort venait de nous ravir, une jeune fille chrétienne, parente de Moshesh, s'approcha de lui et lui dit : « Vois mes yeux, je ne pleure pas. Je bénis Dieu de ce qu'Il vous a envoyés parmi nous pour être des instruments de salut pour notre chef. Si Moshesh pouvait revenir à la vie, il nous dirait : « Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes. »

Ce témoignage ému de la jeune Amélia, consola le serviteur de Dieu, qui venait, lui, de faire une perte immense.

L'enterrement fut fixé pour le lendemain samedi à quatre heures. Huit missionnaires étaient présents. Les jeunes gens de l'école normale de Morija précédaient le cortège funèbre, la bière était portée par des membres de la famille, la foule était immense. Le missionnaire de Thaba-Bossiou fut chargé du service funèbre sur la tombe. Il lut en présence de cette grande assemblée le chapitre XIV de de saint Jean, que Moshesh ne se lassait pas d'entendre et qu'il s'était fait relire peu avant de mourir, puis, retraçant à grands traits l'histoire de la vie de cet homme qui avait reçu avec tant de bienveillance les premiers missionnaires, à une époque où il ignorait lui-même ce que c'était que l'Évangile, l'orateur posa devant cet immense auditoire cette question solennelle : « Où est allé celui qui accueillit si bien les envoyés de Dieu? Est-il mort chrétien, où bien est-il mort païen? Il raconta alors la conversion de Moshesh, et les phases diverses par lesquelles sa piété avait passé, jusqu'au moment de sa mort. »

Un frère termina par la prière, après quoi les trois principaux fils de Moshesh, le Dr Eug. Casalis et M. Maitin prirent successivement la parole.

Le missionnaire de Thaba-Bossiou termina sa communication à son ancien collègue, M. Casalis, en disant : « Ainsi

s'est terminée la carrière de cet homme que vous avez aimé comme moi. Je ne voudrais pas être aveuglé par la douleur, au point d'oublier ses défauts, mais il avait des qualités que personne n'a jamais contestées, et dans le nombre, je puis citer sa débonnaireté et cette parfaite urbanité qui ne l'abandonnait jamais dans ses rapports avec nous. J'ai eu souvent à lutter contre lui, mais il ne m'a jamais fait entendre un mot désagréable. Il était l'ami des enfants, et le pauvre était toujours écouté par lui. Que n'a-t-il été amené à faire profession de l'Évangile vingt ans plus tôt. »

Quelques semaines après, le même frère écrivait à ce même ami : « Je suis allé aujourd'hui pour la première fois depuis l'enterrement de Moshesh sur la montagne de Thaba-Bossiou. Comme tout y est triste, comme tout y porte encore l'empreinte du passage récent de la mort ! Je n'y ai plus trouvé celui que, depuis quinze ans, j'avais l'habitude de rencontrer toujours comme un vieil ami. Depuis son départ de cette terre, un vide immense s'est fait dans mes occupations, mais aujourd'hui, je l'ai senti beaucoup plus vivement encore. J'ai célébré le culte en présence d'un auditoire qui partageait mon émotion, et, si je n'étais pas parvenu à me contenir, nous aurions tous fondu en larmes, à force de sentir l'absence de celui que nous aimions tous si cordialement. Tous les vieux conseillers et amis du défunt sont ébranlés et nous demandons bien ardemment au Seigneur de les convertir véritablement à Lui ! »

La veille du jour où Moshesh quittait cette vallée de larmes, M. Prosper Lemue était, lui aussi, enlevé à l'affection de sa famille et de son troupeau de Carmel. Il succombait aux atteintes d'une gastrite chronique, qui avait dégénéré en un cancer de l'estomac. Depuis longtemps la santé de ce frère laissait beaucoup à désirer et, juste un

mois avant sa mort, il ne put, en chaire, achever son sermon. Il comptait 40 ans de ministère.

Prosper Lemue, originaire de Esqueheries (Aisne), fut le premier protestant français qui ait répondu à un appel du Comité de la Société des Missions de Paris, lorsque les Églises de France eurent décidé qu'on porterait l'Évangile aux païens. Voici ce que le directeur de la maison des Missions écrivait de lui au lendemain de sa mort : « ..... le pasteur d'élite auquel ses collègues regardaient comme à un modèle, l'homme qui, par la distinction de ses manières, ses connaissances variées, sa piété patriarcale, son extrême bonté, sa grande humilité était devenu, au sud de l'Afrique l'objet d'un respect et d'un amour universels, Prosper Lemue s'en est allé dans son repos. »

« Je n'ai ni grande joie, ni grande tristesse; je m'en remets au Seigneur, » disait notre frère dans un moment où la mort semblait s'approcher de lui à grands pas. Le matin du jour où il devait rendre son âme à Dieu, sa chère compagne lui demanda s'il croyait approcher de la vallée de l'ombre de la mort. — J'y suis, répondit-il. Comme elle lui répétait ce passage de la Bible : « Seigneur, laisse maintenant ton serviteur aller en paix, il ajouta solennellement et distinctement : « Car mes yeux ont vu ton salut. » Ce sont ses dernières paroles.

La perte de cet éminent serviteur de Dieu, l'un des trois pionniers de la Mission française au sud de l'Afrique, fut vivement sentie par la conférence des missionnaires français au sein de laquelle il occupait une place si distinguée. La station de Carmel, dont il était le missionnaire depuis 24 ans, avait été fondée en vue d'y établir une école normale pour nos jeunes gens bassoutos; c'est dans ce but qu'il avait été appelé de Motito, sa première station fondée au-delà du Waal, dans le pays des Batlapis. Comme la station de Carmel se trouvait enclavé dans l'État libre de

l'Orange et que le voisinage des Boërs rendait assez difficile le séjour des indigènes dans cet endroit, la conférence crut devoir la supprimer et en vendre le terrain et les bâtiments. Le produit de la vente a contribué à former un fonds de réserve destiné à assurer une retraite aux missionnaires âgés et une pension à leurs veuves. Les chrétiens de Carmel se sont réfugiés dans d'autres stations missionnaires en particulier à Thabana-Moréna.

En parlant des mutations provoquées par la perte de plusieurs de nos stations, nous avons dit que M. Cochet avait accepté le poste de Béthesda; mais ce frère n'y resta pas longtemps; il éprouvait une grande lassitude accumulée par un ministère de 25 années au sud de l'Afrique; il demanda et obtint du Comité de rentrer en France. On comprend que ce frère qui avait toujours été sur la frontière, entre les blancs et les noirs, en ait éprouvé de grands ennuis et surtout des fatigues incessantes; de plus, il était chargé d'une nombreuse famille dont l'avenir le préoccupait. En quittant l'Afrique, il n'osait affirmer qu'il reviendrait; cependant, après un séjour de quelques années en Europe, où il eut à souffrir dans les environs de Saint-Quentin de la guerre franco-allemande, il revint à Béthesda.

Dans une visite que fit M. Germond à Moshesh, peu après la conversion de ce dernier, il lui avait parlé de Moletsane, le chef de la station de Mékuatling, et lui avait dit que lui aussi s'était donné au Seigneur. Nous devons au rang qu'occupait ce chef dans la tribu de donner quelques détails sur le changement qui s'est opéré en lui vers l'année 1870.

Ce chef avait été pendant de longues années évangélisé par M. Daumas à Mékuatling, mais sans profit, semblait-il, pour son bien spirituel. Des membres de sa tribu, en grand nombre, avaient accepté l'Évangile et fait des progrès

dans la civilisation ; lui était resté le même. Il avait pour son missionnaire un respect profond, et professait à son égard un attachement à toute épreuve. En 1865, Moletsane concentra ses forces au centre du pays, et, lorsque les hostilités commencèrent à cesser, il se réfugia à Bérée. C'est là que ce chef commença à s'enquérir des choses de la piété ; lui et sa tribu avaient beaucoup souffert des conséquences de la guerre, et, après s'être vaillamment défendus, ils avaient perdu leur pays. On le plaça auprès d'une montagne, non loin de Siloé, une annexe de Thabana-Moréna, et c'est là que le Seigneur acheva en lui une œuvre commencée ailleurs. Mais laissons la parole à M. Germond :

« Lorsqu'il arriva dans nos environs, Moletsane était déjà sous des impressions sérieuses, mais il parlait peu de ses sentiments. Un jour, cependant, que j'étais allé lui rendre visite dans son village, la conversation vint à tomber sur la guerre. Chacun des assistants en parla à sa façon, seul Moletsane se taisait. Me tournant de son côté, je lui dis : « Et toi, quelle est ton opinion ? Tu dois en avoir une, car tu as fait la guerre assez souvent. » Il resta silencieux un instant, puis, levant sur moi un regard de profonde tristesse, il s'écria : « Oui, je l'ai faite, et trop souvent ; je suis un méchant homme et un grand pécheur devant Dieu. »

« Cette réponse me surprit, je m'attendais à autre chose ; j'appuyai, cependant, de quelques paroles la remarque du chef et nous nous séparâmes. Quelques jours plus tard, il vint avec ses gens à une fête chrétienne dans la station. Vers la fin du service, je remarquai qu'il tremblait violemment ; ma femme s'approcha de lui et lui demanda s'il était malade ; il fit signe que non, et, ramenant son manteau sur sa tête, il demeura à sa place longtemps après que la congrégation se fut dispersée.

« Comme il pleuvait, il passa la nuit dans notre maison, mais c'est à peine s'il voulut échanger quelques paroles avec nous.

« Huit jours après, il me fit demander pour l'enterrement d'une de ses femmes, morte en chrétienne après une douloureuse maladie. Le service achevé, Moletsane me prit par le bras, me fit asseoir devant sa maison, et, en présence de ceux que la circonstance avait amenés dans le village, il me dit : « Vois, mon missionnaire, il n'y a plus à hésiter : Dieu m'a vaincu. J'ai refusé longtemps d'entendre sa voix, maintenant il n'y a plus moyen. Oh ! que j'ai passé par une grande angoisse à Thabana-Moréna, lors de la célébration de la Sainte-Cène ; je vous voyais, je voyais mes fils s'approcher de la table, et mon cœur me disait : « Vois-tu, ceux-là sont des brebis du Seigneur, mais toi, tu n'en es pas. »

« A partir de ce moment, je suis heureux de pouvoir dire que Moletsane a été conséquent avec sa profession. Il a tenu une grande assemblée de sa tribu, où il a déclaré que, dorénavant, il voulait servir l'Éternel ; il s'est séparé de ses concubines, et a interdit le rite de la circoncision parmi son peuple. »

L'année 1870, dont le souvenir restera à jamais gravé dans la mémoire de tout patriote qui aime sincèrement sa patrie, fut témoin de manifestations touchantes de l'amour chrétien de la part des Églises de Hollande et de Suisse. Quand il devint évident que Paris allait être investi, le comité des Missions prit des mesures pour assurer à ses ouvriers à l'œuvre, au sud de l'Afrique, leur pain de chaque jour ; il envoya au banquier de Londres leur argent avec prière d'y ajouter ce qui pourrait manquer pour payer les traites déjà en circulation. Cette dernière requête fut rejetée dans un moment où il devenait impossible pour le comité de prendre de nouvelles mesures. C'était la seconde

fois que la protestante Angleterre en usait ainsi à notre égard : en 1848, elle avait agi de même. Les personnages composant le comité des Missions, dont l'honorabilité n'a jamais été contestée, auraient dû lui paraître une garantie suffisante ; mais on ne saurait imposer la générosité à qui en manque, et nos banquiers anglais en ont certainement manqué dans cette circonstance. On s'est alors adressé aux frères de Hollande, de Genève, de Lausanne et de Neufchâtel par le moyen de la poste aérienne, et, avec un généreux empressement, ces vieux amis de notre œuvre, qui est aussi la leur, répondirent à cet appel. Ce témoignage de l'amour chrétien manifesté dans un jour de détresse nationale, a vivement touché le comité directeur ; il a rempli les missionnaires d'un sentiment d'ineffaçable gratitude. Ces derniers, touchés des malheurs de la patrie et de l'abnégation de frères appartenant à des nationalités différentes, renoncèrent, cette année-là, à un tiers de leur salaire.

Il nous serait impossible de transcrire ici ce qu'ont été pour les missionnaires français, ces jours ténébreux où la France, si chère à leur cœur, leur était représentée par la presse anglaise comme déchirée par l'Aigle noir, jusqu'au fond de ses entrailles. Il nous semble pourtant que nous devons reproduire ici, deux lettres qui sont l'expression vivante des sentiments qui remplissaient alors leur cœur. La première est écrite au nom de la conférence et porte les signatures de deux de ses membres, la seconde est personnelle.

« *Messieurs les membres du Comité.*

« Messieurs et honorés frères,

« Les événements douloureux dont notre chère patrie est le théâtre depuis quelques mois, nous ont imposé le devoir de nous réunir en conférence extraordinaire à Bérée. Nous

n'essaierons pas de vous exprimer l'intensité de notre douleur à l'ouïe des malheurs successifs qui ont fondu sur la France. Le souvenir en est sans cesse présent à notre pensée, et nous ne trouvons de consolation dans cette épreuve poignante, qu'en nous rappelant que l'Éternel règne sur les peuples, aussi bien que sur les individus.

« Qui nous eut dit, lorsque naguère vous pleuriez avec nous sur les malheurs d'une guerre d'invasion dans ce pays, que nous serions sitôt appelés à vous apporter à notre tour un tribut de chrétienne sympathie, pour des malheurs semblables, mais d'une étendue et d'une intensité infiniment plus grandes? Nos prières s'élèvent constamment vers le trône des miséricordes. Nous demandons à notre Père Céleste de faire cesser l'effusion du sang et de rendre à l'Europe, à notre chère patrie, cette paix si précieuse à tous et dont la cessation a déjà fait verser tant de sang et de larmes.

« Veuillez, chers directeurs et bien-aimés frères, être les interprètes de notre profonde douleur et de notre vive sympathie auprès des Églises de France, si violemment éprouvées. Nous les portons sur nos cœurs et nous sommes heureux de voir que les membres de nos troupeaux partagent notre douleur et sont pleins des mêmes sympathies. Nous espérons qu'après avoir passé par le creuset de l'épreuve, ces chères églises, aujourd'hui dans le deuil, reprendront avec leur courage accoutumé cette œuvre des missions qu'elles ont fondée dans ce pays et au développement de laquelle elles ont contribué par leurs dons et par leurs prières.

« C'est le vœu bien sincère et l'ardente supplication de vos très dévoués frères et compagnons d'œuvre dans le champ de la Mission.

« *Signé* : Théoph. Jousse et J. Maitin. »

Ajoutons à cette lettre quelques lignes de M. P. Germond :

« Notre frère, M. J., s'est fait l'interprète de la poignante douleur que nous avons ressentie, en apprenant de quel terrible fléau le Seigneur avait jugé bon de visiter notre chère, notre pauvre France. Nous sentons pour vous, ce que vous sentiez pour nous, il y a trois ans, et bien certainement le Dieu qui jadis a exaucé vos requêtes, entendra aussi les nôtres. On verra en France ce que nous avons vu en Afrique que, si les puissants de la terre se flattent de grandes choses, c'est l'Éternel seul qui règne et que, d'un mot, il sait apaiser les flots de la mer et l'émotion des peuples. »

On n'a pas oublié que M. Daumas, en venant en Europe pour y plaider la cause des Bassoutos, était accompagné d'un jeune fils de Moshesh, nommé Tsékélo. Ce jeune prince, chargé d'une mission toute politique, ne représentait nullement l'élément religieux de son pays. Fils d'une mère chrétienne de l'Église de Thaba-Bossiou, il suivait assez régulièrement le culte pour connaître à fond les enseignements qui sont à la base de la religion chrétienne, mais jamais il n'avait fait profession d'y croire de cette foi du cœur requise de nos néophytes pour faire partie de l'Église militante. Il avait été instruit dans nos écoles, puis il était allé au Cap où il s'était fortifié dans l'étude de l'anglais.

Tous ceux qui l'ont entendu parler, soit en public, soit dans des conversations particulières, ont pu constater la facilité avec laquelle il s'exprimait et la finesse de son jugement. Toutes ses observations étaient marquées au coin d'un bon sens exquis. Partout où il a été appelé à parler en public, soit en France, soit en Suisse, il a produit une impression profonde sur ses auditeurs. Seulement, en parlant du christianisme et de ses victoires remportées

dans son pays, il disait ce qu'il avait vu et non ce qu'il avait éprouvé lui-même. Nous aurions préféré voir au sein de nos églises d'Europe, un de nos Bassoutos d'élite qui aurait représenté plus dignement la cause du christianisme; nous n'avons pas eu le choix; c'est la politique et la politique seule qui a amené Tsékélo en France. Quoi qu'il en soit, sa visite en Europe n'aura pas été inutile; on a pu voir jusqu'à quel niveau intellectuel le christianisme élève des populations dont on avait cru l'éducation presque impossible.

Plusieurs se souviendront toujours de ce qui s'est passé aux diaconesses à Paris, à l'issue d'un de ces repas fraternels auxquels sont conviés, tous les ans, les pasteurs et amis de cette œuvre. M. de Pressensé venait de prononcer ces mots : « En écoutant Tsékélo, nous avons senti, reconnu en lui, un homme en tout semblable à nous-mêmes. » Oui, oui, s'est alors écrié l'Africain, un homme, un homme, un homme! Si je pouvais prêter mon âme à M. de Pressensé et la mettre dans son corps pendant trois jours, il verrait qu'elle pense, qu'elle sent comme la sienne. »

Ce fut accablé sous le poids d'une douleur profonde que MM. Daumas et Tsékélo durent reprendre le chemin de l'Afrique : leur insuccès était complet. L'Angleterre ne pouvait revenir sur les arrangements pris par sir Ph. Woodhouse, à Aliwal, sans entrer en lutte avec ses voisins de l'État libre, et à aucun prix le gouvernement métropolitain ne voulait entrer dans cette voie.

Au deuil profond que lui causait la perte de sa station, M. Daumas en avait deux autres sur le cœur : la mort de sa fille aînée, Mme Mathilde Campbell, et celle de son beau-frère, M. Prosper Lemue, l'un et l'autre décédés pendant son absence.

Tant de douleurs, tant de déceptions de tout genre avaient brisé cette organisation si délicate, aux sentiments

si dévoués; ce frère dont le dévouement à l'œuvre missionnaire faisait le fond de sa vie, fut rappelé par Dieu.

Il nous serait possible et même facile d'écrire des pages émues sur la grandeur de la perte causée par la mort de M. Daumas, si tendrement aimé par tous ses collègues et dont la carrière si bien remplie avait produit de si beaux fruits; l'histoire de l'Église de Mékuatling, dont nous avons parlé si souvent, ne peut se refaire; notre plume préfère laisser à d'autres, qu'on ne saurait accuser d'être aveuglé par l'amour, le soin de dire ce qu'était pour la mission et pour ses amis le frère dont la mort les plongeait dans une si amère douleur. Voici de quelle manière s'exprimait le rédacteur du *Colon*, journal qui se publie à Natal et dont les vues sont en général fort peu sympathiques aux missionnaires:

Dimanche dernier, 22 janvier (1871) est mort dans sa résidence de Toxhill près Maritzbourg, le Révérend François Daumas de la Société des Missions évangéliques de Paris. Nous nous sentons incapables de parler de lui comme il faudrait le faire pour lui rendre justice. Mais il nous est impossible de nous borner à annoncer son décès. Un ami qui a été le premier à nous informer de ce triste événement, nous écrit: « Notre cher et excellent Daumas est mort la nuit dernière, vers 10 heures. Il a succombé à un chagrin qui a brisé son cœur généreux après une vie que plus d'un héros pourrait lui envier. Il avait sans ostentation fait le plan d'une grande œuvre, et ce plan, il l'a réalisé. Les fruits de sa persévérance et de son humilité ont démontré tout autant qu'auraient pu le faire des miracles, la force de l'amour et la puissance de la foi.....

..... « Après une mission infructueuse en Angleterre, M. Daumas était revenu, il y a quelques mois, rejoindre sa famille à Natal et l'avait trouvée entamée par la mort. Depuis lors, il a suivi avec le plus douloureux intérêt les

péripéties de la guerre désastreuse à laquelle son pays natal était en proie et dont les épreuves pesaient sur deux fils de grande espérance, renfermés dans les murs de Paris »..... « Toute son ambition c'était de retourner dans sa station, de reprendre l'œuvre à laquelle il s'était senti appelé, de finir ses jours au milieu de gens qui le vénéraient, l'aimaient et l'appelaient leur père ».....

Les restes mortels de ce frère bien aimé, reposent dans le cimetière presbytérien à côté de ceux de sa chère Mathilde. Le service funèbre sur la tombe fut fait par le Révérend M. van Velden, pasteur de l'Église réformée Hollandaise.

CHAPITRE IX

Affaiblissement graduel du personnel de la mission. — Les besoins de l'œuvre grandissent. — L'instruction se répand. — Premiers fruits de l'école normale. — Pénurie d'ouvriers. — L'Église libre du canton de Vaud nous offre des ouvriers; le comité de Paris les accepte. — Départ de MM. Preen et Creux, M. E. Rolland accepte une place dans la magistrature. — La mort de Mme Mæder; celle de M. Gossellin ; ses derniers moments. — La vie d'église au Lessouto. — Un premier synode au Lessouto. — Les Églises demandent à être visitées par des représentants des Églises de France.

On a souvent admiré les voies de la Providence dans le choix qu'elle avait fait pour nous d'un champ de mission dont le climat ne laissait rien à désirer sous le rapport de la salubrité. Le Lessouto convenait parfaitement à une société peu riche en hommes et qui avait à compter avec bien des difficultés matérielles dans la mère patrie. La proximité des montagnes, une altitude de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer ont placé notre mission dans des conditions climatériques exceptionnelles. Aussi, pendant de bien longues années, n'avons-nous eu à déplorer la mort d'aucun de nos ouvriers. Cependant, les luttes incessantes, inhérentes à un premier établissement, les difficultés apportées par la présence de la race blanche, celles qui résultent de fatigues propres à la vie en pays sauvage, tout cela a fini par briser les constitutions les plus fortes ; quelques-uns ont dû quitter un champ de travail qui dépassait de beaucoup leurs forces affaiblies, d'autres ont été moissonnés et sont tombés en combattant.

A l'époque où nous sommes arrivés de notre histoire, le personnel de la mission se trouvait donc considérablement affaibli au Lessouto, tandis que l'œuvre n'avait jamais offert de si belles perspectives. La paix dont on jouissait à l'abri du protectorat anglais, nous ouvrait des portes de toutes parts. On sentait plus que jamais le besoin de remplir certains vides que les événements fâcheux survenus au Lessouto pendant les quinze dernières années, avaient empêché de remplir. L'instruction marchait à voiles déployées ; des écoles se fondaient partout, grâce à des secours pécuniaires, accordés par le Protectorat, mais pris sur les revenus du pays. L'école normale de Morija commençait à nous donner quelques instituteurs capables et pieux, destinés à remplacer le missionnaire dans l'école, cette branche si importante de toute mission chrétienne. Il nous manquait encore une école supérieure de jeunes filles ; ces dernières n'étaient sans doute pas négligées dans les écoles de stations, mais le milieu dans lequel elles vivaient, je veux dire le village, neutralisait l'influence de l'école, et le besoin se faisait sentir d'un établissement central où des jeunes filles sérieuses déjà plus ou moins préparées dans leurs stations respectives, recevraient en outre d'une bonne instruction primaire, une éducation pratique en vue de leur vocation future de femme. Cette école fut fondée à Thaba-Bossiou par les soins de M. et Mme Jousse et elle prit un tel développement, qu'ils furent bientôt dans la nécessité d'appeler des aides. Nous parlerons plus tard de cette école quand elle aura atteint son entier développement ; pour le moment, il nous suffit de dire que l'œuvre des missionnaires au Lessouto avait pris un tel essor, que les besoins devenaient tellement grands, que de nouveaux renforts devenaient nécessaires, sous peine de voir les épis tomber et se perdre faute de moissonneurs.

La France mutilée par son vainqueur était à peine sortie de ses cruelles mains ; on sait ce qu'est un champ de blé sur lequel la grêle a passé ! Telle était notre chère patrie ! Cependant, le Comité de Paris sentit qu'il avait quelque chose à faire, et, sans tarder, il offrit à M. Preen, qui n'avait pas pu supporter les rigueurs du climat du Sénégal et qui était revenu en France, de partir pour le Lessouto. Ce frère accepta. C'était tout ce que le Comité pouvait faire pour le moment.

C'est alors que l'Église libre du canton de Vaud, apprenant le grand embarras dans lequel se trouvaient les missionnaires du Lessouto, offrit à notre comité de leur céder pour un temps indéterminé deux jeunes gens sortis de sa faculté et qui désiraient se vouer à l'œuvre des missions. Une commission permanente avait été chargée par le synode de cette église pour examiner la question et la soumettre au Comité de Paris. Voici quelques-unes des propositions faites au comité par cette Commission :

« 1° La commission des missions de l'Église libre du canton de Vaud met, pour un temps indéterminé, au service de la mission du Lessouto, les frères Creux et Berthoud.

« 2° Ces deux frères seront entretenus et défrayés entièrement et directement par la commission des Missions.

« 3° Ils seront placés sous la direction de la conférence des missionnaires du Lessouto, sans préjudice de la dépendance générale de celle-ci à l'égard du Comité de Paris.....

« 5° La liberté de mettre un terme à cet arrangement est réservée à chacune des deux parties contractantes.

C'est le 25 du mois de février 1872 que l'un de ces frères, M. Creux et M. Preen quittèrent l'Europe pour le Lessouto ; l'un et l'autre étaient mariés. M. P. Berthoud

resta à Paris pour y continuer des études de médecine, commencées à Édimbourg.

Ce renfort nous fut accordé dans un moment de grande détresse; MM. L. Cochet et Paul Germond étaient en Europe depuis quelque temps déjà, le premier surtout. Et comme pour ajouter à la grande pénurie d'ouvriers qui pesait si lourdement sur le personnel de la Mission, M. Émile Rolland, missionnaire à Hermon, acceptait une place dans la magistrature et cessait d'être compté au nombre des ouvriers actifs. En agissant ainsi, le fils de l'un des pionniers de la mission croyait que dans sa position nouvelle il lui serait possible de rendre de grands services aux églises du Lessouto et on ne peut nier que ses espérances n'aient pas été complètement illusoires; cependant ces services n'ont jamais égalés ceux que rendent, dans une sphère plus humble, les missionnaires de la Croix et nous sommes autorisés à croire que notre jeune frère a, plus d'une fois, regretté une démarche qui l'arrachait et le séparait d'un troupeau conquis à l'Évangile par le zèle persévérant de son vieux père devenu aveugle et impotent. M. Émile Rolland fut remplacé à Hermon, pendant un an, par le Dr Eug. Casalis qu'on dût enlever à l'école normale de Morija, où il secondait si efficacement son oncle, M. H. M. Dyke. Après un an de séjour à Hermon, M. Casalis fut remplacé par M. Ellenberger, missionnaire à Masitissi, et ce dernier par M. E. Creux de la Mission romande.

La mort vint à son tour éclaircir les rangs déjà si peu serrés des ouvriers de la Mission. Ce fut d'abord Mme Mæder qu'une paralysie partielle avait condamnée à une inaction presque absolue depuis plusieurs années déjà. Lorsque la mort vint mettre un terme à ses souffrances, le 29 mai 1872, elle comptait 35 années de services dans le champ de la Mission. Elle avait travaillé avec son mari à l'œuvre du Seigneur à Beerséba d'abord, à Morija ensuite, et c'est à

Siloé où M. Mæder avait fondé une annexe, se rattachant à Thabana-Moréna, que son Maître est venu la chercher.

Mme Mæder, née Clarisse Delatte, était originaire de Templeux, de cette Picardie qui nous avait donné Prosper Lemue et Isaac Bisseux. Elle ne possédait pas les grands dons de l'intelligence et la culture d'esprit qu'on trouve souvent chez des femmes qui ont travaillé dans le champ de la Mission; mais elle possédait une foi pratique et joyeuse qui la rendait propre au service du Maître qu'elle servait en toute humilité de cœur. Elle avait élevé six enfants qui tous l'ont chérie et honorée pendant sa vie. Pendant sa longue carrière missionnaire elle a eu sa bonne part d'épreuves à supporter; elle aussi a connu les douleurs de l'exil et l'abandon d'une station dont tous les bâtiments étaient dûs à l'activité de son mari; mais elle était courageuse et toujours prête à remplir son devoir.

Six mois plus tard c'était le frère Gossellin, l'un des trois pionniers de la Mission au Lessouto, qui achevait une carrière toute de dévouement au service de son Maître. Il avait exprimé le désir de mourir «sous le harnais» et ce désir fut accompli. Invité par le Dr E. Casalis à prendre quelque repos nécessité par l'âge et la fatigue, il lui répondit qu'il n'en prendrait que dans la tombe. Son journal en fait foi; écoutons-le, cet humble mais vaillant soldat de Jésus-Christ, nous dire comment il a achevé sa carrière ici-bas: «Samedi 26 octobre: Méditer pour demain sur la nécessité de devenir plus saints, en fuyant toutes les œuvres du paganisme; citer saint Cyprien.» Dimanche 27: «Il y avait beaucoup de monde au service; je me suis trouvé très fatigué l'après-midi; la nuit point de repos.» Lundi 28: «Tenu la classe; la fatigue augmente.» Mardi 29: «Après l'instruction des catéchumènes j'ai vendu le blé provenant de la collecte, puis je me suis couché.» Ces dernières lignes étaient tracées d'une main tremblante. Une

semaine après, ce frère était recueilli dans les tabernacles éternels.

Le Dr E. Casalis, de qui nous tenons ces détails donnés à son père, termine sa lettre en disant : « Comme en une belle soirée d'été on voit le soleil disparaître lentement dans les flots de l'Océan, après avoir parcouru sa lumineuse et bienfaisante carrière, tel notre vénérable ami a passé de ce monde dans le paradis céleste, sans regrets, sans lutte, sans douleur. »

On n'a pas oublié cette belle réunion de Morija qui eut lieu un peu avant la guerre de 1863 et dans laquelle étaient représentées la presque totalité des Églises du Lessouto. Le succès de cette réunion fit concevoir l'idée d'un synode général ; aussi bien la vie d'église avait fait d'assez grands progrès dans chacune de nos stations pour nous porter à croire que le temps était venu de former en un faisceau des forces jusqu'alors éparpillées et sans autre lien qu'une communauté de foi. La création de nombreuses annexes et l'adjonction dans l'œuvre de nombreux auxiliaires indigènes faisaient aussi sentir la nécessité d'une unité plus grande dans la marche de l'œuvre et l'application de la discipline. Pour donner une idée de ce que sont les réunions d'Église proprement dites, je citerai ce qu'en dit le missionnaire Germond dans une réunion d'adieux, à Paris, au moment de retourner en Afrique :

« .....Ce qu'il y a de beau dans nos églises d'Afrique, c'est la vie de corps ; tous les chrétiens se sentent unis et solidaires. Ainsi, de plus en plus l'Église, je ne dirai pas prend notre place, mais se fait sa place à côté de nous.

« Notre organisation ecclésiastique vous étonnerait.

« Le missionnaire jouit dans la communauté d'une très grande autorité, comme le firent, je crois, les successeurs des apôtres dans l'Église primitive ; nous avons une autorité supérieure à celle de vos pasteurs et, à côté de cela,

l'Église a une vie propre, une liberté dont on se ferait difficilement une idée. Ainsi toutes les questions, qui sont d'un intérêt général, sont décidées dans l'assemblée des fidèles. Chaque chrétien, sans distinction de sexe, prend un intérêt direct à l'avancement du règne de Dieu; j'en citerai un exemple.

« Dans mon Église nous avons au nombre des anciens un nommé Néhémie, qui a été amené à l'Évangile et baptisé par M. Arbousset. Je l'avais envoyé comme évangéliste dans un district populeux, situé à 3 lieues de Thabana-Moréna. Il s'y était rendu de bon cœur; mais bientôt le chef se montra hostile, les quelques chrétiens qui habitaient la localité ne donnèrent pas à l'évangéliste tout le concours qu'il en avait espéré, car ils craignaient le chef; on lui retira le champ qu'il cultivait, la misère était à la porte.

« Un jour il vient à une réunion d'église; quand son tour arrive, il se lève : « Je suis venu pour vous dire que je suis tourmenté de toutes manières par le chef et par ses gens, en sorte que je viens résigner la charge que vous m'aviez confiée. » — Ah! lui dis-je, comment? Voilà du nouveau, je ne m'y attendais pas. Vous avez entendu, dis-je à l'assemblée, Néhémie donne sa démission, c'est à vous d'aviser.

« Un des anciens se lève et dit à Néhémie : « Tu m'étonnes beaucoup; ne sais-tu pas que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il faut entrer dans le royaume des cieux? Comment? le Seigneur te donnes une croix à porter, et tu déclares qu'elle est trop lourde et que tu vas la jeter? Non, tu agis fort mal, il te faut retourner et persévérer. »

« Mon frère, riposte l'évangéliste, tu parles bien, prends ma place, je te la cède. J'ai passé deux ans dans ce village, j'y ai travaillé sans jamais me plaindre, aujourd'hui seulement je commence de le faire; à chacun son tour. »

« Silence complet dans l'assemblée.

« Eh bien, leur dis-je, il faut arriver à une décision, cela ne sert de rien de se regarder les uns les autres.

« Toi, tu es notre père, notre conducteur, à toi de voir et d'arranger cela.

« Non, je ne veux pas faire acte d'autorité, c'est l'Église qui s'est chargée d'évangéliser ces milliers de païens, à elle d'y envoyer un évangéliste. Nouveau silence.

« Là-dessus un jeune homme de 17 ans se lève, se tourne vers Néhémie et lui dit : « Mon père, je ne suis qu'un enfant, et pourtant je veux parler. J'ai été converti l'année dernière, il n'y a pas six mois que je suis entré dans l'Église, toi, tu es une des colonnes de cette Église. Quand j'étais tout petit, on parlait de Néhémie comme d'un des chrétiens les plus fidèles du troupeau. Maintenant tu nous dis que tu es fatigué, que tu ne veux pas retourner dans ce poste d'évangélisation ! Que pouvons-nous dire ? Nous n'avons pas le droit, nous enfants, de critiquer la conduite de nos aînés ; mais je te ferai remarquer une seule chose : Fais attention aux *traces* que tu vas nous laisser, car certainement nous y marcherons ; et, dans vingt ans, lorsque je serai aussi âgé que tu l'es aujourd'hui, qu'on ne vienne pas m'adresser des reproches si je suis lâche dans l'œuvre du Seigneur. »

« Là-dessus il se rassied ; nouveau silence.

« Puis Néhémie se lève : « Eh bien, demain, apportez-moi quelque peu de roseaux pour réparer le toit de ma maison, et je retournerai. »

L'organisation synodale, telle que nous la trouvons dans nos Églises réformées, était-elle la forme ecclésiastique qui convenait le mieux à l'état social et religieux tel qu'il existait alors au Lessouto en 1872 ? Il est permis d'en douter. Le congrégationalisme avait des racines trop profondes au sein de nos églises particulières ; la part de

chacun dans les discussions touchant l'organisation et la discipline était considérée comme un droit appartenant à tous, et l'idée de se faire représenter dans un synode par des délégués, ayant tout pouvoir, leur répugnait instinctivement. Les décisions prises en synode devaient être soumises à la sanction des Églises, en sorte que ces dernières se trouvaient par là placées au-dessus du synode lui-même.

Un moyen d'éviter tout conflit eut été de se servir de ce rouage nouveau comme d'un moyen pour concentrer les forces de toutes les Églises particulières et les faire servir à l'évangélisation de la tribu et des tribus environnantes, ce qu'on essaya de faire dans les synodes subséquents ; mais on ne sut pas résister à la tentation de légiférer, et la plupart des règlements issus de ce premier synode rencontrèrent dans l'exécution une opposition très vive.

Néanmoins, ce rouage, dégagé dans son fonctionnement de tout ce qui peut porter ombrage au développement autonome de la paroisse, est appelé à rendre de grands services dans l'avenir ; l'éducation était à faire, elle se fera. Le premier synode eut lieu à Thaba-Bossiou ; les Églises y étaient représentées par une centaine de membres, à qui les chrétiens avaient préparé une cordiale hospitalité. La Mission y était représentée par tous ses ouvriers, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. C'était une *manifestation* imposante, et dont l'Église de Thaba-Bossiou a gardé le souvenir.

La réunion du premier synode des Églises du Lessouto offrit une occasion naturelle d'exprimer un vœu au comité de Paris. Depuis longtemps déjà ces Églises avaient exprimé à leurs missionnaires le désir d'être visitées par « les Pères » de la mission. Toutes les missions fondées au sud de l'Afrique, depuis le commencement de ce siècle, avaient eu maintes fois le privilège de voir quelques-uns de leurs repré-

sentants ; ces visites avaient fait du bien aux missionnaires et aux indigènes convertis. La Mission de Paris, seule entre toutes, avait négligé ce puissant moyen de fortifier la foi de ces Églises sorties du sein du paganisme. L'occasion sembla belle, et les représentants des Églises réunies à Thaba-Bossiou crurent devoir en profiter pour adresser un pressant appel au comité de Paris, pour l'engager à les faire visiter. Voici la traduction littérale de cet appel :

« Pères, qui nous avez enfantés par l'Évangile, pour nous, il n'y a pas de pères qui puissent être comparés à vous.

« Il y a 39 ans, nous vivions encore dans l'ignorance de la brute, comme d'autres peuples qui courent encore à la perdition, parce qu'ils ne connaissent pas Dieu. »

« Maintenant nous avons compris, par la grâce du Seigneur, le but des fatigues que vous vous êtes imposées pour nous ; vous vouliez nous ramener à la vie.

« Cela a fait naître en nous un désir, un très grand désir. Venez, nos pères, venez voir le fruit de votre travail et de vos sueurs. Nos cœurs, nos esprits ont besoin de se rencontrer avec vous. Oh ! venez nous visiter ! Nos pensées se portent sur M. Arbousset et sur M. Casalis, par lesquels vous nous avez instruits et conduits, et sur d'autres délégués choisis par vous. Venez ici, venez voir vos Églises et vous assurer du progrès que Dieu fait faire à son œuvre. Vous savez bien qu'une mère ne peut pas oublier ses enfants. Nous n'ignorons pas que vous priez sans cesse pour nous, mais cela ne vous dispense pas de venir nous voir. Vous faites déjà notre joie, mais nous nous réjouirons bien plus encore lorsque vous serez au milieu de nous.

« Nous aussi, maintenant, nous avons mis la main à l'œuvre et nous comprenons par expérience que la peine que vous vous êtes donnée pour nous n'était pas petite. Lorsque nous essayons d'arrêter des gens qui se précipitent

vers le lieu où nous allions nous-mêmes, nous éprouvons une douleur semblable à celle que produit le feu. C'est que nous voyons maintenant, mais eux ne voient pas; ils sont encore aveugles.

« Écoutez-nous donc, ô nos pères! Si nos voix pouvaient parvenir jusqu'à vous, nous crierions de toutes nos forces. Eh bien! oui, nous crions : « Accourez! accourez! » Ah! pourquoi les navires ne vont-ils pas aussi vite que les oiseaux; pourquoi ne pouvons-nous pas vous faire arriver ici avec la rapidité d'un trait? Venez vite, venez nous voir, venez nous exhorter, venez fortifier nos cœurs.

« Les anciens et les évangélistes de Morija, de Thaba-Bossiou, de Bérée, de Thabana-Moréna, de Masitissi, de Siloé, d'Hermon, de Béthesda, de Mabôlela. »

Suivent 102 signatures.

Cet appel, ajouté à tant d'autres adressés au comité-directeur par les missionnaires, devait rester sans réponse et ajouter à l'étonnement des Bassoutos; ce ne fut que dix ans plus tard que le directeur actuel de la maison des Missions, M. Bœgner, demanda et obtint de faire cette visite, avant de prendre en main la direction de l'œuvre; nous en parlerons en son temps.

VIIIe PÉRIODE

DITE PÉRIODE D'EXPANSION

CHAPITRE X

L'évangélisation extérieure. — Tentatives avortées et reprises. — MM. Mabille et Berthoud sont chargés d'explorer le pays des Bapélis ; ils sont mal reçus par le chef. — Deux évangélistes sont placés non loin du Limpopo. — La langue des Bassoutos est comprise jusque sur les bords de ce fleuve. — Rapport de MM. Berthoud et Mabille à la conférence ; celle-ci fait ses propositions au Comité, qui, à son tour en fait à la commission de l'Église libre du canton de Vaud. — La mission romande est fondée. — La conférence tourne ses regards sur le versant oriental des Maloutis. — Mort de Samuel Rolland. — Courte notice biographique. — Le lieu de son repos ; sa veuve.

L'œuvre de Dieu, qui a pour but l'évangélisation du monde, est soumise à des lois dont le développement peut être accéléré ou retardé, mais qui n'en sont pas moins persistantes. Le sol est d'abord défriché, puis la semence est jetée en terre ; elle y demeure souvent longtemps avant de paraître ; elle paraît enfin, elle se développe en raison de la bonté du terrain et des accidents climatériques et au temps voulu par Dieu, elle produit des fruits à la joie du laboureur ; il s'est parfois écoulé un long espace de temps entre le moment où l'ouvrier a porté sa semence en

terre en pleurant, jusqu'à celui où il récolte des fruits de son travail; mais au jour de la moisson, il n'y a plus de place dans le cœur que pour la joie et la reconnaissance.

Telle nous apparaît dans son ensemble l'œuvre missionnaire au Lessouto à l'époque où nous sommes arrivés de son histoire. Il lui a fallu 40 ans pour s'établir, se développer et s'affermir, en créant ce qu'on peut appeler la mission intérieure. Nous voici arrivés à une période nouvelle, celle de l'expansion. Jusqu'ici l'évangélisation des indigènes par les indigènes a été faite par les Églises prises séparément, chacune d'elle fondant des annexes dont elle supporte seule les charges; le moment est arrivé où la mission, tout en continuant cette manière de faire, va créer une œuvre commune à la charge de tous: c'est la mission étrangère.

Le synode de 1872, c'est-à-dire le groupement de toutes les forces de l'Église, a contribué pour sa part à cet événement heureux. Ajoutons que des tentatives avaient été faites à différentes reprises. Élia Mapike et quelques chrétiens bassoutos d'abord, puis Ésaïa Séelé, avaient franchi les limites du Lessouto et avaient pénétré jusque chez les Bapelis, tribu nombreuse du Transwaal, qui vivait en rapports d'amitié avec la tribu de Moshesh. Ils y avaient été favorablement accueillis, et si ces éclaireurs avaient pu être accompagnés ou suivis d'un missionnaire européen pour les conduire et les diriger, nous aurions fondé là, au sein d'une population plutôt timide que guerrière, une œuvre intéressante; notre pénurie en fait d'ouvriers nous fit abandonner la partie, et ce sont des Allemands qui ont entrepris cette œuvre d'évangélisation parmi les Bapelis.

A vrai dire, après le synode de 1872, nos préoccupations étaient moins la recherche d'un nouveau champ de travail destiné à l'activité de missionnaires européens qu'à des catéchistes indigènes. L'œuvre à faire au Lessouto était loin

d'être achevée ; il y avait, il y a même encore de la place pour de nombreux ouvriers indigènes ; mais il nous semblait que pour se développer, la piété des Bassoutos avait besoin d'un stimulant, et ce stimulant, nous croyions le trouver dans un développement de l'amour chrétien, sous la forme d'une mission étrangère. Il nous fallait un champ de mission, pas trop éloigné du Lessouto, où nous pourrions envoyer des évangélistes pieux et capables pour y prêcher l'Évangile, dans des conditions à peu près analogues à celles de nos premiers missionnaires. C'est dans ce but qu'à la conférence de Bérée, tenue en mai 1873, il fut décidé qu'un voyage d'exploration serait entrepris dans le pays des Bapelis. Une circonstance qui ne fut pas sans peser quelque peu dans la balance pour l'option d'un tel projet, ce fut l'abondance relative des collectes, qui du chiffre de 6100 fr., recueillis en 1872, était monté à celui de 13,790 fr. en 1873.

L'arrivée de M. P. Berthoud au Lessouto, rendait facile l'accomplissement de ce voyage d'exploration ; de plus, M. et Mme Mabille dont la fatigue excessive nécessitait un repos prolongé, acceptèrent de se placer à la tête de cette entreprise. Ajoutons enfin, pour être complet, que de jeunes Bapelis, instruits dans les écoles supérieures de Morija, désiraient vivement retourner dans leur pays pour y travailler à l'évangélisation de leurs compatriotes.

Ce voyage n'eut pas le résultat qu'on en attendait ; Sékoukouné, le chef des Bapelis leur fit un accueil des plus mauvais, en dépit des recommandations du chef des Bassoutos, Letsié, le fils aîné de Moshesh ; il ne voulut même pas les recevoir et se conduisit à leur égard d'une manière cruelle et perfide. Cependant, ce voyage ne fut pas inutile ; non loin du pays habité par ce chef inhospitalier et presque sur les bords du Limpopo se trouvait une petite tribu dont les habitants étaient bien disposés

pour recevoir des évangélistes et nos frères y laissèrent Eliakime et Asser et leurs familles.

Quelques mois plus tard, la « Petite lumière du Lessouto » nous donnait de ces deux ouvriers d'intéressantes nouvelles dont nous extrayons ce qui suit : « Le Seigneur nous encourage un peu en nous envoyant des enfants pour les instruire. Nous en avons seize et nous croyons que Dieu en augmentera le nombre. Ils ont soin de se bien laver avant de venir à nos leçons. Pour peu qu'ils se montrent dociles, nous aurons bientôt des choses réjouissantes à vous écrire à leur sujet. Il y a dans les environs des blancs qui viennent nous voir, et leurs enfants voudraient s'instruire aussi. On pensait qu'on ne pourrait rien apprendre auprès de noirs comme nous, mais maintenant qu'on voit que nous savons lire, écrire et chiffrer, il y a des gens qui disent qu'ils nous amèneront leurs enfants. Aidez-nous de vos prières, fortifiez nos bras. Parlez de nous à Jésus, le Fort des temps anciens qui, avec deux anges renversa Sodome. Frères, veillez pour nous. Si vous n'aimez pas Jésus, vous ne nous aimez pas non plus. Ceux qui aiment Jésus, nous aimeront. Ils apporteront leurs marteaux, leurs pioches, leurs leviers pour faire tomber la montagne qui est devant nous. Frères, sachez que, lorsque nous apprendrons que vous vous relâchez, nous manquerons aussi de force ; mais si nous apprenons que nos Églises (du Lessouto) sont vivantes, notre force en sera accrue ».

Le voyage de MM. Mabille et P. Berthoud n'eut pas seulement pour résultat le placement de deux indigènes non loin des lieux où devait plus tard s'établir la mission de la Suisse romande ; elle conduisit ces frères à constater que l'usage de la langue des Bassoutos s'étendait au loin, à plus de deux cents lieues de Lessouto, de sorte que, des missionnaires allemands et hollandais, travaillant dans le

Transwaal, se servaient de notre littérature religieuse. Ce n'est pas que le sessouto et le sépéli soient identiques, mais les Bapelis comprennent parfaitement nos traductions de la Bible et font usage de notre recueil de cantiques.

Ce n'était pas sans éprouver une bien vive sollicitude que la conférence du Lessouto avait placé, loin de son contrôle et de sa surveillance, Eliakime et Asser. Ces deux ouvriers n'étaient sans doute pas les premiers venus ; l'un et l'autre avaient déjà donné, en travaillant au Lessouto, des preuves de la solidité de leur caractère et de la virilité de leur foi ; toutefois, on avait à faire la preuve de la capacité de nos évangélistes travaillant loin de leur pays et des regards de leurs pères spirituels. Le fragment de lettre suivant écrit par l'un d'eux à Mme Mabille, est de nature, croyons-nous, à rassurer pleinement les moins portés à croire à la piété et à la capacité des chrétiens de couleur. C'est encore Asser qui parle :

« Chère mère, c'est une grande joie pour nous de vous écrire. Il y a déjà longtemps que nous sommes séparés ; c'est depuis le 21 août, jour de pleurs et de douleur. En nous séparant, vous pleuriez et nous pleurions aussi ; mais Jésus est venu immédiatement nous prendre dans ses bras comme le ferait la mère la plus tendre. Il nous balança doucement jusqu'à ce que nous fussions consolés. A présent, il est toujours avec nous, selon sa promesse. Le consolateur, l'esprit de vérité, envoyé par le Père, est venu à nous pour nous instruire et nous exhorter à la vigilance, à la sanctification et à la patience. Il est tellement près de nous, qu'il nous semble que nos missionnaires sont ici avec nous, nous aidant à marcher dans le chemin droit. O ma mère ! vous ne nous avez pas rejetés lorsque vous nous laissâtes ici ; au contraire, vous nous avez mis entre les mains de Jésus, le Seigneur, si puis-

sant pour protéger, nourrir et porter ses enfants. Il les conduit par un chemin dont il a ôté toutes les pierres et comblé tous les creux, afin qu'ils puissent marcher sans peine en allant à Sion, Lui étant à leurs côtés, les tenant par la main, afin qu'ils ne puissent plus s'égarer. ».....

MM. Mabille et Berthoud étaient à peine de retour à Morija, que déjà ils convoquaient une conférence extraordinaire pour lui rendre compte de leur voyage et lui faire part de leurs desseins.

D'après le rapport présenté par M. Mabille, un vaste champ missionnaire s'ouvrait devant nous parmi des tribus qui, sauf une, celle des Makoapas, parlaient le sessouto. De plus, ce champ était encore inoccupé et des frères de la Société de Berlin et de la Société des missions du Cap nous sollicitaient vivement d'en prendre possession. La question d'urgence ne faisait doute pour personne ; mais elle n'était pas la seule à résoudre ; il fallait deux ouvriers, et ces ouvriers, il ne pouvait pas être question de les détacher de la mission au Lessouto.

Cependant, il fallait agir ; la porte était ouverte, mais elle pourrait se refermer ; que faire ? La conférence, après mûre réflexion, vota la proposition suivante :

« Considérant le devoir de porter l'Évangile aux Bamoletsis et aux Makoapas, on insistera auprès du Comité (de Paris) pour qu'il entreprenne lui-même cette nouvelle mission qui, sous le rapport de la langue, de la littérature, des ouvriers indigènes à former, dépendra toujours plus ou moins de celle du Lessouto. Si le Comité de Paris ne peut absolument pas commencer seul cette œuvre, la conférence le prie de s'entendre avec la commission de l'Église libre du canton de Vaud pour que la fondation de cette mission, reconnue nécessaire, ne soit pas retardée ».

Cette proposition se présenta au Comité sous la forme d'un devoir pressant à remplir. On savait à Paris que les

gens qu'il s'agissait d'évangéliser, aiment à être appelés les Bassoutos du nord ; que leurs mœurs, leurs idées sont les mêmes. « Depuis 25 ans, nos missionnaires ont eu des rapports constants avec ces tribus lointaines par le fait que des milliers de leurs jeunes gens, en allant chercher du travail dans la colonie du Cap, s'arrêtaient après les fatigues d'un long voyage chez le chef Moshesh dont les mœurs hospitalières leur étaient parfaitement connues et recevaient d'eux les lettres de recommandation exigées par les magistrats. Pendant ces moments d'arrêt et de repos, ces étrangers du Nord entraient dans nos temples du Lessouto, s'essayaient dans nos écoles à apprendre les lettres de l'alphabet et recevaient de nos missionnaires les premières notions du christianisme. A leur retour de la colonie, ils se reposaient de nouveau dans nos stations, quelques-uns même n'allaient pas plus loin ».

Toutes ces considérations réunies furent pour le Comité d'un grand poids, et son désir était bien de répondre favorablement à la proposition de la conférence.

La grande difficulté gisait dans ce fait, que le Comité n'avait pas d'ouvriers disponibles ; on souffrait encore de cette longue période pendant laquelle la maison des Missions avait été *fermée* et de cette autre, non moins funeste, où le nombre des élèves missionnaires avait été *presque nul.*

En présence d'une telle pénurie d'ouvriers, le Comité crut devoir prendre la décision suivante : « Le Comité, sans vouloir exercer la moindre pression sur la commission de l'Église libre du canton de Vaud, s'associe au vœu exprimé par la conférence que MM. Creux et Berthoud profitent des facilités qui s'offrent à eux pour commencer une œuvre dans le Transwaal. »

Ce qui permettait de lâcher ainsi des frères dont les services avaient paru indispensables au Comité et à la conférence, c'est que la mission au Lessouto avait été

renforcée par la rentrée de M. Germond et l'arrivée de M. Kohler.

En conséquence, des arrangements pris d'un commun accord par le Comité de Paris et la commission des Églises libres du canton de Vaud, la mission de la Suisse romande était fondée.

Obligée de restreindre son activité dans le Nord, la conférence concentra tous ses efforts pour faire évangéliser les nombreux Bassoutos qui avaient émigré au-delà des montagnes, sur le versant oriental des Maloutis. Ici, c'était plutôt une œuvre de conservation qu'une œuvre de conquête. A l'issue de chacune des guerres qui avaient si souvent porté le ravage et la désolation dans le pays de Moshesh, on avait vu des fractions de la tribu fuir loin du voisinage des Boërs et chercher un refuge dans un pays seulement séparé du leur par une chaîne de montagnes. Ce pays que Moshesh avait reçu d'un chef cafre nommé Fakou, lui fut contesté pendant un temps par la colonie du Cap qui lui donna le nom étrange de No man's land, la terre de personne; mais, plus tard, on reconnut les droits qu'avait Moshesh sur le pays qui, dès lors, fut ouvert à l'émigration des Bassoutos. Ce pays est devenu un second Lessouto. Il y avait là des représentants de toutes les tribus qui vivaient sous le sceptre de Moshesh et reconnaissaient son autorité. On se souvient que M. Germond, pendant la guerre de 1865-66, avait exploré ce pays, en vue d'une émigration générale au cas où la perte de nos stations aura été confirmée. Plus récemment, MM. Cochet et Creux avaient visité ce nouveau champ de travail et y avaient trouvé de nombreux Bassoutos formant déjà quatre congrégations assez considérables placées sous les soins d'évangélistes indigènes; la présence d'un missionnaire y était nécessaire au développement de l'œuvre et le Comité de Paris crut pouvoir le promettre pour un

temps peu éloigné. En attendant, les missionnaires du Lessouto les plus rapprochés devaient y faire de temps à autre des visites pastorales.

A quelques mois seulement de distance, la mission chrétienne en Afrique eut à enregistrer la mort de deux vaillants missionnaires : Samuel Rolland et David Livingstone. Ce dernier expirait le 1er du mois de mai 1873 non loin des bords du lac Bengueolo, à genoux, dans l'humble cabane où il était arrivé la veille, épuisé par une marche forcée au milieu de marais pestilentiels; l'humble posture dans laquelle la mort le trouva, nous dit que c'est à la prière qu'on doit les grandes choses que cet éminent serviteur de Dieu a faites en faveur de la race nègre qu'il aimait tant.

Samuel Rolland l'a précédé de quatre mois seulement dans la tombe. Il n'a pas, comme le grand explorateur, ouvert un monde nouveau à l'humanité; mais, comme missionnaire dévoué corps et âme à l'œuvre de son maître, comme pionnier et organisateur de la mission, il a peut-être des égaux, mais nul ne l'a dépassé. Après un ministère de plus de 40 ans, sans être jamais revenu en Europe, ce doyen de la mission aurait pu se retirer et goûter les douceurs de la vie civilisée auprès d'une fille qui habitait la colonie du Cap; il préféra rester au Lessouto et achever sa longue carrière missionnaire, entouré de ses enfants en la foi, de l'amour et du profond attachement de ses collègues dans l'œuvre du Seigneur. La vie de cet homme de Dieu jette un lustre si grand sur l'Église de notre patrie que nous ne pouvons pas résister au désir de la faire connaître à nos lecteurs, et, pour mieux atteindre notre but, nous transcrivons ici quelques pages écrites par un homme qui l'a bien connu, le vénérable directeur honoraire de la mission de Paris, M. E. Casalis.

«.....Dans notre premier numéro de cette année, parlant de la rapidité avec laquelle nos anciens s'en allaient

l'un après l'autre, nous disions de M. Rolland qu'on ne pouvait plus le eompter parmi les vivants. Atteint de l'une de ces maladies qui paralyscnt les organes de la pensée en même temps que ceux du eorps, e'est à peine s'il avait conseienee de ee qui se passait autour de lui; sa vie ne se prolongeait qu'à foree de ménagements et grâce aux soins les plus assidus.

« Dans eet état de torpeur, qui faisait un si douloureux eontraste avec son aetivité passée, il était plus que jamais l'objet de l'intérêt et de la vénération de ses frèrcs. En eontemplant ses traits fixcs et sans expression, ils se rappelaient les longues fatigues et les eruelles épreuves qui avaient usé sa vigoureuse constitution. Ils lc chérissaient et le respeetaient d'autant plus, qu'il était parmi eux le dernier représentant des pionniers qui leur avaient frayé la voie, et dont les rudes travaux, les luttcs dramatiqucs, ne sont plus qu'un souvenir.

« Heureusement que ee souvenir cst un de eeux qui ne s'effacent pas. Pour ee qui concerne Samucl Rolland en partieulier, jamais nos Églises n'oublieront l'intrépidité qu'il déploya parmi les Baharoutsi au début de sa carrière, le soin qu'il prit à Motito de tribus démembrées et mourant de faim, ses prompts ct grands suceès à Beerséba, comme prédicateur et eomme fondateur d'éeoles. Le Dr Philip qui avait beaucoup de perspieaeité, le eonsidérait comme un des missionnaires les plus eomplcts. C'était un de ces hommes autour desquels lcs indigènes se groupent avee empressement et dont ils feraient volontiers leurs chefs. Plein de eharité pour eux, se plaisant dans leur soeiété, tout autant que s'il n'en eût jamais eonnu de plus agréable, sachant résister à leurs eapriees et les dominer par la fermcté de son earaetère, il lcur inspirait une parfaite eonfiance.

« Ses aptitudes variées lui permettaient de leur rendre

toutes sortes de services. Rien n'était curieux à voir comme la grande salle où il s'était emmenagé à Beerséba et que ses collègues appelaient un peu malicieusement, son sanctuaire et son atelier. Les murs étaient tapissés de livres, mais, dans les coins de la chambre et sous les tablettes de la bibliothèque, c'était toute une exposition d'armes, d'instruments de musique, de ferrailles, d'outils pour tous les états, depuis celui d'horloger jusqu'à ceux de menuisier et d'horticulteur. Nous l'avons surpris, plus d'une fois, traçant sur une pièce d'étoffe, devant un apprenti tailleur, les contours d'un pantalon ou d'une veste. Si quelque chose manquait à l'imprimerie de la mission, qui a été longtemps chez lui, en un tour de main, tout était réparé ou remplacé. Il faut avouer, pour être impartial, que dans ce genre d'occupations, il avait un peu le défaut de ses aptitudes et que, cédant trop facilement à la tentation de varier l'emploi de son adresse, il laissait plus d'un travail inachevé. Mais, même alors, on avait vu comment il avait commencé, de quelle manière il s'y était pris, et l'impulsion était donnée. »

« Autant cet inestimable missionnaire avait déployé d'activité extérieure dans la première période de son ministère, lorsqu'il s'agissait encore de rassembler des troupeaux, de bâtir des presbytères, des temples, des écoles, de former des indigènes au travail, autant il était devenu sédentaire, depuis que sa prédication avait eu pour effet de l'entourer d'âmes repentantes. Nous croyons que ce changement d'habitudes, et plus tard l'incurable tristesse provenant de la perte de Beerséba, ont été les principales causes du mal qui l'a réduit à l'inaction avant l'heure du repos définitif. On peut dire de M. Rolland qu'il s'est occupé de son troupeau d'une manière excessive. A partir de sept heures du matin, moment où il admettait à son culte domestique tous les indigènes qui désiraient y prendre part, on le

voyait incessamment occupé à donner des encouragements et des conseils aux membres de son Église, à instruire des catéchumènes, à décider des cas de discipline, à prévenir des différends, à régler des mariages.

« Cette grande salle que nous décrivions tout à l'heure ne désemplissait pas. Les Africains, dans les entretiens de quelque importance, poussent la prolixité au delà de toute limite. Avant d'arriver au point capital, ils croient devoir épuiser tout ce qui peut lui servir d'encadrement. Si on les éperonne trop vivement, ils soupçonnent que l'on ne prend pas d'intérêt à leur affaire et souvent ils s'en vont sans s'être véritablement expliqués. Connaissant à fond leur tempérament et leurs idées à cet égard, M. Rolland poussait la condescendance plus loin qu'aucun de ses collègues ne l'a jamais fait. C'était par respect pour les âmes qui lui avaient été confiées. Sa mémoire était prodigieuse ; il connaissait les noms et prénoms des membres de son troupeau et de leurs enfants jusqu'à la troisième génération.

« Il apportait aussi le soin le plus scrupuleux à ses prédications et à ses cours de religion. Ses homélies étaient toujours substantielles et bien ordonnées. Sa méthode était essentiellement didactique. Un peu lent dans l'exposition du sujet il ne tardait pas à s'échauffer, il devenait pressant, persuasif et finissait par produire sur ses auditeurs un puissant effet. Son éloquence avait souvent une saveur locale qui n'eût pas été du goût de tout le monde en Europe, mais elle n'en était que plus fructueuse. C'est ainsi qu'un jour où il prêchait sur la résurrection, voyant dans l'assemblée d'anciens cannibales, il les bouleversa et leur fit répandre des larmes de repentance par cette apostrophe : « Et d'où viendront les morts qui ont été tués et dévorés par leurs semblables? .....Malheureux! Dieu les fera sortir de vos entrailles. »

« .....L'ami qui, d'un cœur ému, consacre ces lignes à sa

mémoire l'a eu pour collaborateur dans la traduction du Nouveau Testament. Dans cette œuvre à deux le cher défunt s'était plus particulièrement assigné la tâche de reproduire les Évangiles selon saint Luc et saint Jean, le livre des Actes et l'Apocalypse. Oh! les délicieux moments passés ensemble à revoir, à critiquer, à définitivement adopter les résultats de ces premiers efforts pour mettre sous les yeux des Bassoutos la Parole écrite de leur Sauveur! Oh! les admirables trouvailles! les tressaillements de joie à la rencontre inespérée du mot propre pour exprimer une pensée céleste, destinée à éclairer et régénérer des âmes! C'est là que le plus jeune des deux traducteurs admirait en son aîné ce sens si vif des choses divines que les hommes du premier réveil avaient acquis en cherchant toute leur théologie dans les Saintes Écritures!

« Calme et positif dans la pratique, fort en garde contre toute espèce de mysticisme, Rolland avait cependant au fond de son âme l'enthousiasme de la foi et de l'amour chrétien. Il a composé beaucoup de cantiques, et les Bassoutos lui doivent plusieurs des plus beaux et des plus populaires. Entre tous les missionnaires, c'est lui qui a le plus contribué à éveiller le sens musical chez les indigènes, à compléter leur gamme en leur faisant sentir les demi-tons auxquels ils étaient insensibles, à leur apprendre les règles de l'harmonie, à faire d'eux, en un mot, non pas seulement des chanteurs supportables, mais des chanteurs que l'on n'entend jamais sans plaisir et sans émotion.

« C'est à Pierre-Fontaine, près de Blamont, dans le Doubs, que Samuel Rolland était né. C'est en aidant de ses bras le fondateur de l'Institut de Glay, tout en profitant de ses leçons, qu'il avait appris à connaître et à aimer Jésus-Christ. Il avait eu pour émule et pour confident, dans ses premières luttes spirituelles, l'inestimable Vernier dont les succès dans la Drôme devaient égaler les siens

en Afrique. Le voisinage de la Suisse lui avait permis de se lier avec la plupart des hommes éminents qui, de Genève, sont venus rallumer le flambeau de l'Évangile dans un si grand nombre de nos Églises. Sa piété était de la même trempe que la leur; comme eux, il n'a jamais voulu savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. »

Les restes de Samuel Rolland reposent à Hermon, auprès du temple dans lequel s'assemblent ses nombreux enfants en la foi; sa digne, sa fidèle compagne, celle qui l'a si courageusement aidé dans l'accomplissement de son ministère vit encore et supporte le poids de ses 80 ans avec une vivacité telle, qu'on la croirait de beaucoup moins âgée. Son amour pour l'œuvre des missions est le même qu'aux jours de sa jeunesse.

CHAPITRE XI

Dissensions dans l'Église d'Hermon ; leurs causes. — M. Ellenberger est appelé à Hermon ; il réussit à y ramener la paix. — Seconde session du synode ; courtoisie des orateurs indigènes. — Exemple de libéralité. Une société de mission est établie au Lessouto. — Rapport général ; rapports particuliers des stations. — Extraits de lettres adressées au comité. — Arrivée de M. Germond dans sa station. — Nécrologie.

Au moment même où l'un des pionniers de la mission, Samuel Rolland, rendait son âme à Dieu, un jeune missionnaire, son compatriote, faisait son entrée dans le champ de la mission : c'était M. Kohler. Il assista à ce moment solennel qui mit un terme à cette existence si utilement employée, et il put contempler les traits d'un homme dont il avait entendu parler depuis sa plus tendre enfance.

C'est à Hermon que S. Rolland a rendu le dernier soupir entouré des anciens habitants de Beerséba. Ces derniers avaient trouvé là des Bassoutos appartenant à une autre fraction de la tribu ; on aurait pu espérer qu'en retour de l'hospitalité qu'on leur avait accordée, ils auraient fait quelque effort pour vivre en bonne intelligence avec eux ; il n'en fut rien. Les anciens habitants de Beerséba étaient les fils aînés de la parabole. Ils jouissaient depuis quarante ans de privilèges incontestables au double point de vue religieux et de la civilisation. Leurs progrès en tout étaient frappants. A Beerséba le paganisme avait été officiellement abattu, ce qui ne veut pas dire que le triomphe avait été complet ; de temps à autre on pouvait

constater qu'il vivait encore; mais il devait se cacher. Tant d'avantages réels avaient donné aux habitants de Beerséba quelque peu de cet esprit de suffisance qui fait les pharisiens de tous les temps et qui, lorsqu'on l'entretient et le favorise, rend difficile tout rapport avec les autres hommes et les autres églises. Aussi longtemps que leur père en la foi a été assez fort et vigoureux pour les contenir, ces frères sont restés dans des bornes raisonnables; avec l'âge, avec les infirmités qui l'accompagnent, le respect et l'affection sont demeurés intacts, mais l'autorité n'a plus été la même. Arriva un moment où cette tendance nous menaça d'un schisme qui eut été déplorable pour les Églises jusque-là si unies du Lessouto. Il vaut la peine de s'arrêter un moment et de contempler en s'humiliant l'abîme dans lequel nous avons failli tomber.

Lorsque le fils du vénérable S. Rolland eut quitté la mission pour entrer dans la magistrature, ce fut le Dr Eug. Casalis qui fut appelé à le remplacer. Cette partie du troupeau, qui avait été recueillie là par M. Dyke avant qu'il fut appelé à diriger l'école normale, l'accueillit avec beaucoup d'affection et lui témoigna, ainsi qu'à sa famille, tous les égards et les bons procédés qu'on était en droit d'attendre d'eux. Il n'en fut pas de même des anciens habitants de Beerséba; on eut dit que le respect, dont ceux qui sont enseignés doivent entourer ceux qui les enseignent, était descendu dans la tombe du frère Rolland. Ce fut un moment difficile à traverser, et, s'il n'y avait pas eu au fond des cœurs une piété réelle, ce moment d'égarement eut été funeste à l'ancien troupeau de Béerséba. Ce mauvais esprit trouva moyen de se manifester à l'occasion du synode; pendant un moment, il y eut une scission dans l'Église d'Hermon: les uns se rattachaient au groupe des Églises dites synodales, tandis que les autres restèrent en dehors. La conférence crut devoir in-

tervenir; peut-être eut-elle mieux fait de laisser au temps le soin d'éclairer des frères qui péchaient par ignorance, et aussi par un grand manque d'humilité; cette intervention irrita les esprits, et le mal semblait être plus grand après qu'avant. Disons-le pourtant: la conférence devait aviser aux moyens à prendre pour assurer au missionnaire d'Hermon une position tenable et mettre un terme à des procédés jusqu'alors ignorés par les missionnaires. Mais telle était alors la gravité de la situation, que la conférence crut devoir rappeler le Dr Eug. Casalis à Morija; personne n'aurait voulu imposer à un frère si dévoué et si désintéressé de continuer une tâche dans des conditions aussi difficiles et aussi désagréables. La présence au Lessouto, depuis quelque temps déjà, de M. Creux, permit de déplacer M. Ellenberger, missionnaire à Masitissi; c'est à lui qu'on confia la tâche si ardue, de pacifier une Église naguère si florissante. M. Creux alla s'établir à Masitissi, où il travailla, non sans succès, jusqu'au moment où il quitta pour aller fonder, de concert avec M. Berthoud, la mission romande du Transwaal.

Nous devons ajouter que la mission acceptée avec tant d'abnégation par le frère Ellenberger, a été couronnée d'un plein succès. Ce succès n'a pas été le résultat de combinaisons savantes ou de compromis, mais bien celui d'une grande fidélité. Il a su dire à Jacob son forfait, et à Israël son iniquité, mais il le fit avec tant d'amour vrai, que les volontés les plus rebelles ont dû s'avouer vaincues. Ce fut pour tous un beau jour, que celui où les douze anciens de l'Église d'Hermon adressèrent aux missionnaires la lettre suivante :

« A nos pères, les missionnaires du Lessouto,

« Par la grâce du Seigneur, nous pouvons aujourd'hui, nous, membres du troupeau d'Hermon, vous dire que nous

désirons n'être qu'un cœur et qu'une âme avec nos frères et nos sœurs des Églises du Lessouto. Vous trouverez, sans doute, que nous avons trop tardé de vous faire connaître notre sentiment au sujet des choses qui vous ont paru propres à relier entre eux tous vos troupeaux, ô vous, nos pères, venus de France! Tout d'abord, nous n'avons pas compris ce gouvernement des Églises; mais ce qui nous a surtout empêchés de le comprendre, c'est que nous nous sommes laissés aller à des dissentiments et à un désordre qui nous ont fait perdre l'intelligence et les pensées que doivent avoir les élus de Dieu. Mais le Seigneur qui a dit : « Invoque-moi au jour de ta détresse et je te délivrerai », a eu pitié de nous et nous a envoyé son serviteur que vous avez choisi pour nous. Maintenant, par son moyen et par le Saint-Esprit, nous avons de nouveau la paix, l'union, la joie et la force, ces grâces que nous avions perdues. Nous ne cessons pas de bénir Dieu de nous les avoir rendues.

« Nous vous saluons avec amour, et nous vous prions de ne pas tarder à nous écrire, que vous continuez à nous considérer comme vos enfants. »

Dans la seconde session du Synode général des églises du Lessouto, on s'occupa beaucoup, comme dans la session précédente, de questions locales ayant trait à des mœurs et des coutumes que le christianisme doit modifier, quand il ne les fait pas complètement disparaître. Les avis, sur plus d'un point, étaient bien partagés, et comme la liberté de discussion était complète, on aurait pu craindre que des abus de langage ne vinssent apporter du trouble dans ces réunions ; il n'en fut rien. Jamais un orateur indigène n'a laissé tomber de sa bouche quelques-unes de ces expressions désobligeantes qui froissent et irritent ceux à qui on les adresse. La question des écoles du dimanche fut traitée par M. Ellenberger; celle de la double mission

intérieure et extérieure par MM. Coillard et Mabille. Ici, ce n'était point une cause à plaider; elle était gagnée depuis longtemps pour ce qui concerne la mission intérieure et depuis le placement d'Asser et d'Éliakime, pour ce qui concerne la mission étrangère. Cependant, quand il fut question d'avoir une mission à l'étranger, soutenue par toutes les églises du Lessouto, il y eut un entraînement général: pas une voix discordante ne se fit entendre. L'unanimité fut complète. Cependant, la crainte qu'on ait cédé à un entraînement général, produit par l'émotion du moment, porta l'assemblée des missionnaires à s'en tenir à ce premier élan; on règlera plus tard la question financière. On en était là, quand un indigène délégué d'une de nos églises, s'avança et déposa sur la table devant laquelle siégait le bureau, la modique somme de 3 fr. 20. L'élan était donné. Toute l'assemblée voulut contribuer à cette première collecte en faveur de la mission étrangère, et quelques instants après, le total des dons s'élevait à près de 800 fr. Un missionnaire présent écrivait à ce propos à Paris: «Dieu soit loué, nous avons à notre tour une Société de Missions.»

Et cependant, les rapports particuliers de chacun des frères accusait un certain état de langueur dans la vie des chrétiens. La paix avait ramené l'abondance, l'abondance avait produit un certain relâchement dans la discipline des églises et surtout dans les mœurs. Écoutons plutôt ce qu'en a écrit le jeune frère chargé de condenser en un document général, les rapports particuliers:

«Vous savez que depuis longtemps, on prêche et on prie pour amener un réveil. A chaque occasion, on cherche des moyens nouveaux et on multiplie les appels. Si l'on jugeait superficiellement, on pourrait se tromper, car les gens n'ont pas cessé de venir au culte; les collectes vont en croissant, l'évangélisation du Lessouto par des Bassou-

tos est en progrès, le nombre des membres des églises n'a pas diminué, les catéchistes placés dans le Transwaal sont soutenus par les contributions et par les prières des troupeaux. Voilà tout autant de manifestations de la vie chrétienne, mais le formalisme y joue un si grand rôle que cette vie ressemble presque à la mort. »

Un philosophe avait autrefois prouvé le mouvement par la marche ; notre jeune rapporteur fut tenté, lui, de prouver la mort par la vie. Tout simplement, il n'avait pas compris, parce qu'un jeune homme, nouvellement arrivé en Afrique, ne peut pas comprendre un rapport dans lequel un vieux missionnaire épanche la douleur qu'il éprouve de ne pas atteindre son idéal, qui serait la conversion et la sanctification de toutes les âmes confiées à ses soins.

Prenons en détail chacun de ces rapports tels qu'ils ont été envoyés à Paris ; nous ne laisserons de côté que ce qui ne pourrait faire pencher la balance, ni d'un côté ni de l'autre.

Morija. « Malgré une torpeur spirituelle fort prononcée, ici comme ailleurs, dit M. Mabille, il y a des points lumineux. Dans plusieurs localités, certaines personnes ont commencé à tenir des réunions de prières dans leurs maisons. Vingt-trois catéchumènes ont cessé de suivre le cours d'instruction religieuse : les uns par lassitude, les autres par suite de persécutions persistantes, mais nous en avons admis quarante-six à leur place. Parmi ces derniers, je puis citer un exemple remarquable de conversion. Le nommé Gallane, d'intempérant et de batailleur qu'il était, est devenu doux, tranquille et humble sous la bannière de Jésus-Christ.

.....La première fois que M. Creux monta en chaire à Morija, cet homme reçut des impressions, qui dès lors,

furent décisives. Ce n'est cependant que tout dernièrement qu'il a pris la résolution de servir le Sauveur. »

.....Théophile, enfant de chrétiens, avait autrefois quitté Bérée en rendant grâces à Dieu de ce qu'il allait résider dans un endroit où il n'entendrait plus prêcher l'Évangile. Une annexe fut fondée dans cet endroit, et il s'apprêtait à le quitter, lorsque la maladie le retint. Il sentit son état de péché devant Dieu et se tourna vers Jésus. »

« Un autre, Méthusala, perdit un soir son chemin et tomba du haut de gros rochers qui entourent le plateau sur lequel il demeure ; depuis longtemps il venait régulièrement au service ; cette dispensation de la Providence de Dieu le décida à se donner à Lui. »

Dans le district de Thaba-Bossiou, deux nouvelles annexes ont été fondées. D'autre part, l'évangéliste qui avait été placé à Cana, en a été retiré et cela pour une cause réjouissante, puisqu'il s'agissait de céder la place à un missionnaire, à M. Kohler. A Korokoro, le fils du catéchiste a ouvert une petite école où l'on compte une quinzaine d'enfants. Cette succursale a été créée pour prévenir un empiètement des prêtres de Rome et satisfaire aux besoins des membres du troupeau de Thaba-Bossiou résidant trop loin de la station pour pouvoir assister régulièrement aux services du dimanche. Koali, le chef de l'endroit, s'est montré très favorable à cette fondation. Sa grand'mère et sa mère sont membres de l'Église.

« Le pasteur de Bérée dit que la plupart des catéchumènes admis aux instructions religieuses, cette année, sont des enfants de chrétiens, et qu'il est toujours assez difficile de constater la réalité et la profondeur du changement intérieur chez de tels candidats. M. Maitin a vu se manifester autour de lui, surtout parmi la jeunesse, un esprit d'indépendance et d'insubordination qui, s'il se développait, rendrait l'œuvre pastorale bien difficile.

« Toutefois M. Maitin se réjouit d'entrevoir à l'horizon comme l'aube d'un jour nouveau. Si cette année, dit notre frère, compte parmi les moins prospères, la fin en est pourtant moins sombre que le commencement. Certaines réunions de prières, nées spontanément, se maintiennent. Les membres de l'Église semblent plus sérieux, plus zélés. Il y en a chez lesquels les progrès dans la piété sont visibles ; il en est même qui semblent en être encore au temps de leur premier amour et qui nous humilient par la vivacité de leur zèle et la simplicité de leur regard tourné vers Jésus. Adelaïde, les prémices de mon ministère, est revenue au Seigneur, après de longues années d'apostasie. Sa repentance semble être aussi profonde que l'avait été sa défection. Maintenant, c'est une chrétienne joyeuse, assidue à tous les services, malgré son grand âge. Elle ne vient jamais au culte sans être accompagnée de quelques personnes de son endroit, encore païennes.

« Une annexe de plus a été fondée dans le district de Bérée ; l'école est bien fréquentée.

« A Béthesda l'Église a reçu un accroissement assez considérable. On y remarque une sorte de fluctuation par suite du départ de plusieurs familles pour Matatièle et de l'arrivée d'autres chrétiens que la guerre avait dispersés. Ici comme ailleurs, la soif d'acquérir fait du mal ; elle a produit de pénibles discussions parmi les membres de l'Église. M. Cochet, comme plusieurs de ses collègues, se plaint du manque d'instituteurs capables. L'école de la station est la seule existante ; les gens de l'une des annexes demandent qu'on en établisse une pour eux.

A Siloé l'école est en progrès depuis que Mme Mæder s'en occupe.

Léribé. « A Noël, dit M. Coillard, j'ai baptisé six adultes ; j'avais beaucoup espéré de cette fête. Quelques personnes ont été admises au catéchuménat. Dans le

nombre se trouve une femme âgée, très sourde et qui vit à quelque distance de la station. C'est une parole qui lui fut personnellement adressée dans une circonstance solennelle qui l'a réveillée. Le Saint-Esprit a opéré dans cette âme, et sa conversion a été pour nous une source de joie. »

Le missionnaire d'Hermon se réjouit vivement de pouvoir constater que le calme et la paix sont revenus dans son Église. L'école reprend de l'entrain; l'évangélisation des villages païens se fait avec plus d'élan. Maféteng a été reconnu comme annexe. De plus, Abiele Motléré, que le prédécesseur de M. Ellenberger avait encouragé à évangéliser les gens du chef Letsosa, a été appelé à se fixer au milieu d'eux. C'est une œuvre qui peut avoir de l'avenir. De nombreuses conversions ont eu lieu à Maféteng. La collecte de cette année, en faveur de la Société, a produit à Hermon 2444 francs.

Le rapport de Cana se résume en peu de mots. M. Kohler n'a encore pu faire autre chose que prendre possession de l'endroit; mais il va maintenant se mettre à l'œuvre. Les chrétiens qui se trouvent dans cette localité sont heureux d'avoir un missionnaire, et déjà les païens manifestent quelques sentiments religieux.

Mme veuve Pellissier continue à servir de mère aux chrétiens indigènes de Béthulie.

Dans le district de Masitissi, M. Creux qui a remplacé M. Ellenberger a recouru avec succès à l'enseignement du chant, comme moyen d'évangélisation. Les résultats de cet essai, l'ont fort réjoui. Le troupeau lui-même a été troublé par quelques scandales. Cependant, plusieurs conversions s'y sont produites. Comme il n'y a pas de maître d'école, le missionnaire se trouve un peu surchargé, d'autant plus que la classe des bergers devient plus nombreuse.

« Je ne puis oublier de mentionner notre école de ber-

gers, écrit M. Creux. Notre frère, M. Ellenberger, avait l'habitude de réunir, le dimanche soir, dans sa chambre, quelques bergers qu'il s'efforçait d'amener au Seigneur. Avec le temps et à l'aide de gravures, de l'harmonium et des récits bibliques, cette petite classe du soir s'est trouvée avoir trente-trois élèves dont plusieurs appartiennent à des familles païennes qui ne viennent jamais au temple. C'est pour moi une joie toujours nouvelle que de me retrouver au milieu de mon jeune troupeau et de voir l'empressement avec lequel ces bergers viennent s'asseoir à mes pieds. Les voyant si assidus le dimanche soir, l'idée me vint qu'une école du soir pendant la semaine pourrait réussir, et maintenant que notre église temporaire est rebâtie et bien close, nous allons commencer. Les jeunes gens du village ne demandent pas mieux que de me servir de moniteurs. » En somme, M. Creux trouve que l'Esprit de Dieu opère au milieu des païens; il se sent édifié à la vue des pécheurs qui se donnent au Sauveur.

A Matatièle, les catéchistes se plaignent du sommeil spirituel qui envahit de plus en plus leurs gens. Ils demandent avec instance, qu'on leur accorde un missionnaire selon la promesse qu'on répète d'année en année. Cependant, M. Cochet, qui a visité dernièrement ce nouveau champ de travail, a été fort réjoui par ce qu'il y a vu. Il dit que l'église de Matatièle compte cent quarante membres.

Tel fut le rapport envoyé au comité de Paris. L'année, pour nous servir d'une expression employée par M. Maitin, n'avait pas été des plus prospères; cependant, une église qui compte encore 1316 candidats au baptême, qui a fourni comme collecte 17,772 fr. 20 c. et dont les membres ont du zèle pour répandre autour d'eux l'Évangile du salut, une telle Église n'est pourtant pas encore à l'agonie. On peut lui souhaiter plus de vie, plus d'entrain, surtout plus

de la vie cachée avec Christ en Dieu; mais on ne saurait sans injustice lui dire comme à l'église de Sardes : « Tu as la réputation d'être vivante, mais tu es morte. »

Si, en mettant de côté ces rapports qu'on s'efforce de faire aussi concis que possible, nous consultons la correspondance des frères au comité de Paris, quels témoignages précieux de la fidélité de Dieu ne recueillons-nous pas dans ces libres épanchements de cœur! Nous voici à Kémé dans la case d'une humble servante du Seigneur couchée et malade : « Mourir n'est pas difficile, dit-elle à son missionnaire, quand on meurt au Seigneur. Je ne tiens aucun compte de la douleur. »

Là, c'est la femme du trop célèbre Chapi, le prophète attitré de la tribu, dont le cœur a été touché par la grâce. Le salut est entré dans cette maison ténébreuse et la voix de la prière s'y fait entendre.

Presque tous les vieillards de Thaba-Bossiou sont ébranlés; la mort si calme de Moshesh a tourné leurs regards vers cet enseignement chrétien, pour lequel ils n'ont eu que du mépris pendant de longues années. Ratsiu, un oncle de Moshesh, écoute la parole de vie avec avidité ; un frère de ce vieillard, dont la femme est aussi chrétienne, prête une oreille attentive à la voix du salut. L'un et l'autre appartiennent à la famille royale.

Assistons, avant de quitter ce sujet, à une scène des plus touchantes qui eut lieu à l'occasion du retour de M. Germond à Thabana-Moréna; c'est lui-même qui va parler :

« Enfin, nous voici arrivés! Sitôt que les gens de la station eurent vent de notre approche, ils se mirent en mouvement. Nous en étions encore éloignés de trois lieues, lorsque nous vîmes apparaître les hommes à cheval, le chef en tête. Il n'est pas chrétien, et cependant il ne semblait pas être le moins joyeux de nous revoir. Puis les enfants de

l'école, précédés d'un fort joli drapeau que nos amis de Bérée leur ont donné, plus les femmes et les vieillards. Tous ceux qui pouvaient marcher étaient venus. Accompagnés par cette foule qui chante des cantiques, distribuant des poignées de main à droite et à gauche, nous faisons notre entrée dans notre chère station. Je suis tout réjoui de trouver les bâtiments et le verger en bon état ; mais j'en sais la raison ; notre cher frère Duvoisin y a mis ses peines. Les gens de la station l'ont aussi bien secondé ; ils m'ont semé un champ de maïs qui n'a guère réussi, ce dont ils s'excusent comme s'il y avait de leur faute. On nous apporte du blé, des moutons, cadeaux de bienvenue qui viennent fort à propos : nous sommes à bout de nos provisions et il y aura disette cette année. Ainsi qu'il en arrive souvent, ce sont les plus pauvres qui se montrent les plus empressés. Mais la cloche sonne, entrons à la chapelle avec tout notre monde pour remercier Dieu de ses gratuités envers nous. C'est du fond du cœur que nous lisons le psaume 103 : « Mon âme bénis l'Éternel. » Il a entendu ce concert de prières qui s'est élevé de tant de lieux en faveur de notre petite bande missionnaire. Il nous a gardés sur les grandes eaux, Il nous a garantis de tout mal durant ce long et dangereux voyage, Il s'est montré fidèle ; puissions-nous l'être à notre tour ! »

Nous ne saurions clore ce chapitre sans payer un juste tribut d'affectueux souvenir et de pieux hommage à la mémoire de trois ouvriers du Seigneur qui, dans des conditions diverses, ont également bien servi la grande œuvre des missions. C'est d'abord Mme veuve Éléonore Lemue, née Colani, décédée à Carmel le 7 novembre 1873. Ce fut la première femme française qui a franchi les mers, pour porter l'Évangile aux païens. Elle a travaillé à l'œuvre de son Maître pendant plus de 40 ans. Voici ce qu'un témoin oculaire, le Dr Lautré, a écrit au sujet des derniers mo-

ments de cette sœur, qui avait si courageusement fait l'œuvre de son Maître, sans jamais revoir le sol de sa patrie terrestre :

« ...Mme Lemue n'est plus ici bas. Le 7 de ce mois, après une longue et douloureuse maladie, elle a pris son essor vers les demeures éternelles. J'ai toujours trouvé de l'édification auprès de son lit de souffrance, dans les nombreuses visites que j'ai eu le privilège de lui faire. Elle était si reconnaissante quand on priait avec elle et qu'on lui lisait une portion des Saintes-Écritures. La dernière fois que je la vis, elle fit mention de quelques êtres chéris qu'elle comptait trouver dans le séjour des bienheureux, mais elle ajouta : « Ce n'est pas à eux que je pense ; ce qui me fait désirer d'aller au ciel, c'est que là je serai auprès de Jésus. »

C'est ensuite M. le pasteur Grandpierre, l'homme éminent et pieux, qui a formé à la carrière missionnaire toute une légion d'ouvriers dont les travaux ont été si bénis dans le sud de l'Afrique. Il avait toujours agi comme un frère dans ses rapports avec ses anciens élèves ; mais eux avaient conservé pour lui un mélange de tendre affection et de respect filial dû à la haute idée qu'ils se formaient de la supériorité de ses dons intellectuels et des qualités de son cœur.

En confiant à l'un de ses anciens élèves la direction de l'œuvre des Missions, M. Grandpierre avait conservé dans le cœur de tous la haute position qu'il s'y était acquise. Sa mort fut pour *tous* un vrai deuil de famille.

C'est enfin, l'un des amis les plus dévoués de l'œuvre des Missions, M. le comte Robert de Pourtalès, depuis longtemps déjà trésorier de notre Société. Cet homme, qui occupait une position élevée dans la société, avait un cœur

d'or, et Dieu seul sait tout le bien qu'il a fait à ses semblables pendant le cours de sa carrière chrétienne ; la Société des Missions, en particulier, lui doit beaucoup, et c'est à ce titre que nous tenons à lui payer ici l'hommage de notre gratitude.

« Heureux sont les morts qui meurent au Seigneur. »

IXᵉ PÉRIODE

ESSAI DE MISSION ÉTRANGÈRE

CHAPITRE XII

Témoignagne d'un magistrat en faveur de l'œuvre au Lessouto. — Le major Malan. — Mutation dans le personnel de la mission. — M. Preen va à Matatièle, départ de MM. Creux et Berthoud. — M. Kohler à Cana; installation primitive. — Asser va explorer le pays des Banyaï. — Incidents de voyage ; maladie de Jonathan. — Dispositions de quelques chefs en faveur de l'Évangile. — Un danger pressant; délivrance. — Retour. — Asser visite les Églises du Lessouto. — Quatre évangélistes offrent de partir ; les autorités du Transwaal refusent des passe-ports. — M. Dieterlen les accompagnera. — Départ de l'expédition ; un dimanche dans un oasis. — Ils sont arrêtés et emprisonnés à Prétoria ; retour au Lessouto.

Un missionnaire appelé à rendre compte annuellement de l'œuvre qui lui a été confiée, éprouve parfois un singulier embarras mêlé de crainte. Il est seul à juger de faits et d'événements dont se compose la vie de chaque jour. Il est à craindre que la vue du mal qui se présente à lui sous les formes les plus grossières perde à ses yeux de sa laideur et qu'il s'y habitue graduellement. Ou bien, ce mal l'irrite ; il oublie que, pendant des milliers d'années, le peuple qui l'entoure a vécu sans contrôle sous l'empire du prince des ténèbres, et que dès lors il n'est pas étonnant

qu'il soit si mauvais, si perverti. Et puis, il y a un autre danger, celui-là, personne ne l'évite, les plus en garde en sont la proie comme les autres, le voici : c'est de prendre parfois des fleurs pour des fruits. On aurait mauvaise grâce à juger trop sévèrement l'optimisme. Quand sur un fond noir, tout à fait noir, on voit poindre un tout petit point blanc, quel intérêt il éveille dans le cœur de cet homme de Dieu, habitué à ne voir que du noir, tout à fait noir ! Aussi bien, rien ne ressemble plus à une conversion réelle, qu'une conversion avortée ; pendant toute une période, celle que j'appelle de la floraison, les plus expérimentés s'y trompent. C'est donc pour le missionnaire une bonne fortune quand il rencontre des hommes qui ont vu son œuvre dans l'ensemble et dans les détails et qui en parlent dans le seul but de la faire connaître. Plusieurs fois nous avons eu recours à de tels témoignages ; qu'il nous soit permis d'y recourir encore une fois. Les accusations les plus absurdes ne nous ont pas été épargnées, lancées par des adversaires qui ne nous connaissaient pas ; nous accepterons donc sans rougir les louanges qui nous sont octroyées par le premier magistrat du Lessouto, Sir Georges Griffith, sachant bien que c'est Dieu qu'on honore dans la personne de ses serviteurs.

Les lignes qu'on va lire sont extraites d'un rapport très étendu publié dans le Livre bleu et adressé par le représentant du gouvernement anglais au Lessouto au secrétaire du département des affaires étrangères.

«....Le progrès matériel n'est pas moins sensible que le progrès politique. Là où il n'y avait jadis qu'une demi-douzaine de boutiques insignifiantes, il y a maintenant près de cinquante fort belles stations ou comptoirs de commerce dont les bâtiments ont changé complètement l'aspect du pays. Des centaines de wagons y pénètrent aujourd'hui et le traversent dans tous les sens, recueillant les grains que

produit le pays pour les importer dans l'État libre et aux mines de diamants. La culture des céréales est en grand progrès et la charrue a presque partout remplacé la pioche indigène. De tous les côtés on rencontre des troupeaux de moutons et de bœufs qui avaient disparu pendant la guerre. Des maisonnettes de pierre commencent à supplanter la grossière case indigène, et les Bassoutos présentent d'une manière générale l'aspect d'un peuple prospère et bien réglé. La découverte des mines de diamants a produit un très grand effet dans le pays ; l'emploi de l'argent comme moyen d'échange est devenu général et a beaucoup facilité et augmenté les transactions commerciales. »

« ..... Les progrès de la religion parmi les Bassoutos et l'influence qu'elle exerce sur leur vie continuent à se manifester d'une manière directe chez ceux qui sont en contact immédiat avec les missionnaires, et d'une manière indirecte, mais sur une très grande échelle, au milieu des païens pris en masse.

« Un travail de quarante années a pleinement prouvé la fidélité des missionnaires de Moshesh et l'efficacité de leur ministère. Cette preuve ne consiste pas dans de longs rapports laborieusement préparés et envoyés à des Sociétés, mais dans la vie religieuse et la conduite chrétienne de milliers d'indigènes qui, sans ces missionnaires, seraient encore plongés dans les ténèbres du paganisme. L'œuvre a naturellement été progressive et ardue. Les résultats peuvent, sous le rapport du nombre des convertis, eu égard à la population, paraître peu de chose à certaines gens. Mais cette question ne doit pas être jugée seulement d'après le nombre des convertis, quoique une statistique faite à ce point de vue soit fort encourageante. Ce qu'il importe de considérer, c'est surtout la *valeur* du travail effectué. Sous ce rapport, on ne saurait trouver des missionnaires qui se soient montrés plus consciencieux et qui aient eu

plus de succès que ceux qui sont chargés de la sainte tâche d'évangéliser les Bassoutos. C'est à cela qu'on doit attribuer cette intelligence supérieure, cet esprit de recherche, cet amour du progrès, ce besoin d'un bon gouvernement, qui se manifestent chez ce peuple bien plus que dans toute autre tribu de l'Afrique méridionale, excepté peut-être les Fingous. — Les enseignements du christianisme ont suffisamment pénétré dans les masses pour que les Bassoutos encore païens ne se permettent jamais de travailler dans leurs champs le dimanche et de parcourir les grands chemins ce jour-là, fait remarquable et sans parallèle, je crois, dans les diverses régions idolâtres sur lesquelles s'étend l'ascendant britannique. On ne saurait donc exagérer l'utilité et les succès des missionnaires dont je parle. Je les regarde comme de véritables bienfaiteurs pour les Bassoutos et de précieux auxiliaires pour l'administration. Ils élèvent le niveau moral de la population et la font naître à la vie de l'intelligence et de la piété. Ils aident au gouvernement, en répandant les principes d'honnêteté, d'ordre et de travail, sans lesquels l'édifice politique et social n'aurait pas de fondements. »

« D'après ce que je viens de dire on comprendra facilement que l'éducation, cette compagne inséparable de la religion, occupe une place considérable dans le système des missionnaires. Dans cette partie de leur œuvre on a pu remarquer, cette année, de sensibles progrès. Les missionnaires sont des hommes instruits, et ils comprennent toute la valeur de l'instruction comme seul moyen de triompher définitivement des superstitions du paganisme. Ils consacrent plusieurs heures par jour à leurs élèves enfants et adultes. En sus des écoles primaires et des salles d'asile établies dans les stations centrales et leurs annexes, et que suivent avec régularité près de 2000 enfants, il existe deux écoles normales très importantes à Morija et

à Thaba-Bossiou, l'une de garçons, l'autre de filles. Elles sont dirigées par quelques-uns des missionnaires les plus habiles et les plus expérimentés. Ces institutions réussissent admirablement et sont fort appréciées par les Bassoutos. Grâce au système de l'internat les élèves, en même temps qu'ils reçoivent un enseignement supérieur, acquièrent des habitudes de propreté, d'ordre et de bonne tenue. Leur contact journalier avec leurs maîtres les soustrait, pendant le moment le plus critique de la jeunesse, aux mauvais exemples du dehors et à l'influence du paganisme. »

Nous devons mentionner aussi la visite que fit à cette époque (1874) à nos stations du Lessouto, un chrétien éminent par sa piété, le major Malan, petit-fils de César Malan, de Genève. Le récit de cette intéressante visite ayant été publié, et le Major lui-même ayant parcouru tous nos grands centres protestants dans le but de rendre un témoignage de ce qu'il avait vu dans notre mission du Lessouto, nous n'en parlerons pas ici. Nous tenons seulement à dire que sa visite a été en bénédiction aux missionnaires et à leurs troupeaux. Cet homme, versé dans la connaissance des Saintes-Écritures, était puissant dans la prière; son renoncement à lui-même, la joie dont son cœur était inondé, disaient hautement qu'il vivait dans une communion vivante avec son Sauveur. A l'exemple de son grand-père il avait ce rare courage de parler à tous ceux qu'il rencontrait de la seule chose nécessaire. La visite du Major Malan au Lessouto n'a duré que quelques semaines; mais quel bien n'a-t-il pas fait durant ce court espace de temps!

La paix, dont on jouissait depuis cinq ans avait extraordinairement favorisé le développement de notre œuvre au Lessouto. Malheureusement le personnel de la mission n'était pas en rapport avec les besoins du moment. A peine MM. Cochet et Germond étaient-ils rentrés d'Europe où

ils étaient allés prendre quelque repos, que MM. Dyke et Ellenberger, rendus de fatigue, sollicitaient de la conférence l'autorisation d'un voyage pour refaire leurs santés ébranlées. M. Dyke, depuis plusieurs années directeur de l'École normale de Morija, crut devoir se démettre de ses fonctions; en supposant qu'un voyage prolongé put lui rendre la santé, il sentait que dans l'avenir ses forces ne seraient plus en rapport avec la grandeur de la tâche qui incombe au directeur d'une telle œuvre. Il fallut donc pourvoir à son remplacement. Le choix de la conférence se porta sur M. E. Casalis qui depuis plusieurs années déjà donnait des leçons dans l'école.

Le remplacement de M. Ellenberger à Hermon, où ce frère avait réussi à calmer l'agitation des esprits, n'était pas aussi facile; en fait, nous n'avions personne à y placer. M. Dieterlen, nouvellement arrivé, avait été chargé, temporairement du moins, de donner des leçons dans l'école normale; sa présence à Morija y était d'autant plus nécessaire que M. Preen, que la conférence avait accordé à M. Dyke, venait de recevoir la mission d'aller au-delà des montagnes, à Matatièle, pour y fonder une station. Toutes ces mesures n'étaient que des expédients qui ne répondaient en aucune façon aux nécessités du moment, et, si la chose eut été encore possible on eut mis la main sur MM. Creux et Berthoud qui s'étaient fait une place très honorable dans notre mission au Lessouto, mais qui allaient partir pour fonder la mission romande au sud du Limpopo. Mais leurs préparatifs de voyage étaient achevés et, dans une réunion à Morija, ils firent leurs adieux à l'Église, tandis que M. Preen prenait aussi congé de ses frères, pour répondre à l'appel qui lui avait été adressé par la conférence; les uns allaient vers le nord, l'autre vers le sud. MM. Cochet, Germond et Dieterlen furent chargés de l'installation de M. Preen à Matatièle.

Après les deux voyages d'exploration accomplis par M. P. Germond pendant la guerre qui dura de 1865 à 1868, nous avions placé là deux évangélistes pour soigner des chrétiens que la guerre avait poussés au delà des montagnes; l'un s'était établi à Paballong, l'autre à Matatièle. Ils y ont fait leur possible, mais leur autorité n'était pas suffisante pour maintenir l'ordre dans un pays où des indigènes de nationalités différentes commençaient à affluer. La grande pénurie d'ouvriers nous trouvait disposé à retarder encore l'envoi d'un ouvrier européen; mais le temps pressait. Des offres avaient été faites de différents côtés à ces brebis qu'on considérait comme n'ayant pas de pasteur; plutôt que de nous voir exposés à perdre des membres de nos Églises, nous avons préféré nous affaiblir encore au Lessouto et leur donner M. Preen.

L'accueil fait à M. et Mme Preen par tous les indigènes fut tout ce qu'on était en droit d'en attendre; son ministère allait s'exercer sur une population d'environ 7000 âmes parmi lesquelles il y avait 110 membres de l'Église, ce qui porte à environ 4 ou 500 le nombre des personnes en relation directe avec la mission.

Quelque temps après son installation M. Preen écrivait: « Depuis notre arrivée ici, la joie de nos Bassoutos n'a pas diminué; plusieurs nous le prouvent en nous donnant du blé et des moutons; d'autres en allant chercher à la forêt des arbres pour notre maison. La collecte a augmenté. L'année dernière elle ne s'était élevée qu'à 75 fr.; cette année elle a atteint le chiffre de 350 fr. En dehors des 110 membres de l'Église il y a 70 candidats au baptême. Nous avons le bonheur de voir plusieurs païens rechercher le salut. Dans le nombre est une jeune femme qui haïssait les chrétiens à tel point que, lorsqu'elle parlait d'eux elle allait jusqu'à dire qu'ils sentaient mauvais. L'Évangile est bien reçu dans presque tous les villages

où nous avons des gens baptisés, ce qui est le cas un peu partout. »

Ainsi que nous venons de le constater, notre personnel était insuffisant et deux de nos stations, Hermon et Masitissi, se trouvaient momentanément sans pasteurs. Pour atténuer ce que cette situation pouvait avoir de fâcheux M. Mæder, de Siloé, fut invité à se rendre à Hermon; un catéchiste indigène fut placé à Masitissi. D'un autre côté la station de Cana, abandonnée en 1848, avait été reprise; la mission au nord du Lessouto avait donc été fortifiée. Ce quartier, situé à égale distance entre Thaba-Bossiou et Léribé, était très populeux; la présence d'un missionnaire y était donc nécessaire et ce fut avec joie qu'en 1873 M. Kohler fut invité à s'y établir. Il ne restait absolument plus rien des légers bâtiments qu'y avait laissés M. Keck; on reconnut cependant l'emplacement du jardin par la présence de certains arbres, en particulier de jeunes cerisiers qui s'y étaient abondamment multipliés. La commission, chargée d'installer M. Kohler, aurait bien désiré laisser ce frère en possession d'une case si petite fut-elle; elle se borna à prêter son concours à la construction d'une chose que je ne sais comment nommer qui avait environ dix pieds de long sur six de large et qui, recouvert d'un toit de chaume servit de demeure à ce frère pendant plus d'un an.

Un an plus tard, la situation avait changé; l'habitation primitive avait cédé la place à une autre, petite encore, mais pourtant confortable; notre frère n'y était plus seul, il avait pour l'aider dans son œuvre, une compagne fidèle; il pouvait comprendre les indigènes et en être compris. Il y avait là un petit noyau de chrétiens qui avaient été baptisés dans d'autres stations et déjà quatre personnes converties composaient une classe de catéchumènes. Notre frère et sa jeune compagne s'étaient mis courageusement à

l'œuvre dans ce pays, autrefois le centre du cannibalisme et ils attendaient avec confiance qu'il plût au Seigneur de bénir leurs efforts.

On s'imagine parfois en Europe qu'à l'heure actuelle, la fondation d'une station n'est plus ce qu'elle était autrefois. Quand on s'établit au milieu de païens, il faut faire maintenant ce qu'on faisait alors, et pour dire vrai, les missionnaires actuels pour peu qu'ils sachent se servir de leurs mains, travaillent autant et plus peut-être que leurs devanciers. Écoutons le frère Kohler nous dire à quel prix il a obtenu ce logement confortable dont lui et sa compagne ont tant joui.

« A notre arrivée (il était allé chercher sa fiancée à Port Élizabeth) nos premiers moments furent employés à entasser les choses les plus indispensables dans une hutte, (celle dont nous avons déjà parlé) où nous nous installâmes tant bien que mal. Trois jours après, je pris bêche, pic, levier et accompagné de deux indigènes, j'allai à la carrière. Après avoir extrait assez de pierres, pour les fondements d'une petite maison, je les fis transporter. Comme je n'avais pas de maçon à ma disposition, je pris la truelle et me mis à bâtir. Ce ne fut pas, vous le comprenez, sans force ampoules aux mains et de vives douleurs dans les reins. Quand j'en eus fini avec les pierres, il fallut mouler des briques. Je m'y mis avec deux manœuvres qui ne savaient même pas manier la bêche. Quoiqu'il me répugnât beaucoup de mettre les pieds dans l'argile pour la pétrir, je m'y résignai. Je travaillai ainsi quelques jours avec eux et dès qu'ils eurent appris le métier, je les laissai faire et dès que les briques furent sèches, je commençai à bâtir. En quelques semaines, les murs furent terminés. Alors je déposai la truelle pour prendre la hache et la scie et faire la charpente. La charpente finie, je devins tour à tour couvreur, plâtrier, menuisier, etc.

« Notre petite maison se compose de deux chambres, un corridor et une cuisine, elle est suffisante pour le moment. La façade est tournée à l'est et regarde vers la belle chaîne des montagnes bleues ».

Nos lecteurs n'ont pas oublié le voyage d'exploration entrepris par MM. Mabille et Berthoud dans le pays des Bapelis, dans le but de chercher un champ de travail propre à l'activité des Églises du Lessouto. Ce voyage eut pour résultat la fondation ultérieure de la mission des Églises libres du canton de Vaud, non pas toutefois chez les Bapelis, mais chez les Makuapas, et pour résultat immédiat, la fondation d'une mission indigène, non loin des rives du Limpopo. Ce furent Éliakime, Yosias et Asser, évangélistes, appartenant à la station de Morija qui eurent l'insigne honneur de commencer là une œuvre d'évangélisation, ils furent aidés dans leur tâche par un mopéli converti, sorti de Léribé.

En les quittant, pour rentrer dans sa station, M. Mabille avait insisté auprès d'Asser, pour l'engager à franchir le Limpopo et à explorer le pays des Banyaïs. La tâche à remplir était grande et difficile. C'était l'inconnu ; trois de nos évangélistes n'hésitèrent pas un instant. Ils se rendirent d'abord dans la station de Gœdgedacht, fondée et dirigée par un excellent frère, M. Hofmeyer. Toute l'église s'associa à cette noble entreprise ; des services spéciaux de prières furent établis pour recommander ces apôtres modernes à la protection divine. On fit plus ; on leur donna un guide nommé Simon qui partageait leur foi et leurs espérances. Après s'être procuré là différents objets destinés à acheter de la nourriture pendant le voyage, nos quatre voyageurs se mirent en route le 18 mai de l'année 1874. Citons en abrégeant le récit de cet intéressant voyage, tel que M. Mabille l'a donné :

« Nos voyageurs franchirent d'abord la chaîne du Zout-

pansberg. Vingt-trois lieues au moins les séparaient encore du Limpopo. La contrée devant eux s'étendait en plaines interminables garnies de bois de mimosas ; ici et là, le boabab y forme de véritables forêts. Le pays est infecté de lions et de hyènes ; l'eau est rare et les chasseurs qui parcourent ces régions à la recherche des éléphants et des girafes, n'ont pas moins de précautions à prendre contre les bêtes féroces que contre le manque d'eau. Nos hommes avaient des fusils dont ils se servaient beaucoup, mais sans beaucoup de succès, car ils ne tuèrent qu'un seul et unique zèbre. Aussi eurent-ils souvent en perspective le manque de nourriture. Mais chaque fois qu'ils se croyaient appelés à souffrir véritablement de la faim, le secours leur arrivait inopinément. Là c'était la rencontre de voyageurs indigènes auxquels ils pouvaient acheter de la farine ; ici la découverte d'un miel délicieux que leur fit trouver plusieurs fois l'intelligent « Coucou indicateur » le plus souvent ils en étaient réduits à manger le fruit acidulé du boabab ; ce fut même dans une circonstance leur seule nourriture pendant deux jours. En arrivant au Limpopo, ils trouvèrent sur les deux rives plusieurs villages habités par les Bakalakas, qui parlent le sessouto. Ces gens ne voulurent pas écouter la Parole de Dieu, sous prétexte qu'étant tributaires des Matébélés de Mosélékatsi, ils ne devaient rien recevoir sans en avoir, au préalable, demandé l'autorisation.

« Nos voyageurs traversèrent sans accident le Limpopo, large rivière toute peuplée de crocodiles ; l'eau leur venait jusqu'à la ceinture. Ils eurent bientôt dépassé les derniers villages des Bakalakas et se trouvèrent de nouveau dans un pays inhabité. Ils durent y faire de longues étapes pour ne pas manquer d'eau ; impossible d'en trouver ailleurs dans ces régions, que dans les lits des rivières qui coulent vers le Sud-est pour se jeter dans le Lim-

popo ou directement dans l'océan indien. L'un d'eux, Jonathan, tomba malade au moment où ils allaient laisser derrière eux le dernier village des Bakalakas. D'énormes tumeurs, qui eurent bientôt engendré des vers, couvrirent tout son corps. Nos amis le soignèrent pendant cinq semaines, s'achetant eux-mêmes de la nourriture ou en recevant gratuitement des gens de l'endroit.

« A ce moment, l'un d'eux déclara qu'évidemment le Seigneur n'approuvait pas leur voyage et que le mieux était de reprendre le chemin de la maison.

« Asser refusa catégoriquement. J'ai voulu, dit-il, entreprendre ce voyage une première fois et tous, païens et chrétiens m'ont dissuadé de le faire. Cette fois-ci, païens et chrétiens ont, au contraire, été unanimes à m'encourager ; on a prié, on prie encore pour nous. Satan seul, veut nous empêcher d'aller plus loin ; il voit que le Seigneur veut nous ouvrir les portes du pays des Banyaïs. Essayons d'aller plus loin et alors nous verrons.

« Cette attitude et ces paroles encouragèrent ses compagnons. Ils confièrent leur malade aux gens de l'endroit, leur promettant une récompense à leur retour, et se remirent en route. Quelques jours avant, un jeune Monyaï, qui s'en retournait avec eux chez son père, avait pris la fuite effrayé sans doute par l'horrible maladie qui les retenait dans cet endroit. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent dans un pays de montagnes toutes isolées les unes des autres. Sur ces montagnes, les Banyaïs ont construit leurs villages pour se préserver sans doute des expéditions pillardes des Matébélés.

« Nos amis parcoururent pendant plusieurs jours ce pays, visitant les différents chefs et leur demandant s'ils étaient disposés à recevoir l'Évangile.

« Trois de ces chefs ont, de grand cœur, donné leur plein assentiment et ont aussitôt choisi le terrain sur lequel les

missionnaires pourront s'établir. Le pays est très bien arrosé; il est élevé et jouit d'un climat très sain. Les forêts renferment beaucoup d'arbres dont les fruits semblables aux arbricots, sont excellents. Les Banyaïs cultivent le riz, le maïs, le sorgho et d'autres céréales. Ils se font une espèce d'étoffe avec l'écorce d'un arbre. Ils sont très industrieux, mais *ne se lavent jamais.*

« En arrivant dans un des villages où ils espéraient trouver sain et sauf leur jeune compagnon de voyage qui les avait quittés, nos amis demandèrent à voir son père. Le jeune homme n'ayant pas paru, le père les accusa aussitôt de l'avoir tué et ameuta contre eux les gens du village. Fort heureusement, Asser et ses compagnons avaient quelques instants auparavant rencontré un parti de Makuapas des Spelunken, fort d'environ quarante hommes armés de fusils qui chassaient devant eux un troupeau de bœufs qu'ils avaient achetés ; de part et d'autre, on s'était reconnu.

« En entendant les cris d'alarmes de nos amis et les cris de guerre poussés par les habitants du village, les Makuapas, qui avaient continué leur route, revinrent sur leurs pas. Ils prirent aussitôt nos voyageurs sous leur protection, affirmant que l'accusation devait être fausse ; qu'Asser étant leur missionnaire et voyageant avec des gens du « Livre », ne pouvait avoir commis ce crime. Grâce à cette intervention providentielle, Asser et ses compagnons échappèrent au danger et purent continuer leur voyage.

« Un fait intéressant qui a trait aux traditions en vogue chez les Banyaïs, mérite d'être rapporté ici. Les chefs entendant parler de l'Évangile du fils de Dieu, venu sur la terre pour souffrir et mourir pour les siens, y trouvèrent une analogie frappante avec une de leurs anciennes traditions dont je vous ai naguère parlé. Le fils d'un de leurs

grands chefs aurait, d'après cette tradition, été mis à mort par ses propres sujets, et c'est en sa mémoire qu'un jour de repos est observé par eux.

« Le voyage de retour s'accomplit heureusement pour nos amis. Asser échangea son fusil contre quatre bœufs; ils en tuèrent un dont la viande fut séchée au soleil pour servir de provision de voyage; sur un autre, ils chargèrent Yonathan qu'ils avaient retrouvé bien soigné, mais encore très malade; ils durent, à plusieurs reprises, user de force pour le faire consentir à être mis sur leur bête de charge. Ils arrivèrent ainsi chez M. Hofmeyer où ils furent accueillis avec force félicitations par leurs amis, heureux de rendre avec eux de sincères louanges au Seigneur. Après être allé prendre congé d'Éliakime qui était resté, lui, à son poste, Asser reprit le chemin du Lessouto où il arriva après 29 jours de marche. »

Ainsi se termina ce premier voyage d'exploration au pays des Banyaïs. Le chef de l'expédition, Asser était un homme remarquable, dont le développement extraordinaire avait été un sujet d'étonnement pour ceux qui en avaient été les témoins. Au dire du Dr Eug. Casalis qui l'eût à son service à son arrivée au Lessouto en 1863, Asser était un grand niais duquel on croyait ne pouvoir tirer aucun parti; l'instruction au service d'une piété ardente et sincère, firent de lui un homme d'action, d'initiative et de parole. Durant tout le temps qu'a duré son voyage, il a tenu un journal dans lequel il a enregistré tout ce qu'il a fait ou vu, dans la pensée qu'en cas de mort violente ou naturelle, ce journal pourrait être de quelque utilité à d'autres.

Avant de suivre Asser au Lessouto, arrêtons-nous quelques instants dans ce champ de travail où Éliakime défriche un sol aride et ingrat. Le nombre des auditeurs au service du dimanche est peu nombreux; mais il sait aller à la recherche de ceux qui n'ont pas encore appris à pra-

tiquer le chemin qui mène au temple. Il s'efforce d'attirer la jeunesse au Seigneur en l'instruisant à part dans des écoles du dimanche, tenues en plusieurs endroits. A l'époque où Asser venait de rentrer au Lessouto pour y rendre compte de sa mission, le Seigneur accordait à Éliakime un grand encouragement ; une femme nommée Sétlomola fut convertie, ce qui le remplit de joie. Avec quelle émotion il en informa les églises du Lessouto qui l'ont envoyé dans ce lointain pays ! « Votre premier-né, dit-il, est une femme nommée Sétlomola. » Et plus loin : « Depuis que le Seigneur a converti Sétlomola, je ne me sens plus seul et j'ai confiance pour l'avenir. » Éliakime était complètement seul ; sa famille était restée au Lessouto et ne devait le rejoindre que lorsque la seconde expédition partirait pour le Bonyaï.

La visite d'Asser aux Églises du Lessouto produisit un excellent effet ; il avait le talent de parler des choses les plus extraordinaires avec une simplicité qui vous tenait sous le charme de sa parole. C'était un conférencier d'une grande valeur. Aussi son succès fut-il complet ; on obtint de l'argent, et quatre évangélistes s'offrirent pour aller porter l'Évangile dans ce pays des Banyaïs, où la porte semblait alors s'ouvrir toute grande devant nous.

Asser lui-même, par des considérations d'un ordre supérieur, ne croyait pas devoir encore entrer dans ce champ de mission que son exploration ouvrait à notre activité missionnaire ; sa femme *n'était pas convertie*, et il sentait qu'une telle œuvre ne pouvait être faite que si l'homme et la femme étaient l'un et l'autre au service du Seigneur. Mais il avait l'assurance que le Seigneur ne tarderait pas à l'exaucer ; il parlait même comme si elle l'était déjà, et il eut la joie de voir cet obstacle se lever devant ses pas.

La question de l'évangélisation des Banyaïs par les Églises du Lessouto, faisait de grands progrès ; les mis-

sionnaires, qui suivaient avec un immense intérêt la marche des événements qui convergeaient vers ce but, crurent devoir se réunir en conférence extraordinaire à Morija, le 26 du mois d'août 1875. Déjà, à la conférence ordinaire qui avait eu lieu au commencement de l'année, une commission avait été nommée dans le but de provoquer des dons et d'aviser aux moyens de réaliser nos projets. Cette question, du reste, fut examinée sous toutes ses faces ; nul ne la considérait avec cette confiance outrée, qui, souvent, n'est le fruit que de la légèreté ; on voulait bien se lancer dans cette voie, mais on voulait y être précédé par la nuée de l'Éternel. Voici, du reste, en quels termes la conférence en parla au comité : « Nous n'avons pas besoin de vous dire que nous considérons cette entreprise comme l'un des plus grands événements qui puissent se passer dans notre mission. Les Églises du Lessouto, dont quelques-unes comptent déjà quarante ans d'existence, se sont développées, comme vous savez, graduellement, en fondant autour d'elles des annexes, dont le nombre et l'importance vont croissant chaque année. Cette mission intérieure suffirait bien, sans doute, pendant quelque temps encore, à exercer le zèle de nos Églises ; mais depuis longtemps déjà, la pensée que le Seigneur nous appelle à évangéliser les tribus habitant plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, s'est peu à peu imposée à nous, et, après bien des tâtonnements considérables, il nous semble que le moment est venu de mettre la main à l'œuvre. »

La conférence accepta les quatre évangélistes qui se présentèrent pour la mission à fonder ; mais elle demanda aussi au comité de lui envoyer un ouvrier. Comme une telle entreprise demande une certaine somme d'expériences acquises au travail, ce nouvel ouvrier n'ira pas lui-même au Bonyaï, il prendra, au Lessouto, la place d'un frère, non encore désigné, qui ira pour diriger cette lointaine

mission. La conférence exprima le désir que le départ des évangélistes coïncidât avec la troisième session synodale, qui devait avoir lieu au mois d'avril suivant. D'ici là, le temps sera employé aux nombreux préparatifs que nécessite une telle entreprise.

De plus, nos évangélistes devant traverser un pays où les Boërs règnent en maîtres, la conférence crut devoir leur préparer les voies, en écrivant aux autorités du Transwaal pour leur demander des passeports ; ces passeports nous furent refusés.

Que faire ?

Tant de préparatifs, en vue d'un départ prochain, ne devaient-ils donc pas aboutir ? Une nouvelle conférence extraordinaire est convoquée à Bérée en vue d'aviser aux mesures à prendre. Les frères réunis se sont demandé si nos catéchistes ne pourraient pas prendre un chemin qui laisserait à l'Est le Transwaal ? Mais ce chemin était beaucoup plus long que l'autre, et, de plus, il faudrait traverser des pays dont les habitants sont souvent en guerre les uns contre les autres, ce qui constituait un danger réel pour une caravane indigène avec femmes, enfants et bestiaux, etc. Il ne restait plus qu'une alternative : celle de les faire accompagner par un missionnaire qui leur servirait de protecteur et les couvrirait de sa responsabilité devant les colons du Transwaal. On sait que, dans ce pays-là, la qualité d'Européen est le meilleur passeport.

Deux de nos frères se sont immédiatement offerts pour remplir cette mission, M. Mabille et M. Dieterlen. Le premier et sa compagne ont fort insisté pour qu'on les laissât aller ; mais leurs amis ont été unanimes à leur déclarer que l'Église et les écoles de Morija ne pouvaient absolument pas se passer d'eux. D'autre part, on hésitait beaucoup à accepter les services d'un jeune missionnaire, encore peu aguerri aux fatigues et aux difficultés de la vie

africaine. Mais il se sentait un véritable appel, et son dévouement, sa précoce maturité et ses aptitudes de tout genre le désignaient au choix même de ceux de ses frères qui désiraient le plus le retenir auprès d'eux.

Quelques mois furent accordés à M. Dieterlen pour se pourvoir d'un wagon à bœufs et des provisions nécessaires pour un long voyage dans un pays vierge de toute civilisation. Le synode fut convoqué au commencement d'avril; et c'est à l'issue de sa session que l'expédition se mit en route. Laissons à M. Dieterlen le soin de nous présenter lui-même son personnel : « C'est d'abord Asser, célèbre dans tout le Lessouto pour avoir visité les Banyaïs, figure peu significative au repos, mais qui devient belle quand il parle en public. Sa femme Sébina, une grosse femme qui peut à peine se remuer, assez bruyante, un peu bourrue, mais de bonne composition. Andréas, un jeune catéchiste, naïf et toujours gai; on lui a décerné le périlleux honneur de conduire le tombereau aux provisions attelé de huit bœufs et où, durant des heures, les jambes pendantes et fredonnant toutes sortes de mélodies, il agite son grand fouet en cherchant à imiter les cris rauques et sauvages des *drivers* de profession. Césarina, sa jeune femme, qui est ma petite maman, m'arrange mon wagon, me fait ma popotte et avec laquelle je combine les déjeûners les plus délicats et hasarde des mets nouveaux dont sans doute la recette ne se trouve pas dans la Maison rustique des dames. Puis, c'est Élias, qui mène mon wagon et le considère comme le sien, et surveille tout ce qui me convient avec un soin tout paternel. Liboké, le gardien de nos bœufs, qui, le soir, autour de la marmite, ouvre son sac à histoires et tient tout le monde éveillé par ses récits. Onésima, un autre catéchiste, petit homme très posé, très tranquille et qui est très précieux quand il s'agit de parler avec les Boërs dont il connaît les mœurs et les idées.

Enfin Asaélé, un ancien de l'église de Morija, qui parle peu, représente peu, mais qui a de l'étoffe en lui. Je ne parle pas de leurs femmes, de leurs enfants, dont trois sont nés dans les dernières six semaines et qui débutent dans la vie au milieu de fatigues et de cahots, qu'ils supportent vaillamment, les pauvres petits. Nous avons en sus quatre jeunes gens bruyants et entreprenants désirant de voir du nouveau et rêvant merveilles de tous genres. En tout, vingt-deux personnes, deux chevaux, trente-sept bœufs, trois wagons et cinq chiens, que je ne mentionnerais pas s'ils ne nous faisaient pas reconnaître de loin pour des Bassoutos en voyage, tant ils sont maigres et laids. »

« Je ne puis m'empêcher d'admirer ces braves gens, qui ont quitté une partie de leurs enfants au Lessouto, leurs familles, leurs amis, sans espoir de les revoir ici-bas et qui vont au-devant d'une vie difficile, périlleuse peut-être, le sourire sur les lèvres et le cœur sans souci. Il y a là une bonne leçon pour nous autres Européens, qui crions si haut quand nous souffrons un peu pour le règne de Dieu et qui avons toujours sur les lèvres le mot de sacrifice. Je vous assure que j'ai rougi plus d'une fois de honte en les voyant obéir si simplement à l'appel de Dieu. Aujourd'hui encore quand je sens qu'un petit mouvement de faiblesse se produit en moi, je pense à mes compagnons de route et à leur foi, et je résiste à la tentation en voyant comment ils se comportent. »

Ainsi s'acheminait, vers l'inconnu, cette petite bande de chrétiens, les dignes représentants des églises du Lessouto. Ils ont tous plus ou moins le sentiment de la grandeur de la tâche qu'ils ont à remplir et ils savent aussi que par eux-mêmes, ils ne sont que faiblesse ; il n'est donc pas étonnant de les voir s'efforcer de profiter de tous les moyens à leur portée, pour conserver leur entrain et raviver sans cesse le feu sacré qui brûle dans leurs cœurs.

Nous allons assister à l'un de ces moments bénis que Dieu nous réserve parfois à la veille d'une grande épreuve ignorée, à peine soupçonnée ; le pèlerin reçoit une double mesure de force pour faire face aux difficultés du lendemain. Voici une lettre adressée par M. Dieterlen à sa mère.

Pas loin de Prétoria, 7 mai 1876.

« A ma mère,

« Si tu avais passé ici, il y a un instant, tu aurais été bien étonnée. Tu aurais vu une jolie ferme, entourée d'arbres, de champs, des bosquets de tous côtés faisant penser aux vergers de Normandie. Un peu plus loin, tu aurais entendu chanter un cantique. Tu te retournes ; à ta droite, trois wagons dételés, une tente, deux feux qui s'éteignent et, à l'ombre d'un des wagons, des Bassoutos endimanchés, assis sur l'herbe et ton fils au milieu d'eux, tous chantant un beau cantique, tous heureux, tous recueillis. L'un deux se lève : c'est Asser que j'ai prié de faire le culte aujourd'hui et qui parle de Marie, qui a choisi la bonne part. Après cela, c'est moi qui les exhorte à mon tour, spécialement en vue de la Sainte-Cène, que nous allons prendre ensemble et que nous désirons prendre ici. Quand on est au milieu de gens qu'on ne connaît pas et en présence de difficultés de tous genres que l'on ne peut soi-même surmonter, on aime à se retrouver face à face avec le Tout-Puissant, avec Celui qui garde ses serviteurs et aplanit le chemin devant eux ; il fait bon s'unir à Jésus, plus étroitement que jamais. Voilà pourquoi nous prenons la Cène et nous la prendrons aussi tous les premiers dimanches de chaque mois. Le pain dans une soucoupe, le vin dans un gobelet d'étain, le tout sur un de ces barils où l'on met sa provision d'eau et recouvert d'un linge blanc. Voilà l'autel, l'Église, les fidèles, le pasteur.

Tout cela est simple, mais bienfaisant ; je ne saurais dire assez combien j'ai joui de ce culte, et comme je me sens courageux et fort pour une nouvelle semaine de voyage. »

« Nous sommes à une étape de Prétoria, la capitale du Transwaal, dans un endroit charmant. Un ruisseau d'eau courante; des arbres qui en cachent les bords étendent leurs branches au-dessus de l'eau, formant des ponts naturels; des plantes grasses partout; des fleurs, des oiseaux qui chantent, de l'ombre, un vrai petit paradis. Il y a mieux que cela dans les Vosges, mais après trois semaines de voyage à travers l'État libre et le Transwaal, on sait apprécier ces petits coins où tout invite au repos et à la joie. Aussi passons-nous ici deux jours. C'est demain que nous traverserons Prétoria. »

Tout semblait donc marcher au souhait de nos messagers de la bonne nouvelle. Le lendemain, en effet, ils passèrent sans encombre au travers de la capitale du Transwaal ; on était rassuré, bien plus, on se croyait déjà hors d'atteinte des autorités qui seules auraient pu les arrêter à leur passage, quand soudain ils se voient poursuivis et contraints de rebrousser chemin. Laissons à M. Dieterlen la tâche de nous raconter comment les choses se sont passées :

« Nous sommes à Prétoria dans les mains de la justice. Nous avions traversé cette ville le 8, sans aucune difficulté. Le mardi et le mercredi suivants, nous nous étions arrêtés chez le missionnaire Grunberger de la Société de Berlin, pour renouveler nos provisions. Nous étions repartis à quatre heures et demie. Entre huit et neuf heures, nous cherchions un endroit où nous pussions dételer et passer la nuit, quand nous vîmes arriver six cavaliers, parmi lesquels étaient un officier municipal et deux maires de campagne. Ils nous ordonnèrent de retourner à Prétoria. Je déclarai qui nous étions et dans quelles intentions nous

voyagions. — Nos wagons ont été fouillés. Asser, Onésime, Andreas, Asaele et Élias sont en prison. Le wagon des catéchistes, dans lequel étaient leurs femmes et leurs enfants, a été envoyé à huit heures de marche d'ici, sur une ferme. Je suis encore considéré comme prisonnier, mais le missionnaire Grunberger a eu la bonté de fournir une caution de 7500 fr. Je n'ai pas revu Asser et ses compagnons depuis hier matin, on me dit qu'ils ne sont nullement abattus et qu'ils sont heureux de souffrir pour le Seigneur.

« M. Stuart, secrétaire du gouvernement, nous a dit qu'on va probablement nous ordonner de retourner au Lessouto. N'ayez aucune crainte à notre sujet ; l'épreuve nous a fortifiés et nous sommes prêts à souffrir pour l'amour de la justice. »

Les lignes qui précèdent étaient adressées par M. Dieterlen au rédacteur du journal « La petite Lumière du Lessouto », qui les accompagna des réflexions suivantes :

« En plein dix-neuvième siècle, un État qui s'appelle chrétien a osé violer les lois de l'hospitalité, en emprisonnant un des missionnaires français et les catéchistes qui se rendaient avec lui dans l'intérieur de l'Afrique pour y prêcher l'Évangile ! »

Cette expédition, la seconde tentée par nos missionnaires pour faire pénétrer l'Évangile au sein des tribus situées au nord du Waal, a eu le même sort que celle dirigée par M. J. Frédoux : l'une et l'autre ont échoué par le fait d'hommes qui n'ont pas encore compris le plan du salut de Dieu à l'égard des pauvres Africains.

Au moment où l'article susmentionné voyait le jour, on apprenait que toutes les remontrances et tous les efforts de M. Dieterlen avaient été inutiles. On lui avait péremptoirement ordonné de rebrousser chemin avec les catéchistes et l'on s'attendait à les voir paraître au Lessouto très prochainement.

CHAPITRE XIII

Le synode à Léribé ; causes pour lesquelles le premier synode n'avait pas été populaire ; il est réhabilité dans l'opinion publique. — État des Églises. — Moyenne des dons, par tête. — Le recensement ; développement social de la tribu. — Arrivée de M. Christmann au Lessouto. — Mort de M. L. Cochet. — Activité des missionnaires revenus en Europe. — Impression de la troisième édition du Nouveau Testament et autres livres sous les soins de M. Ellenberger. — Travaux d'utilité publique dans la colonie ; des Bassoutos sont invités à y aller travailler ; craintes des missionnaires. — Circulaire rassurante du gouvernement. — Église de Smithfield ; son développement. — Mort édifiante de Yohanne. — Mort triomphante de Marie Duvoisin. — Rentrée au Lessouto de quatre missionnaires. — Mort de M. F. Arbousset.

Nous avons tenu à ne pas interrompre le récit de l'expédition missionnaire chez les Banyaïs, et pour cela nous avons dû négliger un moment toutes les autres parties de notre œuvre. Aussi bien la chose en valait la peine. Une tentative de ce genre, alors même qu'elle n'a pas réussi, nous a donné la mesure de ce que nous pouvions faire dans le but d'étendre les limites du royaume de Jésus-Christ ; et, quand plus tard l'œuvre sera reprise et confiée à M. Coillard, on saura mettre à profit les expériences acquises.

L'époque dont nous allons retracer l'histoire pourrait être désignée sous ce titre : Accroissement général de l'œuvre missionnaire dans toutes ses branches. Les écoles, les annexes, l'évangélisation libre, tout s'accroît, tout progresse d'une façon très encourageante. Le premier synode avait été, on ne sait pourquoi, l'occasion d'un mécontentement presque général. Les chefs avaient vu de mauvais œil la

création de ce rouage qui donnait un corps unique à des membres épars; l'autorité de l'Église était substituée à celle du missionnaire. Le pouvoir civil n'avait rien à craindre de ce fonctionnement nouveau; mais il lui suffisait de savoir que le synode était une puissance dans l'ordre ecclésiastique pour s'en montrer jaloux. L'Église, en se fondant au Lessouto, s'était donnée au fur et à mesure de son développement, ses lois et règlements applicables seulement dans la sphère où son autorité était acceptée. Ces lois et règlements, en vigueur depuis longtemps, étaient connus de tout le monde; ils furent acceptés et mis à la base de la législation nouvelle, à la proclamation du protectorat anglais, sans soulever d'opposition; mais lorsque ces lois et règlements furent publiés et placés sous la haute sanction du synode, les chefs et leurs conseillers comprirent la haute portée morale de ce nouveau code destiné à régir une communauté qui, tout en rendant à César ce qui appartenait à César, obéissait pourtant à un autre roi, nommé Jésus.

Molapo, second fils de Moshesh, était un de ceux à qui le synode avait le plus porté ombrage; sa jalousie naturelle contre tout pouvoir humain avait trouvé là un aliment très grand. Aussi, quand on l'invita à assister au synode, dont les séances étaient publiques, il répondit sèchement qu'il n'irait pas dans une assemblée où il ne lui serait pas permis de prendre la parole.

Cependant, il se ravisa; il comprit que sa mauvaise humeur n'empêcherait rien et pourrait être mal jugée par les représentants de toutes les Églises du Lessouto; il assista donc à une séance et la parole lui fut donnée. Il avait, paraît-il, l'intention de s'élever contre cette autorité nouvelle; mais quand il se vit au milieu de cette assemblée, composée en grande partie des notables de la tribu, hommes graves et pieux auxquels l'âge conférait une grande

autorité, Molapo fut ému et, en politique habile, il sut faire un discours d'une irréprochable correction au point de vue des convenances. Ce discours fut comme la réhabilitation du synode dans le pays tout entier.

Dans nos conférences annuelles, chaque missionnaire est appelé à faire un rapport sur la marche de l'œuvre qui lui a été confiée; au synode, ces rapports sont faits par les catéchistes pour les annexes, et par les anciens pour les stations. Ces rapports sont lus préalablement et critiqués dans des réunions d'église. «Ces rapports, dit M. Mabille, secrétaire du synode, ont presque tous constaté des progrès; des réveils partiels ont eu lieu dans plusieurs districts; les conversions ont été plus nombreuses que dans aucune des années précédentes; plusieurs nouvelles annexes ont été fondées; plusieurs chapelles ont été construites; nos deux écoles supérieures de jeunes gens et de jeunes filles ont fait des progrès remarquables. D'une manière générale il y a eu progrès sur tous les points, excepté dans les écoles primaires. Le nombre des élèves de ces écoles a diminué de 223 enfants. Les menées des prophètes et des fauteurs de la circoncision sont cause de cette diminution. Il faut aussi malheureusement en accuser la négligence de certains parents chrétiens, qui ne savent pas ou ne veulent pas obliger leurs enfants à suivre régulièrement l'école. Tous les rapports se sont plaints de la jeunesse. La civilisation émancipe; ici, cette émancipation se fait peut-être trop rapidement. Autrefois, la jeunesse était tenue en respect par la crainte du bâton; maintenant, les parents, à quelques exceptions près, mettent trop la discipline de côté et laissent faire.»

Une bonne partie de la session fut consacrée à traiter des sujets relatifs à l'avancement du règne de Dieu. Et d'abord la mission intérieure. Le système d'une caisse centrale n'a pas encore été adopté. Chaque Église a son œuvre à elle,

ses annexes, ses écoles. La moyenne de ce que donne chaque membre varie; dans telle Église, elle est de 2 fr. 50 c., tandis que dans telle autre, cette moyenne se monte jusqu'à 11 fr. 50 c.; la moyenne générale est de 5 fr. 50 c. par tête. Mais ainsi que le fait remarquer le rapporteur, il y a telle Église dont les membres sont peu nombreux, tandis qu'elle a plusieurs annexes; il lui est donc impossible de maintenir avec ses seules ressources l'œuvre qui lui est dévolue. Jusqu'à présent, dans un cas pareil, c'est le comité-directeur qui a fourni la somme complémentaire. Mais nous voulons en venir à nous passer de ce secours. »

A cette question de l'évangélisation intérieure, se rattache, comme conséquence naturelle, l'évangélisation extérieure. Pour la mission chez les Banyaïs les églises du Lessouto ont fourni 7153 fr. 30 c. et 24 bœufs. De plus, les dons divers recueillis pour cette même œuvre en dehors de nos églises se sont montés à 7215 fr. 60 c. La collecte faite au synode a produit à peu près 1000 fr.

C'est peut-être ici la place où doit figurer un recensement, le premier qui ait été fait dans le pays des Bassoutos. On avait jusqu'alors jugé approximativement la valeur numérique des habitants du pays et, comme il n'y avait d'autre système d'impôt que la corvée, la chose ne présentait pas d'inconvénient. L'établissement d'un gouvernement régulier devait nécessairement amener un changement : le Lessouto eut son budget pour le paiement des magistrats la liste civile des principaux chefs, la création et l'entretien de routes et enfin le budget pour l'instruction publique. Pour faire face à ces dépenses, un impôt unique fut établi, à savoir 12 fr. 50 c. par case. Tout l'argent provenant de cet impôt devait être dépensé dans le pays même et en faveur de la tribu.

Dans un pays de montagnes comme le Lessouto, il eut été facile d'échapper aux charges communes imposées à

chacun; de là, la nécessité du recensement dont nous nous occupons en ce moment.

Les Bassoutos vivant dans les stations ou dans les annexes, n'ont fait aucune difficulté à décliner leurs noms, leur âge approximatif et le nombre de leurs enfants; il n'en fut pas ainsi là, où l'acte lui-même n'était pas compris. On demandait le nombre de bœufs, de chèvres, de moutons, etc.; cela devait rendre, suspects à leurs yeux, les agents de l'administration, et d'autant plus que les Bassoutos ont la tendance d'amoindrir plutôt que d'augmenter leur avoir. Ce recensement général des bêtes et des hommes fit donc naître quelque suspicion dans l'esprit de beaucoup d'indigènes. Pour s'informer si exactement de ce que possédait un pauvre homme, on devait avoir quelque intention perfide en vue. La défiance se mit donc de la partie et elle contribua pour sa part, nous le croyons, à fausser la valeur réelle du recensement. Le chiffre total des Bassoutos inscrits fut de 127,323; mais de l'aveu des recenseurs eux-mêmes, leurs chiffres sont restés au-dessous de la réalité.

De plus, le recensement n'a pas été fait dans le pays nouvellement occupé par les Bassoutos au delà des montagnes où nous avons déjà une station et une annexe. Enfin, si l'on tient compte des Bassoutos qui, chaque année, vont chercher du travail dans la colonie du Cap, dans l'État libre et aux mines de diamants, nous devons obtenir un chiffre de 200,000 âmes. Ce sont là tout autant de gens qui subissent à des degrés divers, l'influence de notre Société de mission, soit par la prédication directe, soit par l'enseignement de nos écoles, par la diffusion de nos livres, par des visites et par la correspondance.

Une chose digne de remarque et qui a dû frapper les Bassoutos intelligents, c'est que le nombre des jeunes filles est moindre que celui des garçons. Ainsi, on a con-

staté l'existence de 33,010 jeunes filles, contre 35,099 garçons.

Dans un pays où règne la polygamie, cette différence devrait porter un coup mortel à cette institution; et d'autant plus qu'on ignore là-bas, ce que c'est qu'un vieux garçon. Mais l'équilibre se rétablit par le fait de guerres périodiques qui diminuent considérablement la population masculine. Nous avons dit que le vieux garçon était inconnu au Lessouto; ajoutons que les vieilles filles le sont aussi : le mariage y est honorable et honoré, et les enfants y sont considérés comme une grande bénédiction. La privation d'enfant est, de tous les malheurs, le plus grand qui puisse atteindre un ménage.

Les Bassoutos résidant dans leur pays, à l'époque du recensement, possédaient :

2,749 charrues;
299 wagons à bœufs;
35,357 chevaux ;
28,174 bœufs de trait;
195,588 vaches et veaux;
303,080 brebis et moutons;
215,485 chèvres, dont un certain nombre appartient à la variété Angora;
15,635 porcs.

La volaille n'a pas été comptée.

Quant aux céréales, froment, maïs, sorgho, le chiffre exporté chaque année, s'élevait au delà de 100,000 sacs.

Ces chiffres ont une éloquence à laquelle les plus prévenus contre l'œuvre des missions, sont obligés de prêter l'oreille. Quels chiffres eut donné un recensement général en 1833 à l'arrivée des premiers missionnaires au Lessouto? Toute la population se trouvait alors concentrée

dans un rayon de quelques lieues; elle occupe aujourd'hui une étendue de plus de 120 lieues! Le commerce y était inconnu, la misère, fruit de guerres incessantes, y était en permanence.

Voilà, ce que l'Évangile a fait dans l'espace de 40 ans!

L'année 1876 vit arriver au Lessouto un nouveau frère, M. Christmann, ancien élève de la maison des Missions de Bâle; dès son arrivée il eut le privilège de voir réunis à Léribé pour le Synode, tous les membres de la famille missionnaire, qu'il avait déjà visités les uns après les autres. Après avoir fait un stage plus ou moins long dans plusieurs stations pour y apprendre la langue, M. Christmann dut se rendre à Matatièle chez M. Preen, où il demeura pendant cinq mois, après quoi il se rendit dans l'annexe de Paballong, qu'il convertit en station. C'est là que désormais nous trouverons notre frère utilement employé à l'œuvre de son Maître.

La même année, presque le même mois, un de nos missionnaires à l'œuvre depuis plus de 30 ans, rendait le dernier soupir entouré de sa famille, dans la station de Béthesda: c'était M. L. Cochet. Nous avons eu l'occasion de parler un peu longuement de ce frère qui occupait une place distinguée parmi ses collègues; nous craindrions de nous répéter si nous tentions de parler de nouveau de ce qu'il a fait et de ce qu'il a souffert dans sa longue carrière missionnaire; qu'il nous suffise de dire que son départ a fait un grand vide dans sa nombreuse famille, dans l'Église qu'il entourait de ses soins et de son amour, et dans la conférence des missionnaires français qui savaient apprécier sa parfaite droiture et la rectitude de son jugement. Lui seul semblait ignorer sa valeur.

Dans le jardin de la station de Béthesda, on voit deux tombes placées l'une à côté de l'autre; la première renferme la dépouille mortelle de M. Gossellin, l'un des pion-

niers de la mission au Lessouto ; la seconde, celle du frère L. Cochet.

Nous avons vu les frères H. Dyke et F. Ellenberger revenir en Europe pour s'y retremper et puiser de nouvelles forces pour le combat. Un missionnaire qui vient en Europe fatigué, n'y trouve pas de repos ; mais le travail auquel il se livre diffère essentiellement de celui auquel il est habitué ; la responsabilité est infiniment moindre de sorte que pour lui, le travail dans sa patrie équivaut presque à un repos. C'est ainsi que notre frère Ellenberger affaibli par une dysenterie persistante, arriva en Europe ; et pendant son séjour il trouva le moyen et les forces de faire un travail considérable. Qu'on en juge.

Il eut à surveiller et à corriger les épreuves d'une troisième édition du Nouveau Testament tiré à 16,000 exemplaires, de même qu'une seconde édition d'un ouvrage très populaire au Lessouto, le *Lipolelo*, traduction libre d'un ouvrage connu sous le titre de *Ligne après Ligne*, et tirée à 8800 exemplaires. Et enfin une seconde édition du *Voyage du chrétien*, illustrée de gravures. Nous ne parlons pas d'un abécédaire tiré à 16,500 exemplaires, et dont M. Ellenberger était l'auteur.

Il est juste d'ajouter que ces différents ouvrages n'étaient pas destinés exclusivement au Lessouto. Sur le premier envoi de 6500, il y en avait qui étaient destinés au Dépôt biblique de la ville du Cap, à celui de Port Élizabeth et de Port Natal et dont l'écoulement était assuré parmi les Bassoutos fixés dans ces différentes localités. De plus, pendant de longues années notre littérature indigène a servi aux tribus qui habitent au nord du Transwaal et qui étaient évangelisées par des missionnaires appartenant à d'autres sociétés. A l'époque où nous sommes parvenus de notre histoire, on évalue à 500,000 le nombre des indigènes connus qui, nonobstant quelques différences de dialectes,

comprennent la langue dans laquelle notre Nouveau Testament a été traduit. Ajoutons enfin que cette dernière édition avait été soumise à une revision sérieuse de la part des missionnaires ; la version première avait été faite d'après l'original grec.

L'Ancien Testament se publiait à Morija par livres détachés, par les soins de M. Mabille, et était soumis au fur et à mesure, à la revision, en vue d'une édition complète de la Bible.

Les Bassoutos doivent être considérés comme la tribu la plus active et la plus industrieuse du sud de l'Afrique. Ils ne se contentent pas du moindre, quand ils peuvent obtenir le mieux. Aussi en voit-on annuellement, qui quittent leur pays pour aller chercher chez les blancs un travail rémunérateur. Les chrétiens y sont poussés par les exigences de la vie civilisée ; des besoins ont été créés que le produit des champs et l'élève du bétail ne peuvent pas toujours satisfaire. Les païens eux, y sont conduits par d'autres mobiles : le désir de posséder une charrue, ou bien encore d'accroître le petit troupeau qui leur servira à se procurer une femme. C'est surtout la jeunesse qui, après la moisson, quitte le pays en vue de travailler pour accroître son bien-être ; il en est qui reviennent au printemps, mais il en est d'autres qui passent plusieurs années loin de leur pays.

On le comprend, les missionnaires ne voient pas partir ces jeunes gens, surtout ceux commis à leurs soins, sans appréhension. Ils savent quelles tentations les attendent dans ces milieux soi-disant chrétiens, où sous des apparences honnêtes se cachent souvent des péchés grossiers ; la *cantine* où se débitent des boissons qui les tuent, est le seul abri où ils peuvent se réfugier en dehors des heures du travail. On voit, en dehors des villes coloniales de misérables huttes, recouvertes de vieux sacs, de papier gou-

dronné, de vieilles nattes ou de telle autre chose qui symbolise la décrépitude et la misère. C'est dans ces bouges infects, privés d'air et de lumière que couchent les domestiques hommes et femmes au service des colons dans la ville. L'atmosphère morale y est mortelle et les chrétiens qui résistent à cette influence meurtrière, n'y parviennent qu'à force de vigilance et de prière. Combien qui succombent! Aussi bien, les habitants des villes ne semblent pas se mettre en souci de la moralité de ceux dont ils réclament les services pendant le jour. Il y a sans doute d'honorables exceptions et disons-le, telle famille qui aurait préféré voir ses serviteurs coucher à la maison, n'y a pas toujours réussi.

De grands travaux pour la construction de chemins de fer ayant été entrepris, le gouvernement du Cap fit appel à la jeunesse du Lessouto pour l'engager à venir y travailler. Il comprit la crainte dont seraient animés les missionnaires en voyant la jeunesse de nos Églises répondre à son appel; aussi, pour les rassurer, il leur envoya la circulaire suivante, de nature, en effet, à les tranquilliser: « S'il est désirable que des jeunes gens appartenant à des stations missionnaires puissent profiter des avantages matériels que leur offrent nos grands travaux d'utilité publique, il n'est pas moins urgent d'avoir égard aux craintes que les pasteurs de ces jeunes travailleurs et leurs familles éprouvent en les voyant échapper à leur contrôle et s'exposer à prendre de mauvaises habitudes et à contracter des dettes, dont leurs tuteurs naturels sont souvent tenus responsables. Pour ces raisons, le gouvernement a décidé d'offrir une rétribution de 6 fr. 25 par jour à toute personne que vous chargerez de surveiller, au point de vue moral, les jeunes gens venant de vos stations ou du voisinage, à la condition que, chacune de ces personnes ait 50 hommes valides sous ses soins. Il leur sera attribué

1 fr. 85 de supplément pour chaque cinquantaine de plus qui s'ajoutera à la première. Comme ces surveillants n'auront rien à faire pour leurs hommes pendant les heures de travail, ils pourront eux aussi, s'ils le désirent, s'employer dans ces moments aux travaux, et ils recevront en sus des 6 fr. 25 une rétribution proportionnée à ce qu'ils auront fait. »

Cette offre si bienveillantes fut acceptée avec gratitude par les missionnaires, et deux évangélistes furent envoyés pour répondre aux nécessités du moment ; de jeunes chefs chrétiens ont accepté d'être les surveillants de leurs compatriotes aux conditions sus-mentionnées. Il y avait environ 5000 Bassoutos travaillant aux chemins de fer en construction près de Graham's Town. Un fait encourageant et digne d'être relevé, c'est que, d'une manière générale, les Bassoutos n'éprouvent jamais autant de besoin de recevoir des soins religieux et d'entendre la prédication de l'Évangile, que lorsqu'ils sont loin de leur pays natal.

Un missionnaire du Lessouto, qui voyage dans la colonie devrait toujours être muni de Nouveaux Testaments, de cantiques et d'abécédaires. Dès qu'on sait qu'il passe quelque part, on court après lui pour lui acheter des livres. On ne se connaît peut-être pas, mais qu'importe ! On vient du Lessouto, on est missionnaire de Moshesh et cela suffit.

Le souvenir de telles rencontres vous émeut jusqu'aux larmes ! Nous devons ajouter que dans presque toutes les villes de la colonie et de l'État libre, il y a un culte en sessouto ; il est présidé parfois par un évangéliste, que la congrégation elle-même s'est choisie et qu'elle paie, parfois aussi par un simple fidèle.

Nous parlerons aujourd'hui d'une de ces Églises composée essentiellement de serviteurs et de servantes employés, soit dans la ville même de Smithfield, soit dans des fermes environnantes. Cette Église, depuis la guerre de 1865-68,

est desservie bénévolement par l'excellent frère Lautré qui, après le pillage de sa maison par les Boërs à Thaba-Bossiou, a cru devoir se retirer de la vie active missionnaire. Il y avait là, en 1877, une congrégation d'environ 300 personnes, dont 250 environ assistaient au culte le dimanche. Une jolie chapelle, dont le seul défaut est d'être trop petite, y a été bâtie aux frais de la communauté, à l'ombre d'un grand et immense temple consacré à la population blanche de Smithfield et des environs. Plus d'un mossouto, homme ou femme doit franchir une grande distance pour venir au temple le dimanche ; ils ne s'en retournent jamais sans avoir pressé la main du Dr Lautré et de sa digne compagne qui s'occupent d'eux et de leurs enfants avec une vive sollicitude. Cette petite Église est aussi missionnaire. Dans telle ferme éloignée, et dont les serviteurs ne peuvent pas venir au temple chaque dimanche, un ancien de Smithfield, ou tel autre, va y faire le culte ; on a soin de prévenir à l'avance, afin que, des fermes environnantes on puisse jouir aussi du privilège de s'unir aux frères et aux sœurs dans un culte commun. Tout cela se fait simplement et sans bruit. Si vous demandez au frère, qui s'est chargé de cette œuvre, ce qu'il en pense, il vous répondra par un soupir. Il voudrait plus de spiritualité dans la vie de ces pauvres gens, courbés toute une semaine sur des travaux pénibles ou assujettissants. Il voudrait qu'ils franchissent plus régulièrement les deux, trois ou quatre lieues qui les séparent de la chapelle ; et pourtant, si on venait attaquer le caractère de ses propres enfants en la foi, il prendrait chaudement leur défense. Est-il juste de demander beaucoup à ceux qui ont encore si peu reçu ? Et sommes-nous justes, quand nous exigeons autant de spiritualité chrétienne chez de pauvres noirs, sortis d'hier du paganisme, que chez ceux qui ont joui dans leur enfance, de tous les privilèges d'une éducation chrétienne ?

Écoutons le récit que nous fait le Dr Lautré des derniers moments d'un ancien de son Église, le nommé Yohanne :

« Il y a environ quatre ans que Yohanne avait été élu à l'unanimité, ancien de notre petit troupeau. Il s'est toujours montré prêt à se dépenser pour l'œuvre du Seigneur. Il n'était pas riche des biens de ce monde, néanmoins que de journées n'a-t-il pas données pour la cause de l'Évangile, alors que ses services intelligents et consciencieux étaient autant recherchés que bien payés ! Les païens aussi bien que les chrétiens, le prenaient volontiers pour arbitres dans leurs différends. Il ne jouissait pas seulement de la considération des hommes de couleur ; quelques-unes des personnes les plus respectables de la population blanche de Smithfield ont témoigné leur estime pour Yohanne en suivant son modeste convoi funèbre. Peu de jours avant sa mort, je lui demandai : « De quelle portion des Écritures te nourris-tu ? » De celle-ci, me répondit il d'une voix entrecoupée par la souffrance. « Que votre cœur ne se trouble point, vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père ; si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je m'en vais vous préparer le lieu, et quand je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai et vous prendrai avec moi afin que, là où je suis, vous y soyez aussi. (Jean XIV, 1, 2, 3.) « Le matin de son délogement, une femme pieuse à notre service, lui demanda : « Yohanne, comment cela va-t-il entre toi et ton Dieu ? Ki khotso, ki khotso e kholu. Il y a paix, il y a grande paix, répondit-il. Sentant que le moment du départ était arrivé, il fit approcher sa femme et ses enfants, et leur adressa ces dernières paroles : « Soyez de fidèles serviteurs de Dieu ». C'est ainsi que meurent tous ceux qui ont cru en Jésus ; la mort est devenue pour eux une messagère de bonne nouvelle, qui les introduit dans la joie du céleste époux. Noirs et blancs,

à l'heure suprême n'ont de confiance et de sécurité que dans le sang de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

Après avoir recueilli de la bouche de Yohanne ses dernières paroles de paix, pénétrons dans l'humble presbytère de Bérée; la mort y a enlevé, il y a quelques jours seulement, une jeune enfant, la joie des parents. A peine remis du coup qui les a frappés, les amis Duvoisin doivent aller du lit de leur chère Marie à celui de leur tendre fils; l'un et l'autre sont atteints de la même maladie que celle qui leur a enlevé leur douce Eugénie. Avant de raconter la mort triomphante de Marie Duvoisin, écoutons de quelle manière elle est arrivée à ce triomphe; c'est son père lui-même qui va nous raconter comment l'œuvre de Dieu s'est faite dans le cœur de sa chère enfant : «Nous voyions comme à l'œil l'œuvre de la grâce s'accomplir en elle. Il y avait longtemps que le Seigneur l'attirait à Lui. Toute vive et sautillante qu'était notre petite Marie, elle était capable de pensées profondes et elle aimait les choses de Dieu. Elle n'avait pas de plus grand plaisir que d'entendre les récits de la Bible. «Que c'est bon, disait-elle, lorsque le soir, la prenant par la main avec son frère, j'allais dans quelque coin obscur de la maison leur raconter les histoires merveilleuses d'Élie et d'Élisée. Celle de la mort du Sauveur, que je leur avais racontée dernièrement, avait fait sur elle une vive impression. Parfois, je la pressais de se donner au Seigneur. «N'attends pas d'avoir dix ans, lui disais-je, ce sera plus difficile.» Alors son petit cœur se serrait, ses yeux se mouillaient de larmes. «Je t'assure, papa, disait-elle, que je désire me donner à Lui, mais je ne sais pas ce qu'il y a qui fait que mon cœur ne veut pas.»

«Elle assistait à la petite réunion de prières que ma femme avait avec les jeunes filles de l'école et, chaque fois,

elle demandait qu'on priât pour elle, «afin, disait-elle, que Dieu me convertisse et que je sois son enfant.» Le jour de la mort de sa sœur Eugénie, la trouvant seule, je la pris dans mes bras: «N'est-ce pas, ma petite Marie, aujourd'hui tu vas te donner décidément au Seigneur?» Papa, me répondit-elle, je me suis déjà donnée à Lui.»

«Elle lui appartenait en effet; on le vit bien dans sa maladie. Quand la violence du mal qui la suffoquait (angine couenneuse) la faisait s'agiter sur sa couche, c'était le nom de Jésus qui la calmait. Un jour elle me dit: «Papa, nous sommes trois ici, toi, moi et Jésus!»

«.....Dans la matinée du lundi elle dit à sa mère: «N'est-ce pas maman, si Jésus était encore sur la terre je lui dirais de mettre sa main là et il me soulagerait aussitôt?.....»

«Un peu après: «Maman, au dernier jour, quand Dieu voudra me juger, je me réfugierai auprès de Jésus et je lui dirai: «Cher Sauveur, je suis à toi, tu m'as racheté par ton sang.» Et il dira: «Oui, elle est à moi, il ne faut pas qu'on la juge.» Un instant après sa mère la vit regarder en haut avec un délicieux sourire. Qu'y a-t-il, lui dit-elle. — «Oh! ce n'est rien, ce n'est rien.»

«Un autre moment sa grand' maman (Mme Maitin) lui demanda: «Aimes-tu Jésus?» «Oui, grand' maman, je l'aime de tout mon cœur», et aussitôt elle se mit à chanter le dernier verset de son cantique favori:

Et quand viendra ce jour heureux
Où tu redescendras des cieux,
Bon Sauveur tu m'appelleras.
Et je volerai dans tes bras.

«Et bientôt après cet autre:

J'ai un bon père qui m'attend aux cieux,
Il me dit: Viens! je vais à lui;
J'y veux aller dès aujourd'hui.

«.....Dans la nuit du lundi au mardi (1er mai), comme je veillais auprès de nos enfants avec leur chère grand' maman, Marie se leva en sursaut, comme suffoquée. Je courus appeler ma femme et le Dr Casalis. Évidemment la fin approchait. La chambre se remplit de monde. M. Casalis dit : «Prions.» Mais je ne pouvais me joindre à cette prière. Je prends ma femme par la main et, nous retirant dans une chambre écartée, nous crions de nouveau au Seigneur. Il ne nous semblait pas qu'elle dût vraiment nous être enlevée..... On vient nous chercher, disant qu'elle nous appelle. Nous revenons vers elle ; mais à peine l'avons-nous aperçue qu'aussitôt tout désir de la retenir s'évanouit dans nos cœurs. «Que le Seigneur est bon, m'écriai-je, c'est plus que ce que nous lui demandions.»

«Notre chère petite était comme transfigurée ; son doux visage, un instant auparavant contracté par la douleur, était radieux et comme illuminé d'une céleste lumière. Elle nous tendit les mains en disant : «Ne pleurez pas, riez ; je suis heureuse..... Je vais vers Jésus..... Moi je pleure de joie.» Et elle nous regardait tout en souriant d'un sourire angélique. Elle parla ensuite de sa sépulture et demanda qu'on la mît à côté de sa petite sœur. Puis elle fit ses adieux. Avec une clarté d'esprit qui nous confondait, elle pensait à chacun. Elle tendit la main à tous les Bassoutos qui étaient là, en leur disant : «Lumelang, ki thabile. Adieu, je suis heureuse.»

«.....Elle eut ensuite comme une vision du ciel : «Blanc, blanc, disait-elle..... plus blanc que la neige. Il marche là, vêtu de blanc..... et voici ma robe blanche.» Puis elle dit à sa mère : «Tu sais, ce matin, quand tu me demandais ce que je voyais? Je voyais Jésus qui m'ouvrait la porte du ciel. C'était si beau!»

«Un instant après elle eut, semble-t-il, comme une apparition de l'ennemi : «Va-t-en Satan, disait-elle en sessouto,

en se tournant vers le mur, tu es méchant; je n'ai rien à faire avec toi.» Puis elle dit à sa mère en étendant la main : «Voici ma couronne.» Ésaïe, l'évangéliste de Kolonyama, s'étant penché vers elle, elle lui dit : «Esaïa ki tsuéré mofapatlogo (Ésaïe, je tiens une couronne).....»

«.....Nous ne pouvions détacher nos regards de ce visage radieux. Nous étions comme sur le Thabor. C'était comme un splendide coucher du soleil qui dorait une cime. A la fin, l'éclat s'affaiblit; sa tête retomba sur l'oreiller et la lutte physique, qui avait été, semble-t-il, comme entièrement suspendue, recommença. Ce fut long, plutôt que douloureux. Parfois son visage s'illuminait pour un instant, puis de nouveau il s'affaissait. C'est alors que je lui demandai : «Jésus est là, n'est-ce pas?» Elle fit un délicieux sourire. «N'est-ce pas, dit ma femme, tu sens qu'il est là près de toi.» «Oui.» C'est le dernier mot que j'aie entendu sortir de ses lèvres.»

«Cette mort fit une impression extraordinaire sur tous ceux qui en ont été témoins. Aujourd'hui, dit un indigène, nous voyons de nos yeux, ce que nos missionnaires nous prêchent depuis si longtemps.»

Nos lecteurs ne regretteront pas, je l'espère, la longueur de cette citation ; l'épreuve et la douleur sont la trame dont la vie des missionnaires est faite, et si c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume des cieux, c'est aussi par l'épreuve courageusement soufferte que les missionnaires acquièrent une grande influence sur ceux qu'ils sont appelés à évangéliser, réalisant ainsi la parole de l'apôtre; afin que, par les consolations dont ils ont été consolés, ils puissent de même consoler les autres.»

Nous devons mentionner la rentrée au Lessouto de deux anciens missionnaires qui étaient allés en Europe, pour cause de santé : MM. Dyke père, et Ellenberger ; et aussi

l'arrivée de deux autres jeunes ouvriers, l'un et l'autre nés au Lessouto ; nous voulons parler de M. Dyke fils dont la place était toute désignée dans l'école normale de Morija, et M. Irénée Coehet, qui fut appelé à remplacer son père à Béthesda.

Déjà, nous avons vu disparaître de ce monde la plupart des pionniers de la Mission, voire même quelques-uns de leurs successeurs : Les Lemue, les Rolland, les Pellissier, les Gosselin, les Daumas, les Frédoux, les Cochet ont achevé iei-bas leur terrestre carrière.

Aujourd'hui, il nous faut enregistrer la mort de M. Thomas Arbousset, né le 13 janvier 1810, à Pignan, près Montpellier, et décédé, le 23 septembre 1877, à Saint-Sauveant (Deux-Sèvres), où depuis plus de dix ans il exerçait les fonctions pastorales.

Nous ne dirons que peu de chose de sa carrière missionnaire, qui a duré 26 ans ; nous l'avons vu à l'œuvre et comme explorateur et comme ministre de la Parole, et nous avons acquis la certitude que Thomas Arbousset peut être considéré comme l'un des plus grands, si ce n'est le plus grand missionnaire du sud de l'Afrique. Il est certains points sur lesquels il les a tous devancés pratiquement, nous voulons parler de l'évangélisation de l'Afrique par les indigènes. Avant que la question suivante se fut posée : En quelle mesure pourrons-nous un jour employer les Bassoutos, à l'évangélisation de leurs eompatriotes, M. Arbousset mettait en œuvre toutes les forees vives de son Église, voire même celles qui n'inspiraient pas la même confianee. Il avait cette idée que le chrétien le plus faible, peut se faire du bien en prêehant aux autres la Parole de vie. Plusieurs de ses collègues lui ont été supérieurs sous le rapport des talents oratoires ; mais nul ne l'a égalé comme évangéliste, consistant, persévérant, non à ses heures, mais partout, mais toujours. Plus d'une fois, son

excessive originalité choquait des collègues moins avancés que lui dans un genre où il excellait lui-même ; mais comme il faisait tout cela dans un bon but, il fallait bien le lui passer.

Après 26 ans de travaux, de luttes incessantes, des nécessités de famille le ramenèrent en Europe. Ce n'était point du tout son désir. Et cependant, quand il quitta, on peut dire qu'il avait achevé son œuvre au Lessouto ; pour se développer, elle devait passer dans des mains plus jeunes, plus fortes et plus en rapport avec les besoins du moment.

CHAPITRE XIV

Le projet de mission chez les Banyaïs n'est pas abandonné. — L'Évangéliste Bethuele va rassurer les chefs. — Changement survenu dans les vues du gouvernement du Transwaal. — La mission est confiée à M. et Mme Coillard. — Préparatifs. — Voyage à Natal. — Accueil fait à M. Coillard. — Le Transwaal passe sous la domination anglaise. — Départ de l'expédition du Lessouto ; son arrivée à Prétoria. — Sir Théophilus Shepstone ; l'accueil qu'il fait à notre expédition. — Piteuse mine des agents du gouvernement tombé. M. et Mme Bosman. — Leur sympathie mélangée de faiblesse. — Témoignage rendu par des soldats à nos évangélistes. — École supérieure de jeunes filles. — Ce qui a contribué à sa fondation. — Difficultés des petits commencements. — Programme de l'école. — Relèvement de la jeune fille. — L'école est fermée. — Écoles supérieures de Morija ; leur importance. — École industrielle. — Tentative faite par M. P. Germond. — Reprise par la conférence. M. Preen est appelé à la diriger ; elle est tranportée à Quting. — Un moulin à eau — La question industrielle en Afrique.

L'arrestation de M. Dieterlen et de ses compagnons d'œuvre, en route pour le pays des Banyaïs, par les autorités du Transwaal, avait causé une vive émotion au sein des églises du Lessouto, sans pourtant les décourager. Devant la tempête on avait cherché un abri, mais on se tenait prêt à reprendre la mer dès que le temps le permettrait. Les missionnaires veillèrent à ce que l'élan donné, ne se ralentisse pas. La commission chargée par le synode de l'exécution de ses décisions avait de nouveau examiné la question de savoir si on ne pourrait pas tourner le Transwaal par le pays des Béchuanas ; on avait écrit aux missionnaires de la Société de Londres pour leur demander leurs conseils et au besoin leur concours, et les réponses les plus favorables nous étaient parvenues.

De son côté, Béthuele, un de nos évangélistes qui était momentanément au service de la mission vaudoise, fondée par MM. E. Creux et P. Berthoud, à Valdezia, voyant que la première expédition n'avait pas réussi, et ne sachant pas quand la seconde se mettrait en route, résolut de se rendre chez les Banyaïs, accompagné d'un nommé Siméone, pour engager les chefs à ne pas se décourager dans leur attente. Ce voyage s'est accompli dans des circonstances peu favorables ; il n'avait pas plu depuis plusieurs mois et la famine régnait partout. Pendant une nuit tout entière, ils ne purent fermer l'œil grâce aux rugissements violents de deux lions. Un autre jour, six lions se mirent à fuir devant eux. Ils arrivèrent enfin après plusieurs semaines de marche. Quelques chefs se montrèrent sceptiques à l'endroit des missionnaires promis par Asser ; d'autres, au contraire, comprirent la situation qui nous était faite par le mauvais vouloir des Boërs, et promirent d'attendre patiemment.

Cependant, depuis le retour de M. Dieterlen au Lessouto, un changement s'était opéré dans les vues du gouvernement de Prétoria. Le président Burgers fit informer officieusement les missionnaires français que, s'ils s'adressaient à lui directement, il ne s'opposerait plus à leur passage sur son territoire. Quelle était la cause de ce changement? On peut l'attribuer à de nombreuses épreuves survenues pendant une guerre opiniâtre qu'ils firent à Sékoukoumé, ce chef qui avait, lui aussi, fermé son pays à MM. Mabille et Berthoud et qui même avait refusé de les voir. J'aime mieux croire que l'odieux de leur conduite à l'égard de M. Dieterlen et de ses catéchistes, s'est montré à eux sous son véritable jour et qu'ils ont eu assez de courage pour rebrousser chemin.

Un changement inattendu devait se produire dans la formation du personnel de la nouvelle expédition. M. Dieter-

len avait été placé à la tête du troupeau d'Hermon, et des liens d'une étroite amitié liaient déjà le pasteur au troupeau et le troupeau au pasteur. Briser ces liens à peine formés, pouvait avoir pour l'un comme pour l'autre des conséquences fâcheuses, et après avoir pressenti et obtenu le consentement de M. Dieterlen, on s'adressa à M. Coillard.

Il y avait près de vingt ans que ce dernier frère était arrivé au Lessouto, dans toute l'ardeur de la jeunesse. Placé auprès du second fils de Moshesh, Molapo, le grand chef de l'immense district de Léribé, il y avait fondé une Église, pas très nombreuse encore, mais qui marquait déjà. Doué d'une très grande activité, il avait mené de front, autant que la chose est possible au Lessouto, l'œuvre de l'évangélisation et celle de la formation d'une station proprement dite. Après avoir vécu longtemps dans le provisoire et l'incommode, il était parvenu à faire construire un presbytère confortable et un temple en pierre de taille assez grand pour contenir au moins 600 personnes. Avec le goût qui le caractérise, il avait fait le tracé d'un jardin et planté une immense quantité d'arbres et d'arbustes. Sa station était une des plus complètes du Lessouto.

Lui aussi avait connu les douleurs de l'exil, dans un moment où il relevait à peine d'une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau et dont il s'est toujours ressenti depuis.

Sa station, complètement achevée après de longs travaux intermittents, l'évangélisation de son district organisée par la fondation de nombreuses annexes, notre frère s'apprêtait à revenir en France pour s'y retremper au double point de vue corporel et spirituel, lorsque la conférence lui laissa entrevoir son désir de l'envoyer avant, fonder la *mission indigène* chez les Banyaïs. L'entreprise était trop importante pour exiger une réponse immédiate ; elle commandait un acte de renoncement très grand, aussi notre

frère et sa compagne crurent-ils devoir examiner cette question devant Dieu, avant d'y répondre. «Si cet appel aussi pressant qu'unanime, écrivait alors M. Coillard, nous avait été fait l'an passé, comme on en parlait alors dans la mission, il nous eût trouvé, ma femme et moi, *tout prêts.* Mais venant au moment où nous allions partir pour l'Europe, il nous a d'abord bouleversés. Le renversement de tous nos plans, un adieu indéfini à notre station de Léribé, la responsabilité d'une telle entreprise, les perspectives si étrangement nouvelles qui s'ouvraient devant nous, et tout cela, si inattendu, si soudain, nous étourdit et nous donna le vertige. Nous sentîmes le besoin, ma femme et moi, de nous recueillir devant Dieu et de chercher ensemble à ses pieds quelle était sa volonté. Les ténèbres qui s'étaient abattues si subitement sur notre sentier nous paraissaient bien mystérieuses. Mais la lumière se fit peu à peu, et nous nous aperçûmes alors que notre chemin avait changé de direction... et nous pûmes lui dire une fois de plus ; «Nous voici, Seigneur, fais de nous ce qu'il te semblera bon.»

Cette question résolue, M. Coillard se rendit à Natal, à cheval, pour y commander un wagon à bœufs d'une forme particulière, et y faire les achats nécessaires pour un si long voyage. Natal n'était pas un pays inconnu pour notre frère ; il y avait été en exil et s'y était fait de nombreux amis. Aussi l'accueil qu'on lui fit ne laissa rien à désirer : c'était à qui lui viendrait en aide pour lui procurer tente, fusil, etc.

Pendant que nos amis faisaient leurs préparatifs, un événement d'une grande importance s'accomplissait dans la république du Transwaal. Les Boërs avaient entrepris une guerre insensée contre les Bapélis. Comme toujours, ils avaient compté, grâce à la supériorité de leurs armes, sur un succès facile; il en fut tout autrement. La résistance des Bapélis fut longue ; réfugiés dans leurs montagnes, ils

défendirent eourageusement leur pays, tellement que les Boërs, désespérant de les soumettre, se débandèrent et rentrèrent ehez eux. Sommations et menaees, rien ne put les eontraindre à reprendre les armes. La désorganisation la plus eomplète régnait dans toutes les branehes de l'administration. La république était exposée à se voir envahie par les Bapélis, dix fois plus nombreux que les Boërs eux-mêmes. Le danger était imminent. La banqueroute était complète; le crédit avait fui, la misère était là. C'est dans ces eirconstances si malheureuses que Sir Théophilus Shepstone, eommissaire spéeial de la reine d'Angleterre, fut envoyé au Transwaal et plaça sous la domination britannique la population et le pays tout entier.

Aueune résistanee ne fut opposée aux Anglais; on sentait trop bien qu'un pouvoir fort et respeeté était seul eapable de sauver la république du péril où elle se trouvait.

L'annexion du Transwaal à la couronne britannique eut lieu le 12 avril 1877; quatre jours plus tard et avant que nous en fussions informés, l'expédition missionnaire s'était mise en route pour le pays des Banyaïs. Les eatéehistes qui accompagnaient M. Coillard étaient les mêmes que ceux qui avaient accompagné M. Dieterlen, moins Onésime, qui, lors de la première expédition, avait eu le bras presque éerasé, en tâchant d'arrêter les bœufs de trait que la vue ou l'odeur d'une bête féroee avait eomme affolés. Il fut remplacé par un membre de l'Église de Léribé, appelé Arone. Aux Bassoutos faisant partie de l'expédition se joignirent des indigènes Bapélis qui avaient étudié dans l'éeole normale de Morija et qui devaient, selon toute probabilité, s'affilier comme catéchistes à l'œuvre de nos frères du eanton de Vaud. Au moment du départ de la seeonde expédition, les contributions fournies par la conférence pour l'œuvre ehez les Banyaïs se montaient à 12,500 fr.

C'est, avons-nous dit, le 15 avril que la caravane missionnaire se mit en marche pour les pays des Banyaïs, au milieu de scènes des plus émouvantes; et c'est le 19 du mois suivant qu'elle fit son entrée à Prétoria. C'était le jour où les représentants du gouvernement anglais prêtaient serment de fidélité à la reine. La ville était en fête, et c'est au bruit du canon et de la musique militaire que M. Coillard et ses catéchistes dételèrent leurs bœufs, tout près de la prison où, l'année précédente, on les avait incarcérés. L'un des catéchistes, Asser, eut l'originale idée de revoir la cellule dans laquelle il avait couché, et dans ce but il vint un jour frapper à la porte de la prison. « Que voulez-vous? leur demanda le geôlier d'un ton peu aimable. — Nous voudrions revoir les cellules où l'on nous avait mis l'an passé. — Allez-vous en, Cafres que vous êtes, leur fut-il répondu, et Asser et ses compagnons d'obéir à cette injonction. »

Puisque le séjour à Prétoria se présente à notre caravane missionnaire, sous un jour si attrayant, arrêtons-nous-y quelque peu et glanons de ci, de là, quelques épis dont nous allons essayer de faire une petite gerbe.

Sir Theophilus Shepstone n'était pas un inconnu pour M. Coillard; pendant son exil à Natal il avait eu l'occasion de le voir et d'apprendre à le connaître. Il lui fit donc une visite, ainsi qu'aux officiers de sa suite; on l'accueillit avec beaucoup de cordialité. On insista pour retenir notre ami jusqu'au 24 mai, l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria, afin de bien convaincre nos Bassoutos que, sous le gouvernement anglais, il n'avaient plus à redouter la prison.

Les employés du gouvernement tombé faisaient, seuls, piteuse mine. L'un d'eux, entr'autres ancien secrétaire d'État, voulait attirer M. Coillard chez lui, non pour faire des excuses sur la conduite qu'il avait tenue lors de l'em-

prisonnement de M. Dieterlen, mais pour donner des explications, disait-il. Or, comme M. Coillard n'en avait pas besoin et que des explications n'auraient rien changé à l'acte brutal accompli par son gouvernement, il ne céda pas à son désir.

«Si j'ai un regret, dit M. Coillard, c'est que M. Dieterlen lui-même, ne fut pas là pour voir de ses yeux le changement qui s'était opéré. Tous ceux qui nous abordaient, croyaient qu'il était de bon ton de parler avec indignation de Burgers et de son gouvernement, de la manière dont il avait traité Dieterlen d'abord, puis nos frères suisses Creux et Berthoud. C'est une preuve de sympathie qui ne coûte guère ; il faut la prendre pour ce qu'elle vaut. C'est déjà beaucoup qu'elle se manifeste dans un pays où les missionnaires sont généralement regardés avec tant de mépris et d'antipathie.

«Un jeune homme, dit encore M. Coillard, racontait un jour, en présence de M. et Mme Bosman, le nouveau pasteur de l'Église hollandaise de Prétoria, comment il avait vu, l'an dernier, notre ami Dieterlen, conduit à pied avec une troupe de Cafres (nos catéchistes) par un agent de police à cheval ; et, ajoutait-il, il avait l'air tout radieux et n'avait pas honte.» — «Honte, reprit M. Bosman, c'était un glorieux jour pour ce serviteur de Christ. Mais penser que cet agent de police osât ainsi, lui à cheval, traîner le Seigneur Jésus à pied en prison !... Savait-il que Jésus a dit : «Ce que vous faites à l'un de ces petits, vous me le faites à moi-même.» Et ses yeux se remplirent de larmes.»

M. Coillard nous assure que M. Bosman est un homme de Dieu, un vrai Lot, qui chaque jour afflige son âme à cause de la corruption de la ville de Prétoria. Nous n'avons aucune raison d'en douter. Lui et sa femme ont déploré la manière dont on avait conduit Dieterlen et sa bande en prison à pied, tandis que l'agent de police, lui,

était à cheval. Ce dernier n'était nullement responsable ; il ne faisait qu'obéir aux ordres de l'État. Eh bien, il y avait là, pour cet excellent frère Bosman, une occasion unique, de manifester sa sympathie en faveur de l'œuvre missionnaire: C'était d'offrir sa chaire à M. Coillard. Il ne l'a pas fait et pourquoi ? C'est M. Coillard qui va nous le dire : « M. Bosman, vu les préjugés de sa congrégation, n'eut pas osé donner sa chaire à un missionnaire, mais il eut le courage de transformer son école du dimanche en une réunion pour nous. »

Je ne puis, malgré ma bonne volonté, trouver là une preuve de courage, bien au contraire. Le clergé de l'Église hollandaise au sud de l'Afrique, compte des hommes marquants par le talent et par la piété. Il a conservé dans sa majorité, les bonnes traditions de la piété des pères ; mais il me semble qu'il s'est trop plié aux préjugés de race dont sont animés la plus grande partie de leurs troupeaux et a amoindri par là, la grandeur de l'apostolat parmi les gentils. Il y a des moments où les ministres de la Parole doivent s'armer du fouet pour chasser du sanctuaire ces préjugés, que tant d'hommes caressent dans un intérêt charnel et mondain et qu'on *sanctionne en s'y soumettant.* Il eut été ce me semble bien plus courageux de la part du pasteur hollandais, d'offrir sa chaire à celui qui remplaçait M. Dieterlen qui avait souffert *radieux* et *sans honte* d'être conduit en prison, en compagnie de pauvres noirs, et, si son troupeau s'en était scandalisé, il aurait eu pour se consoler, le sentiment d'avoir accompli un devoir, envers un si noble représentant des Églises de France.

La mission indigène chez les Banyaïs, entreprise par M. Dieterlen, après un voyage d'exploration accompli par Asser, était un fruit de la Mission au Lessouto ; elle devait être faite par des indigènes seulement et soutenue par eux. Nous pourrions donc, sans sortir du cadre que nous nous

sommes tracé, raconter toutes les péripéties si émouvantes du voyage de M. Coillard chez les Banyaïs, voyage qui devait le conduire à la cour du roi des Matébélés, et de là au Zambèse ; nous y renonçons pour ne pas donner à notre travail une trop grande étendue, mais nous nous réservons de publier à part une histoire détaillée de notre expédition chez les Banyaïs, et de la fondation d'une mission française sur la rive nord du Zambèse ; ce travail est presque complètement achevé. Nous laisserons donc désormais de côté tout ce qui concerne la mission rêvée par les Églises du Lessouto et que les circonstances ne leur ont pas permis de réaliser.

Pour ne pas couper en deux le récit du départ de la seconde expédition missionnaire pour le pays des Banyaïs, nous avons dû nous séparer pour un moment de notre champ de travail principal, le Lessouto. Nous y revenons sans préambule, pendant que M. Coillard et ses collaborateurs indigènes se dirigent vers un inconnu plein pour eux de scènes émouvantes et tragiques.

Nous sommes en 1878 ; depuis neuf ans le pays jouit d'une paix parfaite. Les impôts se perçoivent sans difficulté ; des routes nouvelles sont faites et entretenues aux frais de l'État ; le commerce est devenu un puissant auxiliaire pour faire avancer les Bassoutos dans la civilisation. L'amour de l'instruction se répand et l'école supérieure de jeunes filles, fondée à Thaba-Bossiou ne comptait pas moins de 53 pensionnaires. Disons un mot de cette institution.

Elle fut fondée à Thaba-Bossiou par M. et Mme Jousse le 5 du mois d'août 1871. Le plan en avait été conçu au retour d'une conférence de Léribé, alors que les lourds wagons de la plupart des missionnaires défilaient en ligne dans les vallées et sur les plateaux formés par les contreforts des Maloutis. Une chose m'avait frappé : c'était l'in-

succès de nos efforts de chaque jour pour civiliser véritablement la jeune fille. L'influence de l'école quotidienne ne suffisait pas; celle du village la neutralisait.

Nous avions observé d'autre part, que les jeunes filles au service des missionnaires, prenaient à la longue des habitudes de propreté et de comme il faut, qui leur assuraient une place supérieure parmi les compagnes de leur âge.

Dès lors, l'idée nous vint de recueillir à titre de pensionnaires, des jeunes filles qui, volontairement, consentiraient à être instruites et élevées sous nos soins immédiats, en dehors de toute influence du village.

Notre but n'était pas d'en faire des bas-bleus, mais d'ajouter à une bonne instruction primaire, l'étude constante et journalière des soins du ménage, de la couture et autres travaux qui, là-bas comme ailleurs, sont le partage des femmes.

L'ordre et la propreté sont choses inconnues à nos tribus africaines. Les Bassoutos sont assurément supérieurs aux Banyaïs qui ne se lavent jamais le corps, non plus que les plats en bois dans lesquels ils mangent. Les gens qui se respectent au Lessouto prennent assez souvent des bains à la rivière et ne mangent jamais sans s'être lavé les mains et rincé la bouche; il est d'usage aussi qu'on se lave le visage chaque matin et qu'on se nettoie les dents. Le pain est fait proprement, l'eau et le lait sont conservés dans des pots d'une irréprochable propreté.

Mais ce genre de propreté n'est pourtant que relatif; l'usage fréquent de la graisse dont on s'oint le corps et le visage, la nature des occupations de la femme dont une partie se fait à genoux, tout cela réuni, fait que les vêtements de la femme qui conservent une certaine propreté quand ils sont faits uniquement de peaux, prennent vite une apparence de malpropreté quand ils sont faits en étoffe quelconque.

L'ordre et la propreté dans l'école naissante étaient donc élevés à la hauteur d'un dogme. Du reste, tout le travail dans l'école devait être fait par les jeunes filles elles-mêmes.

Les commencements ont été difficiles; nos premières élèves, au nombre de douze, appartenaient presque toutes à la famille de Moshesh; ce sont elles qui ont désiré jouir les premières des bienfaits d'une instruction supérieure. Elles étaient toutes intelligentes et ne manquaient pas de bonne volonté dans l'accomplissement de leur tâche de chaque jour; mais, habituées comme elles l'étaient à ne consulter en toutes choses que leur bon plaisir, il devait leur paraître un peu dur d'avoir à se soumettre à la règle établie qui voulait que toutes choses fussent faites en temps et dans un laps de temps voulu. Les plus jeunes avaient environ 14 ans, les aînées 16; les heures de la journée étaient partagées entre l'étude, les travaux de ménage ou des champs et trois heures de couture chaque jour. Quelques mois après la fondation de cette école, nous avons eu pendant près d'un an, le concours de Mlle Ellenberger, une sœur du missionnaire de ce nom, devenue plus tard l'épouse de M. Mæder; et dans la suite celui de Mlles Miriam Cochet, Marie Jousse, devenue Mme Ad. Casalis, Anna Busche, mariée à M. Dieterlen et Louise Cochet; mais la direction générale n'est jamais sortie des mains du missionnaire et de sa femme; cette dernière était chargée de préparer la plupart des ouvrages de couture de chaque jour, et surveillait les travaux culinaires, dans notre propre cuisine.

Notre programme se résumait en ces trois mots : travail, ordre, propreté.

L'instruction religieuse occupait une grande place dans notre école. Convaincus que, sans principes chrétiens, les meilleures dispositions demeurent stériles, nous nous effor-

cions, sans enfreindre les règles d'une grande liberté, de les amener à la connaissance d'elles-mêmes et de leur Dieu-Sauveur. Il en est qui nous sont arrivées ayant déjà des convictions religieuses; d'autres les ont acquises pendant leur séjour dans l'école. La discipline était toute morale et c'est sur la conscience et sur le cœur que nous nous efforcions d'agir.

Convaincus que la pratique est la meilleure des méthodes, nous exigions que, tout dans et hors de l'école fut propre et gai. L'usage du linge était de rigueur.

Nos pensionnaires recevaient trois fois par semaine des leçons de musique vocale; le chant y était cultivé d'une façon toute particulière, et il était toujours apprécié par nos visiteurs. Chaque année, pendant les grands examens de vacances, on exposait une partie des ouvrages non vendus; aux élèves les plus capables, on permettait, à titre d'encouragement, de faire du crochet, de la tapisserie et du tricot; c'était aussi pour donner un peu de repos à la personne chargée de préparer de l'ouvrage pour tant de mains à la fois, ce qui, par moments, était accablant.

Nos douze premières élèves appartenaient toutes à la station de Thaba-Bossiou; mais l'école fut bientôt connue au loin et chacune de nos stations contribua à la formation de notre contingent qui, chaque année, allait croissant. En 1880 nous avions quelques élèves qui venaient de trois stations, dont deux étaient éloignées de Thaba-Bossiou de plus de 420 kilomètres.

Cette école répondait à un besoin réel, celui d'élever le niveau moral et intellectuel de notre jeunesse. Jusque-là, on avait fait beaucoup pour les garçons et ce n'était que justice; nous devons répandre à flots les trésors de l'instruction au milieu des tribus auxquelles nous portons l'Évangile; mais on aurait tort de ne pas faire autant pour les filles que pour les garçons. Je ne demande pas que les

études soient les mêmes; que les jeunes garçons soient poussés plus loin que les jeunes filles, me semble être juste et raisonnable pour ce qui concerne notre jeunesse africaine. Ce que je demande pour les jeunes filles, c'est une *éducation* pratique, propre à les initier à leur vie future de femme. Quand on songe à l'influence que la femme exerce sur l'homme dans toutes les étapes de sa vie, on est étonné de voir combien peu on fait pour la rendre capable de n'exercer sur lui qu'une influence salutaire.

Habituées à entendre dans le village des conversations où la pudeur la plus vulgaire se voilerait le visage, nos jeunes filles étaient précoces dans la connaissance du mal et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elles trouvaient cela naturel. Cette précocité exigeait de notre part une surveillance continuelle; cependant la confiance que nous nous efforcions de leur témoigner, les rendait plus exigeantes envers elles-mêmes. Dans une école de ce genre, dans la colonie, la nuit, les portes étaient fermées à clef et les fenêtres cadenacées. Nous n'avons jamais eu à regretter de ne pas pousser si loin la défiance. L'esprit de corps, venant en aide aux principes religieux dont étaient animées nos élèves, elles craignaient d'attirer l'opprobre sur leur école. Ajoutons cette particularité ci : La presque totalité de nos élèves âgées de plus de quinze ans, étaient fiancées, un certain nombre à de futurs évangélistes ou à des maîtres d'école. La direction ignorait cela aussi longtemps qu'elle le pouvait; toutefois en certains cas elle favorisait une entrevue entre les personnes intéressées, dans le salon même du missionnaire; nous croyions que les choses honnêtes pouvaient se faire honnêtement et en plein jour; c'était leur ôter l'envie d'enfreindre les règlements de l'école. Du reste ce n'est que rarement, que de de telles entrevues étaient jugées nécessaires.

Cette école coûtait peu à la Société; les frais étaient en

grande partie couverts par 40 bourses, de 150 fr. chacune, accordées par l'administration et prises sur les impôts du pays.

L'école supérieure de jeunes filles allait progressant, quand, au mois de juillet 1880 elle dut fermer ses portes : la guerre du désarmement avait commencé et, comme Thaba-Bossiou se trouvait être au centre de ce qu'on appelait alors la rebellion, les parents de nos chères élèves vinrent les chercher les unes après les autres et le silence le plus complet, le plus triste vint régner là, où la joie, la gaîté et la vie avaient établi leur demeure. Ce fut un coup terrible pour les fondateurs de cette œuvre ; deux ans plus tard, ils quittaient l'Afrique sans espoir de retour, le cœur navré de douleur de n'avoir pu, avant de partir, recommencer cette œuvre qui leur était si chère ; mais l'état de trouble continuel du pays, y mit obstacle ; et ce n'est que cette année (1887) au mois de mai, que l'œuvre, interrompue pendant sept ans, a été reprise sous la direction de M. et Mme Jacottet. Mlle Miriam Cochet a été appelée de nouveau pour donner des leçons.

Plus d'une fois nous avons eu occasion de parler des écoles, fondées à Morija par l'énergique initiative de M. Mabille, admirablement secondé, tour à tour par MM. Dyke, père et fils et le Dr Eug. Casalis. Nous en dirons encore un mot.

A l'époque où nous sommes arrivés (1878), nous avons à Morija trois écoles distinctes :

L'École normale dirigée par le Dr E. Casalis, secondé par M. Dyke, fils. . . . . 43 élèves.

L'École préparatoire, dirigée par M. Mabille, aidé de professeurs indigènes . . . . 58 élèves.

La Classe biblique, dirigée aussi par M. Mabille, 20 élèves.

Sur les 43 élèves dont se composait l'école normale, il y en avait dix qui s'apprêtaient à subir les examens du gouvernement, pour l'obtention du brevet d'instituteur. Tous les autres prenaient ensemble certaines leçons et vivaient en commun; les leçons bibliques se prenaient à part et étaient reçues par des jeunes gens déjà d'un certain âge qui se destinaient à la carrière de catéchiste. Il y avait là réunis des élèves qui avaient franchi des distances considérables dans le seul but de s'instruire : 5 venaient du Limpopo, 5 de l'État libre, 4 du nord du Transwaal, envoyés par les missionnaires de Valdézia; 1 également du Transwaal, envoyé par le missionnaire Gonin; enfin deux Bapélis.

Ces chiffres suffisent pour nous donner une idée de l'importance de nos écoles de Morija. Convenablement outillés sous le rapport des bâtiments, plus encore sous le rapport du personnel enseignant, nos missionnaires, à la tête de ces écoles, offraient toutes les garanties désirables pour le succès de leur œuvre.

Nous aurions pu nous en tenir là, contents d'avoir enfin pu réaliser des projets formés depuis plus de trente ans; mais nos écoles de Morija ne répondaient pas complètement aux nécessités de l'œuvre et aux besoins de la tribu : il nous manquait encore une école industrielle, destinée à former des ouvriers maçons, charpentiers et forgerons. Le travail de la pierre et du bois était inconnu avant l'arrivée des missionnaires; la construction d'une hutte indigène n'exigeait le concours ni d'un maçon ni d'un charpentier. Le travail des forgerons consistait à faire des pioches pour cultiver la terre et des lances de combat.

La mission, en créant un nouveau genre d'habitation, devait créer du même coup deux industries nouvelles, sous peine de voir se ralentir le mouvement vers la civilisation. Les premiers artisans maçons et charpentiers ont été, au

Lessouto, les missionnaires eux-mêmes ; combien d'ouvriers n'ont-ils pas formés ! Mais à mesure que l'œuvre spirituelle s'accroît et que la civilisation progresse, il devient nécessaire de préparer, sur une plus grande échelle, des ouvriers pour répondre à des besoins nouveaux et croissants.

C'est à la conférence tenue à Mabôlela le 20 mai 1878, que la fondation d'une école industrielle pour les jeunes gens fut décidée.

Cette décision prise, deux questions restaient à résoudre : Où sera-t-elle fondée ? Qui en sera le fondateur ?

La pensée des missionnaires était d'avoir un établissement qui fut comme une exposition permanente, ouverte à tous et où chacun pourrait juger et apprécier des bienfaits de la civilisation. Pour cela il était nécessaire que l'établissement fut dans un lieu central. Les regards se portèrent sur un endroit charmant, situé entre Morija et Thaba-Bossiou ; il y avait là de l'eau en abondance, une cascade pour un moulin à eau et des champs suffisants. Letsié, le successeur de Moshesh, ne comprenant pas le bien qui pouvait résulter d'une telle institution, refusa de nous donner cet emplacement sous prétexte qu'il aurait à déplacer un certain nombre de jardins. Les yeux se tournèrent alors vers Thabana-Moréna. Cette station n'avait rien de ce qui peut assurer l'avenir d'une école industrielle, mais, plus qu'aucune autre peut-être, elle avait ce qui peut permettre un essai peu coûteux ; à Korokoro il eût fallu tout créer, tandis qu'à Thabana-Moréna il y avait déjà quelques bâtiments qu'on pourrait approprier aux besoins du moment. De plus, le missionnaire de cette station, M. P. Germond avait un goût tout particulier pour une école de ce genre et des expériences acquises ne pouvaient qu'être très utiles à celui qui serait appelé à la diriger.

La conférence crut devoir appeler M. Preen, alors

employé à Matatiéle, pour le placer à la tête de la nouvelle école. M. Preen avait des aptitudes toutes particulières pour un travail de ce genre ; également habile à manier la truelle et le rabot, il était avec cela un mécanicien dans l'âme et pouvait exécuter de ses mains ce que son esprit avait conçu. Depuis son arrivée au Lessouto, en 1872, M. Preen avait été placé d'abord à Morija, à titre d'aide-missionnaire ; quelques années plus tard, nous l'avons envoyé à Matatiéle pour y fonder une station. Là, M. et Mme Preen furent appréciés par les indigènes qui trouvèrent en eux des cœurs aimants et sympathiques. Cependant, ces amis eurent à lutter contre des difficultés énormes ; on plaça là, dans leur village, un détachement de carabiniers anglais, et une cantine ne tarda pas à s'y établir. C'était une source de débauches continuelles et de mauvais exemples permanents pour nos pauvres Bassoutos, enclins par nature, à l'usage immodéré des boissons. A force d'instances, les carabiniers furent déplacés, mais la cantine resta.

Ce qui aggravait la situation, c'est que M. Preen, n'étant pas consacré, ne pouvait ni bénir les mariages, ni baptiser, ni donner la Sainte-Cène, ce qui lui créait une position inférieure vis-à-vis des autres missionnaires et diminuait son influence auprès des indigènes. Pour toutes ces raisons, la conférence, après en avoir obtenu le consentement de M. Preen, crut devoir l'appeler pour se mettre à la tête de la nouvelle école industrielle ; il entrait dans son élément.

Juste un an après un essai tenté précédemment par M. P. Germond, voici ce que ce dernier écrivait au sujet des difficultés qu'il avait rencontrées.

« ...En Europe, le patron fait ses conditions et dit à l'apprenti : « Que me donneras-tu pour que je t'enseigne le métier »; mais ici c'était l'inverse et on me disait : Combien me donneras-tu pour que je l'apprenne. »

« Il se présenta cependant des postulants, mais sitôt venus, sitôt partis. L'un voulait tout apprendre : faire des fenêtres, coudre des habits, forger le fer et tricoter des bas ; son zèle était à la hauteur des circonstances. Il en eut pour trois semaines. L'autre se donnait vacances sitôt qu'il lui en prenait envie ; d'autres se résignaient à pousser le rabot en attendant mieux, c'est-à-dire qu'ils pussent être admis à l'école normale de Morija. Ces débuts n'étaient guère encourageants, mais les premières difficultés furent bientôt surmontées.

« ... Il me fallait pourvoir et de mon mieux à l'habillement et à la nourriture des élèves, et quant au produit de leur travail, il était plutôt négatif que positif. Je n'avais pas les moyens de payer un chef d'atelier et il m'était difficile même, avec la meilleure volonté du monde, d'être à la fois dans mon cabinet, à l'atelier et sur mes annexes. Les choses allaient donc assez mal, et lorsqu'à nos conférences annuelles on me demandait des nouvelles de mon école manuelle, j'avais le cœur un peu gros et préférais ne pas répondre. »

Quelque temps après, M. Germond dut licencier les quatre élèves qui lui restaient.

Cependant, cet essai avait été sérieux et devait aboutir ; il ne lui manquait pour réussir que de se trouver dans des conditions moins désavantageuses et c'est ce qui ne tarda pas à arriver.

Le gouvernement colonial, anxieux de favoriser l'action chrétienne et civilisatrice des missionnaires français, leur offrit un secours annuel de 7500 fr. C'est alors que la conférence crut devoir rappeler M. Preen au Lessouto. En attendant son arrivée, M. Kohler, frère du missionnaire de Cana, voulut bien prêter son concours, et le 20 juillet 1879, l'école industrielle était ouverte de nouveau avec onze élèves.

L'installation laissait beaueoup à désirer ; l'atelier de menuiserie étant trop petit pour ses onze apprentis, ils y travaillaient à tour de rôle et passaient ainsi du rabot à la truelle. Ces jeunes gens avaient huit heures de travail à l'atelier et deux heures de leçons par jour. Leurs progrès ont été prompts et réels. Les indigènes pouvaient se proeurer à des prix très raisonnables, des fenêtres, des portes, des tables et des eadres de lits. Un dépôt de ees différents objets fut établi à Thaba-Bossiou et l'éeoulement en était faeile.

Cependant, Thabana-Moréna n'offrait pas toutes les eonditions requises pour le développement de eette école ; il lui manquait de l'eau pour être employée eomme foree motriee et des ehamps assez vastes pour suffire à la nourriture des élèves. Il y avait bien à une demi-heure de là une souree assez forte, l'une des plus fortes du pays et qui nous aurait parfaitement eonvenu, mais on nous l'avait déjà refusée lors de la fondation de Thabana-Moréna. Du reste, le résident anglais, M. Ch. Griffith, un homme intègre, et on ne peut plus favorable au développement de notre œuvre, laissait pereer son désir de transporter notre établissement dans les environs de Masitissi à Quting. Cet endroit, naguère le siège de la magistrature de ee quartier-là, lui était bien eonnu et lui semblait répondre en tout point à notre but. Son offre était des plus généreuses : non seulement il donnait à notre société un vaste terrain inoeeupé, mais eneore les bâtiments qui avaient servi à l'aneien magistrat. Le seul point vulnérable était celui-ei : Quting se trouvait à l'extrémité du pays des Bassoutos, au delà du fleuve Orange. Cette seule eonsidération, en temps ordinaire, aurait suffi pour nous porter à refuser les offres d'ailleurs si avantageuses de l'administration ; mais des points noirs se montraient à l'horizon ; qui sait si eet éloignement du eentre du pays ne fera pas la

sécurité de cette école? On accepta, et M. Preen et ses apprentis prirent possession, au nom de la Société, de Quting et de ses environs.

Les commencements furent comparativement faciles; l'administration aidait de son mieux en accordant des bourses aux apprentis; puis vint la guerre, et les subsides prirent fin. Plein de courage et confiant dans l'avenir, M. Preen, aidé de ses seize jeunes gens, s'est livré à des travaux d'une grande importance, et, après avoir détourné la Quting, il s'en est servi pour faire marcher un moulin, dont la construction peut être considérée comme l'une des plus belles du Lessouto. Ce travail fait honneur à M. Preen et à ses élèves; il n'a rien coûté à la Société des Missions.

Aujourd'hui, l'avenir de l'école industrielle est assuré; le produit des récoltes et des troupeaux de vaches, de moutons et de chevaux est plus que suffisant pour faire face à toutes ses dépenses. M. Preen se propose d'ajouter une industrie nouvelle à celles que nous connaissons déjà: le peignage, la filature et le tissage des laines. Nous lui souhaitons un plein succès, mérité par tant de travaux habilement entrepris et conduits à bonne fin; ce que nous craignons un peu, c'est qu'il ne puisse pas tenir tête à la concurrence des produits européens similaires, qui se vendent au Lessouto à des prix parfois dérisoires. Quoi qu'il arrive, M. Preen aura bien mérité des églises de France pour avoir doté la mission du Lessouto d'une école industrielle, destinée à jouer un grand rôle dans la civilisation du pays des Bassoutos.

La grande question au sud de l'Afrique, celle qui depuis longtemps fait le tourment des législateurs anglais et des missionnaires, c'est la question industrielle. Que faire, ou plutôt que faire faire à ces populations nombreuses qui de l'état sauvage passent à la vie civilisée? Le Lessouto est habité par un peuple adonné à l'agriculture et en temps

ordinaire, il peut vivre du produit de ses champs et de ses troupeaux; mais il n'en est pas de même de la Cafrerie.

Il y a une quarantaine d'années environ, qu'un gouverneur de la colonie, Sir Georges Grey, demanda et obtint de son gouvernement une somme d'un million de francs pour la fondation d'écoles industrielles, en faveur des indigènes de l'Afrique australe. Autant qu'il nous en souvient, voici les noms des localités où ces écoles furent fondées : Goshen, Shiloh, Lesseyton, Healdtown et Lovedale. Dans ces écoles on enseignait les métiers de charpentier, de charron, de forgeron, d'imprimeur, de relieur. Une seule de ces écoles subsiste, celle de Lovedale. Quelle est la cause pour laquelle les autres n'ont pas réussi? Le manque de débouché. La production dépassait de beaucoup la consommation. Si Lovedale a réussi, c'est que cette localité est dans le voisinage d'une petite ville où les produits de ses ateliers trouvent un écoulement plus facile; il n'en est pas de même des écoles industrielles fondées dans de simples stations missionnaires.

M. Preen a donc résolu en partie et à bon marché la question industrielle au Lessouto. Il prépare, sans frais pour notre société, des maçons, des charpentiers et des forgerons. Quand ils ont fini leur apprentissage, ces jeunes gens se rendent dans leurs villages respectifs, muni d'un assortiment d'outils, don de l'administration, qui leur permet d'exercer leur métier. Il est à craindre, que plus d'un n'enfouisse son talent; quand même ce ne peut être le cas de tous, et ces ouvriers dressés au travail deviendront une bénédiction pour le pays. On peut dire que notre école industrielle de Quting est un digne couronnement de l'œuvre des missionnaires français au Lessouto.

CHAPITRE XV

Les ritualistes au Lessouto; leur manière d'agir ; ils ne respectent pas le champ d'autrui. — Bilan de 46 années de travail. — Vues pessimistes des missionnaires dans leurs rapports; ce qui les explique. — Visite de M. F. Vernet au Lessouto ; les appréciations de l'œuvre. — Le témoignage d'un Quaker. — La guerre au pays des Zoulous; la journée d'Isandlana. — Sir Bartle-Frere. — Les projets de désarmement. — Morosi. — Le grand pitso de Maserou. — Une délégation des Bassoutos envoyée au Cap ; inutilité de leurs efforts. — Désir de la paix. — M. Mabille est invité à revenir en Europe pour cause de santé. — Placement de MM. Dormoy et Marzolf.

Il y avait plus de trente ans que la mission protestante française était fondée dans le sud de l'Afrique, quand les catholiques romains vinrent s'y établir. La place ne manquait pas ailleurs, mais cette Église rivale de la nôtre semble avoir adopté la méthode contre laquelle saint Paul se mettait en garde et qui consiste à semer là où d'autres ont défriché. On sait comment ils se sont établis à Taïti en 1845, et au Lessouto en 1862. Plus tard, ils ont fait des efforts pour s'établir dans un champ de mission cultivé depuis de longues années par des missionnaires de la Société de Londres; ils n'y ont pas réussi. Au Zambèse, nous les retrouvons sur les traces de M. Coillard, et là aussi leur tentative a été vaine.

Quand on croit posséder seul la vérité, on comprend le sans-gène avec lequel on bâtit autel contre autel; le mépris dont nous couvre le Catholicisme, n'est pas fait pour nous étonner; il est dans son rôle quand il nous considère comme des hérétiques.

Mais que penser d'une Église qui se rattache plus ou moins à la grande famille protestante et qui, sans plus de façon vient, non comme une Église amie, mais comme une Église rivale, s'établir au sein même de nos troupeaux? Les Catholiques, rendons-leur cette justice, se sont établis d'abord à une distance respectable de nos stations, tandis que la Société de la propagation de l'Évangile, a cru plus facile de travailler au sein même de nos troupeaux.

Il faut dire que cette portion de l'Église anglicane, connue sous le nom de Ritualiste, renie les autres églises, ses sœurs issues, comme elle, de la Réformation du seizième siècle, et le nom de Protestant ne la flatte nullement. Ses prétentions à la succession apostolique lui assignent une place beaucoup plus rapprochée de l'Église romaine que de la nôtre. Peu scrupuleuse quant aux moyens d'attirer à elle des membres de nos Églises, elle s'est servie du ministère d'un rénégat qui, par des moyens peu avouables, s'est efforcé de détourner des membres de nos Églises pour les recevoir dans la sienne. Dans toutes les communautés religieuses, il y a des mécontents, des incompris, des gens sous discipline et qui sont plus accessibles que d'autres aux tentatives de prosélytisme. C'est parmi ces gens-là surtout que se sont recrutés leurs premiers adeptes.

Je n'hésite pas à dire que, l'intrusion des ritualistes au Lessouto a été un grand obstacle au développement de nos Églises; ils ont renforcé le Catholicisme par l'introduction d'idées et de cérémonies qui leur sont communes; et aussi le paganisme, qui se demande, étonné, laquelle de ces trois religions peut bien être la vraie?

Ce n'est pas seulement le développement religieux qui a souffert des luttes introduites par tant d'éléments divers, mais aussi le mouvement organisateur de l'œuvre elle-même. Si nous avions continué à travailler seuls au Lessouto, il nous eut fallu un nombre plus restreint d'ouvriers euro-

péens ; le ministère des indigènes eut été mis à contribution sur une échelle beaucoup plus étendue ; le missionnaire eut été comme un évêque à la tête d'un immense diocèse. La concurrence qui nous est faite, nous oblige à placer des missionnaires là où des indigènes auraient suffi. De grands chefs, auprès desquels nos adversaires eussent été trop heureux de s'établir, ont attendu de longues années avant d'obtenir l'objet de leur demande, un missionnaire. Il est bien évident que, si nous n'avions pas accédé à leur désir, ils auraient accepté des ouvriers portant un autre drapeau que le nôtre, ce qui eut été contraire à nos intérêts religieux. Malheureusement, cet état de choses ne semble pas devoir prendre fin et il retardera de beaucoup la réalisation d'un plan cher à nos cœurs : l'autonomie de l'Église chrétienne au Lessouto.

Toutefois nous ne devons pas exagérer le danger; ces adversaires sont venus trop tard au Lessouto pour s'y développer outre mesure. Les Bassoutos ne sont pas hommes à se laisser éblouir par des cérémonies qui ne parlent qu'aux yeux, et l'Évangile dans toute sa simplicité, est encore ce qui leur plaît le mieux. Même les concessions faites par les ritualistes et les romains, pour attirer dans leurs Églises respectives de nombreux disciples, n'ont pas toujours réussi. Par nos écoles, ordinaires et supérieures, par le nombre de nos stations et de nos annexes; par notre littérature religieuse autant que par le personnel enseignant, sans parler de notre organisation ecclésiastique, nous sommes en mesure de lutter avantageusement contre cet élément nouveau qui vise plus au nombre qu'à la qualité de ses recrues.

Nous approchons à grands pas d'une crise politique qui devait durer plusieurs années et qui ne pouvait manquer d'exercer sur l'œuvre des missions au Lessouto une influence très fâcheuse. Aussi, éprouvons-nous le besoin,

pendant que l'orage qui gronde est encore dans le lointain, de nous recueillir et de faire, une fois de plus, le bilan religieux de 46 années de labeurs incessants.

Le nombre de nos stations missionnaires s'élève à 14, celui de nos annexes à 69; 126 indigènes sont employés soit comme évangélistes, soit comme instituteurs. Les membres de l'Église sont au nombre de 4252 et celui des candidats au baptême atteignent le chiffre de 1692. Plus de 3000 enfants fréquentent les écoles. Les collectes destinées à soutenir la mission intérieure et la mission au Zambèse s'élèvent à 37,704 fr. 35 c. Le quatrième synode a tenu ses sessions ordinaires à Thaba-Bossiou et a prouvé jusqu'à l'évidence que c'était bien là le complément naturel de notre organisation ecclésiastique.

Les chiffres donnés ci-dessus peuvent donner une idée de notre œuvre au Lessouto, mais ainsi que nous l'avons dit et répété maintes fois, ils ne peuvent pas représenter exactement les résultats d'une œuvre essentiellement spirituelle, dont le théâtre est le fond même de la personnalité humaine. Ce n'est qu'au jour de la manifestation des enfants de Dieu que les vrais résultats de nos travaux pourront être constatés d'une manière précise. Dans ce jour-là, sans doute, nous aurons à revenir sur des jugements erronnés et nous serons étonnés d'avoir pris dans plus d'un cas de la balle pour du bon grain; mais j'en ai la ferme assurance aussi, un bien plus grand nombre qui n'ont pas figuré dans nos registres d'églises siégeront à la droite du père, parce que, eux aussi, auront lavé leurs robes dans le sang de l'agneau.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit dans un chapitre précédent de nos écoles normale et industrielle, de la classe biblique et de l'école de jeunes filles; elles suivaient une marche ascendante non interrompue.

La statistique de l'année 1879 accuse un progrès sensible sur l'année précédente dans le nombre des admissions dans l'Église; il en est de même des collectes. Et cependant la note qui domine dans les rapports de l'année est celle du mécontentement. Écoutons ce que nous dit l'un de ces rapports. «Les cultes sont fréquentés, les enfants vont à l'école, l'évangélisation des païens n'est pas négligée, mais on remarque bien vite que le cœur n'y est pas. La conduite des chrétiens a été assez bonne; les chutes n'ont pas dépassé sensiblement la moyenne des années précédentes; mais les conversions ont été rares et le nombre des admissions dans l'Église s'est ressenti de cet état pénible, qu'il faut en grande partie attribuer à des raisons politiques..... »

On ne saurait mettre en doute la véracité d'un tel rapport; celui qui l'a écrit a pesé chacune de ses expressions, et pour lui, c'est bien là une photographie de l'œuvre à laquelle il a consacré toute sa vie.

Et cependant, il suffirait peut-être au rapporteur de s'éloigner tant soit peu de la scène qu'il dépeint pour s'en faire une toute autre idée; je ne dirai pas que les arbres l'empêchent de voir la forêt, mais qu'à force de la regarder et de ne regarder qu'elle, sa vue s'altère, se fatigue, et il ne voit plus les choses qu'au travers de sa fatigue et de son ennui. En Europe, les pasteurs les plus occupés de leur paroisse, trouvent dans la vie de chaque jour des distractions que le missionnaire ignore. Être seul, ne recevoir que rarement la visite d'un frère, voir de près et sans fard ces chrétiens nés d'hier, il faudrait, pour ne pas céder au désir de voir les choses en noir, avoir un cœur bien richement doué et extraordinairement compatissant. Qu'un indigène, en qui vous aviez placé toute votre confiance, fasse une chute, et pendant des semaines et des mois vous ne voyez que cela, la nuit et le jour; on semble n'avoir

d'yeux que pour voir cette brebis qui s'égare : on dirait que son péché est devenu sien.

Cette vie isolée, cette préoccupation constante des âmes qui lui sont confiées et au milieu desquelles il vit, prédisposent donc le missionnaire à juger sévèrement son œuvre ; les optimistes ne manquent pas non plus, et, somme toute, ce sont peut-être les plus raisonnables; en tout cas ceux dont la foi semble la plus grande ; le pessimisme jette souvent un voile sombre sur des manifestations de l'amour de Dieu en faveur de pauvres créatures déchues. Qu'il est donc difficile de rester dans les justes limites du vrai! Et comme Dieu est plus patient que nous!

Qu'il me soit permis de citer ici un fragment d'une lettre de M. Théodore Vernet, de Genève.

M. Th. Vernet, poussé par des raisons de santé, entreprit de visiter la mission française au sud de l'Afrique. C'était le premier Européen, parlant notre langue, dont la chrétienne sympathie avait fait tourner les regards vers le Lessouto. Nul, plus que lui, n'était en mesure de comprendre et d'apprécier dans son ensemble et dans ses détails notre œuvre missionnaire. Il passa un an environ au Lessouto dont il apprit la langue assez bien pour pouvoir la parler en public et s'entretenir avec les indigènes. Sa visite a été une bénédiction pour toutes les familles missionnaires qui, d'une extrémité à l'autre du pays, ont eu le privilège de le recevoir sous leur toit.

Le fragment de lettre qui va suivre, adressé à M. Casalis père, nous semble donner la note juste sur l'activité missionnaire, sur les difficultés et les avantages qu'il rencontre dans son œuvre de chaque jour.

« Je sens combien est grand le privilège qui m'est accordé de visiter un champ de travail aussi béni que celui-ci ; plus j'apprends à le connaître, et plus profonde est l'impression produite par cette belle et grande œuvre de

Dieu et de ceux qui ont travaillé pour lui dans ce pays. L'œuvre des missions étudiée sur le terrain même, les difficultés qu'elle rencontre, la manière dont elle doit être conduite, diffèrent à plus d'un égard de ce que nous nous imaginons quelquefois en Europe. Il me semble que le spectacle de la *manière* dont le christianisme se fait jour au travers des obstacles qui s'opposent à lui, dont il travaille les âmes, dont il acquiert lentement la domination à laquelle il vise, fait naître plus d'une expérience utile à un ministère exercé en Europe, comme aussi la puissance qu'il déploie est propre à encourager l'activité et affermir les convictions. »

« La mission française au Lessouto a un privilège qu'on ne peut méconnaître; elle se développe dans un pays à qui elle s'est donnée et qui lui appartient presque tout entier : c'est ce qui donne à cette œuvre un centre, une unité, un but que d'autres n'ont peut-être pas au même degré ; elle a reçu en partage *un* peuple à placer sous l'influence du christianisme, et ce fait double l'intérêt qu'elle offre à un visiteur. L'organisation des catéchistes qui s'étend peu à peu sur le pays, de manière à l'occuper presque en entier, à créer des Églises qui, avec un certain degré d'indépendance, se rattacheront à l'Église mère, m'intéresse très particulièrement.

« Une des choses dont je suis aussi le plus frappé, c'est le jour que le spectacle de la mission jette sur l'état de l'Église primitive et sur les Épîtres du Nouveau Testament. On se retrouve ici dans ce milieu où chrétiens et païens vivent distincts, quoique mêlés les uns aux autres, où la conversion des premiers témoigne du pouvoir de l'Évangile, et où, en même temps, l'absence des traditions chrétiennes, d'une opinion publique christianisée, si je puis m'exprimer ainsi, les expose à des chutes plus évidentes qu'en Europe, où la direction de l'Église tient une place

égale au travail d'évangélisation. Il semble que certains versets des Épîtres prennent une force nouvelle en s'appliquant aux missionnaires, quoiqu'il ne faille pas méconnaître que leur œuvre trouverait dans plusieurs de celles qui se poursuivent en Europe, son équivalent en difficultés et en activité chrétienne.

« Il est impossible de contempler ce qu'est le Lessouto maintenant, sans comprendre ce qu'il doit aux missionnaires, et sans être frappé d'admiration pour le travail qu'ils ont accompli. »

Ajoutons à ce témoignage d'un homme pieux et capable, mais jeune encore, celui d'un vieillard de 72 ans, un vénérable quaker, qui, en 1877, entreprit de visiter toutes les œuvres missionnaires de l'Afrique australe :

« .....Beaucoup se fait, beaucoup a été fait ; il reste encore beaucoup à faire. Peut-être qu'en nous plaçant à notre point de vue européen, nous attendons trop de ces indigènes, comme s'ils devaient nous offrir le spectacle d'un christianisme fort avancé et tout spirituel. Nous oublions dans quel état ils étaient lorsqu'ils ont été relevés par l'aspersion du sang de Christ et la puissance du Saint-Esprit..... Comparons ce qu'ils *étaient* avec ce qu'ils *sont* maintenant par la grâce divine, et non avec un idéal de piété, de zèle, d'expérience chrétienne qui ne saurait être le fruit d'une génération, ni même d'un siècle.

« Bénissons Dieu et prenons courage à la vue de ce qu'il a produit chez eux, à savoir : Une foi simple qui a saisi Jésus-Christ, comme le ferait un enfant, et une confiance non moins simple dans l'amour et la miséricorde de Celui qu'ils peuvent appeler leur frère en Lui.

« Si l'on compare l'expression d'excessive défiance qui se lit sur les traits des païens avec la sérénité des convertis, le contraste est inexprimable. On dirait que le christianisme moule les figures à son image. Quand on se met en

rapport avec les fidèles de ce pays-ci, on reconnaît qu'ils ont été avec Jésus. »

Qu'on nous pardonne d'avoir fait intervenir une fois de plus le témoignage de deux hommes compétents qui, chacun à sa manière, nous ont donné sur l'œuvre des missions au sud de l'Afrique des appréciations basées sur une observation sérieuse et impartiale, quoique sympathique. C'est rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû que de reconnaître que ses promesses ne sont point stériles à l'égard des païens; nous ne demandons pas davantage.

L'année 1878 s'ouvrit par un événement qui devait avoir les conséquences les plus graves pour les Anglais et les indigènes de l'Afrique australe: nous voulons parler de la guerre des Anglais et des Zoulous.

Depuis peu, la colonie du Cap était gouvernée par un homme qu'une réputation de philanthropie avait précédé. Sir Bartle-Frere semblait devoir fermer le temple de Janus et amener les blancs et les noirs à s'entr'aimer. Ayant habité longtemps les Indes, il croyait pouvoir soumettre sans difficulté et par la seule diplomatie les sauvages du sud de l'Afrique, comme il avait soumis les Indous. Il s'était mépris. Sous sa peau noire, l'Africain cache un cœur libre et fier, jaloux de son indépendance. A l'ultimatum lancé par le gouverneur du Cap, le fier Zoulou, le puissant Ketchvayo, répondit par un cri: Aux armes! Ses bataillons *invincibles* rencontrèrent une colonne de l'armée anglaise sur les bords du Tugela. De même qu'un ouragan terrible, en passant sur un champ prêt à être moissonné, le couche pour ne plus se relever, ainsi une armée de 20,000 Zoulous passa sur la colonne anglaise et la détruisit, non sans laisser de nombreuses victimes sur le champ de bataille.

On a évalué à 600 hommes et 60 officiers le nombre des morts à la journée d'Isandlana, mais ce chiffre est loin de donner une idée exacte de la vérité.

Trois mois après, on retrouva le eamp dans le même état qu'avant la guerre; les wagons, les provisions de eampagne, rien n'avait été touché : les Zoulous n'avaient fait que passer et ne s'étaient pas arrêtés à piller le camp.

L'odeur de la poudre en Afrique a pour eonséquence de réveiller les mauvais instincts des hommes ; il est rare qu'une guerre se loealise ; semblable à la flamme des prairies, elle tend à s'étendre et ne s'arrête que lorsque l'élément destrueteur ne reneontre plus rien à brûler sur son passage.

On eut dit que Sir Bartle-Frere avait à eœur de ruiner lui-même sa réputation de philanthrope ; le moment arriva où le feu de la guerre se trouvait allumé dans einq ou six tribus à la fois. Le Lessouto se trouvait comme entouré d'un immense brasier dont les étincelles pouvaient à chaque instant, produire une immense eonflagration.

Le foyer de ee vaste ineendie se rapprocha du Lessouto par les eauses suivantes : Un fils de Morosi, l'ancien ehef de Béthesda, avait été emprisonné pour avoir volé des chevaux. Morosi méeontent de voir la loi appliquée au eas de son fils, envoya de ses gens qui foreèrent la prison et le firent évader. Le résident anglais, M. Griffith, soumit le eas à Letsié qui s'efforça de ramener Morosi au sentiment de la justiee ; il ne répondit à ses efforts qu'en se préparant à se défendre dans le cas où il serait attaqué. C'est alors que, Letsié et Massoupa envoyèrent deux mille hommes qui, de eoncert avee les troupes eoloniales devaient ramener Morosi à la raison.

Ce dernier habitait le sommet d'une montagne à l'aeeès difficile et que d'immenses roehers protégeaient eontre les balles et les boulets ennemis. Le seul passage existant était barré par de puissantes murailles ; un assaut devrait être meurtrier. De puissantes batteries furent établies pour battre en brèche ee eolosse et les troupes furent oeeupées à

frayer un chemin qui put contourner la montagne. Morosi avait, dit-on, quatre cents guerriers avec lui. Le siège de la montagne commença le 8 avril 1879, et ce n'est que le 20 novembre suivant, qu'après une série de combats acharnés, la montagne de Morosi fut prise d'assaut ; ce vaillant, mais malheureux chef trouva la mort en combattant.

Un certain bruit circulait dans tout le pays ; on disait que la loi sur le désarmement passée au parlement du Cap, et déjà mise en vigueur dans l'ancienne Cafrerie, serait aussi applicable au Lessouto. Le résident anglais qui avait vu les Bassoutos combattre côte à côte avec les forces coloniales, avait bien promis que les Bassoutos échapperaient à cette humiliation imméritée. Mais M. Griffith n'était pas le seul maître, et l'on craignait que la politique de Sir Bartle-Frere, soutenue par le premier ministre du parlement anglais au Cap, ne finît par prévaloir. La question du désarmement remplissait d'inquiétude tous les hommes sérieux.

Sir Bartle-Frere s'était adressé à la conférence des missionnaires français pour avoir leur opinion sur cette grave question ; elle avait été unanime à reconnaître que l'application de cette loi aux Bassoutos serait une injustice criante dont les conséquences pourraient être désastreuses pour les blancs comme pour les noirs. Ces fusils, la plupart du moins, d'où venaient-ils ? Les Bassoutos les avaient gagnés en travaillant aux chemins de fer de la colonie, et ces armes, fruit d'un travail honnête, dont on n'a jamais fait un mauvais usage, on veut nous les reprendre, et pourquoi ?

On disait tout haut : « Que fera-t-on donc au lion, quand on lui aura brisé les mâchoires ? »

Le premier ministre de la colonie crut devoir se rendre lui-même au Lessouto et plaider la cause du désarmement

devant une assemblée de peut-être 20,000 Bassoutos. Son succès ne répondit pas à son attente.

Letsié et les principaux chefs de la tribu, désireux de conjurer l'orage et conserver la paix, envoyèrent au Cap une députation chargée d'entrer en rapport avec les hommes à la tête des affaires politiques du pays ; ces délégués au nombre desquels se trouvait M. J. Cochet à titre d'interprète, étaient des hommes fortement trempés et rompus aux affaires. La tribu tout entière s'était levée comme un seul homme et, dans un espace de temps très limité, avait souscrit une somme qu'on a évaluée à 100,000 francs pour payer les frais de voyage et de séjour au Cap de ses représentants.

La conduite des diplomates Bassoutos envoyés au Cap, a été hautement appréciée par tous ceux que n'aveuglait pas une politique coloniale mesquine et négrophobe ; ils offrirent de payer annuellement une taxe de 25 francs pour chaque fusil ; à leurs yeux un homme sans armes est un homme déshonoré. La délégation ne fut pas même reçue officiellement par le gouvernement colonial, qui crut pouvoir se jouer impunément des justes désirs d'un peuple faible encore, sans doute, mais dont la force se multipliait au centuple au contact d'une opposition injuste et frivole. Il devait payer plus tard cette humiliation infligée aux représentants d'une tribu amie et les jours viendront où d'amers regrets se joindront au souvenir néfaste d'une conduite dépourvue de générosité et sans dignité.

Le jour où les délégués furent appelés à rendre compte de leur mandat, fut un jour mémorable. Plusieurs milliers de Bassoutos se réunirent à Thaba-Bossiou, l'ancienne capitale du pays. Le résident anglais s'y trouva de même qu'un certain nombre de missionnaires accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Il y avait de la poudre dans l'air ; on sentait qu'on était arrivé aux dernières

limites des concessions et qu'une opposition résolue, déterminée s'apprêtait à la résistance. On avait fait courir le bruit que tous les blancs qui assistaient à ce grand pitso, les missionnaires compris, devaient être mis à mort ; un ami officieux qui avait un emploi dans le gouvernement, nous fit avertir qu'il avait découvert cet abominable complot. Nous avions une trop haute idée de la noblesse de caractère des Bassoutos, pour prêter l'oreille à de tels bruits ; et les compagnes de nos missionnaires et leurs enfants, perdus dans cette foule agitée comme les flots de la mer, n'ont pas cessé un seul instant d'être les objets d'une politesse respectueuse digne d'un peuple qui sait aimer et apprécier ceux qui lui veulent du bien. Ce fut avec une émotion bien grande que celui qui trace ces lignes, prononça une dernière prière entouré d'une multitude de Bassoutos encore unis, mais qui ne devaient plus se rencontrer que sur les champs de bataille et dans des camps opposés !

On se retira en silence dans la prévision d'événements que tous redoutaient, mais qui semblaient inévitables.

Qu'on nous pardonne, si nous retraçons l'histoire d'événements dont les conséquences fâcheuses se font encore sentir à l'heure présente. La race nègre est souvent calomniée par ceux qui cherchent à l'exploiter ; on lui reproche de ne pas se laisser écraser sans crier, et quand il prend les armes pour se défendre, on lui en fait un crime. La vérité et la justice nous font une obligation d'élever la voix et de faire la part des responsabilités.

Cependant, en dépit de toutes les apparences, chacun s'efforçait d'espérer que la paix ne serait pas troublée ; il y avait tant de bonne volonté de la part des Bassoutos pour l'éviter, il y avait tant de motifs de croire qu'à la fin la colonie ouvrirait les yeux et verrait l'abîme qu'elle creusait sous ses pas, que sans s'en rendre bien raison, tout le

monde s'attendait plus ou moins à voir se dissiper ce gros nuage noir qui renfermait dans ses flancs d'effroyables tempêtes.

Aussi, vîmes-nous s'éloigner du pays, sans trop d'inquiétude, un ouvrier vaillant entre tous, que chacun aurait aimé voir à son poste, si on eut été convaincu que la guerre allait éclater. Dans la conférence qui avait eu lieu en avril 1880, on avait, je ne dirai pas accordé, ce qui ne serait pas exact, mais *imposé* à M. Mabille de suspendre ses travaux et d'aller en Europe pour y recouvrer des forces, nécessaires à l'accomplissement de sa grande tâche. Il y avait juste 20 ans que M. Mabille était à l'œuvre au Lessouto. Placé dès son arrivée à la tête de la station de Morija, il se montra, dès l'abord, le digne successeur de M. Arbousset. Travailleur infatigable, on le vit mettre la main à tout. Morija était en ruines quand il y arriva; les traces du passage des Boërs en 1858 se montraient encore partout. Presbytère incendié, temple où la hache et les balles ennemies avaient souillé le sanctuaire de la paix, jardins dévastés, etc., etc. Tel était Morija en 1860, lorsque M. Mabille y arriva. Il se mit avec ardeur au relèvement matériel de la station et quand il eut achevé de ce côté-là, il se tourna vers l'évangélisation du pays par le moyen des indigènes, si habilement commencée par M. Arbousset. C'est à lui que nous devons la fondation de l'école normale, puis d'une école préparatoire, puis d'une école biblique dont les élèves étaient destinés à devenir évangélistes. De plus, notre frère avait imprimé et mis en circulation avec le seul secours d'ouvriers indigènes, tous les livres de l'Ancien Testament moins le livre des Psaumes; il se trouvait être tout naturellement à la tête de notre dépôt de livres et chargé de leur expédition soit au Lessouto, soit dans les colonies environnantes. Il avait traduit ou revisé une bonne partie des livres de l'Ancien Testament, et

chacun sait qu'il avait fondé et dirigé depuis le commencement la «Petite lumière du Lessouto».

Vingt années de travail à ce taux-là avaient épuisé les forces de M. Mabille; en le voyant continuer sans relâche son travail de chaque jour, un étranger aurait pu s'y méprendre et croire qu'il y avait là encore des forces en réserve pour longtemps; mais ses compagnons d'œuvre savaient qu'il en était autrement, et qu'à moins d'une suspension momentanée de travail, ils devaient s'attendre à voir leur courageux collègue tomber tout à coup. Je devrais ajouter que, si M. Mabille a tant travaillé et travaille encore à l'heure qu'il est, c'est que Dieu lui a donné une de ces femmes vaillantes, capable de l'aider en toutes choses et qui ne sait pas elle-même ce que c'est que le repos. Je ne m'aventurerai pas à en dire davantage sur cette excellente femme qu'on ne peut connaître sans l'aimer, et dont les qualités comme femme de missionnaire sont au-dessus de tout éloge.

On comprend que de tels ouvriers soient précieux dans un champ de travail; aussi, malgré l'état peu sûr de la politique au Lessouto, tous les missionnaires ont-ils été unanimes à contraindre M. Mabille à s'éloigner pour un temps de son champ d'activité. Il ne s'est rendu cependant à la contrainte de ses collègues, qu'à la condition de faire imprimer en Europe une nouvelle édition de la Bible déjà en partie revue et corrigée par les membres de la conférence! C'est ainsi que M. Mabille entendait se reposer.

Les missionnaires Dormoy et Marzolf, après un stage de plusieurs mois auprès de missionnaires déjà expérimentés, avaient été placés, le premier à Léribé, la station de M. Coillard temporairement occupée par M. Kohler de Cana, le second au-delà des montagnes, à Matatièle.

CHAPITRE XVI

Le désarmement des Bassoutos. — Le but de ce désarmement. — Opposition faite par les Bassoutos; la tribu se divise. — Les missionnaires sont opposés au désarmement, mais s'y soumettent par devoir. — Politique imprévoyante du gouvernement colonial. La guerre civile éclate au Lessouto. — Conséquences fâcheuses du désarmement. — Mort de Mme P. Germond. — L'administration veut laïciser nos écoles; les missionnaires s'y opposent. École normale fondée à Maserou. — Résultats heureux du voyage en Europe de M. Mabille. — Adieux de M. Mabille à l'Oratoire. — Mort d'Hélène Mabille ; départ de M. et Mme Mabille et de M. Krüger. — Entrevue de M. Mabille et du gouverneur du Cap. — Changement heureux de la politique coloniale. — Démission de M. Dormoy. — M. Marzolf, victime de la méchanceté de marchands anglais ; il est obligé de quitter sa station et se réfugie à Kokstad. — Il retourne à Matatiélé. — Mort d'Esaïa Léeti.

Le désarmement de tous les indigènes du sud de l'Afrique avait pour but de faciliter l'exécution d'un plan qui, s'il eut réussi, aurait couvert de gloire le gouverneur anglais sir Bartle-Frere et son digne émule, le premier ministre au parlement du Cap, M. Sprigg. Il s'agissait d'unir dans une sorte de fédération les différents États européens de l'Afrique australe. Une fois unis par les liens d'un intérêt commun, les blancs, quoiqu'une infime minorité, auraient été les maîtres de la situation et les noirs, n'auraient plus eu d'autre choix que d'obéir ou d'être exposés à subir le fouet de leurs puissants maîtres.

Seulement la tâche n'était pas aussi facile qu'on l'avait supposé; cette injonction : Rendez-nous vos armes et nous vous protègerons, était trop profonde pour être comprise

par nos Africains qui avaient, hélas! plus d'une fois, fait l'expérience de l'injustice et de la dureté des blancs.

Le désarmement était comparativement facile pour certaines tribus ou fractions de tribus déjà écrasées par leur puissant adversaire ; il n'en était pas de même pour celles qui avaient conservé leur indépendance ou qui, comme les Bassoutos, s'étaient placés volontairement sous le protectorat anglais. A la demande : Rendez vos armes, la majorité répondit : Nous ne les rendrons pas.

Je dis la majorité. Pas un Mossouto ne fut favorable au désarmement, et nous savons tous les sacrifices en argent et en hommes qu'ils ont faits pour échapper à cette honte; cependant, il y eut une minorité disposée à s'y soumettre, et cette minorité comptait dans son sein tous les missionnaires. Le protectorat anglais avait été demandé par Moshesh, alors qu'il était exposé à perdre une portion considérable de son pays; sa demande avait reçu un accueil favorable, et, comme nous l'avons dit en retraçant l'histoire de la guerre de 1865-1866, le gouverneur, Sir P. Woodhouse, avait fait rendre aux Bassoutos une portion considérable de ce pays, qui leur avait été pris par les Boërs de l'État libre de l'Orange. Le chef suprême des Bassoutos, Letsié, de concert avec les missionnaires, crurent qu'il était de leur devoir de se soumettre à la loi du désarmement. On aurait pu échapper, à la rigueur, à l'argument chrétien, qui veut qu'on se soumette aux pouvoirs établis, en disant que c'était au gouvernement britannique qu'on s'était donné en 1869, et non au gouvernement colonial; il nous a semblé préférable, puisque les Bassoutos n'avaient pas protesté contre ce transfert d'un pouvoir à un autre, de s'y soumettre ; et en dépit de toutes les calomnies, les missionnaires n'ont pas cessé de prêcher aux Bassoutos leur soumission aux pouvoirs établis. Cette position créa pour eux des dangers réels ; tel d'entr'eux, qui vivait au

milieu du parti révolté, aurait pu payer de sa vie sa fidélité à ce qu'il considérait comme un devoir, et Dieu sait ce qu'il a souffert pendant tout le cours d'une année; mais un missionnaire, moins qu'aucun autre, ne doit pas se soustraire aux exigences d'une situation difficile, du moment où il a un devoir à remplir.

En dépit des sages conseils donnés au gouvernement colonial pour l'arrêter sur le bord de l'abîme, une date fut fixée pour la remise des armes à feu et autres, et cette date néfaste fut le 21 mai : c'était la guerre civile à courte échéance. Dans les guerres précédentes, les Bassoutos avaient combattu sous le même étendard; en 1866, il est vrai, Molapo et Mopéli s'étaient détachés du reste de la tribu, mais ils étaient demeurés neutres dans la lutte. La guerre des fusils, comme l'appellent les Bassoutos, apporta la division au sein même des familles les plus unies, et dans des camps opposés on vit des frères ayant vécu jusqu'alors en bonne intelligence, s'armer pour s'entre-détruire.

Ce que cette loi injuste créa de haines violentes au sein d'une tribu où l'amour de la famille était porté à un très haut degré, Dieu seul le sait !

Elle inaugura un régime de terreur inimaginable. Dès qu'on sut que des Bassoutos avaient rendu leurs fusils, Massoupa, qui supportait difficilement le joug étranger, attaqua le village où cet acte de fidélité avait eu lieu. Dès lors, chaque nuit il y eut de nouvelles expéditions; les suspects *étaient mangés*, pour me servir d'une expression locale; on leur enlevait leur bétail, et en cas de résistance on avait recours aux armes. Un système de délation fut mis en œuvre, et comme il était fructueux pour les délateurs, chacun tremblait pour soi. C'est alors qu'on vit se dessiner clairement les positions : ceux qui avaient apprécié tous les avantages dérivés du protectorat, se rendirent

aux sièges des magistratures, au nombre de quatre, et furent appelés les loyaux; les autres se groupèrent autour de leurs grands chefs, on les qualifia du nom de rebelles. C'est le 17 du mois de juillet 1880 qu'eut lieu la première prise d'armes, dans un village du district de Bérée.

Le premier magistrat du Lessouto, M. Charles Griffith, mû par des sentiments qui l'honorent, avait écrit aux missionnaires pour les inviter à se retirer auprès de lui, pendant que les chemins étaient encore ouverts; chacun le remercia, mais personne n'abandonna son poste.

Il nous répugne de faire ici le récit détaillé de cette guerre fratricide, qui mit une fois de plus en jeu tout ce que le cœur humain renferme de passions mauvaises.

Mais s'il nous répugne d'entrer dans des détails qui obligeraient à porter des jugements sévères sur les agresseurs, aussi bien que sur ceux qu'ils voulaient humilier et soumettre, il nous est impossible d'échapper à la nécessité de décrire quelques-unes des phases de cette guerre malheureuse et d'en constater les résultats.

Une loi comme celle du désarmement ne pouvait être mise en vigueur qu'à deux conditions: compter sur le bon vouloir et la docilité de ceux qu'on veut désarmer; ou bien, avoir une armée prête à punir les récalcitrants.

Le premier ministre du Cap était suffisamment édifié sur le bon vouloir des Bassoutos; avait-il au moins une armée prête à agir avec vigueur de manière à protéger les loyaux qui s'étaient réfugiés vers les magistrats? Aucune précaution n'avait été prise à cet égard, et ce n'est que plusieurs mois après qu'on vit apparaître un premier corps d'armée d'environ 300 hommes. Pouvait-on se jouer de la vie des hommes avec une légèreté plus grande?

Ce ne fut que graduellement qu'on vit arriver sur trois points différents, non point des troupes régulières, mais des fermiers, des négociants, des étudiants, tous gens qui

se demandaient plus ou moins pourquoi on les avait enlevés à leur négoce, à leurs fermes, à leurs études. Il y avait bien aussi de la cavalerie légère, des engagés volontaires réchappés des mines de diamants, gens, la plupart sans aveu et prêts à faire toute la sale besogne d'une guerre comme celle-là : brûler, piller, etc.

Quelle a été la conséquence de cette inqualifiable imprévoyance?

Pendant plus d'un an, les trois camps de Mafeteng, de Maserou et de la Tlotsé ont piétiné sur place. Constamment entourés de Bassoutos bien armés, ils devaient soutenir de sérieux combats, chaque fois que, pour donner aux bœufs et aux chevaux de frais pâturages, ils étaient obligés de chercher un nouveau campement. Ils étaient comme emprisonnés dans leurs camps.

Et quand, fatigués de guerroyer d'un côté comme de l'autre, on en vint à parler de paix, les conditions faites par le gouvernement colonial, dont les troupes n'avaient remporté aucun avantage décisif sur les Bassoutos, furent tellement dépourvues de sagesse et de sens commun, que les Bassoutos, après un armistice scrupuleusement observé par eux, préférèrent reprendre les armes plutôt que de s'y soumettre.

On souffrait de voir sa race amoindrie, avilie par des transactions sans dignité : Dieu aveugle parfois ceux qu'il veut humilier jusque dans la poussière.

La guerre des fusils fut funeste aux Bassoutos, que la vie des camps a démoralisés; elle le fut bien davantage encore pour les malheureux colons, victimes de l'ambition d'un gouverneur inhabile et d'un ministre sans équité. — Cette guerre, dit-on, leur a coûté cent millions de francs et les a appauvris pour de longues années. Mais c'est le prestige anglais surtout qui en a souffert. Sir Barle-Frere fut rappelé, le ministère Sprigg renversé, la loi sur le désarme-

ment abrogée, et, pour comble d'humiliation, ce fut la colonie elle-même qui dut payer aux loyaux environ deux millions de francs à titre de compensation !

Qu'il nous soit permis d'ajouter que, bien que la lutte ait été concentrée entre la colonie et les Bassoutos, ce ne fut rien moins qu'une guerre de race ; si les Bassoutos avaient succombé, c'en eût été fait de l'indépendance des autres tribus sud-africaines. Leur résistance, et pourquoi ne pas le dire, leur triomphe a été le salut de la race nègre.

Cette guerre, comme toutes les précédentes, a fait un mal immense à l'Église, qu'elle a déchirée en deux; et après plusieurs années d'une tranquillité relative, la plaie saigne encore.

Néanmoins, l'accord aurait eu lieu depuis longtemps, si les chefs ne s'y étaient opposés ; le temps, ce grand médecin finira, espérons-le, par faire disparaître les traces de haine et d'inimitié qui subsistent encore.

A la fin du mois de juillet 1880, au moment même où Massoupa s'apprêtait à la résistance, on vit sur la grande route qui conduit de Maserou à Morija, un wagon traîné par des bœufs et suivis de quelques personnes à pied. Ce wagon renfermait la dépouille mortelle non encore ensevelie d'une femme excellente, d'une missionnaire dévouée, Mme P. Germond. La mort l'avait atteinte au moment où son mari allait la conduire à Lady-Brand pour lui assurer les soins d'un médecin, loin du bruit des combats !

Le juste fut retiré de devant le mal ; sa dépouille mortelle repose à Morija, à l'ombre des grands saules que la main de M. Arbousset a plantés.

Peu de temps avant la guerre des fusils, une tentative avait été faite par l'administration pour fonder au Lessouto des écoles laïques. On essaya d'abord de laïciser les écoles subventionnées de la mission ; on nous trouva intraitables

sur un pareil sujet ; nous étions prêts à renoneer à tous les avantages préeuniaires plutôt que de céder. L'administration n'ayant pas réussi de ee eôté-là, erut devoir essayer d'un autre moyen : eelui de fonder des écoles laïques dans des villages qui en étaient encore privés. On eut pu eroire que des chefs païens, amis de l'instruction plus que de la religion, eussent saisis l'oeeasion au vol ; il n'en fut rien. Une seule école laïque fut fondée dans le village d'un ehef qui avait abandonné la foi et encore n'a-t-elle pas eontinué. On crut faire merveille en fondant à Maserou, le siège de la magistrature, une école normale, mais dans laquelle des fils de ehefs seraient admis et élevés aux frais de l'administration ; cette école pour laquelle on a dépensé des sommes considérables, a été ineendiée lors de l'attaque de Mascrou, et nul n'a songé à la relever. Pour longtemps encore, nous pouvons espérer conserver la haute main dans la direction des écoles au Lessouto.

Le voyage en Europe de M. Mabille eut entre autres résultats heureux, celui de pourvoir son éeole biblique, d'un professeur, M. Herman Krüger, dont la piété et le savoir étaient satisfaisants à tous égards. C'était un pas de plus fait dans la direetion d'un ministère indigène, objet de tant de vœux et de prières.

1882. — L'impression de la Bible en sessouto avait été eouronnée d'un plein suecès et en quittant les rives de l'Europe, M. Mabille emportait avec lui ee livre préeieux. A la réunion d'adieux qui eut lieu à l'Oratoire, M. Mabille déposa sur la table deux volumes de grandeur inégale. Le plus petit était un Nouveau Testament de poehe avee parallèles ; le second e'était la Bible solidement reliée, et d'une apparenee qui ne laissait rien à désirer. C'était le fruit du travail de 18 mois de séjour en Franee. La eorreetion des épreuves de ees deux livres représente une somme de travail dont les gens du métier peuvent seuls

apprécier l'étendue, et cependant ce n'était là qu'une partie de l'œuvre accomplie par ce frère pendant son séjour en Europe; un recueil de chants sacrés de plus de 400 cantiques, en musique, avait été l'objet de ses soins les plus attentifs; la correction des épreuves lui avait pris beaucoup de temps. Je ne dis rien de plusieurs autres publications dues à sa plume et dont il avait aussi surveillé l'impression. M. Mabille pouvait rentrer au Lessouto pleinement satisfait; il avait rempli la première partie de son programme, à savoir: L'impression de la Bible et autres livres à l'usage des Bassoutos. Avait-il aussi bien rempli la seconde partie de ce programme, qui consistait à prendre un repos justement mérité? Il n'y a qu'à voir la somme considérable de travail accompli par lui dans l'espace de 18 mois, pour répondre que non.

L'assemblée, dans laquelle M. Mabille venait de faire ses adieux à l'Oratoire, allait se dissoudre, après une prière faite par M. Hollard, quand on s'aperçut que M. Coillard venait d'entrer dans le temple arrivant directement de Londres. Cédant aux instances réitérées du président de la réunion, M. Coillard prononça quelques-unes de ces paroles dont le souvenir est ineffaçable dans les cœurs. S'adressant à son collègue et ami partant, il lui dit: « Les départs sont tristes, mais les consolations abondent. En voici deux que je ne fais que mentionner: la première, c'est l'accueil que tu vas recevoir à Morija quand tu y seras de retour avec le fruit de ton travail, cette Bible que tu rapportes aux Bassoutos et qui sera lue depuis le Cap jusqu'au Zambèse. La seconde, c'est la perspective du jour de la moisson; élèves-y ton cœur pour surmonter les tristesses de l'heure présente. »

« Quant à vous amis des missions, que cette heure vous apprenne ce que vos missionnaires attendent de vous. Ils ne vous demandent ni votre pitié, ni votre admiration.

Votre pitié, ils n'en ont pas besoin. Votre admiration, ils n'en sont pas dignes. Mais ce qu'ils attendent de vous, c'est votre sympathie, c'est un redoublement de prières; c'est ainsi que vous pouvez les aider. »

« Pour toi, Mabille, retourne vers nos frères et une fois parmi eux, prépare le chemin du Zambèse ; dis-leur que je te suis de près. »

Les voies de Dieu, à l'égard de ses enfants, sont souvent bien mystérieuses, et de nature à confondre la sagesse humaine. La veille même du jour où M. et Mme Mabille devaient quitter la France pour rentrer au Lessouto, une dépêche leur apportait à Paris la nouvelle de la mort d'une chère enfant, Hélène, qu'ils avaient placée pour son instruction dans le pensionnat de la maison des diaconesses de Strasbourg.

Il eut été bien doux pour les parents affligés de revoir une fois encore les traits d'une chère enfant que la mort venait de leur ravir et de l'accompagner à sa dernière demeure. Cette consolation leur fut refusée; ils n'eussent pu se l'accorder qu'en retardant leur traversée, ce qui eut occasionné la perte du prix de leur passage déjà versé. C'est dans des circonstances semblables que les enfants de Dieu apprécient la puissance des consolations célestes; elles seules vous rattachent à la vie et vous font triompher de la douleur.

A l'heure même où la dépouille mortelle d'Hélène Mabille était conduite à sa dernière demeure, ses parents étaient emportés par le train de Paris au Havre!

Lorsque M. Mabille fut arrivé au Cap il eut une entrevue avec le gouverneur Sir Herculus Robinson au sujet des affaires politiques du Lessouto. Son Excellence désirait ardemment mettre un terme à un état de choses qui n'était plus la guerre, mais qui ne ressemblait en rien à la paix, et pour atteindre ce but il posa carrément à notre frère la

question suivante : « Que faut-il faire pour ramener la paix dans le pays? » Notre frère comprit que le retrait des lois et mesures qui avaient occasionné la guerre pouvait seul ramener la paix et il eut le courage de le dire.

A partir de ce moment nous pouvons constater une série de mesures prises par le gouverneur du Cap qui lui font le plus grand honneur. On eut dit qu'il avait à cœur de réparer le mal fait par son prédécesseur. Il aurait pu demander l'abandon du Lessouto par son gouvernement et c'eût été pour nous à recommencer avec les Boërs; ces derniers s'apprêtaient à réclamer au gouvernement britannique cette portion du pays que Sir Philip Woodhouse avait fait rendre aux Bassoutos. Sir Herculus Robinson s'appliqua au contraire à gagner de nouveau la confiance des indigènes et à reconquérir dans les cœurs le terrain perdu dans la dernière guerre. C'était une œuvre de patience et de tact qui devait mettre à une rude épreuve sa bonne volonté. Les chefs, grâce à une administration sage et empreinte de justice, avaient vu le pouvoir s'échapper de leurs mains et passer dans celles des magistrats; la guerre des fusils remit tout en question et les chefs bassoutos en profitèrent pour reconquérir un pouvoir que, par leur faute, ils avaient graduellement perdu. Étant donné que le Protectorat anglais, accordé à la requête de Moshesh, est une des conditions, si ce n'est la seule nécessaire, à l'existence des Bassoutos comme tribu, on ne peut s'empêcher de reconnaître et d'apprécier tout ce que le gouverneur du Cap a fait en vue de le maintenir et de resserrer les liens qui doivent unir les protégés à leur puissant protecteur.

L'arrivée au Lessouto de MM. Mabille et Kruger fut un puissant encouragement pour les membres de la mission que la dernière guerre avait bien fatigués. Ils avaient cette fois échappé à l'exil; mais combien avait été pénible pour eux une lutte dont personne ne pouvait prévoir le terme!

L'arrivée de ces frères avait été précédée par celle de M. et Mme Daniel Keck fils qui, en attendant qu'un poste leur fut assigné, travaillaient à Mabôléla auprès de leur vénéré père.

Une station, celle de Léribé, allait être vacante par la démission de M. A. Dormoy. Ce frère s'était fait une place honorable parmi ses collègues du Lessouto; pendant la *guerre des fusils* il avait été exposé à de grands dangers et à de grandes privations; il avait tout supporté avec ce courage chrétien qui se contente de l'approbation de son Dieu. Lui et sa compagne possédaient assez le sessouto pour être compris des indigènes. Nous espérions donc que le poste de Léribé était pourvu pour longtemps d'un bon et fidèle serviteur de Dieu, quand M. Dormoy, pour des raisons de famille qui n'appartiennent pas à la publicité, crut devoir donner sa démission. Il s'engagea à rembourser à la Société les frais de ses études à l'école des Batignolles et à la Maison des Missions. Le comité et la conférence ont été unanimes à regretter la rupture de rapports qu'une confiance réciproque avait rendus chers et précieux.

M. Marzolf, le compagnon d'étude et de voyage de M. Dormoy, avait été placé à Matatièle, station fondée par M. Preen et que ce dernier avait quittée pour prendre la direction de l'école industrielle. C'était à la veille du désarmement. Nous savons déjà ce que M. Preen et sa digne compagne avaient souffert en temps de paix du voisinage de carabiniers anglais et de débitants de liqueurs. Le commencement des hostilités ne pouvait qu'accroître l'animosité des uns et des autres contre le missionnaire qui représente la justice et la moralité. Une occasion se présenta pour manifester la haine dont étaient remplis leurs cœurs à l'égard de M. Marzolf.

Dès que ces marchands eurent compris que leur vie était en danger à Matatièle ils prirent la fuite laissant dans

leurs magasins les marchandises qu'ils n'avaient pas pu prendre avec eux. En leur absence l'ennemi, c'est-à-dire les Bassoutos, pillèrent les magasins. Il arriva que quelques objets, ayant appartenu aux marchands dont les magasins avaient été pillés, furent trouvés parmi le bagage de pauvres femmes demeurées chez M. Marzolf et il n'en fallut pas davantage pour que ce dernier fut accusé de complicité. A partir de ce moment il n'est sorte de vexations auxquelles le missionnaire n'ait été soumis. Le commandant des troupes coloniales à Matatièle, un certain Strachan, fit une perquisition en règle et tout ce qui avait un cachet de neuf était considéré comme ayant été volé. De cette façon on prit aux indigènes des objets qu'ils avaient achetés. On s'empara de la selle de M. Marzolf et de celle de sa femme. Le séjour à Matatièle, étant devenu impossible à notre frère, il prit la résolution de quitter et de se réfugier à Kokstad, petite ville habitée par des Griquois et administrée par un magistrat anglais.

Les accusations portées contre M. Marzolf étaient au nombre de deux : Il avait prié pour le triomphe des Bassoutos et avait recelé dans sa maison des objets provenant du pillage des magasins des marchands.

Ces accusations tombèrent d'elles-mêmes et M. Brownlee, le magistrat de Kokstad, témoigna à M. Marzolf une grande sympathie qui lui fut alors bien précieuse.

Le séjour à Kokstad ne pouvait pas se prolonger longtemps ; nos amis y étaient mal logés et payaient tout horriblement cher. Mme Marzolf y fit une maladie qui mit ses jours en danger. Dès qu'elle fut assez bien pour supporter les fatigues du voyage, on se mit en route pour Paballong, la station de M. Christmann ; et c'est de là que nous les voyons plus tard se diriger de nouveau vers Matatièle, qu'ils trouvèrent dans un état déplorable. A peine avaient-ils quitté leur station que des troupes colo-

niales avaient enfoncé la porte de la cuisine pour y pénétrer. Elles avaient pris possession de la maison missionnaire et l'avaient mise dans un état impossible à décrire.

M. et Mme Marzolf eurent à souffrir par le manque d'aliments substantiels et pendant un temps ils n'eurent pour se nourrir qu'une nourriture insuffisante et grossière. Les gens de la station s'étaient dispensés, en sorte que tous les travaux reposaient sur M. et Mme Marzolff. Aussi, quelle ne fut pas leur joie quand, un samedi, un pauvre coulis indien s'offrit de rester avec eux pour les servir.

Enregistrons en passant, la fin d'un des hommes les plus marquants parmi les chrétiens du Lessouto, celle d'Ésaïa Lééti retiré de ce monde au commencement de l'année 1882. Cet homme, l'un des premiers convertis de Morija, joignait à beaucoup de douceur, une certaine fermeté de caractère dont il fit un heureux usage pour l'éducation de sa nombreuse famille. Il fut l'un des premiers employés par M. Arbousset comme évangéliste itinérant, et M. Mabille lui confia plus tard l'importante annexe de Kolo. Lorsque son grand âge l'obligea à prendre sa retraite, c'est à Morija qu'il revint et c'est là que son Maître est venu le chercher. Nous devons à la plume du docteur Eug. Casalis le récit des derniers moments de cette existance si bien remplie.

Nous citons textuellement :

« Ce matin, M. et Mme Dyke sont allés voir Ésaïa. Il a très bien écouté tout ce qu'ils lui ont dit et lu. Il avait toute sa connaissance. Quand ils furent sortis, il demanda à sa femme ; « La cloche, n'a-t-elle pas encore sonné. » — « Non. » Un instant après : « Mais comme cette cloche tarde à sonner aujourd'hui ! » — « Non, mon cher, la cloche n'est pas en retard, c'est toi qui es pressé. » Au premier coup de la cloche, appelant les fidèles au culte, il dit à sa

femme : « Soulève-moi » et quelques instants après l'âme du serviteur de Dieu avait quitté ce monde. »

Le docteur Eug. Casalis ajoute à ce récit si simple et si touchant, les réflexions suivantes :

« Que la cloche tarde à sonner ! C'est bien là le dernier mot que devait prononcer celui qui s'était accusé auprès d'une dame missionnaire d'être trop souvent tenté de crier au Seigneur : « Viens bientôt, c'est assez ! »

CHAPITRE XVII

M. Casalis se démet de ses fonctions de directeur ; M. A. Bœgner lui succède ; son désir de visiter le Lessouto, ajourné puis repris. — Retour en Europe de M. Jousse. — Départ de M. et Mme Bœgner et de M. Jeanmairet. — Leur arrivée au Lessouto. — Premières impressions ; réception qui leur est faite. — Deux poésies indigènes. — M. Bœgner commence sa tâche d'inspecteur à Morija. — Visite à Kolo. — Méthode adoptée par M. Bœgner. — Il assiste à une grande réunion politique. — Le rôle du missionnaire. — Discours de M. Mabille ; effet produit. — Le jubilé au Lessouto ; à Morija. — Il a un double caractère; il est religieux et national. — De qui se composait le jubilé. — Orateurs indigènes. — Luca. — Ricard, Tsékélo. — M. Bœgner est présenté à l'assemblée. — Appréciations diverses du jubilé. — M. Bœgner quitte le Lessouto; il visite en courant la Natalie et la Cafrerie. — Impressions de retour. — Réunions d'action de grâces à l'Oratoire.

Il y avait 26 ans déjà que M. Eug. Casalis avait quitté le sud de l'Afrique pour prendre la direction de la maison des Missions, et cinquante depuis le moment où il avait, pour la première fois, quitté la France comme missionnaire de la Croix. Une carrière si longue et si laborieuse n'aurait pas suffi pour éteindre en lui les beaux dons que Dieu lui avait donnés en partage et qui avaient fait de lui un missionnaire distingué et un directeur habile, si la maladie n'était intervenue, à plusieurs reprises, pour amoindrir ses forces et lui faire entendre que l'heure du repos avait sonné. Ce repos était bien mérité. Lorsqu'il rouvrit la maison des Missions, en 1856, il y avait huit ans déjà qu'elle était fermée ; tout fil traditionnel était rompu, tout était à créer ou à réorganiser. L'excellent

M. Grandpierre, devenu l'un des pasteurs de Paris, s'était démis de ses fonctions de directeur et avait remis en toute confiance à l'un de ses premiers élèves la direction d'une œuvre qu'il aimait, et pour laquelle il avait travaillé et lutté pendant plus de trente ans.

La tâche n'était rien moins que facile ; les luttes qui avaient eu lieu au sein du comité directeur, et qui avaient eu pour conséquence la fermeture de la maison des Missions, avaient cessé d'exister pendant cette période de ralentissement de l'œuvre ; mais elles pouvaient renaître à la reprise d'une activité nouvelle. L'esprit large, éclairé et prudent du nouveau directeur, sut apaiser et réussit à faire disparaître tout esprit sectaire, et l'on peut affirmer que, lorsque M. Casalis s'est démis de ses fonctions de directeur, l'esprit large et chrétien qui avait présidé à la fondation de l'œuvre missionnaire en France régnait de nouveau au sein du comité directeur.

Le successeur de M. Casalis était tout trouvé ; depuis cinq ans déjà le comité lui avait adjoint, à titre de sous-directeur, un homme, jeune encore, mais digne à tous égards de lui succéder, M. Alfred Bœgner, de Strasbourg. Ce nom, qui symbolise l'Alsace, qui a tant travaillé pour l'œuvre des missions en Afrique, était fait, tout d'abord, pour rassurer les plus inquiets, qui tremblaient à la pensée de voir ce jeune frère succéder à un homme mûri par l'âge et l'expérience. Ses dons personnels, sa foi en l'œuvre des missions, la largeur de son esprit, l'aménité de son caractère, ont prouvé depuis que le comité ne s'était pas trompé dans son choix. L'œuvre des missions est une œuvre toujours jeune, qui ne demande pas seulement de la prudence et de la mesure, mais aussi de l'enthousiasme, de cet enthousiasme chrétien qui a résisté chez M. Casalis à toutes les atteintes de l'âge et de la maladie. Cet enthousiasme-là, qui dévorait l'apôtre saint Paul comme d'un

feu consumant, le nouveau directeur en avait une ample provision en réserve, et l'on peut affirmer que, joint à ses autres qualités, il en a fait un homme digne de la confiance de tous.

Cependant il manquait quelque chose au nouveau directeur; il connaissait à fond l'œuvre des missions en général et celle du sud de l'Afrique en particulier; mais il ne la connaissait pas pour l'avoir vue. Cette lacune il la sentait, et, dès 1879, année où il fut adjoint à M. Casalis, le président de la séance annuelle des missions, en présentant M. Bœgner à l'assemblée, annonçait que ce dernier allait entreprendre de visiter notre mission sud-africaine. La conférence, par l'organe de M. Duvoisin, en avait aussi fortement exprimé le désir.

Cependant il devait s'écouler trois années avant la réalisation de ce projet; et ce n'est qu'à la fin du mois de décembre 1882, que M. Bœgner a pu s'embarquer pour le sud de l'Afrique.

Ce voyage lui fut rendu facile par la rentrée en France de M. Jousse, missionnaire à Thaba-Bossiou, qui le remplaça pendant son absence. Avant de donner quelques détails sur cet intéressant voyage, nous dirons quelques mots seulement sur les raisons qui ont nécessité le retour en France de M. Jousse. Ces raisons, nous pourrions les résumer en deux mots : Fatigue excessive, arrivée chez Mme Jousse à un état de complet épuisement.

Un premier séjour de quatre ans à Motito, sur les confins du grand désert, le Kalahari l'avait fortement éprouvée ; la chaleur excessive, qui y règne presque toute l'année, avait quelque peu ébranlé sa forte constitution. Appelé, plus tard, à remplacer M. Casalis à sa rentrée définitive en Europe, le fortifiant climat du Lessouto lui rendit ses forces primitives, et, pendant 28 ans, elle a pu travailler sans relâche à la belle œuvre qui nous avait été confiée. Pendant

nos dix dernières années de séjour à Thaba-Bossiou, nous avions ajouté à nos travaux si absorbants de station et d'annexes, celui d'une école supérieure de jeunes filles. Tant de travaux, tant de luttes auxquels vinrent s'ajouter les épreuves terribles de la *guerre des fusils* pendant laquelle nous avons été investis durant toute une année : tout cela réuni, acheva de briser la constitution de Mme Jousse.

Un premier départ d'Europe est bien pénible ; se séparer de parents et d'amis qu'on ne reverra peut-être jamais est dur à la chair. Mais la douleur qu'on éprouve quand on se sépare pour toujours de pauvres noirs qu'on a été assez heureux d'amener à la foi, n'est à nulle autre semblable. A plusieurs années de distance, la chair frémit encore au souvenir de tant de liens brisés, de tant de larmes répandues. Et ces frères, ces compagnons d'œuvre avec lesquels on a joui, travaillé, lutté, et qu'on laisse derrière soi avec l'amer regret de ne pouvoir plus lutter encore avec eux !

Peu avant de franchir pour la dernière fois les limites de ma paroisse, je trouvai, non loin des bords de la Phutiatsana, une fille de Moshesh, membre de mon Église, qui m'attendait seule, pour me dire un dernier adieu. « Serviteur de Dieu, me dit-elle d'une voix émue et tremblante, va-t'en en paix et sache que ton travail n'a pas été vain au milieu de nous. »

Sur ma demande, M. Daniel Keck fils fut appelé à me remplacer ; trois ans plus tard, il prenait à Mabôléla la place de son vénéré père, que la mort avait retiré de ce monde, et M. Jacottet devenait le missionnaire de Thaba-Bossiou.

M. Bœgner, en acceptant la charge de directeur de la maison des missions, avait contracté une alliance de raison, nous dit-il lui-même; pour se donner complètement à cette œuvre, il devait apprendre à la mieux connaître et con-

tracter alors une alliance basée sur l'amour. C'est ce sentiment intime et profond qui le poussa à visiter nos stations missionnaires du Lessouto. Ce voyage, il aurait pu le faire seul, mais il n'aurait pas répondu complètement au but qu'on se proposait; il s'est donc associé sa compagne. Elle aussi avait besoin de connaître à fond l'œuvre à laquelle elle allait consacrer sa vie. Intermédiaire naturel entre les femmes missionnaires et les comités auxiliaires de dames, elle devait pénétrer dans cet intérieur missionnaire pour en connaître toutes les charges et les difficultés; ces sœurs africaines, que de dures nécessités obligent à se séparer de leurs enfants pour leur instruction, avaient aussi besoin de voir et de connaître celle qui, dans l'avenir, les remplacerait auprès de leurs chers enfants. Ce voyage à deux, qui n'était pas sans sacrifice, puisque nos voyageurs laissaient derrière eux une chère enfant de neuf mois, souleva quelques objections dans un public mal éclairé, comme s'il se fût agi d'un voyage de plaisance; et je ne serais pas étonné que les quelques rumeurs soulevées à ce sujet n'aient causé à M. et Mme Bœgner un vif chagrin. C'est vraiment fâcheux que ce voyage n'ait pas été annoncé au Lessouto une année à l'avance; au lieu d'un millier de francs, recueillis à la hâte, les Églises du Lessouto se fussent chargées avec bonheur de tous les frais du voyage du nouveau directeur et de sa vaillante compagne. Peut-être qu'alors la censure eût été désarmée. La joie de voir une sœur française au Lessouto eût été par ce moyen-là payée par ceux qui en avaient joui. C'est un bonheur et un honneur dont les Églises du Lessouto ont été frustrées. Ce sera pour une autre fois.

En attendant, que ceux qui ont blâmé ce voyage à deux se rassurent : le voyage de Mme Alfred Bœgner n'a rien coûté à la Société. Dans la liste des dons consignés dans le rapport de 1884 je lis : « Bœgner A., directeur, abandon

de son traitement de l'année 1883, comme contribution aux dépenses de son voyage, 2500 fr. »

Le moment n'était peut-être pas bien choisi pour visiter l'Afrique. L'œuvre missionnaire se ressentait encore beaucoup trop de l'agitation produite par la dernière guerre. Nos écoles supérieures de Morija étaient à peine réorganisées sur leur ancien pied, l'école supérieure de jeunes filles était encore fermée, les écoles de stations et celles des annexes avaient à peine repris conscience d'elles-mêmes. Cette visite ne pouvait guère tomber dans un plus mauvais moment, car le pays lui-même ne jouissait pas encore d'une grande tranquillité. Et cependant plusieurs circonstances semblaient militer en faveur d'un voyage immédiat; nous ne mentionnerons que le petit nombre d'élèves alors à la maison des missions et qu'on put placer à Neuchâtel sous les soins de M. le pasteur de Coulon.

C'est le 3 janvier 1883 que M. et Mme Bœgner quittèrent Paris et c'est le 9 du mois suivant qu'ils arrivèrent au Lessouto. Ils étaient accompagnés de M. Jeanmairet, le futur compagnon d'œuvre de M. Coillard au Zambèse et de M. J. Steinheil, de Rothau, qui allait au Lessouto avec le double but de fortifier sa santé et de visiter nos stations. MM. Dieterlen, Krüger et Cochet vinrent au-devant de nos voyageurs jusque sur les bords de l'Orange pour leur souhaiter la bienvenue. Nous renonçons à décrire l'émotion et la joie causée par la rencontre de ces amis; trois d'entre eux étaient cousins, ce qui ne diminua en rien le bonheur de se voir sur la terre étrangère après une si longue séparation. Quelques jours après l'arrivée de M. Bœgner à Morija, il nous écrivait les lignes suivantes : « Vous dire que nous avons été bien reçus est peu dire; vous verrez par ma lettre détaillée quel accueil on nous a fait. Quant à nos impressions sur l'œuvre elle-même, elles sont encore trop neuves et trop vives pour que j'essaye de vous les

dire ; il faut leur laisser le temps de se fixer ; mais vous devinez sans peine qu'elles dépassent de beaucoup notre attente. Je ne m'étais pas figuré des églises de cette importance et une influence si grande des missionnaires sur l'ensemble de la population. »

Voici quelques détails détachés de la lettre à laquelle il vient d'être fait allusion :

« A notre approche d'Hermon la population tout entière s'était portée à notre rencontre. Les enfants de la station, des hommes et des femmes nous attendaient rangés sur les deux bords de la route. Quand notre wagon a paru sur la hauteur où ils se tenaient, les chants ont commencé. Dire l'impression qu'ils nous ont faite est difficile. J'étais en présence, pour la première fois, d'une Église sortie du paganisme. Cette pensée me dominait, me saisissait fortement. »

Et un peu plus loin.

« .....A mi-chemin, entre Hermon et Morija, au col de Boléka, célèbre dans l'histoire de la dernière guerre, la cérémonie commence. C'est un chef Tsita, venu avec cinquante cavaliers, nous souhaiter la bienvenue et nous donner un petit bout de conduite [1]. Une demi-heure après, autre députation aussi nombreuse du chef Molomo. Encore un bout de chemin et nous découvrons, au haut d'une pente, une nouvelle troupe plus nombreuse encore : ce sont les hommes de Morija et les missionnaires : MM. Mabille, Dyke, Keck, Krüger et Jeanmairet, qui nous avaient précédés à Morija. Les dames missionnaires nous attendaient un peu plus loin. Nous montons nous-mêmes à cheval, et nous voilà repartis grand train, escortés par une centaine au moins de cavaliers qui galopent à droite, à

[1] D'après la coutume du pays un chef accompagne l'étranger qu'il honore d'une limite à l'autre de son territoire.

gauche, en arrière. Toute la vallée est en mouvement. Mais le plus joli coup d'œil est celui que présentent les écoles que nous trouvons à une demi-heure de la station, rangées en bel ordre, drapeaux et bannières déployées. Notre arrivée est saluée par des chants composés par des indigènes pour la circonstance. »

L'histoire doit conserver ces deux morceaux de poésie indigène, non seulement à cause de la circonstance qui les a faits naître, mais aussi comme un monument des progrès accomplis par le christianisme et la civilisation au sein d'une tribu autrefois sauvage.

La traduction en français est due à la plume de M. Mabille.

I

Venez, serviteurs de Dieu,
Qui, pour arriver jusqu'à nous, avez traversé les mers :
Venez contempler des merveilles
Accomplies parmi notre peuple;
Ces merveilles sont le fruit
De l'amour de notre Sauveur,
Qui nous a tant aimés,
Malgré la dureté de nos cœurs !

Salut à toi, le messager
Du Dieu Roi !
Nous nous réjouissons de te voir.
Qu'es-tu venu faire ici?
N'es-tu pas venu pour contempler,
D'un regard d'amour,
Le fruit de votre travail,
Un travail qui a été béni?

Nous ne cessions de nous étonner
De ce que nous étions délaissés,
De ce que personne ne nous visitait;
Nous étions semblables à des orphelins !
Aujourd'hui nos frères nous ont visités et réjouis,
Par toi, leur envoyé !
Tous, nous te saluons !

Quand tu retourneras au pays de tes pères,
Tu diras à ceux qui t'ont envoyé,
A tous ceux qui nous aiment,
Que nous sommes reconnaissants :
Envers Dieu tout d'abord, que nous louons,
Parce qu'Il a eu pitié de nous;
Puis, envers les Églises de France,
Qui ont pensé à nous!

II

Que la paix soit avec toi,
Envoyé de Jésus,
Qui d'un cœur joyeux
Est venu nous visiter.
Chœur : Que la paix soit avec toi (*bis*),
Que la paix remplisse ton cœur,
La paix, la paix de Jésus!

Que la paix soit avec toi,
Mère aimable,
Dont le cœur, plein de confiance,
A laissé au foyer
Une jeune enfant.

Que la paix soit avec toi,
Jeune homme vaillant,
Qui t'apprêtes à aller là-bas
Au pays ténébreux des Barotsi.

Que la paix soit avec toi,
Notre vieux missionnaire,
Toi, l'homme aux yeux noirs[1],
Chéris de tous ici.

Que la paix soit avec vous,
Églises de France,
Nos vraies mères,
Qui nous ont véritablement enfantés à la vraie vie.

[1] Matlo matsuana, nom donné à M. Casalis par les Bassoutos.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de suivre M. Bœgner pas à pas dans sa visite aux églises du Lessouto; cependant, comme la valeur que nous accorderons au résultat final de ces visites sera proportionnée au sérieux avec lequel elles auront été accomplies, je n'hésite pas à glaner ici et là dans sa correspondance quelques extraits qui nous feront connaître à quel point de vue il envisageait sa tâche et comment il l'a accomplie.

C'est à Morija que M. Bœgner a commencé son travail d'inspecteur. Il a passé là des journées entières à examiner les jeunes gens de l'École normale, de l'École biblique, de la classe de théologie, sans parler de l'école de station. Morija comptait alors seize annexes dont plusieurs se trouvaient dans des milieux encore païens, tandis que d'autres étaient en majorité habitées par des chrétiens et des gens non encore baptisés, mais qui fréquentent le culte.

Assistons à la visite faite à l'annexe de Kolo et voyons la méthode employée par M. Bœgner pour arriver à se rendre compte de l'état spirituel de cette Église.

Et d'abord quelques mots sur le voyage :

« Nous sommes au lundi 19 février 1883. Au Lessouto, on est au cœur de l'été. A sept heures quarante-cinq du matin, nous montons en selle, M. Mabille et moi, et nous nous mettons en route pour aller à Kolo et à Masité, deux centres importants. Le temps est un peu couvert, la pluie menace. Mais nos chevaux sont bons et nous avançons. Au bout de deux heures, nous sommes arrivés en vue de Kolo. Le village est bâti sur un plateau qui se détache en contrefort des flancs de la montagne. Pour y arriver, il faut d'abord traverser une rivière à peu près à sec en ce moment, puis grimper un talus assez raide. On ne se fait pas d'idée, en Europe, des pentes qu'un cheval, ici, peut

descendre et monter. Et cela par des chemins à donner le vertige, pas plus large souvent que les deux mains, encombrés de rocailles, quelquefois glissants, quand il a plu. Ce sont surtout les abords des rivières qui sont difficiles ; le moindre ruisseau se creuse peu à peu un lit profond de plusieurs mètres, une véritable crevasse aux parois verticales et toujours prêtes à s'effondrer. On choisit, pour traverser, les endroits où le caprice des éboulements a disposé une sorte d'escalier ou une pente moins à pic. On descend très lentement ; pour remonter, le cheval se lance, pour peu que ce soit possible, au galop.

« Le dernier escarpement franchi, nous voici sur la terrasse qui porte le village. Elle est fermée, du côté de la pente, par un mur de pierre, pour empêcher le bétail de descendre. Tout près de l'entrée, un olivier rabougri montre son feuillage grisâtre. C'est le premier arbre sauvage que j'aie vu dans le pays. Le village est devant nous ; les chaumières rondes ou carrées sont dispersées sans ordre au milieu des quartiers de rocs détachés sans doute de la montagne de Kolo qui dresse, à quelques mètres en arrière, ses parois verticales de pierre.

« Nous entrons chez l'Évangéliste. Sa maisonnette, en forme de carré long, est partagée en trois pièces. On se tient dans celle du milieu, les deux autres servent l'une de chambre à coucher, l'autre de débarras. La propreté est remarquable. Ce qui y aide du reste, c'est la rareté des meubles. Dans la chambre à coucher, pas de lit, mais seulement des couvertures soigneusement pliées. Dans celle du milieu, une table et deux chaises. On fait la cuisine en plein air.

« Pendant que les gens se rassemblent, M. Mabille, aidé du Catéchiste-Instituteur, fait sur le sol le tracé d'une nouvelle chapelle, ce qui prend un certain temps. Nous nous rendons à la vieille chapelle fort délabrée, le toit de

chaume est ouvert sur toute la longueur. Une nouvelle construction est bien nécessaire. Il est onze heures quand nous entrons. L'Évangéliste s'assied près de nous; tout autour les anciens, puis les membres de l'Église, les hommes, les femmes, les jeunes filles et les enfants; les mamans pourvues de bébés restent derrière, afin de pouvoir sortir si l'enfant crie, ce qui est fréquent.

« L'auditoire se compose de 90 à 100 grandes personnes, plus une cinquantaine d'enfants; tout cela garnit bien la chapelle. Après un chant, M. Mabille me présente, puis j'entre en mes fonctions d'examinateur en posant des questions. Comme c'est un essai, je tâtonne encore, mais le système est bon et je compte le suivre partout en le perfectionnant, bien entendu. Je commence en disant aux gens de ne pas craindre de parler et de considérer l'entretien qui va avoir lieu comme une occasion que Dieu leur offre de s'examiner eux-mêmes et de faire des progrès. D'abord, ce sont des questions de statistique: Combien de membres? Combien de personnes dans la classe des candidats au baptême? Combien d'enfants à l'école? Combien de présences effectives au culte et à l'école? Puis les sujets qu'il faut approfondir, les questions sérieuses: L'Évangile porte-t-il des fruits? Y a-t-il des personnes sous discipline? Y a-t-il du zèle dans l'Église? Combien de membres travaillent à l'évangélisation? — Ici, on fait lever la main à ceux qui s'en vont, le dimanche, dans les villages pour évangéliser; ils sont assez nombreux, moins cependant à Kolo que dans telle autre Église, où presque tous travaillent alternativement. Puis, la question de l'ivrognerie: Où en est-on à Kolo? Il paraît qu'il y a progrès, on me l'a dit en bien des endroits comme ici. Les chefs ont rendu récemment un arrêt permettant à chacun de répandre l'eau-de-vie qu'il pourrait découvrir entre les mains de n'importe qui. Plusieurs chefs aussi qui donnaient

un mauvais exemple ont changé de conduite. Enfin la question de la libéralité: Donne-t-on suffisamment?

«La réponse ordinaire est que, la guerre a mis les gens en retard, mais qu'outre cela il y a de grandes différences des uns aux autres; les uns donnent avec joie et augmentent leurs contributions, d'autres se font tirer l'oreille. Je termine l'interrogatoire par quelques questions sur les enfants: Sont-ils obéissants? Viennent-ils à l'école? Les parents les y poussent-ils? etc. Telle fut la première partie de la réunion.

« Dans la seconde, je traitai un texte en rapport avec ce qui venait d'être dit. A Kolo, par exemple, j'ai développé, en m'appuyant sur I Cor. 1, 4-10, trois pensées: 1° actions de grâces de ce que la Parole de Dieu est prêchée à Kolo et y porte des fruits; 2° il faut que ces fruits augmentent: le chrétien et l'Église doivent arriver à la mesure de la nature parfaite du Christ; 3° pour quiconque veut arriver à ce résultat, Dieu est fidèle et fera ce qui reste à faire. En un mot, je tâche de fortifier en eux le sentiment de la responsabilité en leur disant que l'heure de l'indépendance, avec ses charges et ses devoirs, viendra tôt ou tard; qu'il faut être prêt pour la grande épreuve de la liberté, bien que nous ne sachions pas le moment où elle se présentera.

« En parlant ainsi, je réponds, je crois, aussi bien au sentiment de nos Églises qu'à celui du comité, et surtout je reste fidèle à la pensée apostolique qui revient toujours à ce thème, que la prédication de l'Évangile doit aboutir à la constitution d'Églises capables de se suffire à elles-mêmes. »

Telle fut la première visite de M. Bœgner dans une de nos annexes. Comme la même méthode a été suivie à peu près partout, nous nous bornons aux détails qui précèdent et nous passerons sous silence les visites subséquentes.

Je me suis demandé si la méthode employée par M. Bœgner a été assez bien comprise en Europe pour ne pas froisser quelques personnes jalouses de ce qu'on appelle les droits de la conscience. En tout cas, je suis certain qu'elle n'aura froissé personne au Lessouto. Il est un mot bien souvent employé par les Bassoutos, celui de Motlatloubi, qui signifie : Visiter un troupeau de bœufs et de moutons pour voir dans quel état il se trouve; par extension, il est employé pour désigner l'inspecteur des écoles. L'Église est considérée par les indigènes comme un grand troupeau, dont Jésus-Christ est le grand berger; il leur paraît donc tout à fait naturel que chaque brebis du troupeau soit examinée pour savoir dans quel état elle se trouve.

Pendant son séjour au Lessouto, M. Bœgner a assisté à deux grandes assemblées, l'une politique, l'autre religieuse. La première, présidée par le grand chef Letsié, avait pour but de savoir si les Bassoutos voulaient, oui ou non, rester sous le protectorat anglais ; la seconde était la célébration du Jubilé cinquantenaire de la fondation de la Mission au Lessouto.

Le gouvernement anglais était représenté dans l'assemblée politique par un homme de bien, un chrétien éminent, un ami sincère de la race nègre, le capitaine Blyth. Nous avons constaté déjà qu'un très grand revirement s'était opéré dans la politique anglaise à l'égard des Bassoutos, et nous avons raconté les efforts tentés par Sir Herculus Robinson, le gouverneur du Cap, pour ramener la paix au Lessouto. Mais quelques chefs bassoutos, Massoupa en tête, s'étaient obstinément refusés à se remettre de nouveau sous l'autorité anglaise. Letsié, le chef suprême du pays, aurait dû contraindre son frère cadet à suivre le reste de la tribu; mais Letsié ne ressemble en rien à son père Moshesh, et plutôt que de sévir, il a laissé s'envenimer un mal qui pouvait devenir mortel à la tribu tout entière. Cet

état de choses devait prendre fin; il fallait ou se soumettre, ou laisser au gouvernement anglais la liberté de rompre des engagements solennels pris autrefois avec Moshesh.

La situation était critique; l'avenir de la tribu était en jeu. Les chefs s'étaient réunis à part et délibéraient entre eux sur la réponse à donner. L'assemblée, d'abord assez nombreuse, s'accrut; les missionnaires se frayent un chemin et arrivent jusqu'auprès de Letsié. Laissons à M. Bœgner le soin de nous raconter ce qui se passa dès lors: «Comme nous arrivions au milieu des chefs, Molomo, un neveu de Moshesh, résumait les discours précédents; il en résulta que tous les chefs présents sont prêts à signer les propositions du gouvernement; mais les absents, Massoupa et Ramanella, montrent bel et bien par leurs messages qu'ils ne veulent pas se soumettre. Ce qu'il y a de pénible, c'est de voir que Letsié accepte sa propre impuissance et que l'idée d'un acte de vigueur ne lui vient pas ou, du moins, n'est exprimée par aucun des assistants.

« A ce moment, M. Mabille se lève. J'aurais voulu que ceux qui reprochent à nos missionnaires de s'intéresser aux affaires publiques des Bassoutos fussent présents. Jésus a blâmé ceux qui, par un respect pharisaïque du sabbat, laisseraient périr une bête de somme. Ici, c'est une nation qu'il s'agissait d'avertir et, si possible, d'arrêter sur une pente qui conduit à sa ruine. Ici, faire de la politique, c'était, sans souci de sa personne et de son repos, se jeter au travers du courant; c'était donc faire de la mission au sens le plus élevé du mot. Je n'ai pas noté le discours, j'étais trop impressionné pour cela, mais je me le rappelle bien :

« Letsié, chefs et vous tous Bassoutos, laissez-moi vous dire un mot. Quoique missionnaire, je suis aussi un Mossouto, ayant habité vingt ans parmi vous. Si je prends la parole, c'est pour vous avertir que l'heure est sérieuse et

solennelle; e'est pour vous demander de vous montrer hommes. Vous avez entendu ee qui a été dit. Les nouvelles lois doivent être appliquées dans leur ensemble par la nation dans son ensemble. Resterez-vous divisés? Ne saurez-vous pas agir? Ne saurez-vous pas vous unir? Ou bien, compterez-vous une fois de plus sur l'avenir? Vous en seriez punis. Ne voyez-vous pas qu'il faut une réponse claire et décisive? Pesez les eonséquences de la résolution que vous allez prendre. Ces conséquences sont, si vous n'aeeeptez pas les propositions du gouvernement, que votre pays sera à bref délai abandonné par le gouvernement anglais. Et ne dites pas qu'il en sera alors eomme au temps d'autrefois, au temps où vous vous gouverniez vous-mêmes. Les Anglais partis, les Boërs viendront et réelameront ee pays qu'ils ont déjà eonquis. Ils diront : Moyèla, ôte-toi! Lérotholi, va-t'en! Letsié, va-t'en! tout ce pays est à nous. Vous savez vous-mêmes que vous n'êtes dans votre pays que comme des gens qui vont au loin faire paître leurs troupeaux. Et alors, vous servirez là où maintenant vous êtes les maîtres... Un homme vous trouble, c'est Massoupa. Il se dit que lui, du moins, n'a rien à craindre, que son pays lui restera, n'ayant pas eneore été eonquis. En pensant ainsi, il montre qu'il est égoïste. Il nous tue tous par son égoïsme.

« Fils de Massoupa, tu es iei? (Réponse : oui.) Eh bien! va et dis à ton père : « Tu nous tues, tu tues les Églises, tu tues la nation des Bassoutos! » Et vous tous, quand un jour vous serez dispersés, servant les Boërs dans votre pays, gardant le bétail des autres, cultivant la terre pour d'autres, alors vos enfants et vous-mêmes vous direz : Que Massoupa soit maudit! ear e'est lui qui nous a perdus.... Aujourd'hui il est eneore temps. Réfléehissez, agissez, soyez hommes.

« Je regardais M. Mabille pendant qu'il parlait. Il était

pâle, ému, s'exprimant avec force, apparaissant véritablement au milieu de l'assemblée comme un messager de la miséricorde céleste, avertissant une fois encore ce peuple qu'elle a tant de fois sauvé.»

Les Églises de France et du Lessouto ont célébré avec joie le Jubilé cinquantenaire de la fondation de la mission au sud de l'Afrique. A Paris, le public protestant répondit à l'appel qui lui avait été adressé, et le 31 mai le temple de l'Oratoire était rempli d'une foule immense et attentive.

Nous ne parlerons que du Jubilé célébré au Lessouto, auquel M. Bœgner a pris part.

La commémoration d'un fait historique est étrangère aux tribus sud-africaines; il en est de même pour les naissances, les mariages et autres événements de la vie de famille. Les dates commémoratives échappent à l'homme là où l'art d'écrire est inconnu. Il y a cependant quelques jalons dans leur histoire: en général, c'est une guerre qui porte le nom de l'agresseur, c'est une famine ou bien une année de pluie abondante. La célébration d'un Jubilé au Lessouto est donc due à l'initiative des missionnaires.

Mais nous devons ajouter que les Églises du Lessouto sont entrées pleinement dans ce courant qui portait les missionnaires à célébrer la date anniversaire d'un événement qui avait eu pour le pays des conséquences aussi heureuses. Et je crois pouvoir ajouter que, si Moshesh eût vécu, ou bien encore que, si les circonstances du pays eussent été moins mauvaises, le Jubilé cinquantenaire de la fondation de notre Mission au Lessouto eût été une fête nationale; par où j'entends que la tribu tout entière y eût pris une plus grande part qu'elle ne l'a fait. Même en dépit des circonstances fâcheuses dans lesquelles se trouvait alors le Lessouto, la présence de Letsié, de plusieurs de ses frères et de ses fils a donné au Jubilé un certain

cachet qui nous autorise à penser qu'il a eu le double caractère religieux et national.

Le Jubilé a été célébré dans chacune de nos stations en particulier, soit avant, soit après celui célébré à Morija, où se sont rencontrés tous les missionnaires, moins deux, et les représentants de leurs Églises. Nous ne parlerons que de ce qui s'est passé dans l'église de Morija. La fête a duré plusieurs jours.

Nous empruntons à M. Dieterlen le récit si vivant et si pittoresque qu'il a fait du Jubilé, récit qui a été publié dans le *Journal des Missions*, et dont plus d'un lecteur a conservé le souvenir :

« ..... Mercredi, la cloche sonne. Jamais Job, le sonneur légendaire de Morija, n'avait tant et si longtemps sonné. On se groupe près de l'Église. La fanfare dirigée par M. Mabille attire autour d'elle un immense cercle d'auditeurs ébahis et contribue pour sa part au succès du jubilé.

« Je ne suis pas partisan de la grosse caisse dans les réunions religieuses ; mais dans le cas spécial, cette fanfare chantant des cantiques ou des airs devenus nationaux au Lessouto, avait une belle mission à remplir ; elle faisait cloche, réunissait les gens, les conduisait au lieu où se tenaient les assemblées. Le son de ces instruments cadrait si bien avec le but du Jubilé : se réjouir et rendre grâce ! C'était les grandes orgues, quand on tire le grand jeu pour un jour de fête.

« Nous emboîtons donc le pas derrière la fanfare et descendons au lieu assigné pour la réunion, c'est-à-dire l'emplacement même où MM. Arbousset, Casalis et Gossellin plantèrent leur tente en 1833, quand ils fondèrent Morija. Nous étions assis à l'ombre de grands saules plantés par M. Arbousset ; près de nous, deux pins plantés par Madame. Un peu plus haut, la chapelle de Morija. Il y

avait même, détail à noter, un pan de mur qui enclôt le terrain où nous étions, qui faisait autrefois partie de la première chapelle. On nous le montre. Nous le regardons avec respect ; c'est un monument historique qui attend la fondation d'un musée archéologique au Lessouto.

« L'assemblée se composait des catéchistes du Lessouto, de délégués des églises, de la famille missionnaire, de quelques chefs et de tous ceux qui avaient pu venir à la fête, invités ou non. La guerre civile des fils de Molapo avait fait à notre Jubilé une malheureuse concurrence. La plupart des chefs n'avaient pu accepter notre invitation ; d'autres ne s'en étaient pas souciés par indifférence ou par hostilité. En tout, environ 1000 personnes ; d'Européens nous étions 80 ! et nous eussions été 100, si nous avions été au complet.

« L'estrade, qui servait de tribune, était placée devant un beau drapeau que les Mabille ont rapporté de France et qui porte une gerbe de sorgho, de blé et de maïs, avec ces mots qui étaient la devise de Moshesh, et que nous voudrions voir accepter par les Bassoutos : « La paix produit l'abondance. »

« La séance du mercredi fut consacrée au passé ; nous avions dans l'assemblée quelques vieux Bassoutos, témoins de ce qui s'était passé en 1833. C'est naturellement eux qui eurent les honneurs de la journée. Le vieux Ricard, catéchiste de Morija, raconte d'abord ce qu'étaient les Bassoutos avant l'arrivée des missionnaires, leurs guerres avec les Korannas, leur misère, leur ruine prochaine. Les Korannas avaient des fusils et canardaient les Bassoutos, qui n'y comprenaient rien. Ils croyaient que l'explosion était causée en soufflant dans le canon du fusil. Tout leur bétail tombait sans coup férir au pouvoir de l'ennemi. L'arrivée des missionnaires changea tout cela...

« Vint ensuite Luca, celui qui conduisait le wagon de

nos premiers missionnaires quand ils mirent le pied au Lessouto pour la première fois. Lucas jouit de faire ce récit ; il sent qu'il a son auditoire dans sa manche ; l'attention qu'on lui prête lui donne un talent narratoire charmant. Il cause, il rit, il s'anime. Il nous ramène au temps où ses cheveux étaient comme « ces branches de saules », c'est-à-dire longs et papillotés comme les portaient les païens d'autrefois...

« Luca parla longtemps et bien ; il avait le droit d'être long, et nous l'écoutâmes avec le plus grand intérêt. C'est lui qui a été la pièce de résistance du Jubilé. D'autres aussi ont cependant bien parlé ; Letsié a tout raconté, étant l'un des principaux auteurs de l'arrivée des missionnaires. Mais Luca éprouvait un tel plaisir à faire son récit que sa joie se communiquait à tous. A côté des faits, il y avait le sentiment, la vie et de beaux accents de reconnaissance envers Dieu.

« Je passe des orateurs de moindre importance. Tsékélo se leva à son tour. Tsékélo, ce fils de Moshesh, qui en 1869 alla plaider la cause des Bassoutos à Londres, et fit une visite à Paris.

« Tsékélo est d'un embonpoint fâcheux et d'une loquacité extraordinaire ; s'il n'a pas d'autre qualité, il faut lui laisser celle-ci, c'est qu'il peut se lever sans avoir rien à dire et, malgré cela, charmer son auditoire pendant une heure et plus... Il se lève donc et commence à parler et déjà un murmure a passé par la foule, on s'est donné des coups de coude significatifs, on a fixé les yeux sur le parleur. Cela suffit pour lancer notre homme. Il raconte ce qu'il n'a pas vu, mais ce que lui ont raconté des témoins oculaires, Moshesh surtout, au sujet de l'arrivée des premiers missionnaires. C'est donc un récit de seconde main, mais je suis convaincu qu'un témoin oculaire n'aurait pas mieux raconté.

« Nous vîmes le vieux Mokhatchane, père de Moshesh, se gendarmer contre l'idée d'avoir des blancs dans son pays et affirmer, peu après, que les missionnaires n'avaient apporté au Lessouto qu'une seule bonne chose, savoir : le sucre, dont il raffolait. Nous vîmes M. Casalis et ses compagnons, installés dans la hutte de Mamohato, la première épouse du chef, entourés de la curiosité méfiante des gens ; on leur apportait de grands pots d'eau, parce que, disait-on, ils venaient de la mer. On riait de leurs efforts pour apprendre la langue du pays et l'on se demandait ce qu'ils pourraient bien avoir à dire.

« Tsékélo nous fit ce tableau de main de maître ; c'était une vraie résurrection du passé par quelqu'un qui avait tout vu, tout entendu, tout senti. Tsékélo a eu ceci d'excellent ; il a établi le contraste entre le passé et le présent et montré par là quel changement l'Évangile a produit dans le pays.

« M. Bœgner a présenté à l'assemblée les salutations de M. Casalis, du Comité, des Églises amies de la mission du Lessouto, et il l'a fait comme il faut. Sa parole éloquente, sympathique, émue, a fait beaucoup d'impression. Il parlait avec autorité et son discours a trouvé le chemin des cœurs.

« ..... Après Letsié, quelques orateurs encore. Notre réunion a dès lors quelque peu perdu le caractère d'une réunion d'Église ; elle est devenue un Pitso, une assemblée nationale. Faut-il le regretter ? Je ne le crois pas. Notre désir était que le jubilé fût une fête nationale ; nous n'avions pas arrêté d'ordre du jour bien déterminé, nous comptions sur l'imprévu pour nous aider. Les discours de nos chefs nous ont aidé à réaliser notre but. Le mélange d'allocutions de missionnaires et de chefs, de chrétiens et de païens, a produit ce que nous espérions : quelque chose de populaire, de national, où chacun trouve ce qu'il aime ;

un ensemble d'impressions provoquées par un seul sujet : la reconnaissance envers Dieu, mais exprimée de différentes manières et suivant les dons de chaque orateur. N'est-ce pas là ce que nous devions viser pour que notre Jubilé soit autre chose qu'une affaire d'Église et de chrétiens ?

. . . .

« Le Jubilé nous a donné l'occasion de faire un puissant appel à la nation. MM. Mabille et Bœgner se sont faits les interprètes des missionnaires pour secouer les païens de leur torpeur et pour mettre une fois de plus le salut à leur portée.

« Ils ont dit des choses fort puissantes qui n'ont pu faire autrement que d'inquiéter les païens dans leur fausse sécurité. On ne s'entend pas appelé si vivement de la part de Dieu, sans être remué.

« ..... Enfin le vendredi matin, c'est-à-dire le troisième jour, M. Morgan, pasteur hollandais de Bloomfontein et délégué du synode de l'Église hollandaise de l'État libre, a fait une allocution chaleureuse, à laquelle M. Mabille et un nommé Simon Fékou ont répondu. La réponse de Fékou est amusante : « Autrefois vous nous traitiez avec dédain. Vous disiez que, si vous rencontriez un noir au ciel, vous prendriez vos chapeaux et sortiriez. Aujourd'hui, vous dites que nous sommes vos frères ! Vous venez à notre jubilé ! Cela est un fruit de l'Évangile. »

« Le service du jeudi matin avait été clos par une collecte en faveur de M. Coillard, qui n'a produit que 675 fr. ; on n'avait pas été suffisamment averti. Dans l'après-midi, il y eut un service d'exhortation mutuelle au temple, qui se termina par la Sainte-Cène. Enfin distribution d'une petite brochure redigée en sessouto par M. H. Krüger et racontant les débuts de la Mission.

« En résumé, le jubilé a été une grande et belle fête religieuse et un peu nationale, s'il est vrai, comme on dit, que, quand le grand chef est là, c'est comme si toute la tribu y était. La note de la reconnaissance a joyeusement retenti ; celle de la vigilance a été fortement accentuée par les missionnaires ; les regrets que nous éprouvons de voir les Bassoutos si revêches à l'Évangile ont été exprimés par M. Dyke père, avec toute l'autorité que lui donnent son âge et ses longs états de service. Nous ne nous sommes pas contentés de jouir des bénédictions passées de Dieu ; nous avons reconnu nos devoirs envers Lui et envers les païens et pris dans nos cœurs des résolutions pour l'avenir. Cet ensemble de points de vue a produit un effet bienfaisant : nous pouvons nous remettre à l'œuvre, appuyant nos nouveaux efforts sur les bénédictions antérieures de Dieu. »

On nous pardonnera la longueur de cette citation, dont l'importance ne saurait être mise en doute. Nous avons touché comme du doigt la réalité d'une œuvre qui a affranchi déjà des multitudes de païens dont l'affranchissement a donné naissance à des églises intéressantes, qui s'imposent à tous comme la plus haute autorité religieuse et morale du pays.

Ajoutons au témoignage si palpitant d'intérêt de M. Dieterlen celui de quelques-uns des missionnaires qui ont assisté à ce jubilé. Et d'abord, celui du Dr Casalis écrivant à son père :

« Le couronnement de la visite de M. Bœgner a été le jubilé. Ces fêtes ont admirablement réussi. Tous nos frères, à l'exception de ceux de Léribé (M. Coillard) et de Masitissi (M. Ellenberger), étaient accourus à Morija avec leurs familles. Nous avons été soixante dix-huit Européens (adultes et enfants). Aux repas, j'en avais 33 à ma table. Outre les trois jours de réunion avec les Bassoutos, nous

avons eu trois soirées missionnaires : une chez ma sœur, Mme Mabille, et deux chez moi. Qu'il a fait bon se revoir, se retremper dans une atmosphère française et chrétienne! Vraiment, nous nous sentions comme sur un Thabor; nous avons éprouvé toute la vérité des paroles de David au Psaume 133. Le départ de M. et Mme Bœgner va laisser un grand vide. Cette séparation est un véritable arrachement. »

M. Mabille, au même.

« . . . . . M. et Mme Bœgner passent encore deux jours avec nous. Ils sont tout à fait dans l'œuvre.

« Ils ont reçu des impressions profondes; ils laissent aussi de profonds souvenirs. De plus en plus, je crois, je vois que leur visite était voulue de Dieu et qu'elle a eu lieu au moment le plus opportun. »

M. Bœgner, au même.

« Quel moment sérieux pour nous et pour notre mission que celui où je vous écris. Il est onze heures du soir. Il n'y a qu'un instant, nous étions encore réunis dans la salle de l'École normale transformée en salon pour le jubilé. Demain matin commencera la grande dispersion. Dès ce soir, nous avons dit adieu à quelques amis que, sans doute, nous ne reverrons plus. Nous n'oublierons pas cette réunion, la dernière et la meilleure que nous avons eue. C'était aujourd'hui dimanche, et nous avons eu, comme c'est l'habitude ici, un culte du soir plus étendu, qu'on m'avait chargé de présider. J'en ai profité pour donner carrière aux sentiments qui remplissaient mon cœur au moment de la séparation d'avec tant d'amis et de frères. Avant et après, nous avons chanté des cantiques français et, si la raison n'avait commandé de se retirer,

nous serions encore réunis, tellement ces moments passés sous l'impression vive et profonde de l'affection qui unit tous les membres du corps missionnaire avaient de charme et de prix.»

Le moment approchait où M. et Mme Bœgner allaient quitter le Lessouto après avoir visité tous nos établissements missionnaires; ils avaient passé cinq mois au milieu de frères et d'églises qui les avaient reçus comme ils méritaient de l'être, avec simplicité, cordialité et amour, ce qui devait rendre la séparation d'autant plus pénible. M. Bœgner était arrivé au Lessouto le 9 du mois de février; il le quitta le 3 du mois de juillet suivant. Voici ce qu'il écrivait à son remplaçant, à Paris, peu de jours après avoir quitté le dernier de nos établissements missionnaires :

«Entre Colenso et Maritzburg-Natal, le 6 juillet 1883.

«Bien cher Monsieur J***,

«En écrivant en tête de ma lettre un nom étranger au Lessouto, j'ai le cœur si serré que, si je m'écoutais, je m'arrêterais immédiatement, plutôt que de renouveler, en vous les racontant, les tristes moments de séparation que nous avons traversés. Oui, il nous en a coûté de dire adieu au Lessouto, aux missionnaires, aux indigènes; et nous laissons certainement quelque chose de nous-mêmes au delà de ces montagnes dont la silhouette bleue se profile encore sur l'horizon. En quittant la France, nous envisagions notre voyage avant tout comme un devoir à remplir et la pensée de retour dominait tout. Même en arrivant au Lessouto, nous ne doutions pas de ce que nous y trouverions. Mes lettres vous ont montré que notre cœur a été pris tout de suite. Mais ce n'est que ces dernières semaines que nous avons pu constater à quel point le Lessouto est désormais pour nous un coin de la terre natale, perdu au sud

de l'Afrique, et les missionnaires de chers amis, des frères avec qui nous nous sentirons en communion d'idées, de travail, d'espérances, malgré la distance qui va nous séparer. Notre séjour au milieu d'eux nous a enrichis au delà de tout ce que nous pouvions espérer. Nous en rendons grâces à Dieu, qui n'a cessé de nous bénir pendant ce voyage. Il aurait pu nous bénir par l'épreuve, nous honorer par la souffrance. Il a préféré nous ménager et, dans notre faiblesse, nous conduire pas à pas jusqu'à ce jour. Nous regardons à Lui pour la fin de notre voyage. »

La dernière partie de cette lettre fait assurément allusion à un événement douloureux, dont il avait été informé en Afrique : la mort de M. Prétorius, inspecteur de la Mission bâloise, qui, comme lui, avait quitté l'Europe à la fin de l'année 1882, dans le but de visiter l'œuvre que la Société de Bâle accomplit depuis plus de soixante ans sur la côte d'Or. Lui, ne revint pas ; la mort le moissonna dans l'accomplissement de sa grande tâche. Il avait dit dans une réunion d'adieu où se trouvait sa chère compagne : « Que je doive, d'après la volonté de Dieu, aller en Afrique, voilà ce que je sais pour sûr, mais si je reviendrai ou non, voilà ce que j'ignore. »

Après avoir successivement visité toutes nos stations du Lessouto, fait une échappée aux mines de diamants, M. Bœgner songea au retour en passant par la Natalie et la Cafrerie, où il visita plusieurs stations missionnaires et en particulier Lovedale, ce grand établissement fondé par l'Église libre d'Écosse et dont les écoles supérieures de jeunes gens et de jeunes filles font le plus grand honneur à ceux qui les ont fondées. M. Bœgner ne pensait y rester que deux jours ; il y resta presque une semaine. Le voyage en Natalie s'était effectué dans des conditions assez désavantageuses, et la grande fatigue à laquelle avait été soumise Mme Bœgner l'indisposa au point que quelques

jours de repos furent reconnus néeessaires. L'hospitalité du Dr Stwart, bien connu des missionnaires français, proeura à nos ehers voyageurs une oeeasion d'apprendre à le bien connaître et à appréeier, à eôté de ses qualités du eœur, la riehesse d'une longue expérienee aequise au service de la Mission.

Le Dr Stwart a été l'un des eompagnons de voyage de Livingstone, et e'est à lui qu'est due la fondation de Livingstonia, sur les bords du lae Nyassa. Quelques lignes de M. Bœgner me semblent le dépeindre parfaitement: « Direeteur des grands établissements d'instruetion de Lovedale, il possède dans tout le problème indigène des données et des vues que l'étude de vingt stations ordinaires ne suffirait pas à réunir ; il est une des autorités les plus eompétentes sur les entreprises missionnaires de l'intérieur. »

Arrivé au Cap, M. Bœgner s'oeeupa de la question politique eoneernant les Bassoutos ; il visita plusieurs membres du parlement et du gouvernement qui pouvaient le bien renseigner et désirer en même temps de voir un représentant de la Mission française. Le matin même de son départ, il eut la joie d'apprendre que le parlement du Cap avait déeidément remis au gouvernement métropolitain les destinées du Lessouto.

Quelques mots eneore de M. Bœgner, au moment de quitter l'Afrique.

«..... Lorsque, assis à l'arrière du *Kinfauns Castle*, nous avons vu se dérouler pour la dernière fois sous nos yeux le magnifique panorama de la baie de la Table, j'ai fait un retour sur mes impressions d'il y a huit mois et j'ai pu mesurer tout le ehemin pareouru. Les faits montreront, j'espère, tout ce que cette terre d'Afrique est devenue pour nous. Dieu nous donne de servir sa eause avee le dévouement dont nous avons vu tant d'exemples pendant cette année. Ce voyage est un eapital que la Société a

confié à nos mains. Nous espérons le lui rapporter au moins doublé. »

En prenant congé du public protestant de Paris, le 31 décembre 1882, M. Bœgner lui avait donné rendez-vous pour une réunion du même genre, à l'époque de son retour. Cette réunion eut lieu le 29 octobre de l'année suivante, au temple de l'Oratoire. Le fauteuil était occupé par M. J. Pédézert, professeur à Montauban. Ce fut un service d'actions de grâces pour la protection dont Dieu avait entouré son serviteur et sa compagne depuis le moment du départ jusqu'à celui du retour. Tout ce que M. Bœgner a dit à ce sujet peut être résumé dans ces paroles d'Esdras, qui a fait le thème de son discours : « La bonne main de mon Dieu a été sur moi. »

Ce voyage achevé, M. Bœgner reprit ses fonctions de directeur de la maison des Missions, dont M. Jousse avait été chargé pendant son absence ; ce dernier accepta, dans la mesure de ses forces, de devenir missionnaire itinérant au sein des Églises de langue française ; le Comité directeur le pria d'accepter en même temps les fonctions de collecteur central du Sou missionnaire, charge que M. Reinkhof avait consciencieusement remplie depuis douze ans.

CHAPITRE XVIII

La bible solennellement donnée aux évangélistes; discours de Fékou à Morija; lettre de M. Mabille sur le même sujet. — Second voyage de M. P. Germond en Europe; son discours d'adieux. — Il est remplacé par M. Marzolf. — Mort de Mme Christmann. — Départ de M. Weitzecker pour le Lessouto. — Comment il est devenu missionnaire. — Dangers sur mer. — Retour en France de M. Krüger; départ de M. Jacottet. — Réunion d'adieux. — Il raconte sa vocation missionnaire. — Il est placé provisoirement à Morija. — Décisions prises à la conférence de Masitissi. — La variole au Lessouto. — Les païens refusent de se faire vacciner. — La question des écoles au point de vue financier. — Coup d'œil rapide sur les annexes. — Un évangéliste infidèle; fidélité d'Asser. — Tristes découvertes. — La conversion d'un père, due aux prières de son fils. — M. Weitzecker à Léribé. — L'œuvre à Béthesda, à Masitissi. — Elisha, un courageux évangéliste. — Hermon, — Mort de Sylas et de Lucia.

On s'en souvient: M. Mabille, en rentrant au Lessouto, était porteur de la sainte Bible dont il avait surveillé l'impression en Europe. Ce livre, à la base de toute Église chrétienne, ne pouvait pas arriver au Lessouto en son entier sans y produire une vive sensation. Dans une conférence antérieure il avait été décidé qu'un exemplaire du saint volume serait remis solennellement à chaque évangéliste dans une réunion publique; elle eut lieu le 3 septembre à Morija. L'assemblée, trop nombreuse pour trouver place dans le grand temple, se réunit à l'ombre des grands saules où l'année suivante devait être célébré le jubilé.

M. Dyke père, l'un des vétérans de la mission, raconta comment tous les livres de la Bible avaient été traduits et

imprimés les uns après les autres ; au Cap d'abord, à Beer-séba ensuite ; puis à Béthesda, à Morija ; enfin toutes ces portions séparées, après un travail sérieux de revision, avaient été réunies et imprimées par les soins d'une Société biblique anglaise.

Les évangélistes de Morija, au nombre de treize, étaient assis en cercle autour d'une table sur laquelle les volumes de la Bible étaient étalés ; après une exhortation en rapport avec la circonstance, M. Mabille remit à chacun d'eux un exemplaire du saint livre.

Simon Fékou, l'un d'eux, exprima la joie et la reconnaissance qu'il éprouvait en voyant la Bible tout entière. Quand M. Mabille était parti pour la faire imprimer en Europe, il avait demandé à Dieu de lui faire la grâce de ne pas mourir avant d'avoir vu le saint volume de ses propres yeux. Cette grâce lui a été accordée. Lui et sa femme devaient tout à la Bible, et, en un jour comme celui-là, ils ne pouvaient pas ne pas donner une preuve tangible de leur reconnaissance. Sur quoi il déposa sur la table 12 fr. 50 et sa femme en fit autant. M. Mabille, celui dont Dieu s'était servi pour mener à bonne fin cet immense travail, termine une lettre sur ce sujet en disant : « Je suis persuadé que l'arrivée de la Bible au Lessouto sera un événement qui fera date dans son histoire. Nos chrétiens, hommes et femmes, paraissent tout heureux de posséder le saint volume et j'aime à croire que, plus que jamais, s'en nourrissant et en nourrissant leurs enfants, ils se sentiront pressés d'en faire part à ceux qui sont encore plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. »

Notre désir de ne pas interrompre le récit du voyage de M. Bœgner au Lessouto, nous a obligé de laisser de côté quelques événements sur lesquels nous devons forcément revenir.

Et d'abord, le retour en France de M. Paul Germond, devenu veuf, au moment où allaient commencer les hostilités de la dernière guerre. Il avait profité du retour en France de M. Dormoy pour lui confier plusieurs de ses enfants; et la première lettre qu'il reçut de ce frère annonçait que sa fille Marie était à l'agonie à Londres.

M. Bœgner était depuis un mois au Lessouto; ayant appris le départ prochain de M. Germond, il se rendit à Thabana-Moréna afin de conférer avec le missionnaire de cette station si douloureusement affligé. C'est à lui que nous devons l'émouvant récit de la réunion d'adieux qui eut lieu le 18 mars 1883; il le tient lui-même d'une traduction faite à voix basse par un membre de la mission.

Le choix du texte de M. Germond est significatif : Ce sont les paroles de saint Paul aux Corinthiens sur son ministère et celui d'Apollos (Cor. III, 5-9). « Tout passe, a-t-il dit en substance, tout passe, tout change. J'ai planté ces arbres et les voici grands. J'ai baptisé enfants beaucoup d'entre vous; les voici hommes faits. Ce qui était n'est plus, ce qui est maintenant n'était pas. Les missionnaires aussi passent. Vous savez que je vous quitte et que M. Marzolf a été désigné par la conférence pour me remplacer. M. Arbousset avait planté, j'ai fait de même; M. Marzolf va arroser et planter à son tour.

« Je pars plein de tristesse. Vous savez pourquoi. Mon fils Louis est malade. Maurice a été victime d'un accident dont il n'est pas encore remis. En partant je laisse derrière moi une tombe. En arrivant en Europe, que trouverai-je? Encore une tombe.

« Ce qui augmente ma tristesse, c'est le souvenir de mes faiblesses. Je sais que j'en ai eu et que chrétiens et païens peuvent m'adresser des reproches. Mais je sais aussi, d'autre part, que j'ai travaillé. Et si, comme un homme que je suis, vous m'avez vu faible et pécheur, il en est un

qui est sans péché, Jésus; et c'est Lui que je vous ai montré, c'est vers Lui que je vous ai conduits.

« Encore un sujet de douleur : Je laisse inachevée mon œuvre. Il y a ici des hommes, des femmes qui ont été chrétiens et qui sont retournés au monde. Je pourrais montrer dans cette assemblée des femmes qui depuis vingt ans m'entendent et qui ne sont pas encore converties. Ne savez-vous pas qu'au jour du jugement vous aurez une responsabilité terrible à porter devant Dieu?

« Voici mon successeur, M. Marzolf. Aimez-le, supportez-le. Ne dites pas du mal de lui en cachette, ne l'affaiblissez pas en critiquant sa manière de faire, en disant : M. Germond faisait ainsi, ou ne faisait pas ainsi. Paul plante, Apollos arrose. Et que sont l'un et l'autre? Des serviteurs.

. . . .

M. Bœgner ajoute : « Je suis heureux d'avoir assisté à ces adieux. Mieux que tout le reste ils m'ont montré combien les Bassoutos, avec tout ce qu'on peut leur reprocher, aiment et respectent leurs missionnaires. En ceci, comme en tout, ils y vont de tout leur cœur. C'est quelque chose et cela suffit pour devancer les pharisiens dans le royaume des cieux. »

Environ un mois après, la compagne de M. Christmann, le missionnaire de Paballong, succombait à une attaque de fièvre d'un caractère dangereux, dix jours après la naissance d'un bel enfant qui ne vécut que deux heures seulement.

Mme Christmann était d'origine anglaise. Pendant plusieurs années elle avait dirigé avec succès une école à Léribé et c'est là, chez M. Coillard, que M. Christmann avait appris à la connaître. Elle s'était rendue dans sa famille qui demeurait dans la colonie du Cap pour y attendre

l'événement qui devait causer sa mort. La présence de deux médecins n'a pas pu arrêter les progrès d'un mal qui allait croissant et notre sœur s'endormit du sommeil des justes après avoir prononcé avec effusion ces paroles : « O mon précieux Sauveur. »

Qu'on se représente la douleur du pauvre mari loin de ses frères et compagnons d'œuvres! Le trajet de Southeyville à Paballong qu'il avait fait plusieurs fois à deux, il dut le faire seul; il la trouva bien grande cette humble maison missionnaire où pendant plusieurs années il avait connu toutes les douceurs d'une union chrétienne.

Que tous les amis des missions aient des prières pour les veufs et les veuves de la mission!

Nous avons parlé déjà de la réunion provoquée par M. Bœgner à l'occasion de son retour d'Afrique; une première partie de cette réunion fut consacrée à l'action de grâce; la seconde aux adieux de M. Weitzecker destiné à remplacer M. Coillard à Léribé.

M. Weitzecker, dans un discours très bien fait, nous a retracé l'histoire de sa vocation missionnaire; dès sa plus tendre enfance, il aima l'œuvre des missions; Moshesh, Africaner, Moffat et autres célébrités africaines étaient au nombre de ses meilleurs amis. Quand M. Casalis revint en Europe pour plaider la cause des Missions en 1849, il visita les vallées vaudoises du Piémont, le pays natal de M. Weitzecker, et le jeune garçon fut au nombre des auditeurs les plus attentifs.

Les années s'écoulent, le petit garçon grandit, il devint homme, il achève ses études et est consacré au saint ministère. Son intérêt pour les missions ne se refroidit point. Pasteur à Rome, puis à Nice, il s'occupe partout de la belle œuvre des missions qui lui est si sympathique. C'est à Nice, que la chiquenaude qui devait le pousser dans l'œuvre fut donnée. Il avait le privilège de loger sous son

toit le futur missionnaire du Zambèse, M. Coillard. Tout en causant à table, M. Coillard se prit à dire : « Mais je ne pourrai point partir pour le Zambèse, si je ne trouve pas quelqu'un qui me remplace à Léribé. » C'est dommage que je ne sois pas en état de le faire, répondit presque en riant M. Weitzecker. » Et pourquoi ne le feriez-vous pas ? On résolut de part et d'autre d'en faire un sujet de prière.

Le seul obstacle sérieux était son excellente mère, une octogénaire, qui ne pouvait décidément pas se passer des soins de son fils. Presque un an après, elle s'endormait en paix après une courte maladie ; sa mort fut à la fois douce et triomphante.

M. Weitzecker crut cependant devoir consulter le Synode de son Église, avant de prendre une décision définitive ; le Synode après 24 heures de réflexion, répondit d'une manière affirmative et le successeur de M. Coillard était libre d'offrir ses services au Comité de Paris.

Citons textuellement un fragment de son discours qui n'a pas manqué de frapper les nombreux auditeurs qui l'ont entendu : « Pour soutenir, pour étendre cette œuvre, aucune libéralité ne saurait être trop grande ; riches, souvenez-vous-en ! aucune plume ne saurait être trop puissante, ni aucune parole trop éloquente : hommes et femmes de talent, souvenez-vous-en ! Aucune activité ne saurait être trop dévorante, ni aucun dévouement trop complet ; hommes et femmes d'action et de cœur, souvenez-vous-en aussi ! »

Le 9 du mois de novembre 1883, M. et M[me] Weitzecker quittaient le port de Darmouth à bord du *Grantully Castle*, et vingt jours après, ils arrivaient à la ville du Cap après une bonne et heureuse traversée.

A la ville du Cap ils s'embarquèrent de nouveau pour East-London, à bord du *Melrose*. Cette dernière partie de leur voyage a été moins bonne que la première. Vent de

tempête, mer houleuse, une queue de cyclone, rien ne leur fut épargné pendant dix-huit heures qu'a duré cette affreuse tourmente !

L'arrivée au Lessouto de M. Weitzecker, donnait à M. Coillard sa liberté d'action pour entreprendre son grand voyage au Zambèse ; c'était un remplacement, ce n'était pas un accroissement de forces.

La mission du Lessouto allait aussi perdre un de ses ouvriers sur lequel on avait fondé de bien grandes espérances, M. H. Krüger, dont la santé exigeait un prompt retour en Europe. On croyait qu'après avoir passé un hiver en Espagne, il pourrait reprendre le chemin de l'Afrique et poursuivre sa belle tâche à l'école de théologie de Morija; mais, dans sa séance du 9 juin 1884, le comité s'est vu dans la douloureuse nécessité d'ajourner son retour en Afrique. L'avis des médecins consultés était, qu'un séjour dans les montagnes du Lessouto pourrait être funeste à M. Krüger. Cet ajournement temporaire d'abord est devenu définitif, et chacun sait aujourd'hui la place qu'il occupe dans la maison des Missions, où il consacre sa vie à la préparation de futurs missionnaires.

Le séjour de M. H. Krüger au Lessouto a été de courte durée, moins de deux ans; mais il y a laissé des traces que le temps ne parviendra pas à effacer. Je ne dis rien de sa piété forte et éclairée, de ses qualités aimables et enjouées qui lui avaient du premier coup gagnés tous les cœurs. M. Krüger représentait au milieu de nous l'élément scientifique. La nature de son travail lui laissait assez de temps pour s'occuper de sciences; la philologie, l'ethnographie, la géographie et bien d'autres sciences encore ont été l'objet de ses patientes recherches ; il aurait donc pu, s'il eût resté au Lessouto, rendre d'immenses services à la cause missionnaire. L'homme le mieux doué est écrasé par son travail de chaque jour, du moment où il a charge d'âmes ;

toutes ses forces et tous ses moments sont consacrés aux besoins de son œuvre.

Cependant, le Seigneur ne devait pas nous laisser longtemps sous le coup de cette perte douloureuse ; il avait en réserve un jeune homme tout prêt à répondre aux besoins pressants du moment : c'était M. E. Jacottet, de l'Église indépendante de Neuchâtel.

Ce frère, dans une réunion d'adieux qui eut lieu à l'église des Billettes, a raconté, lui aussi, comment lui était venu la vocation missionnaire. Il la doit à la visite en Europe de MM. Mabille et Coillard. Lorsque ces deux missionnaires passèrent à Neuchâtel, le cours des études de M. Jacottet l'avait conduit dans une petite ville du nord de l'Allemagne; la mission alors n'excitait chez lui aucune préoccupation sérieuse. Cependant, de retour dans son pays, il lut dans un journal quelconque que l'appel des deux missionnaires susnommés n'avait produit qu'en partie le résultat désiré. Cette pensée le frappa au cœur; il se demanda sérieusement si lui, du moins, ne pouvait pas leur venir en aide. Son Église n'avait pas un besoin urgent de ses services, aucun devoir impérieux ne le retenait dans son pays. Cette question une fois posée devant sa conscience, se présenta avec une force toujours croissante, et la route à suivre lui apparut de jour en jour plus clairement tracée. Après des luttes et des hésitations, il acquit enfin la certitude que Dieu l'appelait à le servir dans le champ de la mission.

Il est bon, il est peut-être utile d'apprendre à connaître les voies par lesquelles se sont dessinées des vocations missionnaires. Dans ce cas, comme dans celui de M. Weitzecker et de beaucoup d'autres, la chose s'est faite on ne peut plus naturellement. Un appel est adressé, il est pris en considération, et après de mûres réflexions accompagnées de prières, l'ouvrier du Seigneur lui dit : Envoie-

moi ! Aucune révélation particulière, aucun ange n'est intervenu pour indiquer qu'on avait bien la vocation missionnaire.

Évidemment tous ne sont pas appelés à devenir missionnaires ; mais combien dont la vocation n'a pas abouti, parce qu'on a cherché des *signes*, dont on sait bien se passer pour entrer dans une carrière plus facile.

M. et Mme Jacottet sont partis le 9 février, au matin, pour Londres. Après quelques jours passés chez des parents, ils ont levé l'ancre le vendredi 15, à Dartmouth, sur le même navire qui avait emmené M. et Mme Weitzecker, le *Grantully-Castle.*

M. Jacottet, pas plus que ses prédécesseurs, n'a pu échapper à l'influence que les Bassoutos exercent sur ceux qui passent les mers pour les instruire. « Ces braves Bassoutos, écrivait-il peu après son arrivée, ont déjà conquis mon cœur, bien que je puisse à peine les comprendre ; je n'aurai aucune peine à vivre avec eux et à les considérer comme des frères, bien qu'il y ait dans leurs manières et leurs usages bien des choses qui me déroutent. J'attends plus longtemps pour vous dire mieux mes impressions sur la mission. Je suis frappé dès maintenant de la grandeur de l'œuvre. »

Dans la conférence qui eut lieu à Masitissi, peu de temps après l'arrivée au Lessouto de M. Jacottet, il fut décidé que ce frère resterait provisoirement à Morija. Sa présence dans cette station était rendue nécessaire par le départ de M. Krüger, qui avait laissé à M. Mabille une charge à laquelle il lui eut été impossible de faire face. Mais son placement définitif était réservé.

Voici quelques-unes des décisions prises aussi à Masitissi et soumises à la ratification du comité :

1° M. Irénée Cochet, actuellement missionnaire de Béthesda, ira occuper le poste de Matatiélé et relèvera cette

station, restée sans directeur depuis les événements qui ont amené le départ de M. Marzolf. Un nouvel emplacement a été choisi, l'expérience ayant bien démontré que l'ancien n'était plus tenable. Le voisinage d'un camp militaire rendait très difficile, presque impossible, le travail du missionnaire. L'arrivée de M. Cochet à Matatiélé mettra un terme à la situation pénible de M. Christmann, qui se trouvait depuis longtemps tout seul dans ce pays-là.

2° La place laissée vacante à Béthesda sera occupée par M. Christol.

Le placement de M. Christol à Béthesda nous amène naturellement à parler du changement qui s'était opéré non pas tant dans ses vues que dans ses circonstances. En quittant l'Europe, il se destinait à la mission du Zambèse et devait faire partie de l'expédition Coillard; si ce frère n'eût pas été retardé au Lessouto par des circonstances indépendantes de sa volonté, il est probable qu'ils seraient partis ensemble pour la vallée des Barotsis. Un accroissement de famille porta nos frères à se demander s'il serait bien prudent d'exposer de si jeunes enfants aux rigueurs d'un climat tropical? En tout cas, M. Coillard déclina toute responsabilité, et à l'amiable il fut décidé que M. Christol resterait au Lessouto. La conférence l'invita à faire un stage, qui s'est prolongé au delà d'une année à Hermon, chez M. Dieterlen, et, lorsque la conférence crut pouvoir le placer à Béthesda, ont put constater que lui et sa chère compagne, fille d'un missionnaire de Jérusalem, M. Chr. Palmer, et par conséquent originaire de la ville sainte, s'étaient acquis l'estime et l'affection du missionnaire d'Hermon et de son troupeau.

Pour ne pas avoir à revenir sur ce sujet, disons, par anticipation, que M. Christol, deux ans plus tard; c'est-à-dire en 1886, reçut à Béthesda même l'imposition des mains.

Une épidémie terrible de variole éclata au Lessouto, et

les victimes de ce fléau se sont comptées par centaines, on pourrait peut-être dire, sans exagérer, par milliers. Cette maladie a parfois fait de grands ravages en Afrique ; la tradition parle de tribus entières qui ont disparu sous ses coups. On n'a pas de peine à le croire quand on connaît la manière de faire et de vivre des indigènes, leur malpropreté, leur absence de soins hygiéniques et l'empressement avec lequel ils s'emparent des vêtements ou des couvertures qui ont servi aux malades. La vaccine était inconnue ; ce sont des missionnaires qui l'ont introduite, et jusqu'à l'époque dont nous parlons, les Bassoutos, d'une manière générale, avaient mis de la bonne volonté à se faire vacciner, ainsi que leurs enfants.

Après la guerre des fusils, qui réveilla au sein de la tribu des instincts hostiles à tout ce qui était de provenance européenne, moins la boisson, hélas ! on vit des chefs païens s'obstiner à ne pas recourir à la vaccine. C'est en vain qu'ils voyaient des villages entiers emportés par cet horrible fléau ; c'est en vain qu'ils voyaient ceux qui avaient été vaccinés échapper à la mort : rien ne pouvait amener ces chefs coupables à avoir recours au vaccin. Le virus, disaient-ils, était un poison des blancs, destiné à nuire à la race noire !

Impossible de décrire les scènes d'horreur dont certains villages contaminés ont été les témoins. Les malades étaient privés de soins, les cadavres de sépulture. Le district de Cana, sous la juridiction de Massoupa, est un de ceux qui a le plus souffert.

Dans des circonstances pareilles, on ne voyage pas ; les villages indemnes se tiennent sur leur garde et la charité chrétienne ne peut même pas s'exercer en faveur des malades et des morts. C'est le cas surtout là où le paganisme est en majorité. C'est ainsi que le médecin de Maserou n'a pas pu obtenir de Massoupa, pendant longtemps, des guides

pour l'accompagner là où l'épidémie sévissait avec rage.

Nous devons reconnaître qu'il n'en était pas partout de même; que dans les quartiers où les chrétiens étaient en plus grand nombre, le Dr Casalis circulait plus librement et la charité trouvait un sûr moyen de s'exercer.

La variole n'était pas le seul et unique souci des missionnaires; la question des écoles les préoccupait vivement. Il s'agissait de trouver les fonds nécessaires pour entretenir les instituteurs à l'œuvre. L'appauvrissement de la tribu après la guerre des fusils rendait la chose extrêmement difficile.

Disons un mot sur la situation.

Avant la proclamation du protectorat anglais, nos évangélistes et nos maîtres d'école étaient salariés par les Églises du Lessouto. Leur salaire se réduisait à peu de chose : on leur donnait en vêtements pour la famille une valeur de 125 fr. ; cette somme s'accrut avec les ressources des Églises, et à l'époque où le protectorat fut proclamé, elle variait de 175 à 300 fr.

A partir de ce moment-là (1869), l'administration nous accorda un subside pris sur les impôts du pays, ce qui nous permit d'augmenter les salaires des instituteurs, les évangélistes demeurant complètement à la charge des Églises. L'administration nous laissait libre de fixer le salaire d'un instituteur, dont elle payait les trois quarts; le quatrième était à la charge des Églises.

Ce secours nous permit de développer extraordinairement l'instruction en dehors de nos stations; ils nous permit aussi de recevoir un plus grand nombre d'élèves dans nos écoles supérieures. Le salaire des instituteurs allait aussi croissant, et ceux qui étaient sortis de notre école normale de Morija, pouvaient compter, quelques-uns, sur un salaire qui variait de 800 à 1000 fr. par an.

On peut comprendre quelle perturbation fut causée dans

nos Églises, lorsque, après la guerre des fusils, l'administration nous retira ses bourses et ses allocations. Nous nous sommes trouvés en présence d'un budget énorme, auquel nos Églises appauvries ne pouvaient pas faire honneur.

Il eût été naturel que les Églises de la mère-patrie nous vinssent en aide en attendant des jours meilleurs. Au lieu de cela, le comité de Paris poussait au contraire un cri d'alarme : «Songez au déficit et aidez-nous à le combler, en prenant à votre charge, comme conférence, certaines dépenses qui, jusqu'à présent, étaient supportées par le comité. Nous n'arrivons pas à échapper à ce déficit périodique qui ruine notre crédit aux yeux des Églises de France. »

J'avoue ne pas comprendre qu'un déficit, à moins qu'il ne soit le résultat de dépenses inutiles, doive ruiner le crédit d'un comité qui possède à si juste titre la confiance des Églises. Je comprends moins encore qu'on ait fait supporter à la conférence des dépenses qui ne pouvaient qu'aggraver sa situation. Après tout, les missionnaires ne sont pas tenus à faire l'impossible, et au Lessouto comme ailleurs, rien ne s'obtient de rien.

Que serait-il advenu si tout à coup soixante écoles eussent été fermées? Cela eut compromis notre œuvre au Lessouto et il se fut écoulé bien des années avant que ce mal eut été réparé.

Telle était la gravité de la situation. Chaque missionnaire eut donc à chercher les moyens de faire face aux difficultés dans lesquelles il se trouvait et pour atteindre ce but, il dut consulter et son Église et les parties intéressées. Les Églises pouvaient à la rigueur tenter un nouvel effort, mais alors même que chacune arriverait à faire ce qu'elle pourrait, on serait encore loin de compte.

En présence d'une situation sans issue apparente, les instituteurs et les évangélistes se sont montrés dignes et

dévoués. Assistons à la réunion où cette affaire fut traitée à Hermon. Mika dit : « Quant à moi, je tiendrai mon école, jusqu'à ce que cette paire de pantalons que je porte, soit usée. Il faudra bien alors songer à la remplacer. » Un autre : « Est-il vraiment question de fermer les écoles? Ce n'est pas possible. Je tiendrai jusqu'à ce que je sois vaincu par la pauvreté. »

Ainsi, non seulement à Hermon, mais partout les instituteurs indigènes ont déclaré qu'ils resteraient à leur poste. Y a-t-il eu quelques exceptions? S'est-il trouvé quelque ouvrier qui aurait tenu un autre langage? Cela est possible, et n'aurait rien d'extraordinaire; mais je l'ignore. La situation a donc été sauvée, grâce à l'abnégation de nos maîtres d'école. Nos Églises d'Europe auraient pu facilement leur épargner cette généreuse détresse; elles ne l'ont pas fait. Honneur à ceux qui ont fait leur devoir.

L'état politique du Lessouto allait en s'améliorant; les rebelles Massoupa et Ramanella, il est vrai, n'avaient fait aucun pas en avant; mais le reste de la tribu semblait vouloir revenir à la tranquillité qui avait précédé la guerre des fusils. Ces dispositions se sont manifestées surtout à un pitso, ou assemblée nationale, qui eut lieu à l'arrivée d'un nouveau magistrat à Masérou, le 18 mars 1884. Le chef Letsié ouvrit cette assemblée par les paroles suivantes : « Nous avons à choisir entre la vie et la mort : la mort, c'est la discorde ; la paix, c'est l'harmonie. Qu'on demande la paix par une prière à Dieu. »

Dans un pitso précédent, auquel avait assisté M. Bœgner, des velléités d'indépendance s'étaient timidement fait jour ; on se souvient du discours de M. Mabille, invitant tous les Bassoutos à rester sous le protectorat qu'avait recherché Moshesh pour le bien de son peuple; aujourd'hui, Letsié, ses fils et ses principaux chefs sont unanimes à reconnaître

les bienfaits d'un pouvoir librement accepté, qui les met à l'abri des attaques de voisins dangereux.

Cet état d'apaisement était favorable au développement de l'œuvre spirituelle au Lessouto. Ce n'est pas que l'état de torpeur qui avait accompagné et suivi la dernière guerre fut dissipé; il y en avait encore bien des traces dans nos Églises; cependant, il y avait du mieux, un peu de mieux.

Bérée était de toutes nos stations celle qui avait le plus souffert de la dernière guerre; lors de la visite de M. Bœgner au Lessouto, il avait été impossible de réunir le consistoire, la plupart des anciens ayant quitté le pays. L'année suivante, quelques encouragements furent donnés aux ouvriers de cette station, ou plutôt de leur grande annexe de Maserou, devenue le refuge des chrétiens de Bérée depuis le commencement des hostilités. Une fête de baptême eut lieu dans la station et huit cents personnes y firent acte de présence. «Ce n'est pas précisément dans des solennités de ce genre, dit M. Duvoisin, qu'il faut chercher les signes ou la mesure des progrès spirituels. Ces signes cependant ne manquaient pas, Dieu soit béni!» A Maserou, à la place des douze candidats qui viennent d'être admis dans l'église, un nombre égal de personnes nouvellement réveillées ont été reçues dans la classe des candidats au baptême. A Bérée même une jeune fille au cœur léger donna des preuves non équivoques d'un repentir sincère et fut admise à l'épreuve du catéchuménat. Une mort chrétienne, profondément édifiante vint rappeler à tous qu'au delà des limites de cette vie, il y a un repos pour le peuple de Dieu. A Thabana-Moréna, M. Marzolf trouve que l'Église marche lentement; la jeunesse lui donna du souci. Il voudrait plus de zèle chez les membres de son troupeau, de ce zèle qui se manifeste par l'évangélisation bénévole des chrétiens; on est en plein dans le

sens rassis. Temps de calme jugé parfois sévèrement par les serviteurs de Dieu; c'est l'hiver de l'âme dont chacun est appelé à faire la triste expérience! Heureux sont ceux qui ne connaissent que les temps d'une incessante moisson !

A Cana l'une des stations les plus faibles du Lessouto à l'époque à laquelle nous sommes parvenus, l'œuvre y suit une marche lente, mais pourtant ascendante. M. Kohler, comme dans toutes les stations du Lessouto, avait un second service dans l'après-midi du dimanche: l'heureuse idée lui vint de transporter ce service dans l'un ou l'autre des villages environnants. Il a généralement de bons auditoires pour la circonstance, et les auditeurs sont attentifs. C'est encore le temps des semailles. Mapoteng est une annexe de Cana confiée à un évangéliste nommé Kéfas. Il y a là deux personnes qui, depuis longtemps, eussent été baptisées, sans les troubles du pays. Le ciel politique s'étant éclairci, un dimanche fut fixé pour leur baptême. Depuis quelque temps, la population païenne du village fréquente le culte et dans le nombre, on distingue une femme qu'on désigne dans le pays sous le nom de prophétesse. Cette femme, une nuit, eut une vision; elle entendit une voix qui lui disait : « Va chez l'évangéliste, il te dira ce que tu dois faire. » Elle ne résista pas à cet appel, et depuis lors, Malényégélo fréquente régulièrement le culte et apprend à lire.

Ici çà va bien, là ça va moins bien, ailleurs, ça va mal : Telle se présente à nous l'œuvre à Cana et dans ses annexes dans le courant de l'année 1884.

En général, ce n'est pas pendant que dure encore la tempête, qu'on peut apprécier toute l'étendue des avaries à bord d'un navire; c'est quand le calme a succédé à l'orage et qu'un examen attentif du vaisseau a été fait. Ainsi de l'Église du Seigneur lorsque les passions déchaînées ont mis entre les mains des hommes des armes pour

s'entre-détruire. Alors la découverte d'un mal caché est un bien; le mal, c'était l'interdit qui empêchait la bénédiction de Dieu de reposer sur son Église.

Il y avait à Kolo, annexe dépendant de Morija, un évangéliste infidèle, un jeune homme sorti de l'école normale, nommé Jonathan. Son inconduite ignorée de M. Mabille ne l'était pas du troupeau. Ce coupable silence eut pour effet général un très grand relâchement dans l'Église et la chute de plusieurs. Cet état de choses dura jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ouvrier déjà connu par son zèle, et son grand savoir-faire, Asser, l'un des pionniers de la mission chez les Banyaïs et au Zambèse.

Asser se mit consciencieusement à l'œuvre; dans des conversations particulières, dans des réunions d'Église, il censura, exhorta et réussit à ramener l'ordre et la pureté, là où le désordre et l'impureté avaient établi domicile.

De telles découvertes remplissent l'âme de tristesse et feraient naître le découragement, si Dieu n'avait pitié de ses pauvres serviteurs. «Maintenant, que cet examen (dans l'Église de Kolo) est passé, dit M. Mabille, je me dis que c'est le Seigneur qui a mis au cœur d'Asser de le faire; il a permis le scandale pour mettre une vraie repentance au cœur de ses enfants. Le fait est que, depuis, des conversions ont commencé et se continuent, que l'évangélisation se fait mieux, qu'il règne un meilleur esprit un peu partout. Depuis trois mois, nous avons enregistré plus de 80 conversions dont la plupart parmi les païens.»

Dans une course d'évangélisation, faite par M. Mabille avec quelques élèves de l'école biblique, dans la vallée qui est de l'autre côté de la montagne de Morija, sept villages furent visités successivement; dans l'un d'eux, ils trouvèrent une centaine de jeunes hommes et de jeunes femmes occupés à danser. Il s'arrêtèrent de bonne grâce et s'assirent pour écouter la Parole de Dieu. Dans l'audi-

toire se trouvait un jeune homme qui n'avait pas pris part à la danse. Il acheta le lendemain un Nouveau Testament, car il sait lire. Au moment où M. Mabille quittait ce village pour aller dans un autre, il vit une femme qui les suivait pour entendre une seconde fois la Parole de Dieu ; le même fait s'est reproduit une autre fois dans le courant de la journée.

Mais voici qui est encore mieux : « Un des élèves de la classe biblique s'en fut, il y a quelques jours, dit M. Mabille, dans son propre village. Ce jeune homme, nommé Daniel Moyakisané, est souvent malade ; mais il a un grand désir de s'instruire et dans ses exhortations, il a un vrai talent pour toucher ceux auxquels il s'adresse. Il y a longtemps qu'il prie pour la conversion de son père, qui est le chef de son village. Au cours des services qu'il tint ce jour-là, le père demanda qu'on priât pour lui ; aujourd'hui, l'évangéliste de Thaba-Tshueu m'écrit qu'il y a six personnes qui se convertissent dans ce village, et le mouvement semble vouloir s'étendre. »

M. Mabille ajoute ces mots : « Donc au milieu de nos tristesses, le Seigneur a pris à tâche de nous encourager à nouveau. »

Léribé est avec Bérée la station qui a le plus souffert de la guerre des fusils. Dans l'une et l'autre de ces stations, il y avait un village de chrétiens et quand la guerre éclata, ils durent se réfugier, ceux de Bérée à Maserou, ceux de Léribé sur la Tlotse dans les camps anglais. Les maisons des chrétiens indigènes furent détruites, et les missionnaires de ces deux stations furent abandonnés seuls au milieu de ces ruines exposés à des dangers réels. C'est M. Dormoy, qui a courageusement supporté la première partie de cette longue série d'épreuves ; puis, ce fut le tour de M. Coillard à son retour d'Europe ; et quand ce

dernier eut quitté pour aller au Zambèse, c'est M. Weitzecker qui l'a remplacé.

C'est assurément fâcheux qu'on n'ait pas eu à placer là un homme connaissant la langue et ayant quelque expérience de la vie africaine. Placé entre deux fractions de tribu dont les chefs se haïssaient d'une haine atroce, il a dû souffrir horriblement pendant un temps surtout où les alertes étaient à l'ordre du jour. Pendant un an au moins, M. Weitzecker et sa dame ont eu pour leur servir d'interprète, M[lle] Miriam Cochet, fille du missionnaire de ce nom qui possède parfaitement la langue indigène.

Cependant, après les jours sombres, de moins sombres ont paru ; puis le temps ayant fait son œuvre dans des cœurs où l'Évangile ne travaille pas, un esprit d'apaisement a été entrevu, puis désiré par tous, et, dans les derniers mois de l'année 1884, on pouvait saluer comme l'aurore de jours meilleurs sur cette infortunée station de Léribé.

Ce qui réjouissait M. Weitzecker, c'était de voir que, loyaux et rebelles demandaient, à qui mieux mieux, ceux-ci un missionnaire, ceux-là des évangélistes. La porte semblait donc s'ouvrir de nouveau dans l'important district de Léribé.

A Thaba-Bossiou, l'œuvre n'est pas en progrès ; c'est la résidence de Massoupa, c'est le foyer de la résistance ; peut-être aussi que le poids d'une station de cette importance était trop lourd pour un jeune missionnaire nouvellement arrivé d'Europe et trop facilement enclin à faire des concessions.

Dans l'une des annexes, un scandale fut causé par l'évangéliste et cela ne contribua pas peu à ralentir la marche de l'œuvre.

Cependant les efforts de M. Keck fils, en faveur de la jeunesse, eurent quelques succès ; il réorganisa l'école du

dimanche et institua des réunions particulières pour des jeunes gens chrétiens et non chrétiens.

M. Irénée Cochet a voulu, une fois encore, rendre compte de l'œuvre de Béthesda, avant de la remettre entre les mains de M. Christol. C'était comme un coup d'œil jeté sur une œuvre qu'il a considérablement agrandie et qu'il allait quitter. Ce frère, que j'allais par habitude appeler ce jeune frère, écrit peu, ou plutôt n'écrit pas du tout ; mais c'est un piocheur de première force et le nouveau temple de Béthesda et les nombreuses annexes qu'il a fondées, disent assez ce qu'il a fait pendant son ministère dans cette station.

A Béthesda même, la congrégation n'a pas diminué, mais beaucoup de membres de l'Église et d'entre les meilleurs ont quitté. De petits villages naguère peuplés de chrétiens, sont maintenant occupés par des païens. Cela pourra devenir un avantage pour ces derniers qui auront des occasions journalières d'entendre l'Évangile ; mais que de mauvais exemples les chrétiens, la jeunesse surtout, auront devant les yeux ! Dans le courant de l'année, un assez grand nombre de personnes ont été admises dans la classe des candidats au baptême ; dix-sept personnes ont été reçues dans l'Église.

L'école de jour et celle du soir, en faveur de jeunes bergers, sont peut-être les mieux dirigées de toutes nos écoles du Lessouto. Mlle Jenny Cochet s'y est consacrée tout entière avec une ardeur digne de tous éloges. Rien de curieux comme de voir arriver dans la station, montés sur de jeunes veaux de deux à trois ans, des jeunes gens qui, tout le jour ont été aux champs pour garder leur bétail. Ces gaillards-là, qui n'ont pas les uns pour les autres des procédés précisément sociables, sont très convenables envers leur institutrice, et prêts à tout faire pour lui rendre service. Du reste, j'ai maintes fois observé en

Afrique que les dames ou demoiselles exercent sur les jeunes gens une autorité bien plus grande que les hommes; j'ai observé aussi que les jeunes filles ont besoin d'une poigne plus forte que celle de leur sexe pour les diriger. Béthesda a aussi beaucoup souffert de la guerre des fusils; l'œuvre n'a pas repris son entrain ordinaire; et cependant, M. J. Cochet pouvait dire d'une de ses annexes, Morifi: « A chaque réunion de consistoire, nous apprenons quelques nouvelles conversions; Isaac, l'évangéliste a communiqué son entrain à son petit troupeau; il forme son monde en escouade qu'il envoie évangéliser ici et là. »

Dans le district de Béthesda la porte de l'évangélisation est ouverte partout; tel chef, autrefois l'un des plus grands ivrognes du pays, Smith Poushouli, demande un évangéliste dans son village. Seulement M. Cochet, comme ses collègues au Lessouto, ne dispose que de ressources limitées; il a de la peine, lui aussi, à faire face aux nécessités des œuvres entreprises, et comment en entreprendre de nouvelles?

Quand nous reparlerons de M. J. Cochet, c'est à Matatièle que nous le retrouverons, dans la station qu'il va fonder et qui portera le nom si beau de Mafubé (aurore).

Si de Béthesda nous traversons le fleuve Orange, nous arrivons, après quelques heures de galop, à Masitissi, célèbre par l'immense caverne dont M. Ellenberger a fait sa demeure pendant des années. Ce missionnaire a déployé une rare énergie dans la formation de sa station depuis le jour où la guerre (1866) le rejeta de Béthesda et le transporta avec une partie de son troupeau dans la caverne dont nous avons parlé. Écrivant à son ancien directeur, M. Casalis, à la date du 30 juillet 1884, il lui dit : « Indépendamment des travaux matériels qui absorbent un temps extraordinaire, j'ai, comme vous le savez, sept annexes à soigner et une église de plus de 380 membres. Hier au

soir je suis revenu de celle de Télétélé où, en compagnie de mon fils Alfred, nous avons passé deux jours et trois nuits. Cette annexe est située à environ 40 kilomètres au sud de Masitissi, sur la rive droite de la Télé. Elle a été fondée l'an dernier pour des Bassoutos, des Bapoutis et des Fingous. L'activité de l'évangéliste Élisha s'étend sur une vingtaine de villages et hameaux dispersés dans ces montagnes et sur les deux rives de la rivière. Dimanche dernier l'auditoire était de 42 personnes. Il y a déjà là un noyau de 16 chrétiens, dont 8 sont membres de l'Église et 8 sont encore dans la classe des catéchumènes. L'évangéliste n'est peut-être pas autant doué intellectuellement que d'autres; mais au moins lui et sa femme sont des plus dévoués. Ils étaient confortablement établis près de Masitissi, ayant de bonnes maisonnettes construites en pierres, des champs qu'ils avaient défrichés et autour d'eux de nombreux chrétiens. Eh bien, ils ont tout quitté pour le Seigneur, et sans hésitation ils sont allés à Télétélé, qui était alors un véritable désert : là, pas d'amis, pas de champs, pas de maison, et pendant de longs mois ils vécurent, eux et leurs enfants, dans une caverne. Lorsque la saison le permit, le père de famille est allé, dans les gorges de hautes montagnes, abattre, au péril de sa vie, quelques arbres pour la charpente de sa première maisonnette. De plus, il eut à porter une à une ces pièces de bois sur ses épaules à une distance de plusieurs lieues, sans une parole de plainte, mais avec la joie d'un chrétien qui travaille pour la gloire de Celui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix. Leur blé fut transporté au fur et à mesure que la famille en avait besoin, à dos de cheval et par des chemins non frayés; tantôt gravissant la pente escarpée d'une montagne qui s'élève à plus de 1000 pieds au-dessus du torrent qui coule à ses pieds, pour descendre un peu plus loin le flanc presque abrupt de cette même

montagne, puis remonter et redescendre d'autres montagnes en longeant la pente par des sentiers étroits, rocailleux et suspendus au-dessus d'abîmes qui n'ont pas moins de 600 à 800 pieds de profondeur. Il faut avoir du dévouement, aimer vraiment le Seigneur et être ému de compassion envers les pécheurs pour occuper un poste si isolé et si pénible; il faut aussi être entreprenant et ne pas craindre à cinquante-cinq ans d'affronter toutes les difficultés d'une position qui oblige à des travaux d'agriculture, de construction, de canalisation et d'évangélisation dans les villages disséminés dans les montagnes. Espérons que la bénédiction de Dieu reposera sur Élisha et sa famille et sur ce nouveau champ d'activité chrétienne. Déjà plusieurs familles sont allées se fixer sur cette annexe et d'autres doivent s'y établir prochainement; aussi songeons-nous à y construire une maison de prière. »

Le spectacle d'un tel dévouement fait du bien, et il ne faut jamais désespérer d'un peuple au milieu duquel il se produit.

En faisant une revue de l'œuvre missionnaire au Lessouto, nous nous sommes attachés de préférence à celle qui se fait dans les annexes, ces avant-postes de l'évangélisation parmi les païens. Ces œuvres sont le produit de la foi des stations qui les ont créées et qui les entretiennent. Rendre compte du travail qui se fait dans les annexes, c'est du même coup donner le niveau de l'activité religieuse dans la station mère.

A Hermon, M. Dieterlen a eu la joie d'inaugurer récemment deux chapelles, l'une sur l'annexe de Bongalla, l'autre sur celle de Khoyané. Cette dédicace a eu lieu le 2 août. Il faisait un temps froid, pourtant l'assemblée trouva un abri sur le penchant d'une colline, les gens y formaient des grappes comme un essaim d'abeilles. « Nous eûmes là, dit M. Dieterlen, la sainte cène avec 300 com-

muniants. Tout s'est bien passé, on a eu un peu froid au corps, mais chaud au cœur; on a fait peu de discours, moi-même, je n'ai pu dire que quelques mots; car on a commencé tard et les gens devaient partir avant que la nuit fût là. »

Une troisième construction occupait M. Dieterlen, c'était celle de la chapelle-école de Maféteng. L'ancienne tombait en ruines; les sommes nécessaires étaient collectées ou souscrites. Les membres de l'Église ont donné 1800 fr.; l'administration a promis une subvention. D'autre part, les gens de Maféteng (résidence de l'un des 4 magistrats) se sont engagés à faire les 40,000 briques nécessaires à cette construction et à chercher les matériaux à Alliwal. M. Dieterlen se charge, lui, de poser la charpente et le toit, qui sera en plaques de zinc galvanisé.

« En général, dit M. Dieterlen, je suis content de mon Église ces derniers temps. Il y a eu peu de cas de péchés flagrants et beaucoup de bonne volonté. Ici, on écoute nos prédications avec attention, on les reconstruit le soir au coin du feu ou sur la place publique et on m'en parle, ce qui m'encourage et me réjouit. Je ne parle pas dans le désert; c'est une assurance précieuse et un fort stimulant. »

Je termine ici ma revue bien incomplète de l'œuvre au Lessouto. Quelle impression laissera-t-elle dans l'esprit des lecteurs? Je ne sais. J'ai plus d'une fois décrit des situations plus encourageantes à des époques où l'Esprit de Dieu soufflait sur nos Églises; on eût dit alors que la semence sortait de terre presque aussitôt après y avoir été déposée. Aujourd'hui rien de pareil; c'est avec larmes que les missionnaires creusent chaque jour leur sillon. Dans la revue que nous venons de faire, ce qui me frappe, c'est le courage chrétien des missionnaires et des ouvriers qu'ils emploient. La note triste a sa raison d'être, mais celle du découragement ne se trouve nulle part. On sait que la Parole

de vie doit être prêchée et que d'une manière ou de l'autre elle ne retournera pas à Dieu sans produire son effet; avec cette conviction-là on travaille, on prie, on attend : Dieu ne demande pas autre chose.

Je termine ce chapitre, déjà bien long, par le récit d'une mort chrétienne, comme on en voit souvent au Lessouto : il s'agit d'un nommé Sylas Sélématséla, un des convertis de Morija de la première heure. C'est à Mme Mabille que nous devons les intéressants détails qu'on va lire et adressés à son cher père, M. Casalis :

«.....J'allai le voir un soir avec une de mes filles. Il se fit soutenir sur son lit et nous reçut en me récitant ton cantique sur l'espérance du chrétien. Ses yeux rayonnaient pendant qu'il répétait ces paroles : «Vous dites : Qu'as-tu trouvé auprès de Jésus ? J'ai trouvé le repos.»

«Mon enfant, me dit-il ensuite, tu le vois, la mort approche, mais je n'en ai pas peur.....

«Je suis heureux, tu le vois. J'arriverai auprès du Seigneur, avant ton père, je vais devancer M. Casalis, je vais avant lui revoir M. Arbousset et ta mère.»

La veille de sa mort, il chargea Mme Mabille de ce message pour son frère, le Dr Casalis : «Fils de mon missionnaire, j'ai vu par quels efforts tu as essayé de m'arracher à la mort : laisse maintenant passer le grand médecin. Il saura me guérir.»

La vieille Lucia, la dernière des anciennes domestiques de M. Arbousset, disait, en parlant de Sylas et de tant d'autres de ses contemporains qui sont partis en paix : «Chaque fois que je veux descendre dans le réservoir de Béthesda, un autre descend avant moi, et il est guéri.»

Oui, c'est bien cela : la mort, la mort chrétienne est une guérison.

CHAPITRE XIX

Mort de M. Schrumpf et de M. Keck père. — Quelques traits de leurs caractères. — Consécration et départ de MM. J. Morin, Ernest Mabille et H. Bertschy ; les deux premiers pour le Sénégal, le troisième pour le Lessouto. — Réouverture des cours à la maison des Missions. — Situation particulière de Mabôlela. — Quelques décisions de la conférence. — M. Mæder prend sa retraite — Encore les écoles. — La statistique prouve qu'on marche de l'avant. — Un champ nouveau dans les Maloutis. — Les Maloutis explorées. Une annexe sur le petit Orange. — M. Irénée Cochet transfère sa station de Matatiélé à Mafoubé. — La question des boissons. — Triomphe remporté sur l'ivrognerie. — La mort de plusieurs enfants missionnaires. — Retour en France de M. E. Mabille et son départ pour le Lessouto.

« Le 5 décembre (1884) s'est éteint, sans grandes souffrances, un des survivants de la première époque de notre œuvre africaine, le missionnaire Jean-Christian-Théophile Schrumpf. »

C'est ainsi que commence un article nécrologique inséré dans le numéro de janvier 1885 du *Journal des missions*.

La carrière de M. Schrumpf n'a pas été précisément longue ; c'est en 1842 qu'il quitta la France pour le sud de l'Afrique, et c'est en 1858 que, pour cause de santé, il dut rentrer dans sa patrie ; c'est donc un ministère de 16 années qu'il a fourni à la Mission.

Nous avons raconté avec détail la fondation de Béthesda ; nous avons suivi cet ouvrier fidèle avec un intérêt sympathique dans toutes les phases de son ministère sur les bords de la Maphoutsing ; refaire ce travail ne nous paraît pas nécessaire à l'occasion de sa mort. Quelques mots, ce-

pendant, pourront aider le leeteur à mieux eonnaître eelui dont nous nous oeeupons en ee moment.

M. Sehrumpf était d'une nature ardente; dans ses travaux manuels eomme dans l'œuvre spirituelle, il apportait une énergie qui devait épuiser avant l'âge une constitution d'ailleurs robuste. Relieur de profession, il savait mettre la main à l'œuvre dans tous les genres de travaux inhérents à la fondation d'une station. Sa nature ardente lui rendait toute eontradiction diffieile à supporter. Peut-être avait-il espéré voir la forteresse du paganisme s'éerouler promptement sous les eoups redoublés du bélier de la Parole divine; sa résistanee l'énerva et produisit en lui une sorte d'irritation voisine du déeouragement. De là, les eouleurs sombres que prirent tout à la fois sa eonversation et ses lettres. Le ressort de la vie missionnaire ehez lui avait été trop tendu; les moindres événements de la vie avaient pris des proportions exagérées, de sorte que, en rentrant en Franee, M. Sehrumpf était complètement usé. Le ressort missionnaire avait perdu toute élastieité. Il semblait même douter de la réalité de son propre travail. C'était pousser le pessimisme trop loin. Si, quelques années après son retour en Europe, il eût pu revoir les lieux où il avait le premier planté sa tente; s'il eût vu ses enfants en la foi continuer à mareher fidèlement dans la double voie de la piété et de la eivilisation, il eût cessé d'être injuste envers lui-même. Dans le sud de l'Afrique on se souvient de lui, et quand on parle de Béthesda, on n'oublie pas que e'est M. Sehrumpf et sa fidèle eompagne qui, les premiers, ont prêehé la Parole de vie aux Bapoutis de la Maphoutsing.

Qui done a dit: Nos morts vont vite? Cette pensée, exprimée sous mille formes diverses dans nos saints livres, prend sous ma plume, aujourd'hui, un eaehet de frappante actualité. Le 5 déeembre 1884, e'est M. Christian Sehrumpf

qui quitte ce monde ; quatre mois plus tard, c'est son parent, un fidèle missionnaire, un vrai patriarche, M. Daniel Keck qui, à son tour, est enlevé à l'affection de sa famille, à celle du corps missionnaire et du troupeau dont il était le pasteur. Il est mort à la tâche dans sa station de Mabôlela, dont il était le fondateur, après un laborieux ministère de quarante années au sud de l'Afrique.

M. Bœgner, directeur actuel de la maison des Missions, a pu, pendant son voyage au Lessouto, recueillir de la bouche même de M. Keck des détails fort intéressants sur sa jeunesse, sa vocation missionnaire et son activité en Afrique. Ces détails ont paru dans le *Journal des missions* du mois de juin 1885 ; j'invite les personnes qui voudraient apprendre à connaître à fond ce serviteur de Dieu à les lire, ils sont riches en enseignements.

Je me bornerai à relever quelques-uns des traits les plus caractéristiques de cet homme de Dieu.

Et d'abord son humilité ; l'homme qui, à cause de la petite idée qu'il se faisait de lui-même, avait résisté pendant douze ans à la vocation missionnaire, devait être humble. Son humilité, disons-le, avait sa raison d'être ; il n'était doué d'aucun de ces dons qui font que l'homme perce et fait son chemin dans la vie de manière à attirer l'attention des hommes, mais dès que sa détermination eut été prise, deux choses lui sont venues en aide pour faire de lui un missionnaire digne de ce nom : Sa foi inébranlable dans la Parole révélée, et l'attachement consciencieux à l'accomplissement de sa tâche, quelle qu'elle fût, sans se préoccuper de l'opinion des hommes. C'est ainsi qu'avec des dons ordinaires, il est parvenu à faire une œuvre utile et qui rend témoignage à sa grande fidélité. Je l'ai visité dans un moment où l'avenir de la tribu était bien sombre; je fus frappé alors du calme avec lequel il me dit ces paroles : « Frère, notre œuvre n'est pas encore finie au Les-

souto ; la vérité y est encore enseignée et c'est pour moi une raison de croire que le chandelier ne sera pas ôté de ce pays. »

Sa piété avait un caractère enjoué, mais toujours sérieux ; il ignorait ce qu'on appelle la plaisanterie. Sa débonnaireté n'excluait pas la fermeté ; quand il croyait avoir raison, il montrait qu'il était un digne fils de l'Alsace, il tenait bon. Il ne manquait pas d'originalité dans sa manière de concevoir les choses ; mais content de mettre à exécution ses propres idées, il ne les imposait à personne.

Sa cordialité était grande, et nul plus que lui ne jouissait des douceurs de la communion fraternelle.

Les dernières années de sa vie ont été généreusement dépensées au service de son Maître. Depuis la transformation de la station de Béthulie en annexe, c'est lui qui en avait été chargé, de même que de Smithfield. Il visitait une fois, deux fois l'an ces postes importants, éloignés de Mabôlela d'une semaine de marche en wagon à bœufs. Depuis près de dix ans il avait une autre annexe dans la petite ville de Ventersburg. La connaissance du hollandais l'aidait beaucoup dans l'accomplissement de sa tâche, Mabôlela se trouvant enclavé dans l'État libre de l'Orange depuis 1869.

La maladie qui devait enlever ce frère à sa famille et à son troupeau fut contractée pendant une visite à Béthulie et à Smithfield ; elle fut aggravée par de vives préoccupations de cœur. Il s'est endormi en paix, après avoir béni chacun de ses enfants et petits-enfants.

Si la mort des ouvriers en terre païenne afflige les amis de l'œuvre des missions, qui savent combien ils seront difficilement remplacés, le départ de nouveaux missionnaires les réjouit et les encourage. Le 18 décembre 1884 eut lieu au temple de l'Oratoire, à Paris, une triple consécration : deux de ces ouvriers étaient destinés au Sénégal, le troi-

sième au Lessouto. Nommons-les : c'étaient MM. J. Morin, Ernest Mabille et H. Bertschy. M. Jean Morin avait fait déjà un stage de six mois dans la mission du Sénégal. Il achevait ses études de médecine et devait repartir pour Saint-Louis dans le courant de janvier. Il devait être accompagné au Sénégal par M. Ernest Mabille, fils du missionnaire de ce nom et petit-fils de M. Casalis. M. E. Mabille était seulement prêté à la mission du Sénégal ; il devait, après un an, revenir en France et reprendre le chemin du Lessouto, son pays natal. M. Bertschy était destiné à renforcer notre mission au sud de l'Afrique ; il quitta la France le mercredi 28 avril suivant.

La question du départ de ces trois ouvriers devait être suivie d'une décision du comité d'une non moins grande importance : celle de la réouverture des cours à la maison des Missions. On sait que lors du départ de M. Bœgner pour l'Afrique, des arrangements provisoires avaient été pris pour assurer, pendant son absence, la continuation des études des élèves missionnaires, alors en petit nombre. Ils furent placés la plupart à Neuchâtel, dans la maison de M. P. de Coulon. C'est là aussi qu'ils restèrent après le retour du directeur, chargé par le comité de visiter les Églises de langue française et de les entretenir de son voyage au Lessouto.

Cette œuvre achevée, il fallait nécessairement revenir à l'ancien ordre de choses. Pour s'y soustraire, il eût fallu décider que la maison des Missions cesserait désormais d'être un institut formant les missionnaires des Églises de France, pour n'être plus qu'une simple agence, ce qui eût entravé le recrutement de notre personnel missionnaire. Aussi le comité, après de sérieuses délibérations, s'est-il prononcé à l'unanimité pour le maintien du caractère traditionnel de la maison des Missions ; il fixa du même coup l'époque de la réouverture des cours. Le comité décida en

même temps que M. H. Krüger, que l'état de sa santé empêchait de retourner en Afrique, viendrait en aide à M. Bœgner, à titre de professeur, et serait chargé d'une partie des cours à donner aux élèves missionnaires.

La réouverture des cours à la maison des Missions revêtit un caractère de grande solennité. C'était pour M. Bœgner comme une prise de possession de la charge de directeur, bien qu'il en eût déjà exercé les fonctions avant son départ pour l'Afrique. Appelé d'abord comme sous-directeur, il était passé sans transition aux fonctions de directeur de la maison des Missions. Il n'y avait pas eu d'installation proprement dite, et M. Bœgner semblait l'avoir regretté. La réouverture des cours fut donc une circonstance toute naturelle pour l'installation du nouveau directeur dans ses importantes fonctions.

La mort de M. Keck devait apporter un changement dans la position de plusieurs de nos ouvriers au Lessouto. La station de Mabôlela, nous l'avons déjà dit, avait été fondée en faveur de Mopéli, un frère de Moshesh, en 1858; onze ans plus tard, à la suite de troubles politiques, Mabôlela fut enclavé dans l'État libre et Mopéli alla s'établir dans le haut Lessouto. Il ne resta à Mabôlela qu'une population peu nombreuse, dont les hommes, pendant la semaine, travaillaient chez les fermiers des environs. Le reste de la population se recrutait de Bassoutos en quête de travail chez les Boërs. L'État libre, en s'emparant de tout le pays situé sur la rive droite du Calédon, avait reconnu nos droits; nous étions donc devenus les propriétaires de la station et d'une certaine quantité de terrain bien insuffisante pour la culture et le pâturage des animaux. Cette situation créait des charges nouvelles pour le missionnaire et surtout beaucoup d'ennuis journaliers. L'avis de la conférence fut alors de vendre Mabôlela et de placer ailleurs son missionnaire.

L'âge déjà avancé de M. Keck porta la conférence à maintenir ce poste, et d'autant plus que notre excellent frère avait consenti à se charger de différentes œuvres en dehors de Mabôlela même. A la mort de M. Keck, la question de Mabôlela se posa de nouveau, mais ne fut pas résolue. Elle ne pouvait pas l'être quelques semaines seulement après la mort de son fondateur; aussi, au nombre des résolutions prises par la conférence, nous trouvons celle-ci : « M. Daniel Keck fils, ayant donné sa démission du poste de Thaba-Bossiou, a été placé pour *deux ans* à Mabôlela, en attendant qu'une résolution définitive soit prise au sujet de cette dernière station. »

En temps de paix, les relations de voisinage sont assez difficiles, mais encore sont-elles possibles quand on a affaire à un homme pacifique comme l'était M. Keck père ; mais en temps de guerre avec l'État libre, la position du missionnaire et de son troupeau est intenable. Les Bassoutos doivent prendre les armes et se battre contre leurs frères, et le missionnaire doit participer aux frais de la guerre, prêter son wagon, ses bœufs, ses chevaux. La neutralité est impossible.

Il faudra donc qu'un jour ou l'autre, la question de Mabôlela soit résolue, comme l'ont été celles de Béthulie, de Carmel et d'Hébron.

Mentionnons quelques autres décisions prises par la conférence, dans le but de consolider les églises et de leur donner plus de cohésion, et d'assurer à l'activité missionnaire une marche plus uniforme. « 1° C'est d'abord un projet de liturgie qui a été soumis à la conférence, et qui restera à l'étude pour être modifié et complété jusqu'à l'année prochaine. 2° La conférence se propose d'amender, à l'usage des catéchumènes, les catéchismes historique et doctrinal qu'elle possède déjà et qui, sous certains rapports, lui semblent susceptibles d'être modifiés. 3° C'est ensuite un

travail de M. Mabille sur la revision des règlements disciplinaires, destiné à donner à la pratique des missionnaires un caractère plus uniforme et à adapter la discipline ecclésiastique aux besoins du moment actuel. 4° Enfin la conférence a adopté un système de visites ou d'inspections de nos églises. En vertu de ce système, chaque église serait visitée tous les deux ans par deux missionnaires nommés par la conférence, visite qui aurait pour objet : l'inspection des bâtiments appartenant à la société, celle des registres de l'église, de l'état des collectes, de la situation morale et religieuse du troupeau et éventuellement celle de l'état des écoles, etc., etc. ; en général, tout ce qui se rattache à l'existence d'une église. »

La mission au Lessouto, dans sa première période, n'avait qu'à pourvoir d'ouvriers les postes nouveaux, à mesure qu'ils se fondaient ; on n'avait alors à compter ni avec la mort, ni avec le déclin des forces, qui impose au missionnaire le plus dur des sacrifices, celui d'abandonner un champ de travail dans lequel il eut aimé mourir. Dans la période où nous sommes, les vides se succèdent et parmi ceux que la mort épargne, il en est qui doivent prendre leur retraite. C'est ainsi qu'à la conférence qui eut lieu à Mabôlela, peu après la mort de M. Keck, l'un des vétérans de la mission, M. Mæder fut dans la nécessité de faire valoir ses drois à la retraite et de remettre à la conférence, pour qu'elle pourvoie à son remplacement, la station de Siloé. Voici en quels termes la conférence parle du départ prochain de M. Mæder :

« C'est avec de bien vifs regrets que nous le voyons partir après un demi-siècle d'une fidèle activité, et que nous renonçons aux nombreux services qu'il nous avait toujours si généreusement rendus ; mais après avoir porté pendant tant d'années le faix du jour, il a certes le droit de passer dans le repos, les années que Dieu voudra bien

encore lui accorder. M. Mæder a connu au Lessouto, les bons et les mauvais jours, et a traversé toutes les guerres qui l'ont dévasté. Il était parmi nous le représentant d'une époque disparue et d'une génération qui s'en va.....»

Nous avons déjà traité la question des écoles; nous avons constaté l'état de gêne dans lequel se trouvait la conférence par suite de la diminution des collectes faites dans les églises du Lessouto; diminution qui s'explique d'une part, par une année de disette, d'autre part par la diminution des secours accordés précédemment par l'administration; et enfin, par une année d'abondance telle, que les céréales n'avaient aucun prix sur le marché. Le rapport de la conférence au Comité s'exprime ainsi :

..... Ces difficultés financières ont naturellement influé sur l'œuvre même de l'évangélisation, puisque le montant des collectes n'a pu être affecté uniquement au paiement des évangélistes ou à la construction des bâtiments d'annexes, mais qu'il a dû être en partie employé à parfaire le salaire de nos maîtres d'école. Cette situation est d'autant plus pénible, *que le Comité laisse entièrement à notre charge les frais de l'évangélisation.* Si elle se prolonge, il faudra un jour ou l'autre abandonner un certain nombre d'annexes ou d'écoles, ce qui serait une véritable catastrophe.....»

Dans l'œuvre de l'évangélisation du monde, le cri que doivent toujours pousser ceux qui la dirigent est celui-ci : En avant! Le moindre recul a des conséquences déplorables.

En dépit de la guerre des fusils et de ses conséquences funestes, en dépit d'une grande recrudescence de mœurs païennes, d'un amoindrissement de vie religieuse, d'une grande gêne dans nos finances, l'œuvre au Lessouto avait fait un pas en avant. A la conférence de Mabôlela, la statistique annuelle accuse, en dépit d'une assez forte émigra-

tion, une augmentation de plus de 500 communiants. Ce chiffre serait sans doute un peu élevé, s'il eut été possible de faire une statistique plus exacte de nos stations du district de Matatièle où le courant d'émigration amène chaque mois de nouvelles recrues. Le nombre des catéchumènes s'est également élevé dans une proportion plus forte encore ; c'est là le fait le plus réjouissant, puisque, ce sont en réalité les catéchumènes qui constituent le véritable gain de l'année. « Nous avons le sentiment, disent les membres de la conférence que, quelque lentement que ce soit, notre œuvre avance pourtant; si, par leur nature même, les meilleurs résultats ne peuvent être constatés officiellement, nous sommes assurés qu'ils sont là sous nos yeux. Les sacrifices pécuniaires que nombre d'évangélistes et de maîtres d'école ont consenti à s'imposer, sont un signe, parmi bien d'autres, que l'Évangile produit dans nos troupeaux, ses fruits de dévouement. »

A l'origine de la mission, et pendant une vingtaine d'années, notre champ de travail occupa de vastes étendues de pays sur les deux rives du Calédon; les empiétements des colons hollandais refoulèrent peu à peu les Bassoutos sur la rive gauche de cette rivière et dès lors les indigènes se trouvèrent resserrés entre la rivière susmentionnée et la chaîne des Maloutis. On vit alors, chaque année, des habitants de la plaine se rapprocher des montagnes, et venir occuper des vallées autrefois réservées aux pacages printaniers. Le pays de Matatièle que Moshesh reçut en présent d'un chef cafre nommé Fakou, fut bientôt envahi par de nombreux Bassoutos qui se trouvaient à l'étroit dans la plaine. Deux stations et plusieurs annexes furent fondées sur ce versant oriental des Maloutis. Cette portion de pays fut surtout habitée par des gens ayant appartenu à plusieurs de nos stations missionnaires qui durent être abandonnées.

Mais entre le Lessouto et Matatièle se trouvent des vallées qui, jusqu'à ces derniers temps étaient restées ignorées des missionnaires. De hardis chasseurs de chamois et des Bushmen qui ont disparu connaissaient seuls ces vallées, et l'opinion générale était qu'elles étaient trop froides, pour être jamais habitées par les hommes. Elles sont, du reste, presque inaccessibles et ce n'est qu'à pied et au prix de nombreuses fatigues qu'on peut y parvenir.

C'est vers ces vallées, qu'on croyait inhabitables, que le courant de l'émigration s'est dirigé dans ces derniers temps; ce sont des païens surtout qui forment le gros de cette émigration et qui, tout en cherchant un abri sûr contre leurs mortels ennemis, semblent vouloir échapper du même coup à toute influence chrétienne et civilisatrice.

Un tel mouvement, quoiqu'il se fit lentement et sans bruit, ne pouvait échapper à l'attention des missionnaires. Une première exploration fut entreprise par MM. Dieterlen, H. Dyke et Jacottet; ces deux derniers remontèrent jusque dans les hautes vallées des Maloutis et en sortirent du côté de l'Océan Indien.

«Ce qui nous a le plus frappé, dit M. Jacottet, c'est la masse de populations qu'on rencontre dans ces hautes vallées. Nous avons pu constater les besoins nouveaux auxquels nous avons à pourvoir, et je ne doute pas qu'au point de vue missionnaire, notre voyage n'ait une réelle importance. Partout où un village peut se nicher, à portée de champs cultivables, on peut être sûr de l'y trouver.....

«C'est surtout la vallée du petit Orange qui m'inspire une vive compassion; on peut difficilement se représenter un endroit aussi séparé du reste du monde. Ce sont des gens de Mogale (un des frères de Moshesh, mort depuis longtemps) qui s'y sont établis depuis douze à quinze ans; ils ne savent rien de la mission et du christianisme, et le paganisme y est sans doute ce qu'il était, il y a cinquante

ans, dans le reste du Lessouto. J'ai peu vu de spectacle qui m'ait aussi douloureusement ému. »

Lorsque M. Jacottet fut placé comme missionnaire à Thaba-Bossiou, il se souvint de ce premier voyage d'exploration et de l'état d'abandon dans lequel se trouvaient des populations dont l'évangélisation allait lui incomber. Il ne s'agissait plus d'explorer, mais de placer un évangéliste excellent, que M. Mabille avait mis à sa disposition. On se mit en route, au cœur de l'hiver. La course a duré 8 jours et a parfaitement réussi. « J'avais comme compagnon de voyage, dit M. Jacottot, Yoséfa, évangéliste de Korokoro que M. Mabille avait mis à ma disposition. En chemin, Énéa, autre évangéliste de M. Mabille, établi lui aussi dans les montagnes sur la Makhaleng, s'est joint à nous; sa connaissance détaillée du pays, nous a été très précieuse. Grâce à l'hiver, tout était monotone et décoloré. Le premier jour nous sommes arrivés, en traversant la première chaîne des Maloutis, à Likotopong, la plus haute annexe de M. Mabille sur la Makhaleng. J'ai été agréablement surpris de voir tout ce qu'Énéa a su faire depuis six mois qu'il y est établi. De là, une marche forcée nous a transportés sur le petit Orange, dans un petit village perdu au milieu des précipices, où nous avons tant bien que mal passé la nuit dans une hutte ouverte à tous les vents. Nous avons redescendu le fleuve le lendemain matin, mais par des sentiers à faire frémir même les Alpinistes éprouvés, surtout lorsque c'est à cheval qu'il faut les suivre. Je n'ai jamais vu rien d'aussi totalement sauvage..... C'est comme un tombeau et je me faisais dans mon cœur, de vifs reproches d'y conduire mon pauvre Yoséfa, sa femme et ses quatre enfants. Je crains que, lui aussi, n'ait été désappointé; il n'est que plus beau de sa part de persévérer dans le sacrifice, car c'en est un grand, certes. »

Le site choisi pour devenir une annexe est le village

d'un chef appelé Moshiba. Il a maintes fois exprimé le désir d'avoir un évangéliste et nous sommes en droit d'espérer qu'il fera un bon accueil à Yoséfa. »

On peut voir par le récit que nous venons de faire de l'excursion de M. Jacottet dans les Maloutis, que l'âge héroïque de la Mission s'ouvre de nouveau dans notre vieux Lessouto.

Pour compléter ce que nous venons d'écrire sur l'évangélisation des Maloutis, nous dirons que la conférence a autorisé M. Irénée Cochet à déplacer la station qu'il a été appelé à desservir à Matatièle et à la rapprocher des montagnes. Ce qui a porté la conférence à prendre cette décision, c'est qu'une partie des habitants de Matatièle en ont été chassés, pour avoir pris les armes contre le gouvernement anglais, et se sont réfugiés dans les montagnes. Ce nouveau Matatièle a reçu le nom de Mafoubé.

Entre cette nouvelle station et une annexe avancée de Masitissi, celle dont nous avons déjà parlé dans un chapitre précédent, se trouve un espace immense, et c'est là que M. Bertschy, l'un des missionnaires récemment arrivés en Afrique, va fonder une station. C'est un champ absolument nouveau que Dieu nous donne à cultiver.

Les lecteurs du *Journal des Missions* ont souvent entendu parler des ravages faits par l'eau-de-vie dans le Lessouto.

Déjà en 1845, Moshesh prévoyant le mal que ce poison ferait à son peuple, en prohiba l'introduction dans son pays. Moshesh s'autorisait alors de l'exemple des grands chefs de la tribu qui, comme lui, n'avaient jamais bu, même de bière indigène, pour engager son peuple à n'y pas toucher. Cette prohibition fut imprimée et répandue à profusion.

En 1848 et les années suivantes, Moshesh et ses fils eurent de nombreux rapports avec des employés du gouvernement anglais et des officiers de l'armée à Bloomfontein, et ces derniers n'ont jamais manqué une occasion de

faire boire nos jeunes chefs. Cet exemple leur fut funeste. J'ai visité le cimetière de Bloomfontein et j'ai été extraordinairement frappé du grand nombre d'officiers de tous âges et de tous rangs déjà couchés dans la poudre des morts, victimes de l'alcoolisme !

La loi de Moshesh contre les boissons était donc plus ou moins violée par ceux qui auraient dû la faire observer.

Cependant, ce n'est que plus tard et pendant la guerre de 1865-1866 que l'eau-de-vie devint un danger pour le pays. Aussi, les missionnaires et quelques fils de Moshesh, pénétrés du danger qui menaçait la tribu, firent-ils des efforts pour obtenir de Sir Philip Woodhouse, chargé d'établir le protectorat, que la loi de Moshesh, publiée en 1845, fût proclamée de nouveau. Nous obtînmes cela du gouvernement, mais ce ne fut pas sans difficulté. C'était porter une atteinte grave à la liberté du commerce, et chez les Anglais cette liberté prime tout.

Rendons cette justice aux différents magistrats qui, depuis 1869 jusqu'en 1880, ont tour à tour représenté le protectorat anglais : ils ont tous, plus ou moins, fait des efforts pour entraver la vente de l'eau-de-vie. A la fin, ils se sont bien départis de leur rigueur, et ces magistrats, devenus complaisants, accordaient volontiers des permis aux chefs pour l'achat d'une ou de plusieurs bouteilles de cette abominable boisson. Ajoutons que l'usage même de l'eau-de-vie était considéré comme une infraction aux lois de l'Église. Quand la guerre des fusils éclata, ce fut comme un débordement. Et d'abord, dans le camp des loyaux, cette infâme liqueur, où la nicotine entrait pour une bonne part, coulait à flot. Les rebelles n'en manquaient pas non plus. Toutes les fermes se trouvant sur la rive droite du Calédon devinrent des cantines. Ce n'était pas assez : on en voyait ici et là dans les limites du Lessouto, et un jour, à ma grande stupéfaction, je vis en face de ma station, à

un kilomètre à peine, une de ces abominables cantines où nos pauvres Bassoutos allaient acheter ce breuvage pernicieux.

La vie des camps ne tarda pas à exercer son influence délétère sur nos pauvres chrétiens bassoutos; on se persuada que l'usage de liqueurs fortes était nécessaire pour des hommes qui avaient à supporter la rigueur des nuits froides et pluvieuses. — De l'usage à l'excès il n'y a qu'un pas.

Jusqu'ici chaque missionnaire avait lutté à part pour arrêter dans sa marche un fléau si menaçant. A Morija, on fonda une société de tempérance dans laquelle pouvaient entrer chrétiens et païens sans distinction. Mais la nécessité d'une action commune se faisait sentir. La commission exécutive de la conférence réunie à Morija résolut d'adresser aux chefs une lettre d'avertissement, pour ouvrir leurs yeux sur les dangers que ce fléau faisait courir à la tribu, et pour les supplier d'agir en conséquence. Cette lettre fut imprimée et présentée par les missionnaires, accompagnés des membres de leurs consistoires, à leurs chefs respectifs.

De l'excès du mal devait sortir le remède.

Un chef, nommé Mapéshoané, étant mort des suites de la boisson, quelques individus, entr'autres un frère du défunt, furent accusés de l'avoir fait périr par leurs maléfices. Sans leur donner occasion de se justifier, le chef du district, Lephoko, les fit mettre à mort.

Il fallait revenir en arrière, rompre avec le mal, ou s'attendre aux plus grands malheurs.

C'est alors que, sous l'action de plans combinés, bénis de Dieu, le mal fut arrêté dans sa marche ascendante. Nous avons vu les efforts tentés par les missionnaires, efforts appuyés par d'ardentes prières dans l'église et au foyer d'un grand nombre de fidèles. A peine la lettre aux chefs

était-elle en circulation, que Lérotholi, le fils du grand chef Letsié, fit un rêve qui le remplit d'épouvante. Il vit en songe le Lessouto complètement habité par les blancs et il entendit une voix qui lui disait : «Voilà l'œuvre de l'eau-de-vie.» A son réveil, Lérotholi envoya des messagers à son père et à ses frères, pour les supplier d'arrêter cet abominable trafic.

De son côté, Mopéli, un frère de Moshesh, celui peut-être qui lui ressemble le plus par l'aménité de son caractère, parcourait en tous sens le Lessouto ; il prêchait à tous une croisade contre les boissons enivrantes, et sa voix, jointe à celle des missionnaires, à celle de Dieu parlant dans un songe, eut pour effet d'ouvrir les yeux aux grands chefs, qui, d'un commun accord, prirent la résolution de ne plus boire et d'arrêter la vente des boissons dans leur pays. Des Boërs pris en contravention furent condamnés à payer de fortes amendes. L'un d'eux dut payer la somme de 1500 fr.

Telle fut la fin d'une crise qui inspira de bien vives inquiétudes aux missionnaires.

Ce serait ne pas connaître le cœur humain, surtout celui de chefs païens, que d'attendre d'eux qu'ils persévèrent jusqu'à la fin dans cette bonne voie. Cependant, la mesure prise par eux a été sérieuse, elle a produit son effet, et si l'eau-de-vie pénètre encore au Lessouto, c'est en cachette : l'opinion publique lui a fait son procès.

Plusieurs mois après, M. Mabille écrivait ce qui suit :

«En réponse aux prières de ses enfants, le Seigneur a permis que la lettre de la conférence aux chefs et celle de Letsié à son peuple eussent une influence à laquelle nous ne nous attendions nullement. Quelle petite foi que la nôtre ! Les débitants d'eau-de-vie ont été chassés ; ceux des Boërs qui en importaient ont été mis à l'amende. Depuis lors les affaires du pays vont décidément mieux.»

Avant de terminer ce chapitre, nous devons accorder à plusieurs familles d'entre nos missionnaires une marque de chrétienne sympathie pour les pertes douloureuses qu'elles ont faites dans le courant de l'année 1885. C'est d'abord Joseph Cochet, jeune homme de 14 ans, qui est mort presque subitement d'un mal de gorge, au moment où on le croyait entré en convalescence. Ses derniers moments ont été très édifiants et ont montré que Joseph Cochet savait qu'il avait un Sauveur.

C'est ensuite une jeune enfant, âgée de huit mois à peine, Christine Dieterlen, rapidement emportée à la tendre affection de ses parents.

C'est enfin Émile Kohler, âgé seulement de quelques mois.

Le premier repose auprès des restes mortels de son vénéré père et du fidèle Gossellin à Béthesda ; la seconde près de la tombe du vénérable Samuel Rolland, à Hermon ; le troisième, à l'ombre d'un saule pleureur dans le jardin de la station de Cana.

Après avoir passé un an au Sénégal, M. E. Mabille est rentré en France et peu après s'est embarqué pour le sud de l'Afrique avec sa jeune compagne.

CHAPITRE XX

Moletsane; sa mort. — Ce qu'en dit *La petite lumière du Lessouto.* — École de théologie de Morija; le pastorat indigène. — Pitso national. — Massoupa y assiste. — Le résident anglais est anobli par la reine. — Le déficit est éteint. — La société est dotée d'une maison des missions. — Moyen dont Dieu s'est servi pour atteindre ce but. — M. Casalis, directeur honoraire de la maison des missions, est nommé chevalier de la légion d'honneur. — M. P. Germond retourne en Afrique. — Emploi de son temps pendant son séjour en Europe. — Maladie de M. Marzolff. — M. Germond reprend possession de Thabana-Moréna. — M. Marzolf est placé à Béthesda. — La station de Matatièle transférée à Mafoubé. — M. Berthschy, fonde Sébapala. — M. E. Mabille celle de Makeneng. — Mort de Lepoko. — Mort de M. Pfrimmer. — Mort de M. Lauga. — Mort de M. Mæder. — Un dernier mot sur M. Bisseux et l'œuvre qu'il a fondée dans les environs du Cap.

La fin de l'année 1885 vit disparaître de ce monde un homme qui a joué un grand rôle politique au sein des tribus que la Société de Paris a eu pour mission d'évangéliser au sud de l'Afrique : nous voulons parler de Moletsane, le chef suprême des Bataungs, décédé à Siloé dans un âge très avancé. Pendant près de 30 ans, il avait eu pour son missionnaire, à Mékuatling, M. Daumas; après la perte de son pays, Moletsane vint se fixer à Siloé, station alors desservie par M. Mæder, et c'est là, qu'en 1870, il fut appelé à la connaissance du Seigneur. L'année suivante, il était reçu dans l'église à Thabana-Moréna par M. P. Germond.

Nous avons, dans le cours de cet ouvrage, parlé longuement de cet homme; refaire l'histoire de sa vie et de sa conversion serait une répétition inutile. Bornons-nous à

quelques citations empruntées à *La petite Lumière du Lessouto* sur les derniers moments de sa vie et l'appréciation faite par ce journal de son caractère chrétien :

« Depuis quelque temps, Moletsane s'était fort affaibli, il avait beaucoup de peine à marcher; chacun croyait que sa fin approchait. Le 1er octobre, il comprit lui aussi, que le Seigneur allait venir le chercher. Il rassembla tous ses enfants pour leur faire ses adieux. Il leur dit: « Je vous laisse comme loi, de vous aimer les uns les autres; la haine gâte entièrement la vie de l'homme, tandis que l'amour la rend heureuse. » Parlant à ses fils, il les exhorta à ne pas se disputer. « Soyez comme un faisceau bien lié, que rien ne peut rompre. » Après cela, il parla de sa foi; il assura que, puisque le Seigneur avait pensé le prendre à Lui, il n'y avait dans son cœur, qu'une paix toute blanche. Le lendemain, il s'endormit doucement; il avait mis sa confiance en Jésus. »

L'auteur de l'article ajoute: « En pensant à la mort de Moletsane, nous pouvons répéter ces paroles que David prononça à la mort d'Abner: « Sachez qu'aujourd'hui, un grand homme est tombé en Israël, II Sam. 38. »

« Moletsane fut un grand homme de toute manière: par ses années, car il avait plus de cent ans; par son autorité, car il a gouverné un grand peuple; par sa bravoure, car il a été un grand guerrier; par sa famille, car il a eu de très nombreux enfants. En 1877, il en avait 111, sans compter ceux qui étaient morts.

« Mais ce qui montre surtout que c'était un brave, c'est qu'il a su se donner à Dieu, par une repentance sincère, renonçant à tout ce qui est mal dans ce monde. A son baptême, il avait rendu un grand témoignage au pouvoir de la vérité en se séparant de ses 22 femmes. Il a vécu depuis lors, avec une seule, Sara, qui maintenant est accablée de douleur.

« On peut dire, qu'un chef qui se convertit, est un vrai brave. Plusieurs chefs ont essayé de le faire, au Lessouto; mais presque tous sont retournés au paganisme, et à ses pratiques. Moletsane, lui, a combattu ce combat et il en est sorti victorieux par le secours du Seigneur. Ce n'était pas un chrétien instruit, il n'a jamais pu prier à haute voix en public, mais il a laissé pour d'autres chefs, un grand exemple: il leur a montré qu'un chef, en se convertissant, n'abandonne pas son peuple et n'affaiblit pas son autorité. . . . . »

Le retour de M. Krüger en France avait laissé la classe théologique de Morija sans directeur. M. Jacottet, pendant le stage qu'il fit à Morija, voulut bien se charger de donner des leçons aux quelques élèves qui composaient cette classe. Mais ce n'était que temporaire.

Ce temporaire, lui-même, prit fin à la nomination de M. Jacottet au poste de Thaba-Bossiou ; il fallait ou fermer cette école, ou lui trouver un directeur.

La conférence s'est rencontrée avec le Comité pour penser qu'il convenait d'appeler à ces fonctions difficiles, un homme qui joignit à une solide instruction théologique, l'expérience de la vie missionnaire et la connaissance approfondie de la langue et du caractère des Bassoutos. M. Dieterlen, possédant ces divers titres, a été choisi à l'unanimité.

Le pastorat indigène semble être, et est en réalité le couronnement de toute œuvre missionnaire. C'est vers ce but qu'il faut tendre et que tendent en effet toutes les sociétés chrétiennes qui travaillent en pays païen. Ce ne sont pas seulement les missionnaires, qui aspirent à la réalisation de cet idéal; les Églises qui les ont envoyés, les poussent dans cette voie d'une façon telle qu'on sent qu'il se mêle à la réalisation d'un tel désir, une certaine impatience. Cette impatience ou ce semblant d'impatience se

conçoit, on voudrait en avoir fini de ce côté-là, afin de pouvoir pousser ses efforts vers un autre côté ; on se berce de l'idée que l'autonomie est une conséquence rigoureuse du pastorat indigène, et on désire y arriver le plus tôt possible.

Je ne crains pas de dire, que, nulle Société de mission travaillant dans le sud de l'Afrique, ne se trouve dans une situation aussi favorable que nous pour la solution de cette grande question; et nous sommes peut-être la seule, qui n'ait pas encore d'indigènes consacrés! A quoi cela tient-il? Peut-être avons-nous, mieux que d'autres, vu clair dans cette question, et ce n'est pas sans quelque hésitation que nos missionnaires l'ont attaquée de front.

Deux méthodes peuvent être employées pour la réalisation de ce grand *desiderata*: Imposer les mains à des évangélistes éprouvés, dont la conduite et les dons naturels inspirent une assez grande confiance aux missionnaires; ou bien recueillir dans un établissement des hommes bien qualifiés, auxquels on fera subir une préparation théologique, en rapport avec les besoins des Églises. Ces deux idées sont représentées dans la conférence: quelques-uns veulent un enseignement très approfondi, d'autres se contenteraient de moins. C'est peut-être entre ces deux extrêmes que notre nouveau directeur cherchera sa voie et se frayera un chemin.

Je n'hésite pas à croire que la première de ces méthodes offre plus de garanties que l'autre; vous jouez cartes sur table, vous connaissez votre sujet, vous l'avez éprouvé en maintes circonstances et ses états de service sont une recommandation d'un grand poids aux yeux des indigènes. Vous ne le sortez pas de sa place; vous pourrez, si les circonstances le permettent, augmenter le salaire que l'Église qui l'emploie lui donne, mais aucun changement ne sera intervenu dans sa situation; il aura une plus

grande responsabilité, mais il ne sera tenté en aucune manière de se croire l'égal du pasteur et de songer peut-être à se soustraire à son autorité. La piété, l'âge, des connaissances bibliques et des services rendus, telles seraient à mon avis les conditions requises pour accorder l'imposition des mains à nos futurs pasteurs bassoutos.

La méthode, adoptée par la conférence, ressemble sur plus d'un point à celle que je préconise pour le moment du moins ; les élèves, au nombre de trois, dont deux sont mariés et pères de famille, ne sont plus des jeunes gens ; l'un d'eux, Job, doit avoir passé la quarantaine et depuis plus de vingt ans il est employé dans l'enseignement à Morija. Un autre, un nommé Lételé, de Thaba-Bossiou, quoique plus jeune, a cependant passé la trentaine et depuis dix ans est muni d'un brevet d'instituteur. Le troisième, un fils de Joel, évangéliste chez un fils de Moletsane, est plus jeune. Je ne verrais pas trop d'inconvénient à ce que Job et Lételé, après avoir subi quelques années de préparation, reçussent l'imposition des mains et soient placés à la tête d'une église, pourvu qu'ils n'en sortent pas avec cette idée qu'ayant fait des études spéciales pour le saint ministère, ils ont droit aux mêmes émoluments que les missionnaires venus d'Europe.

Et pourquoi pas?

Le voici. Le missionnaire est salarié par les Églises qui l'ont envoyé ; les futurs pasteurs suivront la même règle et devront être salariés par l'Église qui les emploiera. Si un pasteur indigène devait être entretenu par les Églises d'Europe, ce serait non un progrès, mais un recul qui créerait vite à la Société de grands embarras. Or quelle est l'Église au Lessouto qui aurait le dos assez fort pour porter une telle charge? Qu'on ne dise pas : Nos sujets seront assez pieux, assez dévoués pour se contenter de modiques salaires : je n'y crois pas, et nous ne sommes pas

autorisés à le croire. Nous l'avons bien vu pour nos instituteurs brevetés : il leur a fallu des salaires beaucoup plus élevés que ceux accordés à des non-brevetés.

Où se recruteront les élèves de cette école de théologie? Parmi nos ouvriers déjà à l'œuvre? Tant mieux. Mais y en a-t-il beaucoup qui soient en mesure de venir s'asseoir sur les bancs de l'école pendant des années? Parmi la génération nouvelle? J'en ai peur.

Quoi qu'il en soit, nous avons à la tête de cette école un homme d'un grand talent, d'une profonde piété, d'un caractère aimable, enjoué : si avec tous ces dons réunis nous n'arrivons pas à faire quelque chose pour la solution de cette importante question, il y aura matière à réfléchir.

Chaque année un Pitso national a lieu au Lessouto à la requête du résident anglais. Dans ces immenses assemblées on discute les questions à l'ordre du jour sur lesquelles les chefs sont appelés à dire leur avis. Depuis plusieurs années l'un des plus grands chefs s'était abstenu d'y venir ; depuis la guerre des fusils, Massoupa avait cessé toute relation amicale avec l'administration anglaise et c'était là un des points noirs qui obscurcissaient l'horizon politique au Lessouto. La patience, le savoir-faire du résident anglais, le major Clarke vinrent à bout de l'obstination insensée de Massoupa, qui depuis plusieurs années faisait bande à part : il assista avec nombre de ses gens au Pitso qui eut lieu sur les bords de la Poutiatsana, dans le courant du mois de mars 1886. Ce retour de Massoupa à la politique inaugurée par son père fut considéré comme un triomphe pacifique du major Clarke, et le gouvernement de la reine récompensa ses loyaux services, en l'anoblissant. Il porte maintenant le titre de Sir Marshall Clarke.

Tous nos missionnaires, sans exception, se sont réjouis de cette distinction. L'homme placé au Lessouto pour représenter le gouvernement britannique est très sympa-

thique aux œuvres entreprises par notre Société, et il favorise de son mieux tout ce qui est favorable à la civilisation. Il s'intéresse d'une façon toute particulière à nos écoles, qu'il visite aussi souvent qu'il le peut.

L'année 1886-1887 restera célèbre dans l'histoire de notre Société des missions, par les grandes choses que l'Éternel a faites en sa faveur. Un déficit pesait sur elle depuis des années; il avait obligé le comité à restreindre ses dépenses dans nos différents champs de missions, *au Lessouto surtout*. Des dons conditionnels ont ouvert la voie et produit un élan généreux et sympathique, dont le résultat final a été l'extinction presque complète de ce déficit, source de bien des angoisses pour ceux qui sont à la tête de l'œuvre. Avant la fin de l'exercice commencé il avait complètement disparu.

La chose est d'autant plus remarquable que l'extinction de ce déficit a marché de pair avec une entreprise grandiose pour notre Protestantisme de langue française; nous voulons parler de l'érection d'une maison des Missions. La Société comptait plus de soixante ans d'existence et comme l'arche de l'alliance au temps des juges, elle n'avait aucun lieu qui lui appartînt en propre. Du boulevard Montparnasse, lieu de son origine, elle avait établi ses tentes dans l'impasse Grammont, devenue plus tard la rue de Berlin; puis, en 1856, alors que M. Casalis revint en France pour rouvrir une maison des Missions fermée depuis huit ans, c'est à Passy, dans la rue Franklin, qu'on parvint à s'établir. On y resta jusqu'après nos grands malheurs et d'un bond on revint au quartier des grandes études, à l'ombre du dôme du Panthéon, au nº 26 de la rue des Fossés-Saint-Jacques!

La réussite d'une œuvre comme la nôtre ne dépend assurément pas du lieu où se trouvent ses archives, son musée, son directeur et ses élèves. C'est du boulevard

Montparnasse que sont partis les Lemue, les Rolland, les Bisseux, les Arbousset, les Casalis et tant d'autres; la rue de Berlin a aussi fourni son contingent de fidèles ouvriers; c'est de la rue Franklin que sont sortis les Coillard et les Mabille, pour ne parler que de ces deux éminents serviteurs de Dieu; et la rue des Fossés-Saint-Jacques, si peu digne d'un établissement missionnaire, n'a-t-elle pas fourni aussi son contingent à nos œuvres du Sénégal, du Zambèse et du Lessouto!

Toutefois, reconnaissons qu'un établissement de ce genre avec sa bibliothèque polyglotte, avec son musée, avec sa collection de portraits de missionnaires, sans parler de la collection de ses journaux, demandait, à l'heure qu'il est, une place qu'aucun des immeubles sus nommés ne pouvait offrir.

Aussi bien, il y a longtemps, bien longtemps que le besoin d'une maison de missions s'est fait sentir. Déjà en 1832, un chrétien dont la fortune se composait d'un modeste revenu de 1200 fr., avait amassé peu à peu une somme de 500 fr. qu'il offrit au comité pour la création d'une maison de missions, à la condition que d'autres amis de notre œuvre se joignissent à lui pour cet objet spécial.

Cet appel resta sans réponse.

Un autre appel adressé par M. Casalis en 1877 et qui fut inséré dans le *Journal des Missions*, n'eut pas plus de succès. Cependant il trouva un certain écho à Thabana-Moréna, où des Bassoutos collectèrent une somme de 500 fr. destinée à la construction d'une maison des missions.

Toutefois, à l'exemple de David qui recueillait des matériaux pour un temple que Salomon, son fils, devait bâtir, le comité recevait de temps à autre des legs facultatifs ou obligatoires à la construction de la maison tant désirée. La somme totale de ces legs s'élevait à 70,000 fr.

C'était beaucoup à coup sûr, mais c'était insuffisant.

Adresser un autre appel en vue de cet objet, eût pu réussir à grossir la somme déjà trouvée, mais on craignait d'aliéner des ressources destinées à la marche générale de l'œuvre et c'est ce qu'on voulait éviter à tout prix.

Cet état de choses aurait pu se prolonger longtemps encore sans une intervention de Dieu, qui choisit et désigna l'homme dont Il devait se servir pour l'accomplissement de cette entreprise : Cet homme, c'est le Dr Gustave Monod.

Ce vieillard, l'honneur du Protestantisme français, a consenti à écrire le touchant récit de la manière dont il avait été conduit à s'occuper de cette grande affaire ; il a donné à sa brochure le titre suivant :

« *Comment la Société des Missions évangéliques de Paris est en voie d'être dotée de la maison qu'elle souhaitait depuis soixante-quatre ans; simple récit par le Dr Gustave Monod.* »

Cette brochure, dont la publication récente nous permet de n'en parler que pour rafraîchir la mémoire de tous ceux qui l'ont lue, nous représente le Dr G. Monod usant de son influence auprès de riches amis chrétiens pour obtenir la réalisation d'un projet si cher à son cœur.

« Grâce à ces amis et à mes propres démarches, par visite et par lettres, nous dit-il, j'avais, au bout de quelques mois, inscrit sur mon carnet de collecteur plus de 100,000 francs. J'avais obtenu des souscriptions de 1000, de 1500, de 3000 et de 5000 francs. Mme Cottier s'était inscrite pour 15,000 fr., et Mme Marracci pour 20,000 fr.

« A ces riches souscriptions sont venues se joindre des offrandes plus modestes, mais qui, aux yeux du Seigneur, ne sont pas moins précieuses. Une vénérable chrétienne, vivant du revenu de ses petites économies réalisées pendant ses longues années de service, a donné ce capital (9500 fr.) pour l'érection de la maison, à la charge pour la société de lui en payer le revenu. D'humbles domes-

tiques ont prélevé 5, 10 et même 20 francs sur leurs modestes gages, pour répondre à mon appel. Trois jeunes filles, habitant un village en Alsace, ont donné 55 francs qu'elles ont gagnés en vendant des fraises, des framboises et des pommes de pin récoltées dans la forêt voisine de leur village. Un jeune pasteur appelé par un ami, pasteur d'une église voisine de Paris, à le remplacer pendant une absence prolongée, et pressé par celui-ci d'accepter des honoraires pour le service qu'il lui avait rendu, a prié son ami de donner à la maison des Missions la somme qu'il lui destinait. »

Tel est l'origine, tels sont les développements de cette œuvre de foi qui devait doter notre Société des missions d'un immeuble digne d'elle.

Le 1er juillet 1886 fut donné le premier coup de pioche. Le 28 du même mois eut lieu la pose de la première pierre de cette maison, située au boulevard Arago, 102 ; et le 31 mai de l'année suivante, avait lieu la dédicace de ce nouveau Carmel, où seront préparés pour la carrière des Missions de nombreux serviteurs de Dieu.

Nous ne saurions passer sous silence l'honneur dont fut l'objet M. E. Casalis, ancien missionnaire, directeur honoraire de la maison des Missions, qui, par décret du président de la République du 27 décembre 1885, rendu sur la proposition de M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Voici, d'après les termes mêmes du décret, les titres de M. Casalis à la décoration : « Casalis (Eugène) a contribué, par ses missions, au développement de l'influence française dans l'Afrique australe. — Titres exceptionnels. »

Nous nous associons de cœur aux réflexions suivantes, empruntées à la rédaction du *Journal des missions :* «... Sans doute, les services comme ceux qu'a rendus M. Casalis échappent, par ce qu'ils ont de plus élevé aux hon-

neurs terrestres. Nous n'en sommes pas moins heureux de la récompense accordée au vénéré directeur honoraire de nos missions. Elle montre que, aux yeux de l'État, une œuvre de civilisation chrétienne, parfaitement désintéressée au point de vue politique, sert cependant, à sa manière, la patrie de celui qui l'accomplit. Grâce aux travaux de M. Casalis et de ses compagnons d'œuvre, il y a, dans l'Afrique du Sud, une population considérable, qui ne prononce le nom de la France que pour le bénir et pour qui ce nom est synonyme de bonté, de justice et de charité.

« Est-ce là un résultat qu'un pays comme le nôtre puisse dédaigner ? On le croirait, à entendre certaines appréciations, d'après lesquelles il faudrait condamner comme antipatriotique toute œuvre de mission faite ailleurs qu'à l'ombre de notre drapeau. Le gouvernement n'a pas été de cet avis. Il a jugé, non sans raison, que servir, même loin de nos frontières, la cause de l'humanité, c'est encore honorer et servir la France. »

On n'a pas oublié les circonstances douloureuses qui, au commencement de l'année 1883, obligèrent M. P. Germond, missionnaire à Thabana-Moréna, à quitter l'Afrique. Nous avons raconté l'émouvante réunion d'adieux qui eut lieu en présence de M. et Mme Bœgner, à peine arrivés au Lessouto. Rentré en Europe, M. P. Germond, chargé de veiller à l'instruction de ses enfants, dont la santé de plusieurs donnait de vives inquiétudes, resta d'abord attaché à la Société de Paris ; il sut employer son temps en faisant en Suisse et en France des conférences ayant pour but d'intéresser le public à l'œuvre des Missions. Plus tard, M. Germond accepta temporairement la charge d'une paroisse et pendant deux ans environ il exerça les fonctions de pasteur dans l'Église libre de Morges. C'est de là que, vers la fin de 1886, il repartit pour l'Afrique, accompagné

de ses enfants, et de sa nouvelle épouse, une sœur de Mme Marzolf.

C'est à M. Marzolf que M. P. Germond avait confié sa station en retournant en Europe; l'arrivée de ce dernier au Lessouto coïncida avec une grave maladie du premier. M. Marzolf, pendant l'absence de son prédécesseur, s'était livré, paraît-il, à des travaux excessifs qui avaient altéré sa santé. Cependant, il se crut assez bien pour tenter un voyage à Morija, dans le but de consulter le Dr E. Casalis. Une fois là, il se sentit assez mal pour être obligé de prendre le lit, pendant que M. Ernest Mabille allait en hâte chercher à Thabana-Moréna Mme Marzolf et ses enfants.

L'examen du malade amena la découverte, dans le haut du bras, d'un phlegmon diffus de très grandes proportions. Une opération immédiate fut jugée nécessaire et, le lundi 25 octobre, M. E. Casalis, assisté d'un médecin anglais de Maserou, fit au bras malade trois énormes incisions. La suppuration s'établit et malgré l'extrême faiblesse du malade, on put constater bientôt dans son état une sensible amélioration.

Toutefois, M. Marzolf n'était pas hors de danger, et le mois suivant, M. Casalis écrivait à son sujet ce qui suit: « Après l'opération, j'avais espéré que le mal serait conjuré et que la convalescence s'établirait pour tout de bon. Il n'en a pas été ainsi: deux rechutes graves, l'une surtout causée par l'apparition d'un érysipèle qui a envahi tout le bras, ont remis le malade en grand danger. Ces jours-ci, il est un peu mieux, mais la fièvre ne le quitte pas. Il est admirable de patience et de douceur sur son lit de souffrance: jamais une plainte, un mot de murmure. Sa femme est une héroïne courageuse, ne se laissant jamais abattre en luttant jour et nuit contre la fatigue pour suffire à la tâche. » Et le mois suivant, une nouvelle lettre du Dr Ca-

salis annonçait une sérieuse amélioration dans l'état de M. Marzolf.

Nous savons que l'amélioration constatée a persisté et que si la santé de M. Marzolf exige encore des ménagements, il a pu toutefois se remettre à l'œuvre, non plus à Thabana-Moréna, réoccupé par M. P. Germond, mais à Béthesda, devenu vacant par la nomination, à Hermon, de M. Christol, qui a remplacé M. Dieterlen.

Les circonstances dans lesquelles M. Marzolf prit la direction de Thabana-Moréna, au départ de M. Germond, se ressentaient beaucoup de l'état de désarroi qui prévalait un peu partout après la guerre des fusils ; sa tâche n'en était que plus difficile, et d'autant plus qu'il était appelé à remplacer celui-là même qui avait fondé la station. Dans une lettre au comité, M. Germond parle ainsi de son remplaçant : « M. Marzolf a dû lutter péniblement pendant ces trois dernières années. Je rends hommage à la persévérance dont il a fait preuve. Une chapelle a été bâtie sur l'annexe de Lifateng ; celle de Mogalényane a été reconstruite. Les ressources pécuniaires dont il pouvait disposer étant insuffisantes, il a bravement payé de sa personne, et si bien qu'il y a gagné une maladie qui l'a mis à la porte du tombeau. »

En reprenant le cours de ses occupations, M. Germond put constater bien des brèches faites dans son troupeau, soit par la mort, soit par l'émigration ou la défection. A son départ, la paroisse comptait alors 715 membres de l'Église ; à son retour, il n'en trouva plus que 510 ; son appauvrissement avait enrichi d'autres stations, en particulier Masitissi. Cependant, cette diminution fut pénible quand même ; elle rompait l'équilibre qui avait existé auparavant entre les recettes et les dépenses de son budget et compromettait l'avenir de l'évangélisation du quartier. Jusqu'à son départ pour l'Europe, les Églises réunies de Thabana-Moréna et

de Siloé avaient amplement répondu aux exigences de la situation et payé leurs évangélistes; au retour, la situation était toute changée : les ouvriers employés dans les annexes ne recevaient plus que des acomptes. Ils ne murmuraient pas, mais ils n'étaient pas contents.

Cette situation financière n'était pas particulière à Thabana-Moréna : on en souffrait partout, et à l'heure qu'il est on en souffre encore. Comment explique-t-on ce changement qui s'est opéré dans l'abaissement des collectes depuis cinq ans?

Dans un chapitre précédent, nous avons constaté que l'argent, qui autrefois était presque exclusivement consacré aux évangélistes, était désormais partagé entre eux et les maîtres d'école par suite du retrait des allocations accordées par le gouvernement aux écoles.

Mais cela ne suffit pas à expliquer la pénurie d'argent qui existe actuellement au Lessouto.

M. P. Germond parle de l'appauvrissement du sol, de l'augmentation de la population, de l'élève du bétail, qui donne plus de peine que de profit, etc. Je ne nie pas que ces causes réunies n'entrent pour leur part dans l'appauvrissement actuel du Lessouto, mais, seules, elles ne l'expliquent pas.

Lorsque la guerre des fusils éclata, les Bassoutos avaient le monopole du grain; les produits du sol alimentaient en partie les marchés aux mines de diamants : le sorgho, le maïs et le froment obtenaient alors des prix rémunérateurs. Pendant qu'on se battait au Lessouto, la terre restait en friche, en partie du moins; les besoins du marché ne trouvant plus satisfaction de ce côté-là, on se tourna d'un autre, et l'Amérique, dont les produits pèsent si lourdement sur nos marchés d'Europe, l'Amérique s'est trouvée là pour recueillir des avantages dont les Bassoutos avaient joui jusque-là. Ce qui a beaucoup contribué à la réussite des

Américains, c'est la construction d'un chemin de fer qui relie la côte aux mines de diamants.

Comment lutter contre de tels éléments?

Pour être juste, nous devons ajouter que les Bassoutos ne sont pas les seuls à souffrir. Dans la dernière conférence qui eut lieu à Cana, les missionnaires ont constaté que c'est l'Afrique du Sud tout entière qui se trouve dans une situation financière très critique. Il faut donc prendre son mal en patience, attendre que les grains et le bétail reprennent un peu de leur valeur première, et surtout profiter des malheurs présents pour être plus sages à l'avenir.

Disons-le : Au jour de la prospérité, les chrétiens bassoutos se sont créé beaucoup de besoins douteux; l'amour de la toilette en particulier absorbait beaucoup d'argent. Si l'épreuve actuelle avait pour résultat final d'amener plus de simplicité dans la manière de vivre et de se vêtir, on aurait encore bien sujet de bénir Dieu, qui l'a permise.

Nous avons à enregistrer la fondation de trois stations missionnaires, dont deux au delà des montagnes. A vrai dire, l'une d'elles, Mafoubé, est le nom nouveau d'une ancienne station. Les habitants de Matatiéle ayant été expulsés de leur territoire, M. Irénée Cochet, devenu le missionnaire de ce quartier-là, a cru devoir suivre Makuai non loin des vallées profondes de l'Orange. La station nouvelle a gardé son nom indigène de Mafoubé. Le pays est nouveau, mais les populations qui l'habitent ont toutes plus ou moins entendu parler de l'Évangile. A Mafoubé même il y a des services réguliers, et en certaines circonstances on a rassemblé de nombreux auditoires de païens. Des conversions s'y sont produites, et chez un chef, nommé Phatela, un bon mouvement semble se produire.

Toutefois, la période actuelle est encore celle du travail avec larmes; le paganisme a relevé la tête et ses adhérents ont détourné du droit chemin des âmes indécises. C'est

peut-être de toutes nos paroisses au sud de l'Afrique celle dont l'évangélisation est la plus fatigante. Il ne faut donc pas s'étonner si la santé du missionnaire y a subi un échec.

Sébapala était autrefois une annexe de Masitissi ; elle a été convertie en une station à l'arrivée de M. Bertschy. Ce dernier, après avoir fait un assez long stage chez M. Ellenberger pour apprendre la langue et se mettre au courant de la manière dont se fait l'œuvre au Lessouto, prit possession de ce poste. Il y avait là déjà une petite Église et quelques catéchumènes. Cependant, des païens qui naguère se montraient assez bien disposés, ont cessé de fréquenter le culte. L'abondance des grains, dont ils ne trouvent pas l'écoulement, les a poussés à faire d'énormes quantités de bière, qu'ils partagent dans des festins avec leurs voisins.

Au point de vue matériel, tout est à faire à Sébapala, et M. Bertschy aura là une belle occasion d'exercer ses dons manuels.

Enfin, la troisième station dont nous avons à parler est celle de Makéneng, fondée en faveur de Lérotholi, l'héritier présomptif du pouvoir au Lessouto.

Cette station se trouve dans un milieu saturé par l'évangélisation et presque à égale distance de Morija, d'Hermon et de Siloé. Une impérieuse nécessité a pu seule contraindre la conférence à placer un missionnaire dans un milieu pareil. Si nous avions résisté plus longtemps à donner à Lérotholi un serviteur de Dieu, il se fût adressé à une autre Société, et nous aurions eu la douleur de voir beaucoup de monde se détacher de nous, pour suivre leur chef.

C'est M. Ernest Mabille que la conférence a chargé de fonder la station de Makéneng ; il est provisoirement établi à Maféteng, d'où il surveillera les premiers travaux de la station nouvelle.

Le placement d'un missionnaire chez Lérotholi était depuis longtemps considéré comme l'occupation d'un poste stratégique. Les catholiques et les anglicans ont maintes fois cherché à s'en emparer ; c'eût été comme la présence d'un ennemi au milieu d'une forteresse. Notre mission se trouve donc fortifiée par la présence de M. Ernest Mabille à Makéneng.

Il ne reste plus à pourvoir au Lessouto qu'un quartier d'une importance considérable ; celui de Bouta-Bouté, le pays d'où est sorti Moshesh, et qui est présentement occupé par Joel, son petit-fils et fils du défunt chef de Léribé, Molapo. Une fois ce poste pourvu, et il le sera bientôt, nous aurons entouré le pays tout entier d'une immense ceinture de stations et d'annexes. Les anglicans se sont établis dans le pays de Joel, mais ce sont des Français qu'il réclame ; eux seuls ont fait du bien aux Bassoutos, disait un jour Joel à M. Weitzecker.

Au moment où l'année 1886 allait disparaître, un jeune chef mossouto, Lepoko, fils aîné de Massoupa, disparaissait aussi de la scène agitée de ce monde. Lepoko, alors qu'il n'avait que douze ans à peine, me fut amené un jour par son père, pour que je fasse son instruction. Il était accompagné d'un plus jeune frère d'une autre mère ; l'un et l'autre se distinguèrent à l'école, le dernier par sa rare intelligence, le premier par l'extrême douceur de son caractère. Lorsque Lepoko fut suffisamment dégrossi, on l'envoya à Morija dans l'école normale, où il s'acquit l'affection de tous, maîtres et élèves. Que n'est-il resté là ! A la requête de son père, il fut envoyé à la ville du Cap dans une école du gouvernement. Là encore, Lepoko sut gagner tous les cœurs. Déjà, avant de quitter le Lessouto, il avait manifesté des sentiments sérieux, et la délicatesse eût voulu qu'au Cap on lui eût laissé la liberté de choisir son Église ; mais l'église ritualiste, qui professe un profond

mépris pour tout ce qui est en dehors de ses cadres, trouva commode de le baptiser, comme elle avait déjà fait pour plusieurs fils de Moshesh. Lepoko revint au Lessouto, sous le nom de Wilson ; il faisait partie de l'Église anglicane et, comme tel, se trouvait au-dessus des églises de son propre pays. Au moment où il aurait eu le plus besoin de conseils, Lepoko s'en sevra volontairement. Puis vint le moment de prendre femme ; Lepoko n'était déjà plus cet aimable jeune homme d'autrefois. Bref, il revint au paganisme, s'adonna à la boisson, et récemment, à l'occasion de la mort de Mapéshoane, il fit tuer quatre de ses sujets. Usé, quoique jeune, par la boisson, il devint à son tour la victime de ses nombreux excès.

Cette mort fut un deuil public ; comme fils aîné de Massoupa, il était appelé à le remplacer au pouvoir. Ce qui aggrava l'amertume de cette épreuve, c'est qu'il était le seul garçon qui restât à son père, de sa première femme, c'est-à-dire de la reine. Un plus jeune frère avait trouvé la mort à l'attaque de Masérou, en 1882. Pauvre Massoupa ! Ajoutons que la mère de Lepoko fait partie de l'Église de Thaba-Bossiou depuis plus de quinze ans.

C'est dans les environs de Cana que mourut Lepoko ; mais son père, suivant en cela l'exemple de Moshesh, ordonna que son corps fût enterré à Thaba-Bossiou dans le cimetière où reposent à peu près tous les membres de la famille du défunt roi des Bassoutos.

La cérémonie funèbre eut lieu vers une heure de l'après-midi. Outre M. Kohler, le missionnaire de Cana, qui avait accompagné le corps, il y avait encore MM. Duvoisin, de Bérée, E. Mabille et M. Jacottet, de Thaba-Bossiou. Le résident anglais, sir Marshall Clarke, plusieurs magistrats escortés d'une foule de soldats indigènes, assistaient à cette cérémonie funèbre. Autour de la tombe, il y avait de 4000 à 5000 personnes.

« Quand on s'est mis en route pour aller de la maison de Moshesh jusqu'aux tombes de la famille royale, dit M. Jacottet, on sentait le sol trembler sous ses pas. Les cris de femmes couvrirent un instant tout autre bruit ; ces pleurs hystériques font mal, ils vous pénètrent et vous saisissent malgré vous ; cela vous glace jusqu'à la moelle des os. »

« C'est à M. Kohler que revenait la direction des funérailles ; c'est lui qui fit le discours substantiel, non pas une oraison funèbre, mais un appel décisif et pressant à la conversion et à la repentance, avant qu'il fut trop tard. « J'ajoutai quelques mots adressés tout particulièrement à Massoupa, lui demandant instamment de comprendre et d'accepter les châtiments de l'Éternel et de revenir à Lui, maintenant que tous ses appuis terrestres étaient brisés l'un après l'autre..... »

Plusieurs autres discours furent encore prononcés sur la tombe et la cérémonie se termina par une prière de M. Duvoisin.

J'ai pris à tâche de rendre hommage à la mémoire de tous ceux qui, à des titres divers, ont été employés dans le champ de la Mission du sud de l'Afrique ; ce n'est que justice. Mais quand on a connu et aimé ceux dont on pleure la mort, la tâche devient douce et facile.

Jean-Auguste Pfrimmer, alsacien de naissance, entra à la maison des Missions en novembre 1836 ; c'est donc un des ouvriers de la première heure. Consacré au temple de Sainte-Marie en avril 1839, il quittait l'Europe l'année suivante avec sa femme et un aide-missionnaire, qui promettait plus qu'il n'a donné.

Nous avons raconté avec détail le ministère laborieux de ce vaillant serviteur de Dieu, qui n'a duré que cinq ans ; nul plus que lui n'a connu la souffrance et la peine.

Rappelé en Europe par des circonstances particulières,

il fut pendant trois ans suffragant de M. le pasteur Petit à Reims. En 1852, il accepta la mission de faire une enquête pour le compte de la Société des Missions de Paris, sur la possibilité d'établir une mission en Algérie. Il s'acquitta de cette tâche d'une manière remarquable; son rapport concluait d'ailleurs en conseillant d'attendre encore; ce qui fut fait.

C'est en Algérie, où il a exercé son ministère béni pendant plus de 30 années, que M. Pfrimmer a achevé sa carrière terrestre, le 12 novembre 1886. Il n'a jamais cessé de s'intéresser à l'œuvre des Missions de Paris, et quoique peu fortuné, il le prouvait par ses dons annuels. Sa bonté envers les indigènes était telle, dit-on, que lors de la grande famine qui eut lieu en 1867-68, il reçut le doux surnom de «père des Arabes.»

Nous devons également consigner ici le délogement récent pour un monde meilleur d'un ouvrier humble et modeste qui a pourtant consacré 18 années de sa vie au service de notre Société, dans le sud de l'Afrique ; nous voulons parler de M. Jean Lauga, décédé à Reims, au commencement du mois de septembre 1887.

Parti de Paris à la fin de mai 1835 en compagnie de M. Daumas, il arrivait à la ville du Cap dans les premiers jours du mois d'août, et à Béthulie, où il devait travailler avec M. Pellissier, à titre d'aide-missionnaire, au commencement de janvier 1836.

Avant même d'avoir eu le temps d'apprendre la langue du pays, il se mit avec ardeur à enseigner à lire aux enfants de la nombreuse école de Béthulie.

Quelques années plus tard, il fut appelé à Motito, auprès de M. Lemue, dont l'isolement était très grand. Là, il partagea les travaux de son éminent collègue jusqu'en 1847, époque où l'un et l'autre furent appelés à Carmel pour y fonder une école normale qui ne fonctionna jamais, grâce

à des circonstances dont nous avons déjà parlé. C'est de Carmel que ce frère, pour des raisons particulières, quitta la Mission et rentra en France en 1854. Son départ fut vivement regretté.

Depuis plusieurs années M. Lauga vivait retiré auprès de son fils Henri Lauga, pasteur, et c'est là, que le Seigneur est venu le prendre à Lui à l'âge de 76 ans. On n'a pas oublié, que Jules Lauga, ce missionnaire qui mourut comme foudroyé au Sénégal, était son fils.

Enfin, il nous reste à enregistrer la mort d'un fidèle serviteur de notre mission, M. F. Mæder, qui a succombé aux étreintes d'une cruelle maladie, le 4 du mois de mars 1888, après avoir travaillé pendant un demi-siècle au service de la Société des Missions de Paris. Voici ce qu'écrivait de lui, au lendemain de sa mort, un homme qui l'a bien connu: «..... Nous aimons à constater qu'à l'exemple de M. Gossellin, M. Mæder n'a jamais subi l'influence malsaine de certaines personnes qui croient que, pour bien annoncer l'Évangile, il faut nécessairement être missionnaire consacré. Il aimait le travail manuel et tout ce qu'il faisait était toujours bien fait. Doué d'un tempérament calme, il a su se faire aimer des indigènes qu'il captivait moins par la profondeur de son enseignement, que par son originalité. Le danger l'a toujours trouvé prêt à lui tenir tête; en 1858, il resta à son poste lorsque les Boërs s'emparèrent de Morija et brûlèrent la maison de M. Arbousset. En 1866, il eut à subir en commun avec la plupart des missionnaires français, les douleurs d'un exil prolongé. Il prit du travail dans la colonie pour ne pas accroître les dépenses de la Société. Revenu à Siloé en 1870, il eut, deux ans plus tard, la douleur de perdre sa compagne, qui, depuis près de quinze ans avait eu plusieurs attaques de paralysie. Au jour fixé pour son enterrement, le froid était tellement vif, il pleuvait et neigeait si

fort, qu'aucun des missionnaires invités ne put répondre à son invitation. Il dut faire lui-même le cercueil de la compagne de sa vie, et, sur sa tombe entr'ouverte, présider au service funèbre. »

Ainsi s'en vont les uns après les autres, ces ouvriers de la première heure, laissant à la génération nouvelle l'exemple d'une vie toute consacrée au service de Dieu.

Avant de clore ce chapitre et de présenter mes conclusions sur l'œuvre dont je viens à grands traits de retracer l'histoire, qu'il me soit permis de dire un mot sur la première de nos stations fondées au sud de l'Afrique par M. Bisseux aux environs du Cap. Ce n'est pas par oubli que nous avons laissé s'écouler de longues années sans parler de Wellington et de la vallée du Charron. Cette œuvre, fondée en faveur de pauvres esclaves qui, plus tard, furent affranchis, s'est continuée sans bruit et sans aucune de ces commotions qui, au Lessouto, ont mis dix fois en question notre œuvre missionnaire.

Le 6 du mois de mai 1880, M. Bisseux eut la joie de célébrer le 50e anniversaire de son ministère au sud de l'Afrique. Cette fête fut présidée par plusieurs pasteurs de l'Église réformée hollandaise et par les membres du Consistoire, la plupart descendants d'anciens persécutés de Louis XIV.

Quel est le résultat d'un si long ministère? Il serait bien difficile de le dire; dans le domaine religieux la statistique humaine est toujours en défaut. On ne traduit pas en chiffres le détail d'une vie missionnaire en contact journalier avec de pauvres nègres esclaves et qui, devenus libres, portaient encore les chaînes du péché. Et cependant, à ne regarder que ce qui se voit, quel succès remporté par la prédication de l'Évangile!

Dans ce *coin français*, autrefois défriché par les victimes de la révocation de l'édit de Nantes, s'est formée peu à

peu une église composée d'êtres arrachés à la puissance du mal, et cette église, après cinquante ans d'existence, est assez riche en foi pour payer elle-même son pasteur. Affaibli par l'âge, M. J. Bisseux a été dans la nécessité de prendre un suffragant, sans avoir renoncé pourtant à prêcher encore. Voici ce qu'il écrivait à son vieil ami, M. E. Casalis, à la date du 1er janvier 1882 :

« Cher frère,

« Nous vivons encore par la grâce merveilleuse de Celui qui faisait dire au grand apôtre : « Secouru de Dieu, j'ai subsisté jusqu'à ce jour. » Des milliers sont tombés à notre droite et à notre gauche, et nous, nous sommes encore debout.

« C'est de Wellington que je vous écris. On dirait que les liens qui m'y attachent sont indissolubles. En pourrait-il être autrement puisque j'ai vieilli au milieu de ces âmes que j'ai aimées comme la mienne propre, et qui s'affligent à la seule pensée qu'il faudra nous séparer un jour ? Et puis, comment me reposer complètement, puisqu'il y a encore tant à faire pour leur instruction et leur édification ? J'avais encore quelques forces, et je les ai données.

« A Noël, j'ai reçu dans l'Église vingt-deux catéchumènes. D'autres se sont présentés et désirent que je continue leur instruction religieuse et que je les fasse aussi entrer dans la communion de l'Église. Voilà donc encore pour cette année, de la besogne toute taillée. Avec cela, une prédication chaque dimanche. Mais ce que je fais est très peu de chose en comparaison du zèle que déploie mon collègue, M. Pauw ; aussi je bénirai toujours Dieu de ce qu'il me l'a envoyé ici. Dans la même année que moi, il a reçu quarante néophytes. Toute la congrégation l'aime et l'on fait pour lui et pour le culte, ce que ni vous ni moi n'aurions jamais pu imaginer. Pensez seulement que les

recettes de 1881, tant pour les honoraires que pour les frais du culte, se sont montées à 11,250 fr. Il est vrai qu'il y a eu quelques ventes; mais c'est toujours de l'argent que nos pauvres gens ont fourni. Notre temple que vous connaissez, ne peut plus contenir la foule qui s'y rend le dimanche; aussi M. Pauw se propose-t-il de l'agrandir. Je ne vous ai pas encore dit qu'il a acheté un terrain où sont de bons bâtiments pour demeure presbytérale et écoles et c'est notre population noire qui donne tout cet argent. »

M. Isaac Bisseux conservera tant qu'il vivra des relations avec le comité des Missions de Paris dont il a été, pendant près de soixante ans, le fidèle représentant dans la colonie du Cap; mais, dès maintenant, son œuvre a été confiée, en ce qui touche sa direction, à l'Église réformée hollandaise.

CONCLUSIONS

Nous voici arrivé au terme de la tâche que nous nous étions proposée : Celle de faire connaître aux Églises de langue française, une œuvre à la fondation et au développement de laquelle elles ont pris une part active. Cette œuvre, qui a pour but l'accomplissement de la volonté de Dieu en ce qui touche le salut des païens, est un monument qui atteste la piété vivante du réveil ; elle en fait son éloge, elle en est sa gloire, si tant est qu'on puisse parler de gloire, quand il s'agit d'une œuvre dont l'honneur et la louange reviennent tout à Dieu.

Rien n'est beau comme la pureté de la foi et la candeur évangélique des fondateurs de la Société des Missions en France. Dès que leurs yeux se furent ouverts à la lumière et qu'ils eurent compris qu'ils avaient une part de responsabilité dans l'évangélisation du monde, ils entrèrent peu à peu dans le grand courant missionnaire qui avait déjà entraîné les grandes nations protestantes et, sans trop présumer des faibles forces dont ils pouvaient disposer, ils mirent courageusement la main à l'œuvre. L'œuvre des missions leur apparut comme un développement naturel de la vie chrétienne au sein des églises protestantes. L'œuvre de la propagation de la foi chrétienne est, en effet, le thermomètre vivant de la piété dans une église et là, où elle est ignorée ou négligée, il n'est pas difficile d'en deviner les raisons.

Les fondateurs de l'œuvre des missions en France, de même que les pionniers qui ont frayé la voie sur la terre d'Afrique, ont presque tous disparu de ce monde; les quelques rares témoins de ces temps héroïques qui vivent encore, sont à peu près hors de combat et n'attendent qu'un ordre du Maître pour partir à leur tour.

Mais l'œuvre qu'ils ont fondée demeure. Elle a eu dans le cours de son existence de près de soixante années bien des jours mauvais, à côté de périodes glorieuses. De violents orages ont rudement secoué jusque dans ses racines, l'arbre destiné à couvrir de son ombre bienfaisante, les chrétiens sortis du paganisme. Que de fois la fragile nacelle n'a-t-elle pas été menacée de sombrer au milieu de mille écueils divers!

Mais le divin chef de l'Église, qui éprouve les siens par des voies et moyens qu'il ne nous est pas toujours facile de comprendre, n'a jamais cessé de nous faire sentir sa présence même dans les jours les plus sombres; l'expérience acquise de la fidélité de Dieu est et sera toujours un trésor précieux pour les jours mauvais qu'Il pourrait avoir encore en réserve pour nous. Jamais Il n'a été sourd aux cris de détresse poussés par ceux qu'Il avait fait descendre dans la fournaise, de sorte que, à l'heure actuelle, et en dépit de tous les obstacles qu'elle a rencontrés sur son chemin, l'œuvre de la Société des Missions de Paris subsiste, va de l'avant et témoigne de sa vitalité par sa résistance dans la lutte et son activité dans la voie du bien. Le pays se pacifie, les lois sont mieux observées, la vente des liqueurs est de nouveau interdite. Les écoles supérieures de Morija ont obtenu des succès remarquables. L'école biblique a fourni cette année neuf ouvriers, dont plusieurs sont destinés à la mission de la Suisse romande au Transwaal. L'école de jeunes filles, fermée depuis la dernière guerre, s'est ouverte de nouveau; l'instruction

continue à se répandre à l'aide de nos nombreux ouvriers indigènes, et nos livres religieux continuent à être appréciés et recherchés au Lessouto même, comme dans la colonie du Cap et la république de l'Orange — et jusqu'au Transwaal.

Dans ces dernières années, la lutte créée par les événements politiques avait pris des proportions énormes; le paganisme opposa à nos enseignements une résistance froide ou réfléchie, mais persistante ; il a ressuscité des coutumes des jours d'autrefois et a tenté de replacer sous le joug des chefs une tribu engagée depuis longtemps dans la voie de la civilisation ; mais ce mouvement rétrograde a cessé; les moins clairvoyants ont vu les conséquences funestes qu'auraient pour eux un recul vers la barbarie, et ils commencent à apprécier de nouveau les bienfaits de lois édictées par un gouvernement chrétien.

Du reste, quelle que soit l'intensité des ténèbres qui recouvrent encore les païens comme d'un épais voile, elles ne sauraient résister toujours aux rayons du Soleil de justice, qui porte la santé et la vie dans les âmes. C'est là ce que proclame hautement le réveil religieux qui a poussé dans l'Église, dans ces derniers temps, une multitude de païens. L'influence de ce mouvement religieux se fait sentir jusque chez ceux-là mêmes qui n'en ont pas été atteints. Les fêtes païennes, en les étourdissant de leur vain bruit, avaient pu les porter à croire qu'on ne reverrait plus ces jours d'autrefois, où, sous l'influence de l'Esprit de Dieu, les âmes les plus asservies au péché sont réveillées à salut. Ils ont vu et constaté que le bras de l'Éternel n'est point raccourci pour ne pouvoir plus délivrer.

Ce qui caractérise actuellement la mission du Lessouto, ce qui lui donne du relief, c'est le développement qu'y a pris l'évangélisation libre et la fondation d'annexes nouvelles. En nous fermant la porte du pays des Banyaïs, où

nous avions projeté une mission purement indigène, Dieu en a projeté une autre au sein même de nos Alpes africaines, dans ces étroites vallées de l'Orange et de ses affluents. Il y a là, entre le pays de Matatiéle et le Lessouto, une population qu'on évalue à 30,000 âmes ; c'est à nous et à nous seuls qu'incombe la tâche de porter l'Évangile à ces Bassoutos séparés du reste du monde et cachés dans des montagnes presque inaccessibles.

L'œuvre missionnaire dans les Maloutis requiert un dévouement exceptionnel de la part de ceux qui vont l'entreprendre; il y fait froid et le bois y est très rare. Le séjour de missionnaires européens y sera impossible ; si le ministère indigène répond à notre attente, nous y placerons de pieux serviteurs de Dieu, qui de temps à autre seront visités par les missionnaires des stations auxquelles ils se rattacheront. Nous y avons déjà, à l'entrée de ces vallées, quelques évangélistes dont nous avons déjà parlé.

Mais, disons-le, le zèle des missionnaires et des évangélistes s'est heurté dans ces derniers temps contre des difficultés qu'il n'a pas été en leur pouvoir de faire disparaître. Nous avons déjà parlé de la crise financière qui pèse de tout son poids sur l'Afrique australe en général et sur le Lessouto en particulier ; cette crise nous crée des embarras et paralyse notre bonne volonté.

Nous avons cependant bien des raisons de croire que cette crise, loin de croître, tend plutôt à diminuer ; le commerce a quelque peu repris, l'argent est devenu moins rare, et si, comme on l'assure, une ligne de chemin de fer vient bientôt relier la colonie du Cap à Bloomfontein, la capitale de l'État libre de l'Orange, les grands marchés servant à l'écoulement des produits alimentaires du Lessouto seront par là même moins éloignés qu'ils le sont aujourd'hui.

En attendant, il faut que les Églises qui jusqu'ici ne nous ont pas marchandé leur chrétienne sympathie, vien-

nent une fois de plus en aide à leurs jeunes sœurs du sud de l'Afrique, en créant, en dehors de leurs dons ordinaires, et sans préjudice fait à l'œuvre générale, un fonds pour l'évangélisation du Lessouto. C'est là ce que le comité de Paris a bien compris, et c'est dans le but de répondre à des besoins actuels, pressants, qu'il a adressé un sympathique appel aux amis de notre œuvre. Des temps meilleurs luiront un jour sur le Lessouto, et l'on verra ces Églises, aujourd'hui incapables de porter seules un fardeau qui les accable, remettre en honneur ce principe par elles adopté : Qu'elles doivent le pain du jour aux ouvriers qu'elles envoient dans la vigne du Seigneur.

FIN DU SECOND VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

VIIe PÉRIODE

REPRISE DE L'ŒUVRE AU LESSOUTO

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE XI

IX[e] PÉRIODE

ESSAI DE MISSION ÉTRANGÈRE

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

Pages

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME

Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 4316.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES[1]

[1] Abréviations : m., missionnaire ; catéc., catéchiste ; ch., chef.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX[1]

[1] Abréviation : St., station.


BW9560 .J86 v.2
La mission francaise evangelique au sud
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00039 5469